
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



KEY
Y
or
A

BULLETIN HISTORIQUE

BULLETIN HISTORIQUE

SCIENTIFIQUE, LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE & AGRICOLE

ILLUSTRÉ

PUBLIÉ PAR LA

Société d'Agriculture, Sciences, Arts & Commerce

DE LA HAUTE-LOIRE

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME V

Années 1915-20



LE PUY-EN-VELAY

IMPRIMERIE MARCHESSOU

PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS

23, BOULEVARD CARNOT, 23

LOAN STACK

AS162
S617B8
v.5-6

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

RÈGLEMENT INTÉRIEUR

ADOPTÉ EN ASSEMBLÉE GÉNÉRALE, LE 4 MARS 1920

La Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy et de la Haute-Loire se compose de membres d'honneur, de membres titulaires résidants et non résidants et d'associés-correspondants élus à la majorité en séance générale mensuelle.

Cotisations.

La cotisation annuelle des membres titulaires est fixée à quinze francs. Elle donne droit à toutes les publications de la Société à dater de la réception et à toutes cartes d'entrée aux conférences, expositions, etc., organisées par la Société.

Les membres associés correspondants et les membres de la section d'agriculture recevront chaque année un résumé des travaux de la Société et paieront seulement une cotisation de 10 francs.

Fonctionnement.

La Société est divisée en deux grandes classes ou sections, qui sont dans l'ordre de son titre :

1. — Agriculture, Commerce, Industrie ;
2. — Sciences, Lettres et Arts.

Les présidents de section reçoivent tous pouvoirs du Président de la Société pour la présidence et la direction effective de chaque section.

Le Président — Les Présidents de section.

La Société élit en assemblée générale pour trois ans :

Un Président, deux présidents de section qui sont vice-présidents de

la Société, un secrétaire général, deux secrétaires de section, un trésorier, un trésorier-adjoint, un bibliothécaire archiviste et un bibliothécaire-adjoint, six membres du Conseil d'administration.

Les membres du bureau en fonctions, les présidents et vice-présidents d'honneur font de droit partie du Conseil d'administration.

Le Secrétaire général.

Les fonctions du Secrétaire général sont de rédiger les délibérations et procès-verbaux des séances, de rendre compte des lettres et mémoires adressés à la Société, de répondre aux Académies et personnes qui sont en relations avec elle, de diriger les publications de la Société et d'en assurer la distribution.

Les Trésoriers.

Le Trésorier tient un compte de recettes et de dépenses.

Il ne peut acquitter aucune dépense sans l'autorisation de la Société et que sur mandats signés du président de la Société ou des présidents de section.

Il reçoit pleins pouvoirs en ce qui concerne les opérations avec les Banques et la Trésorerie générale. Il assure le recouvrement des créances de la Société et des cotisations. Il représente la Société en Justice.

Il présente chaque année, à la séance de novembre, un exposé financier et un projet de budget pour l'exercice suivant.

Le Trésorier-adjoint est particulièrement chargé de la comptabilité des concours et expositions agricoles, sous la direction du président de la section.

Les Secrétaires de section.

Les Secrétaires de section convoquent aux séances en l'absence du secrétaire général; ils le suppléent dans la rédaction des procès-verbaux et la correspondance de la Société. Ils sont chargés d'assurer le fonctionnement régulier de leur section.

Les Bibliothécaires.

Le bibliothécaire-archiviste et son adjoint, s'il y a lieu, sont chargés de la conservation, du classement des livres et manuscrits de la Société et de leur inventaire.

Ils tiennent un registre des réceptions et des prêts.

Séances générales.

Les séances générales ont lieu, toutes sections réunies, le premier

jeudi de chaque mois à 2 heures, sauf en janvier où la réunion est fixée dans la semaine qui suit les fêtes du renouvellement de l'année. Toutes les communications y sont reçues, pourvu que le secrétaire général ait été prévenu cinq jours à l'avance par leurs auteurs.

Il n'y a pas de réunion pendant les mois d'août et septembre de chaque année.

Chaque section de la Société peut se réunir sur convocation spéciale aux jours fixés par son bureau.

Travaux de la Société.

Les travaux de la Société, dont la devise est *Émulation et Progrès*, comprennent tout ce qui concerne l'Agriculture, l'Horticulture, la Viticulture, le Commerce et l'Industrie ; les Arts, les Sciences, les Lettres, l'Archéologie et l'Histoire du département de la Haute-Loire.

Les impressions sont décidées en Conseil d'administration, en scrutin secret, s'il y a lieu. La Société déclare qu'elle n'entend approuver ni garantir les opinions d'aucun de ses membres.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR 1920-1923

Présidents d'honneur : MM. d'Arbaumont, ✕, le chanoine Bonnefoy,
D^r Henri Coiffier, ☿ I., Antoine Jacotin, ★ O.

Président : M. Emmanuel Rioufol.

Secrétaire général : M. Ulysse Rouchon, ☿, ☿ I., ★, ✕.

Trésorier : M. Julien Breschet.

Bibliothécaire : M. Feuillet, ☿ I.

Section d'Agriculture, Commerce et Industrie.

Président : M. Vidal-Galland, ✕, ★ C.

Vice-Président : M. Louis Martin.

Secrétaire : M. Champ-Vincent, ♂, ☿.

Trésorier : M. Jean-Marie Eynac, ☿ I., ★.

Section des Sciences, Lettres et Arts.

Président : M. Césaire Fabre, ☿ I.

Vice-Président : M. le chanoine Mercier.

Secrétaire : M. Emile Gautheron.

Conseil d'administration.

MM. Baldit, ✕, ☿, Bonnet, ☿ A., ★, Hector Falcon, H. Marsset, ✕, ☿,
de Malaval, Valicon.

MEMBRES D'HONNEUR

MM.

Le Préfet de la Haute-Loire.
Les Sénateurs et députés de la Haute-Loire.
Le Président du Conseil général de la Haute-Loire.
Mgr l'Evêque du Puy.
M. le Maire du Puy.
MM. les Maires de Brioude et d'Yssingeaux.

MM.

MARCELLIN BOULE, directeur du Muséum national d'Histoire naturelle.
MAURICE BARRÈS, de l'Académie française.
Mgr BOUDINHON, recteur de Saint-Louis des Français.
Le général FAYOLLE.
Les D^{rs} ROUX et LOUIS MARTIN, de l'Institut Pasteur.
LEFEVRE-PONTALIS, directeur de la Société française d'Archéologie.
PIERRE DE NOLBAC, conservateur honoraire des Musées nationaux.
Le D^r RICHARD, directeur du Musée océanographique de Monaco.
Le professeur SOUCHON, de l'Institut.
S. A. S. le DUC DE VALENTINOIS, né POLIGNAC.

MEMBRES TITULAIRES RÉSIDANTS ET NON RÉSIDANTS

MM.

ANTIER, député de la Haute-Loire, rue Vibert (1).
AUDIARD, négociant, 5, avenue de Taulhac.

(1) Les Sociétaires dont l'adresse ne porte pas de désignation de localité sont domiciliés au Puy.

AULANIER (MARTIAL), boulevard Général-Fayolle.
ANDRIEUX (CHARLES), commissaire rapporteur près le conseil de guerre
du 13^e corps, Clermont-Ferrand.
ALIROL (HIPPOLYTE), 10, boulevard Saint-Louis.
D'ANTHOUD (le baron), ancien ministre plénipotentiaire, 121 bis, rue
de la Pompe, Paris.
D'ARBAUMONT, 60, rue des Farges.
BAUWELERS, 49, boulevard Saint-Louis.
BOUDIGNON (PIERRE), 25, boulevard Carnot.
BRESCHET, 16, boulevard Gambetta.
BOITAUD, 12, boulevard Saint-Louis.
BALDIT, villa Mondon, route de Polignac par Le Puy.
BERGEON, directeur de l'Usine à gaz du Puy.
BATTIE (FERDINAND), au Tremoul par Chapeauroux (Lozère).
BELLOT, maire de Saint-Julien-des-Chazes, à Langeac.
BLANC, sous-ingénieur T. p. de l'Etat, Saint-Paulien.
H. BLANC, président de chambre au Tribunal civil de la Seine, 29, ave-
nue de la Motte-Picquet.
BONNET, ancien maire de Rosières.
BONNETON, avenue de la Gare.
BOYER (LOUIS), ancien notaire, Craponne.
BONNEFOUX, conseiller de préfecture, à Saint-Marcel.
BAUER (FÉLIX), 120, rue Saint-Georges, Lyon.
BLANC (ALPHONSE), avoué à Brioude.
Colonel BARTHÉLEMY, cité Portal, Vals près Le Puy.
BONNET (PIERRE), 35, boulevard Carnot.
DE BUSSAC (CHARLES), imprimeur, 19, rue Bardoux, Clermont-Ferrand.
BOUCHE (JEAN), rue Grenouillit.
BARREYRE, avoué, 9, boulevard Carnot.
BODOY, avocat, 30, place du Breuil.
D^r DE BRYE, 5 bis, rue des Entrepreneurs, Saint-Ouen.
BERNIER, 49, boulevard Saint-Louis.
BONNET (FRANCISQUE), aux Aggeyres.
BADIOU, libraire, 29, place du Breuil.
BAYLE-PORTAL, boulevard Général-Fayolle.
BAYON DE LA TOUR, 36, boulevard Saint-Louis.
BERGERON, 22, boulevard Gambetta.
BONNEFOY (chanoine), rue Général-Lafayette.
DE BOUDEMANGE, rue de l'Ancienne-Préfecture.
DE BRIVE (comte), rue de l'Ancienne-Préfecture.
BADIOU (chanoine), rue Séguret.

Du Boys, rue de l'Ancienne-Préfecture.
BERNARD, curé de la Chaise-Dieu.
DES BOSCS, Borne par Saint-Paulien.
BRESSON, inspecteur des Eaux et Forêts au Puy.
CANARD, rue des Capucins.
CANARD (LÉON), 30, boulevard Carnot.
CHAMBONNET, maire d'Aiguilhe.
D^r CHAUSSENDE, Le Monastier.
CHESNEL, 2, faubourg Saint-Jean.
CHOSSEGROS, notaire à Allègre.
CHOSSEGROS, 53, boulevard Saint-Louis
D^r COIFFIER, 49, boulevard Saint-Louis.
CONVERS, ancien magistrat à Montfaucon.
CORTIAL (LÉON), 6, rue Crozatier.
CHAMPAGNAC (commandant), 53-55, Gresham Street, London.
CHAPELON, propriétaire à Chosson, près Le Puy.
CHALEYÉ, professeur, 28, boulevard Gambetta.
CASATI (AUGUSTE), 12, rue des Acacias, Paris.
CELLIER, commissaire de surveillance, boulevard Général-Fayolle.
CHARLES-DUPUY, sénateur, 18, quai de Béthune, Paris.
CHAUDIER, la Rochelambert par Saint-Paulien.
CHAPAT (chanoine), 26, rue des Farges.
CHAUVET, rue de Vienne.
D^r COZE, 24, boulevard Gambetta.
DARNET, 10, boulevard Saint-Louis.
DURAND (JOSEPH), Saint-Etienne-du-Vigan par Pradelles.
DUSSAUD, 33, avenue de Taulhac.
DURANTON, boulevard Général-Fayolle.
DIARD, 14, faubourg des Capucins.
D^r DURAND, 31, boulevard Saint-Louis.
DILLAYE, avoué, Brioude.
ENJOLRAS, sénateur, avenue de Vals.
EYNAC, 49, boulevard Saint-Louis.
D^r EYRAUD, Allègre.
EYRAUD (H.), à l'Ermitage par Le Puy.
FABRE, conservateur de la Bibliothèque, Le Puy.
FABRE (abbé), Saugues.
FALCON, villa Mathias par Espaly.
FARIGOULES, 44, boulevard Saint-Louis.
FAURE (EMILE), maire du Puy, 21, boulevard Gambetta.
FAURE, pharmacien, place du Martouret.

FAURE (MARIN), boulevard de la République.
D^r FAY-FONLUPT, hôpital Saint-Luc, Lyon.
FEUILLET, 2, place du Greffe.
FORESTIER, 3, rue Porte-Aiguière.
FOUILLIT (chanoine), curé de Saint-Laurent, Le Puy.
FOURNERY, rue du Pont-Saint-Barthélemy.
DE FRAIX DE FIGON, maire de Raucoules.
DES FRANCS, château de Lavée par Yssingeaux.
FURNON, boulevard Général-Fayolle.
D^r GALLAND, maire, Allègre.
D^r GALLET, 17, boulevard Gambetta.
GAMON, 14, rue Charles VII.
GARDE (GABRIEL), 38, boulevard Saint-Louis.
GAUTHERON, 22, boulevard Alexandre-Clair.
GAYETTI, 3, rue Crozatier.
GERBIER (VICTORIN), 45, boulevard Gambetta.
GERMAIN, président du Tribunal Civil, 29 bis, boulevard Carnot.
GIBELIN, ancien maire, 12, boulevard Gambetta.
GIRARD, instituteur en retraite, 25, rue du Collège.
GIRAUD, 16, rue Pannessac.
GRELLET DE LA DEYTE, Allègre.
GUEYFFIER (EDMOND), 29, place du Breuil.
JACOTIN (ANTOINE), 37, place du Breuil.
D^r JEAN (MAURICE), 12, boulevard Alexandre-Clair.
JOUFFRE, 42, boulevard Gambetta.
JOURDIER, 37, place du Breuil.
JULIEN-PAGÈS, 2, faubourg Saint-Jean.
LAMY-TORRILHON, 73, boulevard Montparnasse, Paris.
D^r LATOUR, 39, place du Breuil.
LAURENT-EYNAC, commissaire général aux Essences, député, Paris.
LAUZE, 30, boulevard Carnot.
LIOGIER (WALDECK), à la Besseyre Basse, par le Monastier.
LIVERNOIS, 10, boulevard Carnot.
MAGNE, 33, place du Breuil.
MALARTRE (comte), Dunières.
MALAVAL (FERNAND DE), château de la Bernarde par Espaly.
MALLON, 25, boulevard Saint-Louis.
MARGERIT-BRÉMOND, 14, rue Vibert.
MARIE, rue Pierret.
MARSSET, 40, boulevard Saint-Louis.
MARTIAL, à Malaguet par Monlet.

- MARTIN (LOUIS), boulevard Chantemesse, Le Puy.
MAURICE (Nouvel Hôtel), boulevard Alexandre-Clair.
MERCIER (chanoine), rue de l'Ancienne-Préfecture.
MÉTAYER, directeur des Services agricoles de la Haute-Loire.
MEYER, rue du Bessat.
MEYZONNIER, rue de Vienne.
MIRAMON-PESTEL (marquis DE), 134, rue de Grenelle, Paris, VII^e.
MONJOT, 2, faubourg Saint-Jean.
MONTAIGUT (M^{lle} DE), 43, avenue Fournier-Lacharmie, Périgueux.
MONTALBAN (VALENTIN), avocat, Brioude.
MONTELHET, Arvant (Haute-Loire).
MONTMORAND (vicomte DE), Paulhac près Brioude, et 31, rue de Lubeck.
Paris-XVI^e.
MOULHIADE, 9, rue Pannessac.
MOULIN, 7, avenue de la Gare.
MOURGUES (DE), boulevard Chantemesse, Le Puy.
NÉRON (EDOUARD), député, Palais Bourbon, Paris.
NICOLAS, 22, boulevard Saint-Louis.
OLAGNOL, Institut agricole, Vals près Le Puy.
OLLIER, 28, avenue de Taulhac.
D^r OLIVIER (PAUL), Tence.
PASCAL (abbé), curé de Grosrouvre (Seine-et-Oise).
PAUL (PIERRE), archiviste-paléographe, bibliothécaire adjoint à la Bibliothèque de Rouen.
PAUL (GEORGES), notaire, Allègre.
PAYS, Inspecteur de l'A. P., boulevard Philippe-Jourde.
PETTEX, Brives-Charensac.
PEYRILLER, 23, boulevard Carnot.
PEYROCHE, Malataverne, commune de Beaux (Haute-Loire).
PITAVY, Espaly-Saint-Marcel.
POLIGNAC (comte M. DE), la Voûte-sur-Loire.
PONTVIANNE (chanoine), rue du Rocher.
POZZO, 37 bis, place du Breuil.
PROY, 64, rue Pannessac.
REYNAUD (baron), 2, boulevard Alexandre-Clair.
RÉGNIER (chanoine), place du Fort.
REYNAUD, rue de la Gazelle.
RIBAINS (marquis DE), le Mazigon par Pradelles, et 13, avenue Marigny,
Vincennes.
RIBAINS (comte de), maire de Rauret.
RIBEYRE, ancien député, 8, boulevard Gambetta.

RICHAUD (abbé), aumônier, 26, avenue Alexandre-Clair.
RICHOND, 37, place du Breuil.
RIOUFOL (LÉONCE), 15, boulevard Saint-Louis.
RIOUFOL (MAXIME), 27, cours Victor-Hugo, Saint-Etienne.
RIOUFOL (EMMANUEL), 9, place du Breuil.
ROBERT, agent d'assurances, 45, boulevard Saint-Louis.
ROMEUF (LOUIS DE), château de Coudert, par Paulhaguet.
ROQUEFEUIL (comte DE), maire de Lorlanges, par Lempdes.
ROSTAND, ingénieur à Tence.
ROUCHON (ULYSSE), 20, boulevard Alexandre-Clair.
SABATIER, juge de paix, Tence.
SIMON, 91, Cours Gambetta, Lyon.
SINETY (vicomte DE), avenue de Vals.
SURREL (PIERRE), Craponne-sur-Arzon.
TERLE, 8, rue Saint-Gilles.
TERRASSE (EDOUARD), 11, boulevard Saint-Louis.
THIOLLIER (NOËL), 28, rue de la Bourse, Saint-Etienne.
TOMASI, 2, avenue de la Gare.
TOUROM, pépiniériste à Tence.
TRÉVIS, 215, rue d'Alesia, Paris-XIV.
VACHER (JEAN), Anse (Rhône).
VALICON, 10, boulevard Saint-Louis.
VARENNE, hôtel de la Caisse d'Epargne du Puy.
VAUX (vicomte GASTON DE), 26, boulevard Saint-Louis.
VAZEILLE, 33, place du Breuil.
VAZELHES (baron DE), château de Grézieux-le-Fromental, près Montbrison (Loire).
VERDIER, route de Lyon, Bellevue-Le Puy.
VÉRON DE LA COMBE, château de Malploton par Saint-Didier-la-Séauve et 42, rue de la République, Saint-Etienne.
VERSEPUY, faubourg Saint-Jean.
VESSEREAU, Lycée de garçons, Le Puy.
VEYRAC (GASTON DE), Taulhac.
VEYRAC (baron DE), le Thiolent par Loudes.
VIDAL-GALLAND, rue de Ronzon.
VIGNON, 44, boulevard Saint-Louis.

SOCIÉTÉS ET REVUES CORRESPONDANTES

AIN	<i>Société des Naturalistes de l'Ain</i> , à Bourg. <i>Société d'Emulation et d'Agriculture de l'Ain</i> , à Bourg.
ALLIER	<i>Société d'Emulation du Bourbonnais</i> , à Moulins.
ARDÈCHE	<i>Revue du Vivarais</i> , à Privas.
AVEYRON	<i>Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron</i> , à Rodez.
BAS-RHIN	<i>Société des Sciences, Agriculture et Arts de la Basse-Alsace</i> , à Strasbourg.
BOUCHES-DU-RHÔNE	<i>Académie de Marseille</i> . <i>Société archéologique de Provence</i> , à Marseille.
CANTAL	<i>Société « La Haute-Auvergne »</i> , à Aurillac.
CHER	<i>Société des Antiquaires du Centre</i> , à Bourges.
CORRÈZE	<i>Société historique et archéologique de la Corrèze</i> , à Brive.
CREUSE	<i>Société des Sciences naturelles et d'Archéologie de la Creuse</i> , à Guéret.
GIRONDE	<i>Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux</i> . <i>Société d'Agriculture de la Gironde</i> , à Bordeaux. <i>Société linéenne de Bordeaux</i> .
GARD	<i>Académie de Nîmes</i> . <i>Société d'Etudes des Sciences naturelles de Nîmes</i> . <i>Comice agricole d'Alais</i> .
HAUTE-GARONNE	<i>Société archéologique du Midi de la France</i> , à Toulouse.
HAUTE-VIENNE	<i>Société archéologique et historique du Limousin</i> , à Limoges.
HERAULT	<i>Académie des Sciences et Lettres de Montpellier</i> . <i>Société centrale d'Agriculture de l'Hérault</i> , à Montpellier.
ISÈRE	<i>Société archéologique de Béziers</i> . <i>Académie delphinale</i> , à Grenoble. <i>Société de statistique de l'Isère</i> , à Grenoble.

- LOIRE** *Société d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres, à Saint-Etienne.*
Société « La Diana », à Montbrison.
- LOZÈRE** *Société d'Agriculture, Industrie, Sciences et Arts de la Lozère, à Mende.*
- PARIS** *Comité des Travaux historiques et scientifiques.*
Journal des Savants.
Société nationale des Antiquaires de France.
Société héraldique et généalogique de France (30, quai d'Orléans).
- PUY-DE-DÔME** *Académie des Sciences, Lettres et Arts de Clermont-Ferrand.*
Société des Amis de l'Université, à Clermont-Ferrand.
- RHÔNE** *Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.*
Bulletin historique du diocèse de Lyon (11, place de Fourvière).
Société d'Histoire et d'Archéologie de Lyon.
Société des Sciences naturelles et d'Enseignement professionnel de Tarare.
Société des Sciences et Arts du Beaujolais, à Villefranche.
- TARN-ET-GARONNE** *Société historique et archéologique du Tarn-et-Garonne, à Montauban.*



VICTOR BAUBET (1886-1914)

VICTOR BAUBET

(1886-1914)

MORT POUR LA FRANCE

Le caractère et les mœurs des montagnards du Velay et du Vivarais ont attiré fréquemment l'attention des économistes et des géographes. En 1829, Ruelle leur consacrait une notice dans les *Annales de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy* (IV, 149 sq.). Son tableau est chargé en couleurs, parfois même un peu exagéré, mais il possède des touches justes que le temps n'a pas estompées. « L'habitant du Mezenc et des hautes contrées qui l'avoisinent, écrit-il, est doué d'un sens droit et de beaucoup de pénétration dans les affaires communes de la vie; mais, immuable dans ses opinions comme dans ses habitudes, il préfère aux innovations utiles ce qui fut l'œuvre ou la pensée de ses aïeux... ».

Parlant des mêmes populations dans son excellent ouvrage sur les *Populations agricoles de la France* (tome III, p. 525 sq.), M. Henri Baudrillart les considère parmi les meilleures de la France. « Elles sont intelligentes, sensées, honnêtes, laborieuses, économes, persévérantes, énergiques, présentant tout un ensemble de qualités solides qui ne se laisse point facilement entamer. Un observateur ingénieux compare l'édifice moral du paysan ardéchois à ces étages de terrasses indestructibles, œuvre patiente d'une longue suite de générations, qui consolident et soutiennent le sol des hautes collines vivaraises. Bien que les caractères soient plus violents dans la montagne que dans la plaine, les crimes sont fort rares et les délits eux-mêmes ne sortent guère

de la catégorie de ces petits délits ruraux, imputables à tous les paysans du monde. Le cultivateur ardéchois est indépendant, fier et même assez susceptible ; à la différence du Lozerot par exemple, il n'est pas quémandeur et sait bravement supporter la misère. L'état de la famille est en général excellent ... les enfants sont soumis et obéissants. Cette supériorité morale est due à la force de leurs convictions religieuses ... ».

Ces réflexions se présentent à l'esprit au moment où nous nous disposons à retracer sommairement la brève carrière de Victor Baubet et nous songeons aussi au sculpteur Régis Breyse, cet artiste trop méconnu, parti comme lui du Béage, et comme lui expression d'élite d'une race de montagne vigoureuse et tenace, âpre comme l'air qu'on y respire, à qui le roc semble avoir prêté sa fermeté, suivant l'expression de Richepin, le volcan sa flamme sourde, le vent des sommets son souffle aigu et mordant.

De ses ancêtres, Victor Baubet avait hérité la persévérance dans l'effort, l'attachement aux traditions de foi et d'honnêteté, qualités justement tempérées par la culture intellectuelle sans amoindrir l'amour de l'ordre et de la méthode, le goût du travail, le culte des affections, le dévouement à toutes les nobles causes.

Tout jeune encore (il était né le 25 octobre 1886), Baubet suivit au Puy ses parents qui venaient d'y acheter un fonds de boulangerie.

A peine avait-il fréquenté quelques mois les cours de l'école primaire libre Saint-Michel (établissement où il devait séjourner de 1894 à 1900), que les premiers maîtres de ce descendant des « pagels » vivarois ne tardèrent pas à reconnaître ces richesses morales chez leur petit élève. Ils discernèrent même une distinction d'esprit telle et une telle application chez Victor Baubet qu'ils conseillèrent bientôt à son père d'engager l'enfant dans la voie des études secondaires. Un prêtre du diocèse, ancien professeur, M. l'abbé Martel, accepta la mission d'enseigner à Baubet les rudiments du latin et il en fut rapidement récompensé. Les progrès de l'élève étaient réguliers, constants, servis par une volonté tendue, une docilité exemplaire. On fut ainsi amené à songer aux cours d'un collège et le petit séminaire de la Chartreuse ouvrit ses portes au jeune fidèle de Lhomond de 1900 à 1906.

Le passage de Baubet à la Chartreuse fut tel qu'on l'avait prévu : le disciple honorait ses maîtres qui n'avaient pas d'auditeurs plus assidus, plus attentifs, plus appliqués. Une certaine

timidité naturelle n'excluait pas le succès, il le rendait plus éclatant en le faisant plus modeste.

Au sortir du collège, Victor Baubet n'hésita pas longtemps sur le choix des études supérieures à entreprendre. Il avait de tout temps manifesté un goût prononcé pour l'histoire : l'École des Chartes lui apparut comme un aboutissement naturel de ses préférences : il y entra en 1911, après son service militaire, en même temps qu'il se faisait inscrire à l'École des Hautes Etudes.

Le 30 janvier 1914, il en sortait avec le diplôme d'archiviste-paléographe dans la promotion comprenant MM. Barthélemy Pochet du Haut-Jussé ; Charles de Luppé ; Robert Bossuat ; Maurice Deroy ; Maurice Dieterlen ; Raymond Loubatier ; Léon Rey ; Paul Boudet. Sa soutenance de thèse avait eu lieu le 24 janvier sur ce sujet : *Etudes historiques et archéologiques sur l'abbaye de la Chaise-Dieu (1043-1516)*.

Bien qu'à ce moment le jeune chartiste fût encore pour nous un inconnu, il voulut bien nous offrir tout de suite en « cordial hommage » un exemplaire de sa position de thèse. Le 28 février, nous la signalions en ces termes dans *La Haute-Loire* :

« Les positions de thèse de M. Victor Baubet indiquent que l'auteur a su habilement tirer partie ses consultations aux archives de la Haute-Loire.

« Le chapitre premier de son travail est consacré à l'histoire de l'abbaye, c'est-à-dire à la biographie de saint Robert de Turlande, ses débuts à la Chaise-Dieu (1043), au diplôme de fondation donné par Henri I^{er} (1032) et confirmé par bulle de Léon X.

« Le chapitre II examine les rapports de l'abbaye avec les puissances ecclésiastiques et séculières : la Papauté, qui considère la Chaise-Dieu comme un centre réformateur et lui confie des monastères à restaurer, en échange de quoi les faveurs honorifiques et temporelles lui sont abondamment octroyées ; — l'Episcopat, qui contribue d'abord à son développement, quitte ensuite à entrer en conflit avec elle ; — les Monastères et les Chapitres : la Grande Chartreuse, Cluny, Saint-Julien de Brioude, les Templiers de Montferrand, les Frères prêcheurs de Saint-Flour ; — la Royauté, qui la défend contre ses ennemis intérieurs et extérieurs ; — les Princes étrangers et les seigneurs : Frédéric Barberousse (1184), les rois de Castille, les comtes de Toulouse.

« Dans le chapitre III, M. Baubet traite des dépendances de la Chaise-Dieu, des communications assurées entre elles et de leur organisation.

« L'organisation de l'abbaye elle-même fait l'objet du chapitre IV et ce doit être un des points les plus nouveaux de l'ouvrage, car M. Baubet s'est appliqué à définir le rôle joué dans la communauté par chacun des officiers, depuis l'abbé jusqu'au maître des novices. Ceci aide d'ailleurs à saisir la vie économique de l'abbaye exposée au chapitre V : formation du temporel ; administration. Nous apprenons ainsi à distinguer les diverses sources de revenus de la communauté, les crises dont ils souffrirent, les règles qui présidèrent à l'exploitation des domaines, au prélèvement de la dîme, à l'exercice des droits de justice.

« M. Baubet revient enfin sur les données archéologiques établies par Maurice Faucon à propos de l'église et des bâtiments claustraux et consacre ses dernières pages à des appendices fort utiles : un essai de reconstitution du pouillé de l'abbaye, les listes de dignitaires.

« Le livre ainsi élaboré sera-t-il publié ? Il faut souhaiter qu'il le soit le plus tôt possible. Le temps des légendes, des à peu près est irrévocablement passé. Il convient de grouper enfin les résultats acquis, de mettre en œuvre les sources sérieuses de documentation et de présenter au jugement des générations qui viennent le résultat d'investigations méthodiques et impartiales sur les institutions et les hommes, animées par le seul désir de rendre témoignage à la vérité. Pour l'abbaye de la Chaise-Dieu, ce moment est venu ; son aspect matériel ancien et moderne a été déterminé, c'est donc le tour de l'histoire ».

Voici d'autre part comment les *Annales du Midi* (Octobre 1914, p. 535) présentaient l'importante contribution du jeune chartiste :

« Parmi les thèses de l'Ecole des Chartes qui ont été soutenues en janvier dernier, nous relevons celle de M. V. Baubet, *Etudes historiques et archéologiques sur l'abbaye de la Chaise-Dieu* (1043-1516). Le fondateur de la célèbre abbaye, saint Robert, de la famille de Turlande, l'a créée et développée entre 1043 et 1067. Les papes des ^x^e et ^{xii}^e siècles confiaient à la Chaise-Dieu des monastères à réformer. C'est sous Clément VI, au milieu du

xiv^e siècle, qu'elle atteignit le plus haut point de sa fortune. Protégée par les rois, par les seigneurs et les princes étrangers, elle avait en revanche à lutter contre l'évêque de Clermont et certains monastères et chapitres. Suivent des études sur les dépendances de la Chaise-Dieu : abbayes-filles et monastères, prieurés; sur l'organisation intérieure de l'abbaye, où le pouvoir de l'abbé était limité par le « couvent »; sur sa vie économique, fort compliquée en conséquence de l'ampleur du temporel, qui s'accrut surtout après le xiii^e siècle. La thèse se termine par une étude archéologique. De l'ancien monastère et de l'église romane il ne reste rien. L'église gothique a été construite entre 1344 et 1376 (?) ; elle est principalement l'œuvre d'Hugues Morel : description, comparaisons ».

Les quelques lignes consacrées à son étude nous mirent en relations. Je reçus à quelques semaines de là la visite de Victor Baubet ; son caractère franc et loyal, son regard clair, sa conversation simple, me séduisirent. Je vis en lui un des ouvriers de la nouvelle génération d'érudits et de chercheurs vellaves, l'un des continuateurs de Rocher, d'Aymard, de Chassaing, de Payrard, et nous fîmes ensemble des projets de travaux. Il devait se fixer temporairement à Paris : ce séjour me paraissait devoir être fertile en dépouillements de titres intéressant les annales locales soit aux Archives nationales soit à la Bibliothèque de la rue de Richelieu. Il me promit de s'en occuper et de m'envoyer de temps à autres des notes pour la Société scientifique de la Haute-Loire.

J'accueillis cette proposition avec d'autant plus de plaisir qu'avant de lire ses positions de thèse, j'avais pu juger de la valeur de sa collaboration en parcourant une étude signée de son nom parue dans l'*Avenir de la Haute-Loire* du 19 septembre 1911 et intitulée « A propos du Baptistère Saint-Jean », curieuse page d'archéologie locale écrite à l'occasion des travaux de consolidation entrepris à cette époque par le service des Monuments historiques.

Ces travaux ayant mis à jour des peintures murales, une colonne mutilée et des restes de sculpture, Baubet, après un bref aperçu sur les baptistères dans l'église primitive et l'indication des mentions historiques de l'édifice qu'on rencontre dans les chroniqueurs, décrit des vestiges d'architecture ignorés de Thiol-

lier, les traces inédites de sa décoration, et s'essaie à identifier les personnages représentés sur les fresques du ^{xiii}^e siècle, maintenant à peu près effacées : peut-être saint Rogatien, saint Laurent et sainte Foy.

Tandis qu'il remplissait au lycée Janson-de-Sailly, alors dirigé par notre distingué compatriote, M. C. Chacornac, les fonctions de bibliothécaire, Victor Baubet songeait à réaliser ses bonnes promesses.

Le 24 avril, il nous laissait espérer une communication sur les procès-verbaux constatant la réception d'objets du culte provenant des offrandes faites par les communes de la Haute-Loire à la Convention nationale. Le 2 juillet suivant, nous présentions de sa part à la Société scientifique deux notes : Charles VII fut-il proclamé roi à Espaly? — Le pèlerinage au Puy d'Isabelle Romée, mère de Jeanne d'Arc.

Dans la première, Baubet combat, ainsi que nous l'avions fait déjà nous-même, l'assertion d'Enguerrand de Monstrelet, relative à la proclamation à Espaly du roi Charles VII et montre qu'en octobre 1422, date de la mort de Charles VI, le dauphin, son fils, se trouvait à Mehun-sur-Yèvre et que c'est là qu'il apprit le décès et « print nom de roy ». Il y a eu chez le chroniqueur bourguignon ou un manque d'information ou plutôt une confusion. Charles VII vint à Espaly deux ans plus tard. A la fin de l'année 1424, il fut décidé que les États de Languedoc se tiendraient au Puy. Jacques, roi de Hongrie; les comtes d'Armagnac et de Foix y furent convoqués. Après la clôture des États de Langue d'oïl tenus à Riom, le roi, par Montferrand et Issoire, vint au Puy et fut reçu le 14 décembre à Espaly par l'évêque. Là, il célébra la Noël et l'Épiphanie, réunit les États, puis, le 10 janvier, il partit pour la Touraine. Ainsi Charles VII séjourna près d'un mois d'hiver à Espaly, alors que depuis deux ans il était déjà roi proclamé. L'honneur d'avoir le premier acclamé le jeune prince ne revient donc pas au Velay et il convient de détruire une fausse tradition.

En ce qui concerne Isabelle Romée, on savait, depuis les travaux de Siméon Luce jusqu'à ceux de MM. Anatole France et G. Hanotaux, que la mère de Jeanne d'Arc avait assisté au Jubilé de 1429 au Puy où elle rencontra l'aumônier de sa fille, Jean

Pasquerel. Dans la déposition de ce personnage au procès de réhabilitation, le nom du Puy est cité en toutes lettres. On a cependant contesté cette lecture des termes : *villa Aniciensi*. Quicherat proposait *villa Anceiens* (Anché) et M. Brun des Charmettes : *villa Aziacensi* (Azay-le-Rideau). M. Baubet s'est reporté aux manuscrits déposés à la Bibliothèque nationale (fonds latin 17013 et 5970) et écrits par Denis le Comte et François Ferrebouc; il est impossible à son avis de lire autre chose qu'*Aniciensi*. Il faut s'y tenir : Isabelle Romée était au Puy en mars 1429.

En nous adressant ces recherches sur deux points d'histoire locale, Baubet nous écrivait, le 27 mai :

« ...Ce que je vous avais promis sur les objets du culte envoyés à la Convention par le Département de la Haute-Loire ne sera prêt qu'un peu plus tard... J'ai à vous faire part, je ne dirai pas d'une découverte, mais du hasard heureux qui a fait tomber entre mes mains, après de nombreuses recherches, le Nobiliaire du Velay. Ce sont sans doute les volumes que la Société avait l'intention, il y a deux ans, de faire publier pour ses membres.

« Ce nobiliaire est constitué par plusieurs volumes de preuves, de jugements, de condamnations, etc.

« Je me rappelle que j'avais demandé à plusieurs [personnes] du Puy la côte de ces manuscrits : aucune n'avait pu me la donner.

« Peut-être quelques membres de la Société seraient-ils heureux d'apprendre que j'ai retrouvé ces volumes. M. Paul Le Blanc, qui en avait pris connaissance, je crois, était d'avis que la publication de ce nobiliaire rendrait les plus grands services à ceux qui s'occupent d'histoire locale ou qui ont des aïeux. Voyez s'il y a quelque parti à en tirer après la publication de M. G. Paul.

« La publication intégrale de ces volumes serait trop longue. Il y a beaucoup de formules et d'inutilités, mais la réunion des renseignements vraiment utiles constituerait sûrement un bon travail... ».

Baubet se trouvait dans des conditions favorables pour entreprendre ce travail et c'est de quoi nous nous entretenîmes fin juillet, au cours de rapides conversations qui, hélas, se ressentaient des pénibles préoccupations de l'heure. Comment fonder des

projets quand les lendemains apparaissaient si sombres et si incertains?

Le lundi 2 août, dans l'après-midi, je rencontrai Baubet pour la dernière fois, rue Porte-Aigueyre. Il quittait le Puy le soir même et j'en parlais le lendemain... Nous échangeâmes des souhaits, tandis que dans mon esprit revenait le vers cornélien :

Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller,

et je me souviens que l'ultime poignée de main fut particulièrement affectueuse.

Nous songions à un prochain au revoir ; ce fut un adieu.

« Jamais il n'y eut, dans une guerre, plus prodigieuse dépense d'enthousiasme et plus inépuisables réserves d'opiniâtreté, déclarait le 10 avril 1919 le Président de la République à la cérémonie qui eut lieu à la Sorbonne à la mémoire des écrivains français morts pour la Patrie. Ces jeunes hommes qui aimaient la paix, qui aimaient les lettres, qui aimaient la vie, ne se sont pas rendus au front avec fatalisme ou résignation ; ils se sont jetés avec fougue dans une croisade dont ils ont immédiatement saisi le sens national et le sens universel.

« Un écrivain anglais, qui connaît bien la France, ingénieux critique et romancier délicat, M. Edmond Gosse, a retrouvé en eux le mâle esprit de Vauvenargues et a dépeint en traits exacts leur force d'âme et leur exceptionnelle maturité. Il a repris, pour y insister un mot de M. Henry Bordeaux : « Ils allaient aux bains « de sang de Belgique et de Lorraine, ils y allaient avec solennité, « comme à un sacrement. » Oui, toute l'intelligence française s'est offerte à la patrie menacée. Cette splendide jeunesse qui tenait entre ses mains l'avenir littéraire et artistique de la France, a compris qu'il ne s'agissait pour notre nation ni d'empire, ni de conquête, ni même de gloire militaire ; que l'existence du pays était en question, et non seulement l'existence de la patrie matérielle, de cette terre française dont ces jeunes gens s'essayaient à décrire la douceur et la grâce et que l'ennemi a systématiquement dévastée, mais le salut même de la patrie spirituelle, de celle que créa, comme dit Lamartine, la cendre des morts, de celle qui vit au cœur du peuple, qui est faite de traditions et de souvenirs, et qui trouve dans la littérature et dans les arts sa forme esthétique

et son expression perpétuellement rajeunie. « On bat maman, « j'accours ! » s'écriait en 1870, Théophile Gautier. Vous êtes tous accourus pour défendre maman et pour défendre avec elles toutes ces richesses morales et intellectuelles dont le dépôt nous est confié, tout ce qui compose l'ordre et la logique de la raison française, tout ce qui a formé et maintenu, au cours des âges, la personnalité sublime et la figure idéale de la France... ».

Cette image de la Patrie, Victor Baubet en avait perçu les formes sacrées au travers des documents poudreux et des parchemins de l'Histoire ancienne; il avait tenu en mains quelques-uns des témoignages du mystérieux et divin travail de la formation nationale : sa foi dans les destinées du pays, éclairée par ces éclatants flambeaux, ne pouvait qu'être profonde et absolue, et légitimer à ses yeux tous les sacrifices.

Lieutenant de réserve au 98^e, Baubet participa dès les premières semaines d'août aux combats de Lorraine et il s'y distingua, lui, le Pacifique, lui l'homme d'études, par une énergie et une fougue vraiment militaires. Chargé de reconnaissances, il s'acquitta brillamment de missions essentiellement périlleuses d'où il revint indemne.

Le régiment ayant été ramené des champs de bataille de l'Oise pour opérer dans la région de Soissons, Baubet se trouvait depuis le 13 septembre à quelques kilomètres de l'ennemi. Le 16, son unité recevait l'ordre de repousser une attaque aux environs de Carlepont. Au cours de ces engagements, près d'Antoval, une balle prussienne atteignit à la tête notre compatriote et le mit hors de combat. Il fut relevé immédiatement et transporté à Pierrefonds d'où il fut évacué sur Paris où il fut soigné à l'hôpital auxiliaire n° 26 de la rue Antoine-Chantin (Institution Chaptal).

L'intervention de chirurgiens experts et de médecins dévoués ne devait pas être victorieuse d'une blessure mortelle. Après une semaine de souffrances d'ailleurs courageusement supportées en pleine connaissance, le lundi matin, 28 septembre, le jeune officier s'éteignait dans sa vingt-huitième année (il était né le 25 octobre 1886), après avoir exprimé son amour de la France et sa confiance en Notre-Dame du Puy dont l'image évoquée résumait pour lui en cette heure suprême à la fois la famille et la petite patrie... *Et dulces moriens reminiscitur Argos*, a dit Virgile,

rendant impérissable dans la mémoire des hommes le guerrier mourant qui se souvient des doux lieux où il a vu le jour.

Quelques jours avant l'action pendant laquelle il devait trouver une fin glorieuse, le 8 septembre, il écrivait ce billet à sa mère et à sa sœur :

« Si vous recevez cette lettre, c'est qu'elle aura été prise sur moi, sur un champ de bataille.

« Je vais me battre, une grande lutte va avoir lieu, je puis y rester. Mais peu importe, ce sera pour la Patrie ; en faisant mon devoir, je veux ménager la vie de mes hommes aux dépens de la mienne, c'est mon rôle d'officier.

« Si je meurs, ma dernière pensée sera pour vous deux. Ne vous désolez pas, ayez bon courage.

« Je vous embrasse et vous donne ma dernière pensée ».

Un service funèbre fut célébré le jour des funérailles, cérémonie impressionnante dans sa simplicité. Dans le cortège, la mère, accablée par la douleur, était accompagnée par quelques intimes au nombre desquels M. Casimir Chacornac, proviseur du lycée Janson-de-Sailly, une délégation d'officiers, puis une compagnie de sapeurs rendant les honneurs militaires.

Ces honneurs posthumes devaient se manifester à nouveau en 1916 dans une citation à l'ordre du corps d'armée. En voici le texte :

« Les 16 et 17 septembre 1914, occupant avec sa section la crête nord-est d'Antoval, s'y est maintenu malgré de très violentes contre-attaques ennemies sans cesse renouvelées. Officier d'une énergie, d'un sang froid et d'un courage remarquable ; a été grièvement blessé au cours de l'action ».

Ils se traduisirent encore au Puy, le 21 novembre de cette année 1916, date des obsèques définitives de Victor Baubet. A l'issue de la cérémonie, et en présence d'une foule considérable, M. Nicolas, délégué du *Souvenir Français*, salua en termes émus la dépouille de l'officier mort pour la France, en un moment où, suivant l'ordre de Joffre, il importait de « se faire tuer sur place plutôt que de reculer ».

En présence de la disparition si prématurée de cet excellent

camarade au grand cœur, à l'esprit distingué, nous songeons à cette réponse sublime insérée par le général Geslin de Bourgogne dans son Catéchisme du cavalier :

« Et s'il est tué ? — Alors il vivra éternellement ».

Avec le président Poincaré (1), nous affirmons, en effet, que si quelque chose nous peut consoler du départ des contemporains de Baubet, c'est la certitude que même tombés en pleine jeunesse, ils ont rempli leur tâche humaine. Ils ont versé dans une vie courte et sublime une force capable d'animer une longue existence ; ils ont condensé, en une brève série d'actions fécondes, l'essence de leur âme ; ils ont été, au feu des combats, tout ce que, s'ils avaient vécu, ils auraient été dans la noble carrière où ils s'étaient engagés : des éducateurs, des porteurs de flambeaux, des modèles pour les générations prochaines...

Honorons donc leur mémoire (2) en célébrant la beauté de leur sacrifice, la grandeur de leur tâche :

Heureux ceux qui, frappés au moment qu'ils agissent,
Ont franchi d'un seul pas les regrets et la peur,
Et qui, loin de la morne et trainante torpeur
Sont morts pour la Patrie et morts pour la Justice,
Pour la calme Justice au cœur plein de bonté,
Compagne de l'esprit et sa grande exigence !
La Justice au bras fort mais jamais irrité
Et qui laissant glisser nonchalamment la lance
Dont le lys déchirant ombrageait sa clarté
Equilibre sa pure et prudente balance
Par le poids de l'amour et de l'intelligence (3) !

(1) Discours à la rentrée de l'Ecole normale supérieure, 24 mars 1919.

(2) Voir la *Haute-Loire* des 28 septembre, 3 octobre 1914, 18 octobre et 23 novembre 1916 et l'*Avenir de la Haute-Loire* du 16 octobre 1914.

M. H. Stein, président de la Société de l'Ecole des Chartes, a mentionné Baubet dans le discours prononcé par lui à l'assemblée générale de la Société à la fin de 1914 :

« Victor Baubet, originaire de l'Ardèche, né en 1886, sorti avec la promotion de 1914, avait accepté provisoirement, en attendant la situation à laquelle son diplôme d'archiviste-paléographe lui donnait droit, les modestes fonctions de bibliothécaire du lycée Janson-de-Sailly ; sa thèse, qui comportait une étude historique et archéologique de la célèbre abbaye de la Chaise-Dieu, ne méritait, au dire de ses juges, que des éloges à tous points de vue, et l'on s'accorde à y voir une excellente mise en œuvre des qualités qui s'acquièrent sur ces bancs pendant les trois années d'études à l'Ecole. Il a été blessé à Carlepont, dans l'Oise, le 16 septembre dernier, et a succombé à Paris le 28 ». (*Bibliothèque de l'Ecole de Chartes*, t. LXXV (1914), p. 456).

(3) La comtesse de Noailles, 1918.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE VICTOR BAUBET

A PROPOS DU BAPTISTÈRE SAINT-JEAN.

Avenir de la Haute-Loire, 19 septembre 1911.

ETUDES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES SUR L'ABBAYE DE LA CHAISE-DIEU (1043-1516) In-8°, 6 pages.

Extrait des *Positions des thèses* soutenues par les élèves de la promotion de 1914 pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe. Paris, A. Picard, 1914.



FRANÇOIS SURREL (1894-1916)

FRANÇOIS SURREL

(1894-1916)

MORT POUR LA FRANCE

Né à Craponne-sur-Arzon le 14 avril 1894, Melchior-François-Joseph Surrel appartenait à une famille honorablement connue dans la région et qui a contribué depuis un siècle au renom mondial de la dentelle de la Haute-Loire. Après avoir commencé ses classes à Craponne même, Surrel fut envoyé par ses parents au collège de Saint-Jean-Berchmans à Florennes (Belgique) où les P. P. Jésuites complétèrent son éducation et l'initèrent aux humanités, ouvrant son esprit aux nobles idées et aux fortes traditions qui devaient embellir sa trop courte existence.

Revenu dans sa famille, le jeune homme consacra naturellement son activité à la belle industrie locale dont l'élégance flattait son goût affiné, mais il voulut aussi être de ceux qui se sont donnés la mission d'étudier et de divulguer l'histoire de leur province, et, aux heures de loisir, il ouvrit avec curiosité les dossiers des archives pour en extraire les notes inédites, les détails intéressants.

Le 4 juillet 1912, la Société scientifique et agricole de la Haute-Loire le recevait parmi ses membres non résidents. Elle n'eut pas d'associé plus assidu aux séances ni de plus attentif aux communications de ses collègues.

Aussi bien déjà François Surrel, encouragé et conseillé par des chercheurs et des érudits tels que MM. Georges Paul, l'abbé P. Fargier et Jean Beyssac, de l'Académie de Lyon, avait-il débuté lui-même en faisant imprimer dans le *Bulletin religieux* du

doynné de Craponne les premiers résultats de ses investigations documentaires. Le fascicule de juillet 1913 de cette publication contient le commencement d'un travail sur Caprais Privat, député à l'Assemblée constituante, prieur-curé de Craponne.

Privat, né à Craponne le 6 janvier 1730, était archiprêtre de Saint-Paulien et curé de sa paroisse d'origine quand il fut choisi par le clergé du diocèse du Puy pour le représenter. Il siégea dans la majorité réformatrice, vota la vérification en commun des pouvoirs et fut adjoint au comité de rédaction. Il refusa de prêter serment à la Constitution civile et rentra à Craponne en 1791. Il y vécut les années tourmentées de la Révolution, bien qu'il ait été arrêté puis conduit à la prison Saint-Maurice au Puy, et y mourut le 22 avril 1805.

Les registres paroissiaux ont permis à Surrel de creuser la biographie de Privat en lui fournissant divers renseignements détaillés et locaux jusqu'ici négligés. Très soigneusement relevées, et classées rigoureusement, ces notes inédites complètent ce que nous savions déjà sur le curé de Craponne et achèvent de faire paraître dans son relief la physionomie vraiment attachante d'un ecclésiastique de l'ancien régime, administrateur éclairé, sage et prudent, d'un zèle apostolique ferme et intelligent.

L'impression de cette notice substantielle, qui dénote la conscience de son auteur, le souci de ne rien écrire qui ne soit puisé aux sources, s'est arrêtée dans le numéro d'août 1914 (1) au récit des tracasseries dont fut l'objet Privat en 1792, à son arrestation et à son transfert au Puy. On doit le regretter et souhaiter que la suite du travail du jeune historien ne reste pas à l'état manuscrit.

En même temps que l'étude sur Caprais Privat, le *Bulletin* publiait dans ses fascicules d'août et septembre 1913 l'histoire de la fondation de l'église de Saint-Victor-sur-Arlanc, de ses possesseurs aux ix^e et x^e siècles, de son organisation civile et, en octobre, les premières pages d'une monographie étendue sur la commanderie de Saint-Victor (ordre de Saint-Antoine de Viennois). L'impression de ce travail se continuait dans les numéros de décembre 1913, mai, juin, juillet 1914 et s'achevait dans le

(1) Le numéro de février contient en outre de F. Surrel une notice biographique sur Pétrus Laurent (1840-1914).

n° d'août. Dans la pensée de l'auteur, cependant, la primeur des résultats de ses recherches était réservée à la Société scientifique et les 2 avril et 4 juin 1944, il y présentait les intéressants résultats de ses investigations aux archives du Rhône.

La commanderie de Saint-Victor-sur-Arlanc a existé de 1383 à 1793. Elle se rattache à l'ordre fondé au ^x^e siècle à la Mothe-Saint-Didier (puis Saint-Antoine de Viennois) par Josselin Allemand, des comtes de Poitiers, et dont quelques commandeurs généraux se rattachent au Velay, tels que Guillaume Mitte de Mons, Gérenton de Châteauneuf, Antoine de Langeac, Jacques de Joyeuse, François de Tournon.

L'établissement de Saint-Victor fut institué au ^{xii}^e siècle. Toutefois, les archives ne remontent pas au-delà de 1383. François Surrel a dressé la liste des commandeurs et résumé leurs actes. Ce sont : Hugues de Vertamy (1383-1392) ; Bernard Tailher (1460) ; Hector de Lux (1570) ; Antoine Lucquet (1570) ; Léonet Anisson (1587) ; Philibert de Montaigu (1587) ; Gaspard Brenier (1611-1624) ; Louis Masse (1624-1625) ; Maurice Giry (1625-1631) ; Jacques Hauve (1631-1637) ; Mathieu de Barjac (1648). A la mort de ce dernier, la commanderie fut rattachée à Montferrand dont elle suivit les destinées jusqu'au 13 septembre 1793, date à laquelle Mathieu Déchelle acheta, au Puy, pour 41 400 l., tous les biens ayant appartenu à l'ordre de Saint-Antoine dans la localité et le voisinage de Saint-Victor.

L'œuvre des Antonins a laissé des vestiges : un monastère et une chapelle ; ils ont été décrits avec une heureuse fidélité au cours de la dernière séance de la Société à laquelle ait assisté notre collègue, celle du 4 juin 1944. Deux mois après, c'était la guerre...

François Surrel étant de la classe 1914 fut appelé au début de septembre. Mobilisé d'abord au 1^{er} régiment d'artillerie de montagne, à Grenoble, il passa au deuxième régiment d'artillerie de campagne, après quelque temps de « rude apprentissage auprès de mulets non dressés ».

La vie de caserne n'était, certes, pas engageante en un temps où les mutations fréquentes des chefs, les réquisitions d'équipements et d'armes, l'affluence des nouvelles recrues causaient un extrême désarroi dans les garnisons de l'intérieur. Et cependant,

au témoignage d'un ami de Surrel, le P. Margot, de la Compagnie de Jésus, qui fut pour lui un confident précieux, « comme dans sa famille, comme au Collège ou dans son cher doyenné, François sut se faire aimer et estimer de tous ». Il s'imposait malgré lui par la distinction de son intelligence, la bonté de son cœur, l'élévation de ses sentiments.

Le 7 mars 1915, quelques heures de permission lui permirent un voyage à Lyon. M. Régis Surrel vint y rejoindre son fils et ensemble ils y passèrent une bonne journée. Ce devait être leur dernière entrevue. Peu de jours après, en effet, le 11 mars, le jeune soldat quittait la caserne pour une « destination inconnue » : la Woëvre dont les boues tenaces ont été successivement piétinées par toute l'armée française.

L'épreuve physique et morale imposée aux jeunes gens de sa génération ainsi qu'à leurs aînés fut pour lui comme pour les autres une école de courage et de vertu, un stimulant de l'esprit d'abnégation et de sacrifice. Elle mûrit les qualités que nous avons eu l'occasion de reconnaître chez notre excellent collaborateur : la délicatesse des procédés, la noblesse des principes, la foi religieuse et le patriotisme. Sous des apparences réservées, un grand enthousiasme faisait vibrer le cœur ardent et généreux de ce Vellave d'élite. Il s'était montré épris de toutes les belles causes et il avait aimé les évoquer en annaliste fidèle ; il fut un vrai soldat. Sa correspondance le prouve et elle atteste en même temps qu'il fut un bon fils, un frère parfait. « Mobilisé et combattant sur le front, a écrit l'un de ses camarades, M. de Verdelhan, il avait accepté avec grande générosité cette vie nouvelle avec parfois de bien rudes devoirs ». A ces devoirs s'ajouta, le 2 mai 1915, une cruelle douleur : la mort de son père. La nouvelle lui brisa le cœur, mais sa confiance en Dieu lui donna la force de se raidir et de faire face à l'adversité en prenant la responsabilité de ses nouveaux devoirs.

Surrel aurait été digne des nouvelles tâches créées par la disparition du chef de sa famille, mais le suprême sacrifice l'attendait.

En arrivant au front, il avait été affecté aux constructions d'abris puis à la batterie de tir. Le travail manuel auquel il était astreint fut accepté par lui avec un courage d'autant plus méritoire qu'en somme il n'y avait pas du tout été préparé. Une fatigue physique

considérable, mal compensée par une alimentation nécessairement défectueuse, altéra cependant sa santé et finit par la compromettre sérieusement.

Surrel résista avec énergie; sa volonté sut dominer le surcroît d'efforts demandé. Après quelques jours de grand danger vers la ferme des Wacques, en Champagne, il fut désigné d'abord comme téléphoniste, ensuite pour suivre les cours de télégraphie sans fil. Il apporta dans cette mission les facultés d'application dont il était si riche et se fit rapidement remarquer de ses chefs.

Le 16 décembre 1915, après quinze mois de vie militaire, dont neuf aux armées, Surrel obtint sa première permission. Sans avoir le temps d'avertir les siens, il quittait pour quelques jours sa section avec une joie qu'il ne connaissait plus depuis longtemps. Le 17, vers 11 heures et demie du matin, il revoyait Craponne, où il devait rester jusqu'au soir de Noël, fêté et choyé par les siens malgré le vide douloureux créé par l'absence du père aimé...

Le retour de l'artilleur à son poste d'honneur au fort du Sucey ne devait malheureusement pas marquer le début d'une longue étape. A peine arrivé, François Surrel dut, en effet, être évacué au poste de secours, à l'un des hôpitaux temporaires de Toul, aux formations sanitaires du centre Vittel-Contrexeville, enfin à Perpignan où le train le débarquait le 27 février 1916. Il devait rester là-bas quatre mois.

Durant ce temps, la famille du jeune homme était loin de soupçonner la gravité de l'état du malade. Dans la crainte extrême qu'il avait de faire la plus petite peine à sa mère et à ses sœurs, celui-ci omettait de parler de lui dans ses correspondances. Il fallait taire aux êtres chers laissés à Craponne les défaillances physiques, leur épargner toute inquiétude.

Pendant des semaines, les recommandations furent respectées des infirmiers et Surrel lui-même, domptant ses souffrances, sut écrire des lettres racontant « le charme du merveilleux hiver pyrénéen », alors qu'en réalité il ne quittait pas sa couchette d'hospitalisé...

Surrel partit de Perpignan le 2 mai pour aller à Banyuls, mais les deux semaines passées au laboratoire Arago ne donnèrent pas le résultat escompté : l'entéro-colyte persistait, elle se transforma

rapidement en une péritonite qui enlevait notre infortuné compatriote le mardi 23 mai.

Ainsi s'en alla une de ces âmes encore en fleurs que Vogüé appelait les « âmes d'Avril », et dont la disparition ne peut occasionner que des regrets.

Autour de celle-ci, ils ont été unanimes (1). « Excellent soldat autant que bon camarade, écrivait le 1^{er} juillet 1916 à M^{me} Régis Surrel le capitaine Santhonnax, commandant la 23^e batterie du 2^e régiment d'artillerie en campagne, ses qualités l'avaient fait aimer à la fois de ses chefs et de ses égaux... Le souvenir de votre fils, Madame, tiendra dans nos cœurs l'une des meilleures places »...

La dépouille mortelle de François Surrel repose au cimetière de Craponne dans le tombeau de ceux de son nom qui l'ont précédé aux éternels rivages... *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

Nous saluons sa mémoire vaillante et son œuvre interrompue; elles sont toutes deux dignes de respect et d'admiration.

(1) Voir le *Bulletin* religieux du doyenné de Craponne-sur-Arzon (6^e année, n^o 64, mai 1917).

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE FRANÇOIS SURREL

CAPRAIS PRIVAT (1730-1805), DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE (1789), PRIEUR-CURÉ DE CRAPONNE (1768-1805).

Bulletin religieux du doyenné de Craponne-sur-Arzon, 2^e année, n° 19, juillet 1913, p. 1-11; n° 20, août 1913, p. 1-11; n° 21, septembre 1913, p. 1-v; n° 23, novembre 1913, p. 111-114; n° 24, décembre 1913, p. 11-14; 3^e année, n° 26, février 1914, p. 111-v (avec le sous-titre : député aux Etats généraux de 1789); n° 27, mars 1914, p. 1-111 (avec le sous-titre : La Révolution à Craponne); n° 29, mai 1914, p. 1-14; n° 30, juin 1914, p. 1-11; n° 31, juillet 1914, p. 1-111; n° 32, août 1914, p. 11-111). (*Publication inachevée*).

L'ÉGLISE DE SAINT-VICTOR-SUR-ARLANC. HISTOIRE DE SA FONDATION, SES POSSESSEURS AUX IX^e ET X^e SIÈCLES.

Bulletin religieux du doyenné de Craponne-sur-Arzon, 2^e année, n° 20, août 1913, p. 11-111; n° 21, septembre 1913, p. 11-111 (sous ce titre : Saint-Victor aux ix^e et x^e siècles. Histoire de son organisation).

LA COMMANDERIE DE SAINT-VICTOR-SUR-ARLANC. ORDRE DE SAINT-ANTOINE-DE VIENNOIS.

Bulletin religieux du doyenné de Craponne-sur-Arzon, 2^e année, n° 22, octobre 1913, p. 11-111; n° 24, décembre 1913, p. 111-114; 3^e année, n° 29, mai 1914, p. 11, 111 (avec ce sous-titre : Les Commandeurs); n° 30, juin 1914, p. 11-111; n° 31, juillet 1914, p. 11-111; n° 32, août 1914, p. 11-111).

PAROISSE DE SAINT-JEAN D'AUBRIGOUX. LA MISSION DES QUATRE FRÈRES (septembre 1853).

Bulletin religieux du doyenné de Craponne-sur-Arzon, 2^e année, n° 24, décembre 1913, p. 11-111.

NÉCROLOGIE : PETRUS LAURENT [1840-1914].

Bulletin religieux du doyenné de Craponne-sur-Arzon, 3^e année, n° 26, février 1914, p. 11-11.

L'ABBÉ JEAN-BAPTISTE BROSSARD, ANCIEN CURÉ DE LA PAROISSE [DE SAINT-JEAN D'AUBRIGOUX] (1793-1805).

Bulletin religieux du doyenné de Craponne-sur-Arzon, 3^e année, n° 27, mars 1914, p. 111-11; 3^e année, n° 30, juin 1914, p. 111-11.

L'ABBÉ CLAUDE MOSNIER, ANCIEN CURÉ DE LA PAROISSE [DE SAINT-JEAN D'AUBRIGOUX] (1805-1818).

Bulletin religieux du doyenné de Craponne-sur-Arzon, 3^e année, n° 31, juillet 1914, p. 11-11. (*Publication inachevée*).

PEINTRES ET SCULPTEURS DU VELAY

(Suite)

Antoine de Thalon assista aux épidémies de peste de 1577, 1579, 1580, 1586 et 1587. Il y trouva de nombreux clients qu'il devait visiter suivant la mode du temps, vêtu d'une longue robe de maroquin, la tête couverte d'un masque aux yeux de cristal, et les narines protégées par un faux nez rempli de parfums.

Les mêmes épidémies intéressèrent sans doute aussi le troisième consul, François Dugone, apothicaire.

On trouve des consuls de ce nom en 1579, 1598, 1629 et 1636. Il est certain que le consul de 1598 n'est pas le même que le Dugone de 1629 qui figure dans le tableau de Solvain (1). Les deux personnages ne se ressemblent guère. Celui de 1629 est le fils de François Dugone, consul en 1598.

Un document des plus curieux conserve le souvenir de cette famille, dont de nos jours Mme la baronne Reynaud portait encore le nom. On voit dans un salon de la maison Reynaud, au Puy, un tableau d'assez grandes dimensions qui contient les portraits de toute la famille de François Dugone en 1601. C'était une belle famille : elle se composait du père, de la mère et de vingt enfants.

Ce tableau est un ex-voto. On voit au milieu un Christ en croix.

(1) Voir plus loin, à l'article Solvain.

A sa droite sont, à genoux, François Dugone, coiffé d'une calotte noire, et ses huit fils. Derrière le fils aîné est la Vierge, et presque au bord du tableau, saint François.

A gauche du Christ sont placées symétriquement la femme de Dugone, Madeleine, derrière laquelle se tient sa patronne, et sur deux rangs ses douze filles.

La mère porte la grande coiffe à ailes, sorte de souvenir du hennin, une haute fraise autour du cou, et à la taille sont attachés une ceinture de métal et un chapelet.

Deux des filles sont coiffées de même, avec la collerette brodée; la cinquième du second rang est une religieuse, sans doute celle qui entra des premières dans le couvent « de la religion de Madame Saint-Catherine de Seyne, en l'église de Saint-Pierre-le-Vieux » (1).

Les autres filles portent les cheveux relevés très haut, suivant la mode du temps. Les plus jeunes sont vêtues de robes d'un vert grisâtre.

Le fond du tableau est un paysage, avec de grands arbres à gauche.

Au pied de la croix, on lit sur une banderole qui entoure l'écusson de Dugone l'inscription.

« Tota progenies Dugonea tibi commendatur

1601

Felix Conjugium ».

L'écusson représente trois serpents. Il diffère de celui qui figure au tableau consulaire : sur champ de gueules un mortier et deux fleurs d'or, et un chef de sable à deux étoiles et un soleil d'or.

Josué Parier est-il l'auteur de ce tableau? Les dates ne s'y opposent pas, et il convient d'observer que la famille de Françoise de Beaux devait être en relations avec la famille Dugone. Il y eut des alliances entre les Dugone et les Porral, avec lesquels la famille Parier se trouva elle même alliée par le second mariage de Françoise de Beaux.

On ne peut guère préciser une ressemblance formelle : la différence du sujet avec celui des tableaux connus de Josué Parier entraîne forcément dans l'exécution des différences assez sensibles pour rendre difficile une comparaison.

(1) Mémoires de Burel.

On peut faire provisoirement l'attribution du tableau à Josué Parier, en attendant une meilleure démonstration. L'essentiel était de signaler cette curieuse pièce.

GUILLAUME PARIER

Les archives publiques et privées du Puy donnent quelques renseignements sur le fils de Josué Parier.

Guillaume Parier fut en rapports assez froids avec son tuteur et sa mère remariée, car malgré la situation aisée de sa famille, il fut obligé « pour gagner sa vie d'aller par le pais servir des maîtres peintres et travailler de l'art de peinture » sans que sa mère l'assistât (1).

Il ne manque pas de faire valoir cette circonstance dans son règlement de comptes avec sa mère et Claude, puis Augustin Porral. Ces comptes occasionnèrent des procédures qui duraient encore en 1666.

On sait par le testament de sa mère que les choses durent s'arranger au début, puisque Françoise de Beaux fit de Guillaume son légataire universel (2).

Il demeurait alors — le 6 juillet 1629 —, à Toulouse où sans doute il avait suivi Guy François.

Par la suite, il revint au Puy. On y trouve sa trace dans les années 1637, 1640, 1648, et il y mourut le 20 septembre 1652.

Malgré les mariages et le nombre des enfants, la situation de fortune de la famille Parier était encore florissante. L'héritage de Josué Parier et de Françoise de Beaux fut estimé par arrêt de justice à 10,343 livres, et Guillaume avait acquis plusieurs immeubles d'Augustin Porral son débiteur.

Bien qu'il fit de fréquents séjours au Puy, Guillaume Parier semble avoir passé presque toute son existence à Toulouse. C'est dans cette ville qu'il fit son testament, le 23 septembre 1648 (3).

(1) Pièces du procès Porral. (Collection Léon Cortial).

(2) Elle paraît avoir vécu en assez mauvais termes avec son second mari, qui dans un mémoire prétend qu'elle avait « malicieusement gardé... le mémoire du linge qu'a esté mis à la lisive que ma femme a fait faire le premier juin 1623 ». Même source. Pièce curieuse à consulter pour l'étude de l'économie domestique.

(3) Collection Léon Cortial.

Dans cette pièce il s'intitule « peintre à Toulouse ». Il fait son testament « avant de s'en aller à la ville de Paris et aussi pour la liquidation de ses affaires ».

Sa sépulture était édue dans l'église des R. P. Carmes au grand couvent de Toulouse. Il légua à N.-D. du Puy, 150 livres pour « douze messes basses de requiem à dire en la chapelle des âmes du purgatoire pour le salut de son âme et de celle de ses défunts père et mère, chaque premier lundi du mois, annuellement et à perpétuité ».

Il faisait la même fondation pour les Carmes de Toulouse. Il instituait deux légataires universelles, sa sœur, demoiselle Jeanne de Parier, et demoiselle Marie de Peres (corr. Perez), veuve à M. Jean du Jarric, docteur en droit et avocat à la cour.

Marie de Perez céda ses droits à Marie Porral (1).

Dans un vieux logis de la haute ville du Puy, on trouve deux œuvres de Guillaume Parier.

Le plus important de ces tableaux représente *la Cène*. Les personnages sont groupés autour d'une table rectangulaire, recouverte d'une nappe blanche. A droite, un domestique apporte un plat, à gauche un enfant verse du vin dans une écuelle. Saint-Jean, représenté très jeune, est penché sur la table, presque assis sur les genoux du Christ.

On voit à droite la perspective d'une cuisine.

Cette peinture, de petites dimensions, possède sensiblement les mêmes qualités et les mêmes défauts que l'on remarque dans les œuvres de Josué Parier. Certaines ressemblances dans le type des personnages peuvent déjà faire supposer que l'on se trouve en face d'une œuvre de l'un des Parier, et si l'on examine le tableau de près, on y lit l'inscription suivante, très menue mais bien nette :

Perrier invenit et fecit maii mensis

1637

C'est donc une œuvre de Guillaume Parier (le nom de Pérrier est adopté par cette famille d'assez bonne heure).

L'autre tableau n'est pas signé, mais aucun doute n'est possible sur son attribution. Il est assurément composé pour faire pendant à celui de *la Cène*.

(1) Collection Léon Cortial.

C'est la *Pâque de l'ancienne loi*, avec les personnages debout autour de la table qui porte l'agneau pascal.

A droite on voit en perspective une cuisine avec des plats de cuivre et d'étain.

Le dessin n'est pas sensiblement plus sûr que celui de Josué Parier, mais dans un ensemble de qualités inférieur, on peut remarquer que Guillaume semble avoir connu mieux que son père les règles de la perspective.

En somme, ces deux peintres tiennent dans notre école régionale une place honorable.

LA FAMILLE FRANÇOIS

La famille François est la seule famille de peintres du Puy qui ait été l'objet de quelques études. Elle serait mieux connue si ces études n'avaient été pendant trop longtemps rédigées dans un esprit purement littéraire, sans recherches sérieuses.

Il faut arriver à l'année 1903 pour rencontrer, dans une courte notice de M. Paul Le Blanc (1) des indications documentées et basées sur un véritable esprit critique.

Il est donc nécessaire, pour étudier la famille François, de faire table rase de tout ce qui a pu être publié avant le travail de M. Paul Le Blanc, sans en excepter la partie purement critique des études publiées.

..

M. Albert Boudon a donné, dans son ouvrage sur le vieux Puy (2), la généalogie de la famille François.

Suivant la sage coutume d'autrefois, cette famille conserva longtemps le métier des ancêtres, la profession de peyrolier (chaudronnier). Elle parvint à s'élever dans la société sans sortir du métier.

En 1440, on rencontre déjà des François chaudronniers. En 1470, c'était Claude François, en 1475 Michel François et l'un

(1) *Les François, peintres du Puy*, Brochure in-8°. Caen, Henri Delesques, 1903.

(2) *Le Vieux Puy*, Thomas, s. d. pages 164 et s.

des fils de celui-ci, Jean, toujours peyrolier, fut consul du Puy en 1564.

L'un de ses fils, Antoine, fut receveur de la reine Marguerite pour son domaine d'Agenois, et Claude François, fils d'Antoine, fut secrétaire de la reine Marguerite, sieur de Pominy et de Grèzes, et épousa Michelette de Faugères, demoiselle d'honneur de la reine exilée à Usson.

Deux autres fils de Jean François, Claude et Armand, suivirent la profession paternelle.

Armand François, né vers 1553, épousa Madeleine de Licques.

La situation de fortune de Madeleine de Licques devait être aisée, car, dans un acte du 22 juillet 1635, on évalue les droits d'un de ses enfants dans sa succession à 1,500 livres.

Ses enfants furent :

Guy, peintre, né le 20 novembre 1580 (1).

Jean, peintre, né le 20 novembre 1580.

Clauda, née le 20 décembre 1591.

Madeleine, née le 10 juillet 1594.

Madeleine, née le 11 novembre 1595, filleule de son frère Guy, mariée le 8 août 1622 à l'orfèvre Antoine Blanc.

Catherine, née le 27 juillet 1601.

Claude, peyrolier, né le même jour. Son fils, Barthélemy, fut peintre.

GUY FRANÇOIS

Le premier effort pour établir une étude raisonnée sur Guy François fut l'œuvre d'un peintre, Anatole Dauvergne.

Cet artiste, envoyé au Puy pour exécuter des travaux de restauration dans l'église de Saint-Michel-d'Aiguilhe et relever le dessin des vestiges de l'ancienne décoration de ce monument, fut frappé du mérite des tableaux attribués à Guy François, et de ceux qu'il crut devoir lui attribuer. Il entreprit de les faire con-

(1) D'après un acte qui se trouve aux archives de M. le marquis de Miramon-Pestel (minute du notaire Rossinhol), de 1600, Guy François pourrait être né rue de la Chèvrerie. L'un des actes mentionne une maison sise rue de la Chabrarie, et qui confronte... « du couchant la maison d'Armand François, chaudronnier dudit Puy, de bise, qu'est le dernier avec la maison de Jehan Longhon, bouchier ».

naitre, M. Francisque Mandet l'y aida en le citant dans son ouvrage, mais, insuffisamment documenté et guidé par sa seule observation, le peintre commit des erreurs d'attribution nombreuses.

Il reste à M. Dauvergne le mérite d'avoir attiré sur l'œuvre de Guy François l'attention des chercheurs.

*
*
*

Il est imprudent, lorsqu'on écrit l'histoire, de chercher à suppléer par l'imagination aux documents absents.

Sur le vu d'une seule ligne de Félibien, affirmant que « M. François, du Puy, avait étudié à Rome, sous Simon Vouet » et sans examiner les dates des tableaux de Guy et celles du professorat de Simon Vouet, M. Mandet accorde sa lyre, et dans une page pleine d'élégance, après avoir rappelé quels furent au xvi^e et au xvii^e siècles les grands noms de la peinture, il ajoute : « Impatient de faire le pèlerinage auquel se sentait entraîné une jeunesse séduite par la renommée de tels noms. François ne put résister à son envie. A peine âgé de 25 ans, il quitta sa ville natale et fut d'abord à Paris. Ce n'est qu'après s'être bien préparé qu'il partit, l'imagination presque en délire, vers cette Rome splendide, etc... »

Mandet ignorait que celui qui pouvait avoir étudié sous la direction de Vouet était le seul Jean François, frère de Guy, puisque Vouet ne fut pas à Rome avant 1618 et qu'à cette époque Guy François était au Puy depuis plusieurs années.

Voici un autre exemple des erreurs accumulées sur ce même sujet :

Dans un ouvrage de M. Dupuy Dugrez, *Traité de la peinture*, notre peintre, devenu *Guy* (François), est classé dans l'école Toulousaine

Voici la notice, que suit religieusement le catalogue du Musée de Toulouse.

« Guy (François), né au Puy en Velay, vint se fixer à Toulouse vers 1650 (l'auteur ignorait que cette année était celle de la mort du peintre).

« Quoique né dans un province qui ne fut soumise au Langue-

doc que par des incorporations momentanées, François Guy est compté parmi les artistes de l'école Toulousaine parce que peu de peintres ont autant que lui contribué à la décoration des églises de Toulouse, et parce qu'il vint s'établir dans cette dernière ville où il est mort (or nous savons qu'il mourut au Puy).

« Ses ouvrages sembleraient indiquer qu'il séjourna longtemps en Italie ; aussi voyons-nous des productions de lui qui rappellent l'école Florentine du temps de Cigoli, d'autres sont traités dans le goût de l'école gènoise du temps de Paggi, ses petites Saintes Familles ont une grâce qui semble empruntée au Guide. Quoiqu'il en soit, il sut si bien s'approprier ces différentes manières qu'il reste toujours lui-même. Signalons toutefois, comme marques distinctives, un dessin rond, des contours fondus et les pommettes parfois un peu vermillonnées dans les figures de femmes et d'enfants. En définitive, Guy fut un peintre habile et agréable que Toulouse dut se glorifier de posséder ».

De toute cette page, la seule chose exacte est l'affirmation que Guy François a travaillé à Toulouse. Tout le reste est pure fantaisie, y compris l'attribution de tableaux non signés sur lesquels porte l'appréciation du critique, dont la méfiance aurait dû être éveillée par la diversité même qu'il signale.

Voici donc un chapitre de critique écrit sur un peintre en partant de renseignements faux, et en se basant sur l'examen de tableaux qui ne sont pas de lui. Nos annalistes locaux avaient au moins l'avantage de raisonner sur des œuvres authentiques.

Encore fallait-il y regarder de près, comme nous en ferons l'expérience.

Lorsqu'on veut examiner des œuvres d'art non signées et en essayer l'attribution, ce qui est toujours plus ou moins empirique, on ne peut réduire les chances d'erreur qu'en se basant sur des pièces de comparaison d'une authenticité incontestable, et cela ne suffit pas toujours.

C'est ainsi que M. Dauvergne, et avec lui M. Mandet, se sont laissé tromper par un rapprochement bien naturel (s'il n'y avait eu les dates) entre le Christ du Collège du Puy, visiblement influencé par le Caravage, et le renseignement qui donnait Vouet pour maître à Guy François. Ils en tirèrent des conséquences

inexactes en attribuant à notre peintre tous les tableaux de la région qui portent les mêmes caractères.

Or il faut renoncer notamment à donner à Guy François les *Quatre Évangélistes* de l'église des Minimes de Clermont qui sont une copie d'après Valentin, *Saint André* et *Saint Jean*, de la même église, qui portent les dates de 1653 et 1654, et l'*Assomption* de Notre-Dame du Port, mauvais tableau. Nous ne nous occupons donc pas de ces œuvres.

En somme, tout ce qu'on peut dire sur les débuts de Guy François, c'est qu'il dut probablement faire son éducation artistique en Italie. Il paraît avoir subi l'influence des Carrache et du Caravage. Sans doute fut-il élève des premiers, et dans sa jeunesse, comme tant de ses contemporains, admirateur du second.

Sans suivre aussi servilement que Vouet les exemples du jeune maître Napolitain, Guy François paraît avoir acquis dans la fréquentation de ses œuvres, la pratique du clair obscur et le goût du détail réaliste, goût qui était d'ailleurs bien naturellement répandu chez nos artistes locaux. Dans une petite ville, le portrait bien ressemblant de quelque compère sous les traits d'un saint a toujours plus fait pour le succès d'un tableau que le plus délicieux sourire d'une Joconde inconnue. Et de nos jours combien de visiteurs des musées se demandent, sans oser l'avouer, quel peut être l'intérêt de ces paysages de Corot ou de Rousseau dont le sujet ne représente aucun site célèbre.

Le clair obscur est, quel que soit le talent du peintre, un simple procédé, le détail pittoresque, un détail, et cela ne suffit pas à diriger le génie d'un artiste. Guy François ne devait pas tarder à s'en aviser : nous verrons qu'il sut tirer de ces enseignements juste le profit qu'il fallait.

Etant admis que Guy étudia en Italie, il est fort possible que son séjour dans ce pays ait été long. On prolongeait alors les études artistiques comme de nos jours, jusque vers la trentaine. Aussi n'est-on pas étonné de ne trouver notre peintre en France que vers 1613.

PREMIERS TRAVAUX

En 1613, le chapitre de Montpezat (Tarn-et-Garonne) fit exécuter par Guy François dans le chœur de l'église une peinture dont il ne reste aucune trace. C'était sans doute un tableau, car à cette date le chœur de l'église de Montpezat était déjà décoré des tapisseries des Flandres représentant la vie de saint Martin, qui en couvrent les murs sur une longueur de 25 mètres, et des peintures murales auraient difficilement trouvé place dans cette partie de l'église. Voici le texte de la quittance (1).

« M. Parriel, chanoine, bailles à M^e François peintre le reste de vingt livres que le chappitre luy a accordé pour la peinture qu'il a faict au chœur et en rapportant le présent mandement et acquit, ladite somme vous sera aloué en voz comptes. Faict à Montpezat ce troisième juin 1614. Millet, precenteur-cancelant deus mandementz sy devant faictz l'un de six livres et l'autre de trente solz ay receu dudit sieur Parriel vingt livres suivent que dessus. Ce 3 juing 1614. — Luichaut. »

Cette pièce concerne bien Guy François. Un seul peintre portait le même nom au début du xvii^e siècle. C'était un flamand installé à Montpellier, dont le surnom était François. Ce peintre n'était pas encore dans la région de Montpellier en 1613, et dans une quittance on l'eut certainement appelé de son vrai nom Jean Zueil. Au reste il ne paraît pas qu'à cette date il fût en âge de peindre.

Aucun des tableaux anciens de l'église de Montpezat ne peut être attribué à Guy François.

En juin 1614, au moment où l'on réglait à Guy François ce petit compte, il se trouvait au Puy. Les marguilliers de Saint-Pierre-le-Monastier lui payèrent à cette date le prix d'un tableau et de travaux de décoration.

La mention suivante figure sur leur registre (2) dans le « compte

(1) Renseignements et documents fournis par M. Galabert, curé de Montpezat et M. Latouche, archiviste de Tarn-et-Garonne.

(2) Arch. municipales du Puy, C. G., 4 f^o 83 v^o.

commencé le 1^{er} juin 1614 et fini le jour de la Fête-Dieu, 2 juin 1616 ».

« Payé à M. Guyot François, painctre, pour le prix faict du tableau à l'huile de Messieurs saint Pierre, saint Benoît et saint Théoffrède, ou pour avoir paint tout le frontispice et façade de l'entrée de ladicte église Saint Pierre, ou pour avoir doré le cadre dudit tableau, la somme de 83 livres, appert des quittances au pied du contrat en original qu'ils rendent. »

Ce tableau a disparu, sans doute lors de la démolition de l'église de Saint-Pierre.

MARIAGE DE GUY FRANÇOIS

Par contrat du 4 octobre 1615, passé devant Christophe Florand notaire, Guy François épousa demoiselle Valérie Bonnefont, fille de sire Pierre Bonnefont marchand et de Françoise Moyen.

Dans le contrat de mariage, Armand François donnait à son fils la moitié de tous ses biens, et sa mère Magdeleine de Licques, deux cents livres.

L'application de ce contrat fit plus tard l'objet d'une transaction entre Guy et son frère Claude François, chaudronnier, le 25 janvier 1635, par devant le notaire Mareschal. Cet acte nous donne des indications sur la fortune de Guy.

La totalité des biens d'Armand François comprenait les marchandises, obligations, outils, or, argent, bagues et bijoux estimés à trois mille livres, une maison rue de la Chèvrerie, une autre sur la place appelée Plou de la Monoie (1) faisant cave, et un pré situé à Coloin appelé le Grand Mayt. Ce pré fut affermé par Guy le 12 février 1636 au prix de 78 livres. Il contenait quatre journées environ.

Claude réclamait 85 livres versées à Guy, mais celui-ci répondait que cette somme « lui fut baillée en tableaux travaillés parfaits ou à parfaire par ledit Guy François de sa main et art de peinctre. »

Quant à la dot de Valérie Bonnefont, nous savons seulement

(1) Au bas de la rue des Tables.

que Valérie était propriétaire dans la rue Chénébouterie d'une grande maison que Guy François vendit par contrat devant M^r Filhot, notaire, au prix de 4.000 livres.

Le jeune peintre n'entrait donc pas en ménage avec son seul talent. Cela n'est pas conforme à la tradition romantique mais le romantisme n'était pas en usage de son temps : (on verra plus loin un peintre du Puy prendre exclusivement le titre de « bourgeois »). Il est certain que l'aisance assurée dès ses débuts dut faciliter le développement de l'artiste qui n'eut pas à se livrer pour vivre à des besognes indignes de son talent, et put à son heure imposer ses mérites.

LE CHRIST DU COLLÈGE

L'église du Collège du Puy, construite par les Jésuites sur les plans du père Martellange, possède un grand rétable qui fut peut être apporté de l'église de Saint-Pierre-le-Monastier (1) rétable dont un tableau de Guy François occupe la partie centrale. Le peintre exécuta pour la même église, mais sans doute à des dates diverses, d'autres tableaux et peut être l'ensemble de la décoration. Certains des portraits de jésuites qui ornent l'arc triomphal ne sont pas indignes de son talent (2).

Le grand *Christ en croix* qui se trouve derrière le maître-autel est signé et daté « *Guido Francisco faciebat 1619* ». Ce tableau est de grande dimension (4 mètres de hauteur sur 2 mètres 65 de largeur).

Il a été fâcheusement noirci par la fumée des cierges de l'autel sur lequel il se trouvait autrefois, mais il est encore dans un état qui permet d'en apprécier les qualités.

Contrairement à l'opinion répandue, c'est le seul des tableaux

(1) Voir le chapitre concernant la famille de Crouzet sculpteur.

(2) Guy François fut sans doute le peintre attitré des Jésuites du Puy. Il donna « 7 livres 6 sols pour la bastice de la grande congrégation érigée au Collège des R. R. pères Jésuites ». Le peintre Jean Solvain avait donné 3 livres. (Document ayant appartenu à M. César Falcon. Note de M. Lascombe).

signés de Guy François dans lequel on reconnaît l'influence du Caravage. Cette influence se borne d'ailleurs au caractère réaliste des figures accessoires et à la violence de leur éclairage, violence que vient exagérer le noircissement du tableau.

Le Christ lui-même, admirablement dessiné, est traité dans un modelé calme et souple de la meilleure école. Les formes du corps sont bien établies, fermement indiquées sans insistance désagréable, c'est une belle académie traitée dans le sens décoratif qui convient à sa destination.

La belle tête du Christ, inclinée sur l'épaule droite, est d'un type très noble, avec une expression contenue qui ne rappelle nullement les excès du Caravage. C'est plutôt une figure de l'école des Carrache, ou, si l'on veut, de Guido Reni, mais Guido Reni n'était pas, lors du séjour probable de François en Italie, un professeur célèbre, et il paraît douteux que notre peintre ait reçu ses leçons. Il est du reste fort possible qu'il ait fréquenté plusieurs ateliers.

Les personnages qui se tiennent au pied de la croix, la Sainte Vierge, Sainte Madeleine et Saint Jean, sont traités de manière un peu différente : le peintre paraît avoir recherché le pathétique dans l'expression et le geste.

Saint Jean, drapé dans un manteau rouge, et la Madeleine qui entoure de ses bras le bois de la croix, sont visiblement sacrifiés pour mettre en valeur le personnage de la Vierge.

Celle-ci, habillée de vêtements grossiers, aux couleurs assourdies, comme devaient les porter les femmes du Puy au temps de Guy François, ferait penser à quelque personnage des tableaux des Le Nain, si les dates ne rendaient impossible une imitation. Il est probable que cette analogie provient de la même influence qui poussait l'un et l'autre peintre vers le réalisme, — l'influence du Caravage.

A cela le tableau perd quelque peu de noblesse, mais le dessin général en est fort décoratif, et l'harmonie sévère formée par le manteau rouge de saint Jean avec les gris de l'académie et les tons bruns de la Vierge donne à l'ensemble une belle tenue.

Le sentiment religieux de la composition et l'expression pathétique des figures complètent cette œuvre et en font un excellent tableau.

Un nettoyage discret permettrait sans doute de lui reconnaître de nouveaux mérites.

C'est assurément une des œuvres maîtresse de Guy François, et l'un des bons tableaux de son temps.

SAINT HYACINTHE

Un autre tableau de Guy François paraît avoir subi l'influence du Caravage, et d'une façon peut être plus apparente que le Christ du Collège, c'est pourquoi je le signale ici, bien qu'il ne soit pas daté.

C'est le tableau de l'église de Saint-Laurent, ancienne église du couvent des Jacobins, qui représente Saint Hyacinthe ayant à ses côtés la dame de Coubladour.

Tel est le sujet indiqué dans l'inventaire dressé en 1790.

Saint Hyacinthe, pendant l'incendie qui dévorait l'église de son couvent, à Cracovie, s'exposait bravement aux flammes pour sauver les saintes espèces, lorsqu'une statue de la Vierge se pencha vers lui en lui disant : « Hyacinthe, si tu sauves le fils, ne sauveras-tu pas la mère ».

C'est l'épisode que représente le tableau : Le saint tenant d'une main le ciboire, de l'autre se prépare à emporter la statue qui se penche vers lui.

Dans le fond du tableau on voit un clerc qui aide au sauvetage des objets du culte, et en face du saint est agenouillée la donatrice, madame de Coubladour.

Il est assez difficile d'apprécier ce tableau, car il a subi des retouches très apparentes, surtout dans les figures.

Ce que l'on peut reconnaître de la peinture ancienne dans les visages et les mains, l'habileté avec laquelle sont exécutés les morceaux de nature morte et la grisaille de la statue, permettent d'accepter l'attribution faite par l'inventaire de 1790.

LA PIETA

Il ne faudrait pas s'imaginer que cet inventaire soit à lui seul un titre suffisant.

Peut-être pourrait-on le croire en faute à propos d'un autre tableau, d'ailleurs estimable.

Il est dit dans l'inventaire « Trouvé du côté de l'évangile un tableau représentant une descente de croix du Grand François avec un cadre damasquiné et doré ».

Guy François était appelé le Grand. On voit que le proverbe « nul n'est prophète en son pays » ne peut lui être appliqué, et que ses contemporains savaient apprécier son talent.

Le tableau dont il est question dans l'inventaire se trouve près de la porte de la sacristie. Il représente non pas une Descente de Croix, mais une *Vierge de Pitié*.

La figure de la Vierge, tournée vers le ciel, est expressive. Le corps du Christ a glissé à terre, et la tête seule repose sur les genoux de la Vierge. Sainte Madeleine, femme rousse au visage très basané, baise la main gauche du Christ. Saint Joseph d'Arimathie soutient son épaule droite. Ce coin du tableau semble inférieur au reste ; on pourrait se demander s'il n'y aurait pas eu collaboration ou réparation.

De chaque côté de la Vierge, en arrière, se tiennent Saint Pierre et Saint Laurent.

L'ensemble est d'un bon effet, riche de couleur, bien composé. Seul un examen très attentif permet de remarquer des lourdeurs dans le modelé, un peu « rondouillard » du Christ, et dans les figures accessoires du premier plan.

Ce bon tableau était jusqu'à ce jour, sur la foi de l'inventaire, des apparences et de l'unanimité des critiques (1) attribué à Guy François. Voici qu'il faut renoncer à cette certitude.

Au cours des travaux de remise en état de ce tableau et de son cadre, qui furent exécutés par M. Farigoule, grâce à la générosité de la ville du Puy et de quelques fidèles, il me sembla qu'une couche de peinture d'un âge plus récent que le reste recouvrait un coin de la toile.

Instruit par l'expérience acquise dans la chapelle des Pénitents (2) je fis procéder à un nettoyage plus énergique, à la suite

(1) Sans excepter l'auteur de ces lignes (*Les tableaux des églises du Puy. Le Puy, 1911*).

(2) Par le nettoyage des écussons badigeonnés de noir.

duquel fut découvert, dans l'angle gauche inférieur du tableau, le blason de l'évêque Armand de Béthune.

Celui-ci n'étant venu au Puy qu'en 1662, il était impossible désormais d'attribuer avec certitude le tableau à Guy François, qui mourut en 1650.

Ne serait-ce pas le tableau de grand prix dont parle Arnaud dans l'*Histoire du Velay* (1) tableau représentant Saint Laurent, qui fut donné par Armand de Béthune au couvent des Jacobins lors de son entrée solennelle dans la ville du Puy?

Ce tableau avait un cadre somptueux dont le cadre actuel est peut-être un vestige.

Pour attribuer le tableau à Guy François, il faudrait supposer que l'écusson fut ajouté après l'achat du tableau, ce qui n'est nullement invraisemblable. La manière dont la peinture est traitée, sans rappeler d'une façon complète celle de notre peintre, ne s'oppose pas à cette attribution, car de fortes retouches paraissent avoir été faites. La signature a pu être détruite par la détérioration du bas de la toile dans la partie de droite (2).

Un tableau reproduisant le même sujet, avec la même position, peu commode pour le peintre, des jambes du Christ, repliées et vues de face, se trouve au rétable de Ceaux-d'Allègre. Malgré le mauvais état de la toile et de fâcheuses réparations, on peut reconnaître dans certains morceaux la main d'un maître, et ce maître semble bien être Guy François. Le tableau n'est pas daté mais l'autel porte la date de 1634, celle de la meilleure période de sa production. La tête de la Vierge ressemble assez à celle de Saint Laurent pour qu'on puisse attribuer les deux tableaux au même auteur (3).

(1) *Histoire du Velay*, tome II, page 202.

(2) La plupart des tableaux anciens de nos églises sont victimes de l'humidité, des brûlures et de la fumée produites par les cierges, et du plumbeau des sacristains. Des siècles de choc d'un plumbeau sur le bas d'une toile finissent par le dégarnir de toute peinture et font surtout disparaître les signatures. Il faut se contenter d'essuyer légèrement, si l'on n'ose laver, et ne jamais épousseter un tableau.

(3) Un document, signalé par M. Albert Boudon-Lashermes, apporterait la preuve de l'attribution à François de ce tableau. Le texte, s'il est retrouvé, sera publié dans les Pièces justificatives.

LE ROSAIRE

L'église de Saint Laurent possède un autre tableau signé « Guido Francisco faciebat 1619 ».

C'est le tableau, difficile à voir à cause de l'obscurité, qui orne le rétable de la chapelle de la Sainte Vierge.

Il représente la Vierge donnant le Rosaire à Saint Dominique et à saint Louis, roi de France.

Bien que portant la même date que le Christ du Collège, ce tableau est d'inspiration et de procédé très différents.

La Vierge, blonde un peu lourde, au visage exprimant la bonté, tient sur les genoux l'Enfant Jésus, charmant comme le sont tous les enfants que peint Guy François.

Saint Louis et saint Dominique sont largement peints; les costumes ont permis au peintre une certaine richesse de couleur.

Au premier plan un petit chien, très bien observé, tient entre les dents un flambeau (c'est le chien dévorant l'hérésie, figure de saint Dominique).

Au dernier plan, sur un fond jaune, se détachent les figures de deux anges. L'un d'eux, d'un type très brun, est fort beau.

Ce tableau est vigoureusement exécuté, mais sans aucun de ces heurts d'ombres et de lumières que l'on remarque dans le Christ du Collège ou dans le saint Hyacinthe, et qui font penser à l'influence du Caravage. On peut dire qu'il détruit l'impression produite par ces deux tableaux : Guy a profité de l'exemple du peintre napolitain, sans chercher à l'imiter.

..

Guy François, dit M. Paul le Blanc, avait jusqu'alors logé à loyer dans une maison de la rue des Farges. Ses travaux lui ayant procuré de l'aisance, il acheta par acte du notaire Parat du 11 janvier 1620, cette maison de sire Annet Bergonhoux. C'était le logis de l'Espérance, dans la rue des Farges. L'emplacement de cette maison est déterminé par les confins qu'indique l'ouvrage de M. Albert Bou-

don (1). Cette désignation est confirmée par un acte du notaire Mareschal du 11 janvier 1659.

On ne retrouve ensuite Guy François au Puy que dans une quittance du loyer du 6 février 1622 et dans une ligne du registre de Saint Pierre le Monastier (2).

On paya lors du grand jubilé « à Monsieur François, peintre, tant pour avoir accomodé les écussons du Saint-Père que pour avoir fait les Saints Pierres (sic) pour porter à la procession, neuf livres ».

En 1625, d'après M. Paul le Blanc, il exécuta pour la chapelle de N. D. des Grâces de Salzuit une décoration dont le sujet était le martyre de saint Laurent.

C'est aussi en 1625 que Guy François aurait peint pour les Recollets de Montferrand un portrait de saint Pierre d'Alcantara, sur lequel on a cru lire la signature aujourd'hui disparue : Guidod.... 1625. C'est d'ailleurs un travail dépourvu de tout caractère (3).

Le 29 février 1626, lors du mariage de son frère Claude, il n'était pas au Puy, où il reparait à la fin de 1627.

TRAVAUX A TOULOUSE

On peut supposer que le séjour de Guy François à Toulouse doit se placer soit entre 1620 et 1625, soit entre 1625 et 1627.

(1) Le peintre était aussi locataire de maisons qui donnaient jour sur la rue de Grangevieille et sans doute formaient un ensemble avec le logis de l'Espérance. « Monsieur Guy François, peintre, et Claude Recoua, menuisier du Puy, doivent au couvent St Laurens cent solz annuels et debitaux.... comme tenanciers de certaines maisons situées au Puy en la rue de la grange vieille, confrontant avec les maisons de Philippe Ros d'une part et avec les maisons des hoirs de Hugon du Monastier, dict Coa del Volp, apotbicaire ». En 1365 ces maisons appartenaient à Vidal Vassal et Halix Davignon, mariés. — Note de M. le chanoine Mercier (Fondations des frères prêcheurs du Puy). Arch. Dép. de la Haute-Loire.

(2) Arch. Mun. du Puy. GG4, fol. 196.

(3) Les tableaux non signés dans lesquels M. Dauvergne avait cru reconnaître la main de Guy François, notamment *l'Assomption* de Saint-Nicolas-du-Port, sont probablement postérieurs à 1650, et certainement fort médiocres. François n'eût pas été flatté de cette attribution.

Quelle qu'en soit la date, il fut assurément de courte durée, et ne peut correspondre à la tradition toulousaine.

Il n'a pas été possible de découvrir la cause qui fait donner à ce séjour la date de 1650, dont la fausseté n'a plus à être démontrée. Aucun document connu ne permet de baser ce renseignement et d'en donner une explication.

On pourrait mettre en doute, en dépit de toutes les affirmations, le fait même du séjour de Guy à Toulouse, si la preuve ne nous en était fournie par la quittance suivante, sans date :

« J'ay reçu de monsieur Augustin Pourrat (cor. Porral), docteur en médecine, la somme de soissante livres et ce pour lad. partie m'entre due par Messieurs les chartreux de Thollose pour raison des tableaux que je leur ey cy devant bailhé de quoy les quite et en foy de ce me suis signé. François » (1).

Cette quittance, donnée à Augustin Porral, médecin, fils du second mari de la veuve du peintre Josué Parier, ne fait pas la preuve du séjour de Guy François à Toulouse, mais comme elle démontre qu'il a travaillé pour les Chartreux de cette ville, elle fournit un argument en faveur de la tradition toulousaine.

Guy François dut être appelé par son ami Gabriel Ranquet, prieur du couvent des Jacobins. Il orna, dit M. Paul le Blanc, la salle capitulaire du couvent et les murs du couvent des Chartreux. Le parc d'artillerie, dans lequel subsistaient quelques-unes de ces fresques, fut rasé en 1852.

M. Paul le Blanc s'en tient prudemment à ces indications, et ne cite pas les tableaux du Musée de Toulouse.

M. Mandet les énumère et donne sur eux quelques renseignements. Le catalogue du musée de Toulouse attribue même à notre peintre, qu'il appelle Guy (François) un tableau signé « Jean François ».

Aucun des trois autres tableaux attribués à Guy François ne porte de signature. On ne peut cependant les passer sous silence, et il est bon de les examiner une bonne fois, pour en finir avec des attributions fantaisistes.

Le *Christ à Emmaüs* est le tableau signé de Jean François, dont il sera parlé plus loin.

(1) Papiers de M. Hector Falcon. La signature est bien celle de Guy François.

La *Purification* est considérée à Toulouse, comme « l'un des meilleurs ouvrages de ce maître ». C'est une toile de 1 m. 98 sur 1 m. 59.

Le grand prêtre, debout sur les marches du temple, accompagné de deux acolytes tenant chacun un cierge allumé, avance les mains pour recevoir l'Enfant que lui présente la Vierge à genoux devant lui. A gauche, au premier plan, la prophétesse Anne, agenouillée, les mains jointes, contemple avec admiration le divin Sauveur. Derrière la Vierge est une jeune femme debout, portant les deux colombes, offrande des indigents, et à côté d'elle saint Joseph tient son chapeau à la main.

Ce tableau était placé dans l'église des Grands-Carmes démolie en 1810.

Il est très honnêtement peint, bien conservé, mais assurément n'est pas de Guy François.

Le caractère réaliste des figures est très accentué. Les pommettes des joues de la Vierge sont violemment vermillonnées, et l'enfant, bien dessiné, est aussi très poussé au rouge, caractère que ne présente aucun des tableaux authentiques de Guy François. Enfin rien dans le coloris ne rappelle les jaunes assourdis, ni les rouges graves, ni les verts atténués qui dominent dans la palette de ce peintre.

S'il faut chercher une origine à l'erreur dans l'attribution de ce tableau — en présumant que cette attribution repose sur quelque chose — on pourrait le supposer comme une œuvre de Jean François, frère de Guy, peintre de quelque réputation dont il sera parlé plus loin. Une confusion entre les deux frères a pu se produire. Il est possible que Jean ait travaillé à Toulouse, et l'on peut lui attribuer, si l'on tient à le retenir, le caractère des joues vermillonnées que l'auteur toulousain attribue à tort aux figures de Guy François.

Il est imprudent de raisonner ainsi sur une simple hypothèse; le plus sûr serait de mettre au bas du tableau l'étiquette « auteur inconnu ».

La réputation de Guy François ne perdrait pas si l'on pouvait suivre le catalogue et lui attribuer le tableau du *Mariage mystique de sainte Catherine*, car cette Sainte prosternée aux pieds de la Vierge est bien gracieuse, mais les étoffes vaporeuses dont est

faite la robe de Catherine (on dirait un Fantin Latour) et les reflets de lumière sur les étoffes rouges, donnent à ce tableau des caractères bien nets, sans aucun rapprochement possible avec la peinture noble et sévère de Guy.

Il serait plus facile de lui attribuer une petite toile de 86 centimètres sur 62, qui représente la *Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean*.

L'enfant Jésus, dans un mouvement familier qui est fort gracieux, pince la joue de saint Jean comme le font volontiers les petits enfants aux joues de leur maman. La Vierge est assez commune, mais l'ensemble est gracieux.

M. Mandet a commis une erreur en écrivant que ce tableau provenait de l'église des Carmes. Il vient de l'église des Chartreux, aujourd'hui Saint-Pierre. Ce serait un argument en faveur de l'attribution faite, puisque c'est pour les Chartreux que le peintre avait exécuté les travaux sur lesquels un acompte fut versé par Porral.



Vers la fin de 1627 au plus tard, Guy François revenu de Toulouse ouvrit dans sa maison de la rue des Farges un atelier qui dut être très fréquenté.

Le 14 janvier 1628, par devant M. Mareschal notaire au Puy, « François du Gros, dit Paraicon, marchand tapissier, de la ville de Felletin, agissant comme ayant charge de M^e Anthoine du Montiers, peintre de ladite ville de Felletin en Haute-Marche, a donné en apprentissage à Guy François, Jean du Montier, fils dudit » pour une durée de quatre années, moyennant la somme de trois cents livres. François devait nourrir l'apprenti, le coucher dans sa maison et blanchir son linge (1).

Le 4 novembre 1630, Guy donnait à Antoine du Montier quittance de 154 livres, solde du prix de l'apprentissage.

Pour qu'un peintre, appartenant à une famille d'artistes, ait conduit son fils chez François afin de lui faire apprendre son art, il fallait que la renommée de l'artiste du Puy fût déjà bien étendue.

(1) Archives départementales de la Haute-Loire.

SAINT FÉLIX DE CANTALICE

Dans la tribune de l'orgue, à l'église des Carmes du Puy, un grand tableau de 2 m. 50 hauteur sur 1 m. 65 de largeur, est demeuré longtemps dissimulé (1). L'ombre dans laquelle il se trouvait plongé peut seule expliquer le titre qui lui était donné par M. Mandet « la Vierge apparaissant à saint Ignace et à saint François ».

Ce sujet ne correspond ni aux costumes ni aux figures du tableau.

Les deux moines représentés sont incontestablement des franciscains, et aucun d'eux ne peut être pris pour saint Ignace, dont le portrait est bien connu.

Ce tableau est signé à droite, au quart de la toile « Guido Franciscio invenit faciebat 1629 ».

La date va permettre d'identifier la scène représentée.

La Vierge, voilée d'une courte étoffe brune, le cou dégagé entouré d'une écharpe blanche, est vêtue d'une robe rouge et d'un manteau vert. Assise sur un nuage, elle tient, non l'Enfant Jésus, mais le lange sur lequel il était couché. A ses pieds sont deux chérubins, l'un blond, l'autre brun, rappelant ceux de la Madone du Grand Duc de Raphaël. Derrière elle est un ange dans l'ombre, à droite un petit enfant, au dessus d'elle un chérubin.

Un religieux en costume franciscain, à genoux devant la Vierge, avec une expression de ravissement très bien rendue par sa belle figure, tient sur les bras l'Enfant Jésus, bel enfant blond dont l'attitude de sécurité absolue est d'une fine observation.

Dans l'angle inférieur gauche du tableau est un moine assis, exprimant par son geste et sa physionomie un étonnement intense. Le haut de la toile à droite est occupé par des chérubins, charmants enfants blonds.

La figure de la Vierge, d'un bel ovale, a plus de distinction que celle du tableau de saint Dominique. Celle du saint qui tient l'enfant est d'une grande beauté, d'un modelé très souple. Quant

(1) Ce tableau, qui avait besoin de grandes réparations, était au moment où ces lignes furent écrites, déposé au Musée du Puy.

aux enfants, ce sont les plus beaux que Guy François ait jamais peints. Ils resplendent de jeunesse et de santé. Ce sont de vrais petits chefs-d'œuvre.

Peut-on donner ce nom au tableau tout entier ? On serait tenté de le faire. C'est en tout cas l'un des meilleurs de notre peintre, et on peut y remarquer un grand progrès si on le compare au tableau du Rosaire : on y trouve une grande sûreté dans l'exécution, et un caractère bien personnel.

Il faut maintenant donner un nom à cette scène gracieuse.

Les religieux qui fondèrent le couvent des Carmes s'installèrent au Puy vers 1613. En 1625 on béatifiait l'un des leurs, le frère Félix de Cantalice ; il était naturel que l'idée leur vint de commémorer cet heureux événement par un tableau.

Le sujet devait tenter le pinceau d'un artiste.

Saint Félix de Cantalice était un frère lai de l'ordre des Mineurs. La Vierge, dit le bréviaire franciscain, lui apparut à plusieurs reprises et lui donna l'Enfant Jésus pour qu'il le tint dans ses bras. C'est le seul saint de cet ordre auquel une telle scène puisse s'appliquer, et le costume rapiécé, comme la coupe spéciale des cheveux, sont conformes à la tradition iconographique : les frères lais Mineurs portaient ainsi les cheveux, et saint Félix était toujours vêtu d'une robe rapiécée, comme celle dont l'habille le peintre.

Quant au personnage assis, sa présence s'explique par la nécessité d'occuper le reste de la toile. Il serait un frère quelconque témoin du miracle, comme ceux que Rubens et Baroccio ont placés dans leurs tableaux représentant saint François recevant les stigmates (1).

LES « ADORATIONS DES BERGERS »

En 1630, Guy François exécuta pour le couvent des Capucins de Gannat un grand tableau représentant l'*Adoration des Bergers*.

Ce tableau, qui mesure 3 m. 50 de hauteur sur 2 m. 50 de largeur, se trouve dans l'église de Gannat. Il y est même à l'étroit,

(1) Écrit d'après les notes de M. le chanoine Mercier.

car ses dimensions ne permettent pas de le faire commodément passer par la porte afin de le photographier.

Il est signé *Guido Franciscus Aniciensis 1630 fecit.*

Pourquoi M. Mandet dit-il que c'est une réminiscence du tableau que François aurait peint sur le même sujet pour l'église du Collège du Puy ? On pourrait aussi bien exprimer l'affirmation inverse, et au surplus la ressemblance entre les deux tableaux n'est nullement frappante.

Il n'est pas très sûr que le tableau du Puy soit de Guy, mais il est certain que le meilleur des deux est celui de Gannat.

Au milieu du tableau est la Vierge, recueillie, les mains croisées sur la poitrine. Son visage, d'un ovale prononcé, est assez fin.

L'Enfant Jésus, représenté très petit, est finement peint : c'est un bébé plein de santé, souriant et bougeon.

Le groupe formé par la mère et l'enfant est illuminé d'une riche lumière blonde qui concentre l'intérêt sur cette partie du tableau.

Le bon état de conservation de la toile permet d'apprécier le reste de la composition.

Cette composition est touffue et mouvementée.

En arrière, à droite du groupe principal, est un bel enfant blond vêtu de rouge dont la figure, qui participe à la lumière, a une gracieuse expression d'admiration et d'étonnement. Près de lui est saint Joseph, vêtu de bure, belle figure d'homme du peuple, pleine de caractère. Devant saint Joseph un berger apporte un chevreau dans ses bras, un autre, appuyé sur un bâton, regarde.

De l'autre côté du tableau est un groupe plus simple : une femme porte sur la tête une corbeille, un berger au premier plan amène un mouton, un autre berger se tient dans l'angle du tableau.

Dans le haut, trois petits anges, bien lancés, mènent une ronde joyeuse.

Toute cette toile est peinte dans une tonalité où dominent les jaunes et les rouges sombres. L'aspect en est riche et agréable, la scène est bien composée, pleine de mouvement et de vie. Elle dégage en même temps un réel sentiment religieux, et malgré le noircissement des fonds par le temps et les vernis, elle n'est pas d'un relief excessif et tient bien au mur.

C'est une œuvre vraiment décorative, qui marque sur ce point un progrès nouveau de Guy François.

Dans le coin le plus noir de la petite église de Saint-Bonnet près Riom, se trouve une autre *Adoration des Bergers* qui provient du couvent de la Visitation de Riom. Elle est signée *Guido Franciscus aniciensis 1631 fecit.*

Le tableau est très noirci, et c'est dommage, car il paraît bien être l'un des meilleurs de Guy François.

Le peintre a su éviter la répétition dans le détail de son tableau.

La lumière, au lieu d'être concentrée, comme dans le tableau de Gannat, est dispersée ; l'effet décoratif devait y gagner au temps où les couleurs étaient encore fraîches.

Au centre de la composition, la Vierge, blonde, vêtue d'un manteau rouge, se penche sur l'Enfant Jésus avec une belle expression de recueillement. L'enfant, très petit, très vrai, est étendu sur un linge aux plis nombreux.

A droite, au premier plan, un ange aux grandes ailes à demi étendues est en prière.

A gauche, on voit deux moutons, l'un blanc, l'autre brun, d'une bonne exécution, d'une vérité remarquable en un temps où la peinture de l'animal est très négligée. Du même côté on distingue des bergers, et une femme qui pourrait être sainte Anne ; à droite au second plan, saint Joseph. Tout ce plan, noyé dans les vernis et la suie, est peu distinct.

Dans le haut du petit tableau est une ronde de petits anges.

Bien que rien n'en indique la date, c'est ici le lieu de parler du tableau de l'*Adoration des Bergers* qui se trouve dans l'église du Collège du Puy.

Il est dit dans l'ouvrage de M. Mandet que la signature fut emportée par une rognure faite au tableau. Comment peut-on le savoir ? Aucun document ne s'y rapporte, et l'auteur des *Ecrivains et artistes du Velay* ajoute une affirmation qui, celle-ci, est assurément inexacte. Il dit plus loin : « Cette toile, largement exécutée et plusieurs fois reproduite... » voulant parler des deux autres tableaux du même sujet. Or elle ne ressemble à peu près en rien aux deux tableaux de Gannat et de Saint-Bonnet.

Il n'est pas même certain que ce tableau soit une œuvre de Guy François.

Cela n'est pas impossible, puisque François a travaillé pour l'église du Collège, mais on ne peut, je crois, dépasser ce degré dans l'affirmation, car ce tableau, s'il est de notre auteur, formerait un type à part dans ses manières successives.

Nous avons constaté l'influence plus ou moins apparente du Caravage, puis, avec les deux Adorations des Bergers déjà étudiées, l'atténuation dans l'emploi du clair obscur, un effort vers la décoration, et nous retombons brusquement dans l'abus de l'éclairage concentré et du relief, et la pâte abondante de la peinture de François est remplacée par une matière émaillée qui fait penser à quelque influence hollandaise.

Le tableau, de forme cintrée, mesure 2 m. 30 de hauteur sur 1 m. 65 de largeur.

Il est terriblement verni, ce qui en rend l'examen difficile et empêche absolument la photographie.

M. Dauvergne observait que dans les tableaux de Guy François les figures se détachent « comme les ombres projetées par une lampe ».

On a peine à comprendre cette affirmation si l'on examine les tableaux *authentiques* de notre peintre. Il n'en est *pas un seul* qui justifie cet aphorisme. Il faut croire que l'inspirateur de M. Mandet a précisément pris comme type le tableau d'attribution douteuse de l'église du Collège. Dans ce tableau, si la plupart des figures sont très enveloppées, il en est une qui présente quelque dureté. C'est celle de la Vierge, éclairée par une lumière artificielle qui rappelle les effets de lampe d'Hondtorst.

Cette Vierge, aux traits un peu communs, voilée de bleu, avance les deux mains, bien dessinées, auxquelles l'éclairage donne un relief qu'il est permis de trouver exagéré. Dans un tableau de cette nature on ne doit pas sacrifier au trompe l'œil, mais au contraire tout subordonner à l'effet décoratif, ligne, couleur et valeurs.

Le reste du tableau ne prête pas à la même critique. L'Enfant Jésus, étendu devant la Vierge sur un linge aux plis serrés, est bien traité dans un caractère de réalisme accentué. Il a perdu un œil, brûlé par un cierge.

Dans l'angle de gauche, au premier plan, près d'un mouton d'une exécution assez maladroite, est le personnage le plus habilement peint du tableau. C'est un petit berger en habits marrons, qui regarde la scène d'un œil admiratif, quelque peu stupide. Il est excessif peut-être de le comparer, comme on l'a fait, au Pouilleux de Murillo, mais on peut le rapprocher des paysans que peignaient dans le même temps les frères Le Nain.

Les autres parties du tableau n'ont pas la même vigueur. On dirait que le peintre a voulu les sacrifier pour faire ressortir l'éclairage du sujet principal. A droite, un berger, vêtu d'étoffes décolorées, est agenouillé, près de lui un autre berger parle à la Vierge. Au second plan, à droite, une femme porte sur la tête une corbeille et de la main droite tient un oiseau. A gauche, lui faisant équilibre, est un personnage à figure austère. En arrière est un personnage peu distinct, un homme barbu, saint Joseph sans doute, dont la figure paraît inachevée ou a subi un repeint qui l'a plongée dans le brouillard.

Le haut du tableau est occupé par des anges qui soutiennent une banderolle.

L'effet du tableau est bien concentré, et la composition habilement équilibrée. Le dessin est correct. La couleur se tient dans les tons bruns, bleus et rouges atténués auxquels se complait Guy François.

En somme, l'attribution à Guy François de ce tableau n'est pas une hypothèse à rejeter comme absurde, mais la moindre signature ferait bien mieux notre affaire.

..

Le tableau de Saint-Bonnet, daté de 1631, dut être sans doute exécuté au Puy, car en cette même année le 23 février, Guy François avait acquis un jardin attenant à sa maison de la rue des Farges.

En 1632 nous le trouvons encore au Puy, où il transige le 25 janvier avec son frère Claude, assiste le 30 au mariage de sa servante Marguerite Meyzeyrac, le 2 août transige avec de Sanhard au sujet d'un jardin ayant appartenu à Rousset dit Barbe, serrurier et arquebusier, et enfin reçoit le 19 septembre 1632 la commande d'un tableau pour la cathédrale du Puy.

Ce tableau, qui fut commandé par le chanoine Jacques Pradier, a disparu. L'acte de commande a été publié déjà par M. Paul le Blanc (1).

La décoration représentait le couronnement de la Vierge, avec une cour céleste aux deux extrémités, « d'ung cousté ledit s^r Pradier avec st. Jacques et de l'autre cousté st. Jean avec feu M. Jean Pradier, son frère ».

Le cadre était peint en azur et doré de deux gros filets d'or. Audessous du tableau étaient peints en grisaille, à la détrempe, les douze apôtres.

Le prix du tout était de cinq cents livres. Le peintre donnait en plus le portrait du chanoine et celui de sa sœur.

TRAVAUX A MONTPELLIER

Il est probable que dans l'année suivante Guy François fut à Montpellier exécuter divers travaux. Sans doute avait-il été appelé dans cette ville par les Jésuites protecteurs de ses débuts. Le peintre n'avait pas à compter sur les commandes officielles : à cette époque, le conseil des vingt quatre, qui devait plus tard protéger Sébastien Bourdon, avait affaire à une puissante coterie de peintres locaux qui défendait avec énergie sa clientèle.

La ville de Montpellier venait de relever les ruines causées à ses édifices par les boulets du siège de 1622 et par des années de guerre civile entre « catholiques à gros grains et parpaillots ». Les églises, comme bien on pense, n'avaient pas été épargnées, et la cathédrale, ainsi que Notre-Dame des Tables (Nostra Dama de Taoulas) durent être reconstruites à peu près en entier. L'église qui porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame des Tables n'est pas celle qui fut alors bâtie, mais la chapelle de l'ancien collège des jésuites. C'est pour cette chapelle et non pour l'église que fut exécuté le tableau dont nous allons nous occuper, car l'église ne fut livrée au culte que le 24 mars 1655 ; or le tableau est signé et daté : « Guido Aniciensis 1634 ».

Cette signature a fait attribuer le tableau à Guido Reni ; elle est pourtant bien lisible.

(1) *Les François, peintres du Puy*, 1905.

L'ancienne chapelle du Collège de Montpellier est un très élégant modèle de l'architecture mise à la mode par les jésuites au commencement du xvii^e siècle. Plus grande que celle du Puy, construite aussi plus tard, elle porte les fruits de l'expérience acquise.

Sans rien sacrifier de l'espace ni de la lumière, l'architecte a su réaliser un ensemble très orné, en évitant la lourdeur. Ce style appelé « Jésuite » dont l'église du Collège du Puy est un des types les plus anciens, tout de sévérité, a pris à Montpellier quelque chose de la douceur de son ciel. Des colonnes ornées, des peintures décoratives, des sculptures, plusieurs retables en égalaient les murs, et une abondante lumière, si elle enlève au saint lieu le charme du mystère, permet du moins de bien voir les tableaux.

Le tableau de Guy François, encadré dans un rétable du bas côté de droite, est un *Christ en croix*.

Le Christ est de figure jeune; le corps aussi est celui d'un jeune homme, plus maigre et plus élégant que le Christ du Collège du Puy. Il n'est pas dessiné avec moins de soin, mais les formes sont plus atténuées : cette académie a la douceur de modelé d'un Carrache.

Au pied de la Croix sont la Vierge et saint Jean.

(A suivre.)

ÉMILE GAUTHERON.



JEAN PIERRE VIOÜ DOMINICAIN,

Né le 20 Août 1707. Mort le 29 Avril 1780.

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.

M. C. P. 10

QUELQUES ÉPISODES

DES

QUERELLES JANSÉNISTES AU PUY

AU XVIII^e SIÈCLE

Le Jansénisme occupe dans l'histoire religieuse de la France aux xvii^e et xviii^e siècles une place prépondérante. Les discussions théologiques sur la grâce, par les graves problèmes de responsabilité de l'âme humaine qu'elles soulèvent, eurent le pouvoir, parfaitement compréhensible en ces siècles de foi où vécurent nos pères, de provoquer pendant plus de cent cinquante ans des polémiques ardentes et des luttes intellectuelles aussi remarquables par l'habileté de dialectique des combattants que par la complexité des matières traitées.

L'Auvergne, notre voisine, s'enorgueillit à juste titre d'avoir apporté dans la bataille plus que son contingent d'idées et d'hommes d'élite et il suffit, sans insister sur un fait évident, de rappeler pour s'en convaincre les grands noms des Bourgeois, des Brousse, des Arnauld et des Pascal.

Ces grandes luttes d'antan sont du domaine de l'histoire générale et ne rentrent pas dans le cadre de cette modeste étude.

C'est le retentissement forcément atténué et restreint qu'elles provoquèrent à distance un peu partout dans les provinces françaises, c'est le faisceau de menus faits nés sur place à la nouvelle des grands événements survenus ailleurs qu'il est amusant de rechercher et que j'ai tenté de recueillir en tant qu'intéressant notre province et sa capitale, Le Puy.

Là comme partout des défis furent lancés et des forces se mesurèrent. Les combattants sont les mêmes qu'ailleurs, les camps sont nettement tranchés : d'un côté la presque unanimité du clergé séculier hiérarchiquement organisé, le séminaire, le chapitre et l'évêque en tête, aidés et soutenus par un ordre puissant, inflexible dans son orthodoxie doctrinale et dans sa fidélité ultramontaine, la Compagnie de Jésus ; de l'autre les bénédictins et les dominicains, non pas tous jansénistes certes et ne supportant pas qu'on les en accuse, mais en grande partie au moins favorables dans le fond d'eux-mêmes aux doctrines nouvelles et ne manquant pas de laisser percer leurs convictions intimes quand l'occasion s'en présentait.

Rivalités d'origine ancienne entre ordres également puissants, querelles de préséance, détournements de novices, discussions doctrinales à propos d'un sermon ou d'un prône, toutes ces petites chicanes entre gens d'église n'eurent pas par elles-mêmes une grosse importance ; le plus souvent elles ne dépassèrent pas les limites de la cité et s'apaisèrent sans grand tapage. Telles qu'elles et si insignifiantes fussent-elles j'ai cru bon d'en rechercher le souvenir ; c'est le résultat de ma récolte dans un champ peu défriché chez nous qui occupera ces quelques pages.

C'est entre Jésuites et Bénédictins que se produisirent les premières escarmouches. On sait que la congrégation de Saint-Maur donna au public de 1679 à 1690 une édition nouvelle des œuvres de saint Augustin. Le dernier volume avait à peine paru que l'ouvrage fut violemment attaqué et provoqua pendant de nombreuses années les commentaires passionnés du monde ecclésiastique. L'un des libelles parus avait pour titre : *La conduite qu'ont tenue les Pères Bénédictins depuis qu'on a attaqué leur édition de saint Augustin* (1) ; l'auteur anonyme, un jésuite parisien, après avoir énuméré les nombreuses brochures sur le sujet, y dit à la page 76 : « Ne scait-on pas l'histoire de leurs jeunes pères a qui « on refusa les ordres à Beauvais pour avoir répondu en bons « jansénistes sur les matières de la grâce ? Quand on aurait oublié

(1) 1699, s. l. n. n., in-16, 79 pp.

« cette histoire, ce qui est arrivé tout récemment au Puy-en-Velay
« n'en ferait-il pas assez ressouvenir ? C'est celle de Beauvais
« renouvelée dans toutes ses circonstances. »

Protestation véhémement des religieux de Saint-Maur à la lecture de cette page et réponse immédiate sous la forme de *Lettre d'un prêtre du Puy aux Révérends Pères Jésuites du Collège de la même ville, 1699* (1), lettre qui contient ce qui suit : « Mes
« Révérends Pères, je viens de lire un libelle diffamatoire intitulé
« « La Conduite..., etc. ». Je sais de bonne part que le P^{***} de
« de votre Compagnie en est l'auteur et qu'il est même bien aise
« qu'on le croie. Mais je ne peux comprendre comment des reli-
« gieux qui croient d'être la lumière du monde, le sel de la terre
« et, comme vous vous qualifiez vous-mêmes, la forme et la
« figure des apôtres, peuvent s'abandonner à de tels excès et
« comment ils osent avancer des calomnies si noires et qui ont
« si peu de vraisemblance contre une des plus savantes et des
« plus saintes congrégations de l'église de Dieu... De toutes les
« calomnies que j'ai remarquées à chaque page de cet infâme
« libelle, je m'adresse à vous, mes RR. PP., pour me plaindre de
« celle que j'ai trouvée vers la fin du livre, savoir que les PP.
« Bénédictins ont été refusés aux ordres religieux depuis peu
« par Mgr l'évêque du Puy à cause qu'ils étaient soupçonnés de
« jansénisme. Elle a été forgée cette calomnie dans votre collège
« du Puy-en-Velay ; votre confrère de Paris ne l'a avancée que sur
« des mémoires que vous lui avez fournis.... Vous aurez beau
« faire, vous n'imposerez jamais au public ; il est déjà trop pré-
« venu en faveur des PP. Bénédictins pour ajouter foi à vos impos-
« tures. L'estime que l'illustre prélat du Velay fait de la sage
« conduite de ces saints religieux est passée de l'esprit du pasteur
« dans le cœur de ses brebis et je suis sûr qu'avec toutes vos fleu-
« rettes de rhétorique vous ne persuaderez jamais aux gens du Puy
« que leur évêque ait refusé les PP. Bénédictins aux ordres. L'aff-
« fection dont il leur donne des marques si éclatantes, le bon
« accueil qu'il leur fait lorsqu'ils vont dans son palais épiscopal,
« l'éloge qu'il fait hautement de leurs vertus, les bons offices
« qu'il leur rend sont trop connus en Velay. Quoi ! pensez-vous

(1) Copie manuscrite de la Bibliothèque de Lyon, Fonds Delandine,

« qu'on veuille démentir ses propres yeux pour en croire à la
 « parole d'un Jésuite ! Le monde n'est pas si sot. Escobard n'est
 « point le bienvenu chez les personnes d'honneur.

« Et pour ruiner tout d'un coup et sans ressource la calomnie
 « dont vous chargez les Bénédictins, écoutez, je vous prie, mes
 « bons pères, le démenti que vous donne votre évêque et le bien-
 « faiteur de votre Collège, qui s'est offert au R. P. prieur de la
 « Chaise-Dieu d'aller à Paris de nuit et de jour s'il était néces-
 « saire pour justifier de vive voix une congrégation qu'il a tou-
 « jours chérie. Mais le certificat de cet illustre et savant prélat ne
 « doit pas être d'une moindre autorité, on vous en fera voir
 « l'original quand vous voudrez; en voici une copie très fidèle :

*« Comme il nous est tombé entre les mains certain livre inti-
 « tulé : La Conduite qu'ont tenus les PP. Bénédictins, dans lequel il
 « nous a paru une allégation très fausse que les PP. Bénédictins
 « avaient été refusés aux ordres par nous dans notre diocèse sur ce
 « qu'ils nous avaient répondu en jansénistes, nous déclarons avoir
 « conféré les ordres aux dits Pères en tous les temps qu'ils se sont
 « présentés à nous depuis trente-cinq années de notre épiscopat avec
 « une égale satisfaction de leur doctrine et de leur conduite, comme
 « le doivent avoir des plus saints et des plus exemplaires religieux
 « de l'église de Dieu. En foy de quoi nous avons donné le présent
 « certificat signé de notre main et scellé de nos armes. A Monistrol le
 « 22^e de septembre 1699. Armand de Béthune, évêque du Puy. »*

« Que dites-vous de cela, mes pères ? Comment appelez-vous ce
 « tour de votre métier ? Pour moi je crois qu'on peut lui don-
 « ner le même nom que l'éminentissime cardinal archevêque de
 « Naples vient de donner aux calomnies de votre abbé allemand (1)
 « premier auteur de la guerre allumée avec tant de ferveur contre
 « la congrégation de Saint-Maur : « *Seditiosi nebulonis impu-
 « dentia* ». C'est un tour de fripon, mais d'un fripon séditieux et
 « impudent.

(1) Allusion au premier libelle paru contre les Bénédictins : *Lettre de l'Abbé de XXX aux RR. PP. Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur sur le dernier tome de leur édition de Saint-Augustin*. Cologne, 1628. Cette brochure, signée un abbé d'Allemagne, était du P. jésuite Langlois.

« Oui, mes chers pères, le tort que vous avez fait à ces saints religieux est plus considérable que vous ne pensez. Et sans sortir de cette ville je vous dirai que quelques-uns des écoliers à qui vous avez communiqué cet infâme libelle ont été détournés par là de la vocation qu'ils avaient d'entrer dans la Congrégation de Saint-Maur où ils se seraient peut-être sanctifiés. Je sais qu'un directeur de S. S. (Saint-Sulpice), moins éclairé que zélé, protesta, après avoir lu votre libelle, qu'il dissuaderait à l'avenir les jeunes gens d'entrer dans cette congrégation où il en a conduit plusieurs autres qui y vivent encore avec beaucoup d'édification. Je sais qu'un de nos prêtres qui a un frère bénédictin se laisse aller jusqu'à dire qu'il l'aimerait mieux savoir juif que moine. Je sais qu'un de nos curés, dans une conférence qu'il faisait à des dévotes, fut si impertinent que de leur dire que les Bénédictins avaient fait imprimer vingt-cinq volumes de saint Augustin, aussi gros que la vie des Saints, qui étaient tous jansénistes. Je sais enfin que vous avez eu soin de distribuer ce libelle et les autres qui l'ont précédé dans cette ville du Puy, et que le père T. ayant prêté la lettre de l'abbé Allemand à un docteur qui a dans sa bibliothèque l'édition de saint Augustin par les R. R. P. P. Bénédictins, répandit un bruit dans la ville que ce docteur avait vérifié les endroits cités par l'abbé, et qu'il avouait que les Bénédictins étaient coupables de jansénisme.

« Il faut avoir le front à toute épreuve pour oser avancer de telles impostures. On ne vous en croirait pas capables, mes bons pères, si l'on ne savait que vos casuistes vous donnent toute sorte de liberté, et que, plus habiles que les Saints-Pères, ils ont trouvé moyen de mentir, de calomnier, de retracter en sûreté de conscience..... ».

On juge par le ton de cette lettre de l'importance qu'attachaient les Bénédictins à se laver de la fausse accusation portée contre eux. Le certificat de M. de Béthune, qui les innocentait si nettement, fut par eux adressé à Reims à dom Mabillon : celui-ci le déposa entre les mains de l'archevêque qui l'envoya à Rome.

Aucun document ne nous reste sur l'issue de l'affaire. Un fait certain toutefois est que devant l'affluence d'écrits anonymes qui inondait le pays et suscitait des colères de tous côtés, les autorités

tant séculières qu'ecclésiastiques prirent des mesures sévères : une ordonnance royale interdit la continuation des polémiques, et peu après un décret de Rome condamnait tous les libelles sans noms d'auteurs « *suivant la règle du concile de Trente qui défend d'imprimer aucun livre anonyme sur les matières de religion sans permission de l'ordinaire* ».

Ce décret pontifical, tout en conservant dans sa forme la prudente réserve en usage à la cour de Rome, frappait manifestement les Jésuites, auteurs plus ou moins avoués de la plupart des brochures condamnées ; l'intention, à qui lisait entre les lignes, était évidente. Les Bénédictins ne manquèrent pas de saisir toutes les occasions de le faire savoir au public : d'où nouvel incident dont Le Puy fut le théâtre :

Un bénédictin de la Chaise-Dieu vint dans cette ville en juillet 1700. Le but connu de son voyage était la réception de la rente annuelle de 400 livres due par les Jésuites au grand monastère auvergnat. Il mit à profit son séjour pour faire imprimer le décret de Rome auquel il donna pour la circonstance un titre malicieusement choisi : *Decretum contra quosdam Jesuitarum libellos*. Le sieur André Milhion, notaire au Puy, fermier et agent des Bénédictins, se chargea, après le départ des religieux, d'en surveiller l'édition chez Blaigeac, imprimeur.

Celle-ci une fois terminée, les exemplaires en furent affichés aux portes du Collège d'abord, puis à tous les carrefours de la ville par les soins du même Milhion, de son fils Jean et du nommé Mailhec, valet de l'hôte Montagnac.

Grand émoi au Collège comme on le pense bien et requête immédiate au lieutenant criminel. L'enquête fit découvrir les coupables, réfugiés à la Chaise-Dieu. Milhion père et fils furent cités à comparaître dans la huitaine pendant que Mailhec était décrété de prise de corps.

Après divers incidents de procédure et grâce à l'intervention de Mgr de Béthune, l'affaire se termina sans procès : le prieur des Bénédictins fit des excuses au recteur du collège ; le religieux « auteur du crime » fut puni ; et les Jésuites se déclarèrent satisfaits. Un mémoire du temps nous a conservé les péripéties de la lutte : il a pour titre : *Factum pour les PP. Jésuites contre les*

RR. PP. Bénédictins et contre M^e André Milhion, notaire, et Jean Milhion père et fils de la ville du Puy (1).

Quel était le religieux coupable ? La question est malaisée à résoudre aujourd'hui. Mais ce pourrait bien être dom Jacques Boyer. Ce bénédictin, originaire du Puy, séjourna une partie de sa vie dans les monastères de la Chaise-Dieu et de Chanteuges et fit de fréquents séjours dans sa ville natale. Ardent janséniste, il laisse percer ses sentiments intimes à chaque page de son journal (2). A la date du 23 mai 1712, il écrit : « Le P. Bertrand, jésuite, natif « du Puy, fit à la cathédrale l'oraison funèbre de Mgr Louis d'au-
« phin de France. Ce père s'exprima avec beaucoup d'éloquence
« sur les vertus morales de ce prince : il poussa un peu loin son
« héroïsme et s'escrima plus d'un bon quart d'heure contre les
« Jansénistes bien que je ne croie pas qu'il y en eut un seul dans
« son nombreux auditoire car la graine en est bien clairsemée
« au Puy ».

Affirmation discutable comme nous l'avons vu. Dom Boyer qui, ailleurs, fait maintes fois allusion aux querelles intestines entre les diverses congrégations de la cité, connaissait mieux que personne l'état d'esprit des religieux de la ville et même de certains prêtres séculiers, comme de ces frères Moutet, chanoines de la cathédrale, qui furent de ses meilleurs amis. Sa phrase signifie simplement qu'au Puy comme ailleurs les jansénistes les plus avérés d'opinions et de faits n'avaient aucun désir de voir publier leurs noms. L'accusation d'hérésie était grave ; afficher hautement des idées doctrinales condamnées par Rome et les évêques pouvait entraîner loin.

Quoiqu'il en soit, la Bulle Unigenitus fulminée par Clément XI le 8 septembre 1713 et qui devait soulever dans toute la France les protestations retentissantes que l'on sait, ne paraît pas avoir provoqué d'incidents au Puy. Pendant un laps de temps assez long les adversaires restent face à face sans doute mais ne troublent pas la ville du bruit de leurs discordes.

(1) Brochure in-4° de 8 pp. s. l. n. d. Bibl. Nat. 4° F 3.712-16130.

(2) Journal de voyage de dom Jacques Boyer, religieux bénédictin, dans les diocèses de Clermont, Le Puy, Bourges, etc..., publié et annoté par Antoine Vernière. Clermont, Thibaud, 1886, gros in-8°.

Il faut arriver à l'année 1729 pour constater à nouveau une violente reprise des hostilités. Les adversaires ne sont plus les mêmes, il est vrai : les moines de Saint-Maur, peu nombreux dans la capitale du Velay, restent dans l'ombre. C'est entre Dominicains dits aussi Jacobins de Saint-Laurent et Jésuites du Collège, les deux ordres les plus puissants de la ville, qu'auront lieu désormais toutes les passes d'armes.

Le 11 septembre de cette année arrivait au Puy le Père Pons, parisien, prêtre missionnaire que sa réputation de sainteté avait précédé depuis longtemps. « Couchant sur la dure, ne portant « point de linge, ne mangeant que d'une seule viande à ses repas, « confessant la nuit dans sa chambre les grands pêcheurs qui « n'osaient venir le jour », ce prêtre devait à sa vie ascétique une auréole à laquelle s'ajoutaient encore les bruits qui couraient sur sa naissance « les uns le disant issu de l'illustre maison de « Pomponne des chanceliers de France, les autres des Pons de « Pologne, parents du roi Stanislas ».

Dès son arrivée, ce vénérable personnage commença à Saint-Pierre-Latour une mission qui fut suivie d'un grand concours de fidèles et dont le résultat semblait devoir être si profitable au diocèse que Mgr de Beringhen, à Paris à ce moment-là mais instruit de ce qui se passait, écrivit à M. de Beget, doyen du chapitre, lui ordonnant d'user de toute son influence pour décider le saint missionnaire à se fixer définitivement en Velay.

Tout allait donc pour le mieux lorsqu'un soir sortant de l'église, son sermon terminé, le Père Pons fut abordé dans la rue par trois jeunes gens, l'un déjà prêtre et venu seulement pour présenter les deux autres, ceux-ci Irailh et Chilbac, appelés par leurs penchants à la vie religieuse et désireux, avant d'entrer définitivement chez les Dominicains de Saint-Laurent, d'avoir son avis autorisé sur ce choix.

Le Père, comprenant ce qu'avait de délicat et de dangereux une réponse décisive, ne donna prudemment aucun conseil et se contenta de convoquer les deux postulants à une réunion composée de MM. Duquesne, vicaire général, Chomel et Tixier, supérieurs du grand Séminaire, Labrosse, curé de Saint-Georges, Bonet, grand pénitencier et de lui même, où une opinion définitive leur serait donnée. La réunion eut lieu, en effet, « on discuta, on exa-

« mina, on délibéra, et enfin il fut décidé que les religieux chez « qui les jeunes gens se proposaient d'entrer étaient soupçonnés « dans leurs doctrines », et qu'il était préférable pour eux de choisir un ordre plus orthodoxe.

Les intéressés parurent d'abord s'incliner devant une invitation venue de si haut; puis d'autres influences agirent, et finalement l'idée première fut suivie et les Dominicains gardèrent leurs novices qu'ils se hâtèrent d'expédier à Avignon.

L'affaire ne se termina pas là. Les religieux de Saint-Laurent, avertis sans doute par les jeunes gens eux-mêmes de cette tentative de « débauchage », en rejetèrent à tort ou à raison toute la responsabilité sur le P. Pons et celui-ci fut par eux en vertu d'un mandat régulier déféré à l'officialité diocésaine qui commença à instruire le procès.

Or, si les Dominicains étaient jansénistes, le haut clergé du Velay ne l'était pas, à de rares exceptions près. Le jugement de l'officialité pouvait se prévoir d'avance. Les religieux comprirent donc bientôt l'imprudence de leur démarche, et avant qu'aucun arrêt ne fût rendu, jugèrent sage de reculer et de se désister purement de leur plainte, comptant se rattraper d'un autre côté.

Mgr de Beringhen, en effet, mis au courant du différend par les Jacobins de Paris et circonvenu en leur faveur, prit nettement leur parti. Une lettre de lui arrivée au Puy quelques jours plus tard ordonnait au P. Pons de suspendre ses prédications et de quitter le diocèse.

Les démarches les plus pressantes pour faire rapporter cette décision furent vaines : les curés du Puy eurent beau adresser en corps une lettre de protestation, et le Chapitre une pétition signée de trente-trois de ses membres, tout fut inutile. Et le 24 novembre 1729 le Père Pons quittait définitivement le Puy pour n'y plus revenir.

Pour se disculper et faire le public juge de sa conduite, ce religieux usa de la seule ressource qui lui restait : un an après son départ parut de lui un petit ouvrage qui porte le titre suivant : « *AVIS A LA JEUNESSE SUR LA VOCATION où l'on voit les dangers que l'on court et l'obligation que l'on a de les éviter dans les différents états du monde et de la religion. A Cologne. 1731* ». Ce volume petit in-12 est divisé en deux parties : un *Factum en forme de*

lettre de 32 pages non chiffrées et un texte de 209 pages avec l'approbation et la table en plus. Le texte lui même ne présente pas grand intérêt, il n'est que le développement d'un sujet que le titre résume suffisamment, sans personnalités ni attaques directes. Mais le factum est plus curieux « *Présenté à Monsieur le comte de Vogué, grand baillif du Vivarez, baron de Vogué, d'Aubenas, de Montfort, etc.* », il débute ainsi : « *Mon affaire avec les P. P. du Puy a fait trop de bruit dans le monde pour que la nouvelle n'en soit point arrivée jusqu'à vous. Mais si peu de personnes en sont parfaitement instruites; il en est tant au contraire qui en parlent ou avec prévention ou par intérêt que, soit par celui qui vous anime puissamment pour la religion, soit par celui que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde, j'ai cru ne devoir confier à nul autre qu'à moi même le soin de vous en informer* ». Suivent ensuite avec force détails l'origine et les péripéties de la querelle avec, bien entendu, la justification de l'auteur.

L'influence de Mgr de Beringhen, prélat d'un libéralisme et d'une tolérance extrêmes pour l'époque, avait été favorable aux Jacobins contre le P. Pons. Deux ans plus tard, si l'on en croit le journal de Rechatin (1) qui nous renseigne fort bien sur les événements du Puy, le vent avait tourné contre ces religieux : il écrit, en effet, à la date du 22 octobre 1731 : « *Les Jacobins ont été interdits de la confession par ordre de la cour* ».

En même temps que Rechatin, LES NOUVELLES ECCLÉSIASTIQUES, le grand périodique janséniste du XVIII^e siècle, prennent soin de nous conter les petits cancans du jour : j'en détache les deux articles suivants datés tous deux du 18 janvier 1732 :

« .I. Le P. Cabrespine, jésuite, dont les relachements sur le « dogme et la morale méritèrent en 1721 la juste condamnation « de M. l'évêque de Rodez, s'était retiré depuis cette disgrâce dans « le college de cette ville [du Puy] où il professe les cas de cons-
« cience et où il s'est fait la réputation d'homme qui a un talent
« admirable pour la conduite des âmes. Madame Rochette, épouse
« du bailli de Vorey, étant venue ici en dévotion, s'est adressée à
« ce Père. Après la déclaration de ses péchés elle s'avisa de dire,

(1) Journal d'un bourgeois du Puy dans *Tablettes historiques du Velay*.

« comme chose qu'elle croyait peu importante qu'elle avait parlé
 « de la Constitution [Unigenitus] en mauvaise part. Le confesseur,
 « aussi touché de l'insensibilité de la pénitente que de l'énor-
 « mité d'un tel péché, alla jusqu'à dire *qu'il vaudrait mieux qu'elle*
 « *eut commis un adultère parce qu'elle n'eut fait tort qu'à son*
 « *mari, au lieu qu'en parlant mal de la Constitution elle en a fait*
 « *à plusieurs personnes.* S'il est étonnant que ce jésuite ne fasse
 « aucune attention à la loi divine qui condamne l'adultère, n'est-
 « il pas plus surprenant encore que M. l'évêque donne des pou-
 « voirs à un homme dont les sentiments ont été jugés dignes
 « d'anathème par un de ses collègues, et qu'il permette que ce
 « Père enseigne comme casuiste dans son diocèse les erreurs qu'il
 « enseignait à Rodez comme théologien. Mais il paraît que Mgr de
 « Beringhen s'est entièrement livré à la Société depuis son départ
 « de Paris ».

« Le P. Sammartin, autre jésuite chassé de Clermont par
 « M. Massillon à cause des horreurs qu'il y enseignait (il était
 « professeur de cas) s'est de même réfugié ici où il a été récom-
 « pensé par la dignité de recteur du Collège.

« II. Sur la fin de juillet les Dominicains de la ville du Puy
 « élurent unanimement pour prieur le R. P. Lartigue qui a brillé
 « dans les chaires de Toulouse, Bordeaux etc., et est très estimé
 « dans toute cette province. Quoique le P. Roux, provincial rende
 « témoignage à sa régularité et à ses lumières théologiques,
 « néanmoins, à cause de ses sentiments, il n'a pas voulu confirmer
 « l'élection. Dans sa visite de Bordeaux il avait harangué long-
 « temps sur une sorte de respect qu'il prétendait être du à la
 « Bulle. Au milieu de son discours le P. Lasserre ancien profes-
 « seur de théologie, et le P. Lartigue dont il est ici question l'in-
 « terrompirent pour lui déclarer que s'il demandait d'eux quelque
 « soumission à la Bulle ils ne pouvaient obéir et sortirent du
 « chapitre. Le premier fut pour cela même dépouillé sur le
 « champ du titre de *Père du Conseil* qui se donne chez ces reli-
 « gieux au mérite et à l'ancienneté. L'autre n'ayant point alors
 « de grade à perdre, sa punition fut différée jusqu'à son élection.

« L'on assure qu'un grand nombre de Dominicains de cette
 « province opposés intérieurement à la Bulle et justement indignés

« de la conduite du Provincial sont prêts à déclarer ouvertement
 « des sentiments qu'ils taisent depuis longtemps. Le Prélat qui
 « les avait tous protégés, les a tous interdits à son retour de
 « Paris (1).

Ce second article des « *Nouvelles* » nous fait connaître d'une façon précise les sentiments que professaient en ce temps là, au moins dans l'intimité du cloître, la majorité des Dominicains de Saint-Laurent. L'affirmation de jansénisme nettement posée provoqua cependant des protestations : les supérieurs de l'ordre, très orthodoxes eux-mêmes, ne pouvaient laisser sans réponse une déclaration de ce genre ; et d'ailleurs, le fait eut-il été encore plus évident, il n'était ni bon ni prudent, de le laisser mettre en pleine lumière. Le P. Roux, provincial, protesta donc dans une brochure intitulée : « *Echantillons des calomnies publiées par les Nouvelles ecclésiastiques* » et la feuille janséniste elle-même, dans un article postérieur, chercha à adoucir le sens de ses précédentes assertions : « Nous conviendrons sans peine que dans l'article du Puy-en-Velay que cite le P. Roux, nous avons peut-être assuré trop légèrement qu'un grand nombre de Dominicains de la province de Toulouse, opposés intérieurement à la Bulle, étaient prêts à déclarer leurs sentiments. Cela ne paraît pas vrai si on l'entend d'une déclaration par des actes publics que plusieurs n'ont pas le courage de faire. Mais il est faux que tous les couvents de la province de Toulouse soient soumis comme l'assure le P. Provincial. On sait au contraire que s'il voulait des preuves par écrit de la soumission des religieux de la province, il en obtiendrait peu autrement que par autorité et par voie de fait. Presque tous regardent la Constitution de mauvais œil. S'ils ont gardé le silence pour la plupart, c'est, disent-ils, qu'avant le P. Roux, leurs supérieurs ne faisaient aucune mention de la Bulle ».

C'est bien, semble-t-il la note juste, et les dignitaires de l'ordre, le P. Roux y compris, en se trouvant quelques années plus tard en face d'un adversaire autrement résolu que les autres, allaient pouvoir s'en rendre nettement compte.

(1) Allusions à l'interdiction signalée plus haut d'après le Journal de Rechatin.

..

Dans le cours de l'été 1737, en effet, arrivait au Puy un religieux dominicain qu'une querelle brusque et violente avec son évêque venait de mettre en pleine vedette.

C'était le P. Viou.

Né à Saint-Pal-en-Chalencon le 20 août 1707 (1) de Jean et de Benoîte Charret, Jean-Pierre Viou était d'une famille modeste mais ancienne de la région, que l'on trouve fixée dès le ^{xiii}^e siècle au hameau de Montchany; il comptait huit frères ou sœurs (2).

Après avoir pris l'habit de dominicain au Puy au mois de février 1724, il avait fait profession solennelle le 27 février 1725 à Avignon où s'était terminé son noviciat. Professeur de philosophie au couvent du Puy jusqu'en 1734, il occupa ensuite pendant deux ans la chaire de théologie de Saint-Gaudens et fut envoyé en 1736 à Rodez pour occuper le même poste.

Sa vie se serait écoulée humble et tranquille dans sa robe et aucune mention ne nous serait vraisemblablement parvenue des détails de son existence toute semblable à celle de tant d'autres moines ses collègues, si le siège de Rodez n'avait été occupé à ce moment là et depuis un an par un prélat ardent et combattif, ennemi juré des jansénistes contre lesquels il s'était manifestement déclaré dès le début de sa carrière sacerdotale : Mgr Jean d'Yse de Saleon (3).

Le contraste avait été d'autant plus sensible que le prédécesseur

(1) « Le 20 août 1707 par nous curé soussigné a été baptisé Jean-Pierre Viou, né le même jour, fils légitime à Jean Viou et à Benoîte Charret, de Saint-Pal. Son parrain Pierre Faure, de Montchany; sa marraine Benoîte Charret, de Saint-Pal, illetrés, Jourda, curé.

(2) A. Boudon-Lashermes. *Notes sur quelques familles foréziennes de l'ancien diocèse du Puy. La famille Viou*. Montbrison-Brasart, 1912. In-8° 5 pp.

(3) Né à Grenoble en 1699 Jean d'Yse de Saleon fut d'abord chanoine de la collégiale de cette ville, puis vicaire général du diocèse et de celui d'Aix. En 1727 il fit partie, comme secrétaire du cardinal de Tencin, du fameux concile d'Embrun et fut chargé ensuite avec deux assistants de gouverner le diocèse de Senez pendant la suspension de Jean Soanen. Evêque de Digne en 1728, il ne reçut pas ses bulles de nomination et passa au siège d'Agen la même année. Evêque de Rodez en 1735 il fut nommé à l'archevêché de Vienne en 1746 et mourut dans cette dernière ville le 10 février 1751.

de ce prélat Mgr de Tourouvre, d'idées nettement opposées, avait soutenu de son mieux les novateurs et publié même en 1734 un mandement condamnant certaines doctrines enseignées au collège des Jésuites.

Le Père Viou, arrivé depuis quelques mois, professait donc en paix la théologie quand, au mois d'août 1736, les curés de Rodez, encore imbus des préceptes de leur précédent évêque, crurent bon de dénoncer au nouveau prélat deux thèses inspirées par les Jésuites. Ces derniers, « pour faire diversion », dénoncèrent à leur tour les cahiers sur la grâce dictés par le P. Viou « comme » contenant les erreurs de Baïus, Jansénius et Quesnel ».

Tout entier dévoué à la compagnie de Jésus, M. de Saleon négligea la première plainte pour ne s'occuper que de la seconde. Sommé d'abord de déposer ses cahiers à l'évêché à fin d'examen, le père Viou, qui avait obéi immédiatement, fut mis en demeure quelques mois plus tard, le 2 janvier 1737 de signer un *projet de retraction* de 42 articles extraits de ses manuscrits et considérés par l'évêque comme entachés d'erreur.

L'incident n'avait pas grande importance. Le P. Viou avait en tout et pour tout trois élèves dans sa classe, le collège des Jésuites de Rodez étant beaucoup plus peuplé que celui des Dominicains. Il ne risquait donc pas d'infester d'hérésie un nombreux auditoire. S'il se fut incliné devant l'ordre épiscopal, l'affaire n'allait pas plus loin.

Mais contre la prétention de l'évêque se dressa l'obstination entêtée du religieux qui, au lieu d'obéir, présenta à son tour (6 avril 1737) un mémoire manuscrit justifiant sa doctrine et dénonçant les erreurs enseignées d'après lui dans le collège rival.

Puis, son état de révolte ouverte contre M. de Saleon rendant sa position difficile à Rodez, le P. Viou quitta cette ville, sur l'ordre de ses supérieurs, pour se retirer au Puy.

C'est là que devait commencer entre le prélat et lui une longue guerre de mémoires et de lettres que fit un certain bruit dans le monde ecclésiastique de l'époque.

A peine au Puy le P. Viou eut connaissance de la première censure publique lancée contre lui sous forme d'un mandement de 256 pages publié par Mgr de Rodez (1), gros volume qui con-

(1) Mandement et instruction pastorale de Mgr l'évêque et comte de Rodez por-

tient, outre un historique détaillé de la querelle, une réfutation, à l'aide surtout de l'Histoire du Baïanisme du jésuite Duchesne, des opinions du professeur.

Celui-ci n'eut garde de laisser longtemps sans réponse un document accusateur de cette importance et composa immédiatement quelques *Réflexions* (1) sur le Mandement, qui, une fois mises au point, furent par lui portées à l'imprimerie de Malescot.

Les haines latentes entre Jésuites du collège et Dominicains de Saint-Laurent trouvaient là un nouveau foyer à s'alimenter : on ne manqua pas de l'attiser. Les mêmes auteurs, déjà signalés, le bourgeois Rechatin et les *Nouvelles Ecclésiastiques* nous ont conservé quelques épisodes de la lutte :

« L'imprimeur Malescot ayant fait son marché à 80 livres fut « assez sot pour dire son projet au nommé Lagarde qui en aver- « tit Clet, imprimeur, lequel en donna avis aux Jésuites ». Ceux-ci prévirent les gens du roi et accompagnés du procureur Fromental se transportèrent chez l'imprimeur qu'ils trouvèrent en train d'achever les dernières feuilles de l'ouvrage. Après en avoir saisi tous les exemplaires, « ces Messieurs, toujours accompagnés « des Jésuites qui leur servaient de guides, se transportèrent aux « Dominicains où le P. Viou ne fit aucune difficulté de recon- « naître son écrit ».

L'histoire eut vite fait le tour de la ville. Le P. Viou dut, pour se justifier, se rendre le 20 avril à l'évêché où « Mgr lui dit qu'il « avait bien son nom, qu'il était trop vif ». De leur côté « les « Sulpiciens, les curés et les chanoines de la cathédrale, tous aussi « renommés les uns que les autres par la profondeur de leur « science ecclésiastique, se mirent à crier bien haut à l'hérésie. A « ce cri séditieux de gens qui n'avaient encore rien lu de l'ou- « vrage en question, succéda de la part des chanoines une démar- « che que l'on ne peut guère nommer autrement que schismali- « que : ils s'assemblèrent et délibérèrent capitulairement de ne « point assister le jour de Pentecôte au sermon qu'un confrère du

tant condamnation de certains écrits de théologie dictés à Rodez en 1736. A Rodez, chez C. et P. Vedeilhie 1737 [daté de Rodez, 11 nov. 1737]. 256 pp. in-4°.

(1) *Réflexions sur le mandement et instruction pastorale de Mgr l'évêque et comte de Rodez portant condamnation de certains écrits dictés à Rodez en 1736, s. ind. [Le Puy, Malescot, avril 1738] in-4°, 31 pp.*

« P. Viou devait prêcher dans leur église par ordre de Mgr de « Beringhen » (1).

Le chapitre, en intervenant si brutalement, ne fit qu'échauffer les esprits et les incidents se multiplièrent.

Les fêtes données au collège le 26 avril 1738 pour la canonisation de saint François Régis furent l'occasion de provocations réciproques.

Un mois plus tard, dans la nuit du 27 au 28 juillet, « des personnes mal intentionnées pour les Jacobins et bien pour les « Jésuites », probablement des écoliers du collège, enlevèrent la statue de saint Dominique placée au-dessus de la porte du couvent de Saint-Laurent et la transportèrent dans la chaire de pierre de la place du Fort. Et pour bien préciser le sens de la manifestation, ils inscrivirent sous la statue les vers suivants :

I

« J'ai toujours demeuré sur la porte du cloître,
« Leur doctrine et leurs mœurs m'en ont fait disparaître.

II

« Et moi dans cette chaire
« Viens prêcher le contraire (2).

Le 10 août, le sieur Labrosse, curé de Saint-Georges, défend en plein sermon à ses paroissiens de se confesser aux Jacobins et d'y entendre la messe, « disant qu'ils étaient hérétiques »

Le père Galien, prieur des Dominicains, riposte de son mieux. L'évêque, auquel il présente ses doléances, lui conseille, s'il lui arrive quelque chose, de ne pas s'adresser aux grands vicaires, mais à lui-même, et promet de déplacer le curé de Saint-Georges.

En novembre « procès des Jacobins contre le vieux curé de « Saint-Georges et le séminaire qui ont enlevé deux corps aux « Jacobins qu'ils avaient le droit d'enterrer dans leur église, et « qu'on a enterrés à Saint-Georges, procès porté à Toulouse au « parlement ».

(1) *Nouvelles Ecclésiastiques* pour 1738, p. 150.

(2) C'est la double inscription donnée par les *Nouvelles Ecclésiastiques*, plus compréhensible et certainement plus exacte que celle donnée par Rechatin.

Enfin, le 4 août de l'année suivante le père Galien, en faisant le panégyrique de saint Dominique, ne manque pas de protester contre l'insulte faite quelques mois auparavant à la statue du patron de son ordre et d'assurer l'auditoire de l'orthodoxie doctrinale de ses religieux.

Pendant ce temps le malheureux Malescot (Jean-André) se voit condamné, par arrêt du conseil du roi du 28 juin 1738, à la suppression de son brevet d'imprimeur, à la vente au profit des pauvres de l'Hôpital général de son matériel, presses, caractères, et à la mise au pilori, en présence des libraires de la ville, des feuilles saisies chez lui des *Réflexions* du P. Viou.

Le même arrêt, qui fut affiché à tous les carrefours du Puy le 31 juillet 1738, jour de la fête de Saint-Ignace, condamnait l'ouvrage en question à être détruit « comme injurieux à l'épiscopat, « contraire aux lois de l'Etat, et tendant à renouveler d'anciennes « disputes ».

Au milieu de tout ce tapage, le séjour du P. Viou devenait intenable au Puy, et l'évêque tout le premier, malgré son esprit de conciliation, dut prendre des mesures pour éloigner de son diocèse un agitateur de cette trempe. Pour la seconde fois, le malheureux professeur dut plier bagages : il quitta le Puy en juin 1738, un an après son arrivée, pour se rendre à Clermont-Ferrand.

Les *Réflexions* du P. Viou, qui avaient donné lieu à une telle levée de boucliers, ne furent pas anéanties complètement malgré l'arrêt du conseil. Quelques exemplaires furent sauvés. J'en ai un sous les yeux en écrivant ces lignes (1).

Mgr de Saleon ne tarda pas à les connaître. Il répliqua immédiatement par un second mandement (2).

Réfugié à Clermont, le dominicain jugea alors nécessaire, pour l'édification du public, de répondre à son ennemi non plus par un travail nouveau, mais en faisant tout simplement imprimer le

(1) J'en dois communication à mon ami regretté Paul Le Blanc qui m'avait également fourni, avec son obligeance coutumière, quelques autres documents utilisés dans cette notice.

(2) Mandement et instruction pastorale de Mgr l'évêque et comte de Rodez portant condamnation de quelques libelles répandus dans son diocèse. A Rodez, chez Amand Devic, 1738 (daté du 28 déc. 1738), 96 pp. in-4°.

fameux *Mémoire* (1) du 6 avril 1737 présenté par lui à l'évêque de Rodez au début de la querelle, « écrit, disent les *Nouvelles Ecclésiastiques*, où l'on sent partout la main d'un maître ».

Le prélat, exaspéré, rendit coup pour coup en lançant un troisième mandement (2) censurant la nouvelle publication, « faisant « défense à tous les fidèles de lire ledit libelle et leur ordonnant « de rapporter incessamment au greffe de l'officialité les exemplaires qu'ils pouvaient avoir ».

Cette fois le P. Viou ne répondit plus.

D'autres s'en chargeaient pour lui d'ailleurs. Ce chassé-croisé de mandements et de réponses avait en effet provoqué une émotion vive dans le clan janséniste, et le dominicain, isolé d'abord, eut bientôt à ses côtés de courageux auxiliaires. D'un peu partout se dressèrent contre Mgr de Saleon de nouveaux ennemis aussi redoutables qu'anonymes. Il serait aujourd'hui difficile de dresser une liste complète des imprimés que suscita la querelle. Voici ceux dont j'ai retrouvé la trace :

Et d'abord, sitôt après la publication de l'Instruction pastorale de 1737, commencèrent à paraître successivement, sans nom de lieu ni d'auteur, une série de Lettres (3) dont la réunion devait constituer un gros volume in-4°. Un peu plus tard un inconnu dépose sur l'autel de saint Luc de l'église de Villefranche-en-Rouergue un lot d'exemplaires d'une brochure virulente contre le

(1) Lettres du P. Viou, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, professeur de théologie au couvent des Jacobins de Rodez, à Mgr l'évêque de Rodez, où, en justifiant la doctrine de ses cahiers sur la grâce, il expose les motifs qui l'ont empêché de souscrire au projet de *retractation* qui lui a été remis de la part de ce prélat. Avec une dénonciation des erreurs enseignées par les R. P. Jésuites dans leur collège de Rodez. En France 1738 [Clermont-Ferrand, 15 août 1738], 244 pp. in-4°.

(2) Mandement et instruction pastorale de Mgr l'évêque et comte de Rodez portant condamnation d'un libelle qui a pour titre : « Lettres du P. Viou, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, professeur de théologie au couvent des Jacobins de Rodez... ». A. Rodez, chez Amand Devic, 1739 [daté du 12 mars 1739], 28 pp. in-4.

(3) Lettres d'un ecclésiastique du diocèse de Rodez à un ecclésiastique du diocèse d'Agen sur l'Instruction pastorale de Mgr de Saleon, leur évêque et Lettres apologetiques de l'école de saint Thomas à un ecclésiastique d'Agen contre les molinistes de Rodez. S. l. n. n. d. (11 lettres, in-4.

(L'exemplaire que je possède porte sur la feuille de garde, d'une écriture de l'époque : « Par le P. Gauzeran, dominicain »).

prélat (1) : « M. de Rodez, y lit-on, effrayé de la convocation du « ban et de l'arrière-ban des théologiens faite par l'auteur des « Lettres, et surtout de l'escadron d'intrépides thomistes qui avait « paru au premier signal, cherche à se réconcilier, du moins en « apparence, avec ces redoutables adversaires ».

Contre ces ennemis occultes l'évêque se défend de son mieux, sous la forme d'un mandement (2) d'abord, puis, empruntant l'arme de combat de ses contradicteurs, en publiant de son côté une série de Lettres (3) adressées au théologal de l'église cathédrale de Rodez et au prévôt de Villefranche, lettres datées de Séverac, de Mur-de-Barrez ou de Rodez suivant les déplacements du prélat en tournée pastorale.

Comme pour la polémique directe entre le P. Viou et l'évêque, je me contente de signaler et de donner en note le titre exact de ces brochures sans tenter de les analyser pour le fonds. Les sujets traités y sont si arides, les mots de grâce efficace, grâce actuelle, grâce suffisante s'y entrecroisent dans un désordre si obscur, les adversaires se lancent à la tête avec un art si subtil les citations de saint Thomas et de saint Augustin, qu'un résumé en serait plus que malaisé à faire : nos pères se reconnaissaient au milieu de ce fatras d'arguments canoniques et se délectaient en appréciant à sa juste valeur le talent des controversistes. Toutes ces belles choses, si claires autrefois, sont, hélas ! devenues bien obscures pour nos pauvres cerveaux laïques d'aujourd'hui.

En même temps qu'à coup de plume se livrait au grand jour ce

(1) M. l'évêque de Rodez en contradiction avec lui-même. Le professeur censuré par M. de Rodez d'accord avec l'école de Saint-Thomas. Pour servir de réponse à la Lettre de M. de Rodez du 26 septembre 1738 contre la troisième d'un ecclésiastique du diocèse de Rodez à un ecclésiastique du diocèse d'Agén. S. l. n. n. d., 15 pp. in-4.

(2) Mandement de Mgr Jean d'Yse de Saleon sur l'autorité des décisions de l'Eglise. Rodez, chez Amand Devic, 1738, in-4.

(3) Lettres de Mgr l'évêque et comte de Rodez au sujet de la censure qu'il a faite des cahiers dictés à Rodez en 1736 par le P. Viou, dominicain. A Rodez, chez Amand Devic, 1738, gros in-4 (15 lettres datées des années 1738 et 1739).

La 10^e lettre débute ainsi : « Rodez, 23 mars 1739. Vous me demandez s'il y a bien « une lettre que l'on a répandue dans le public du P. Viou à sa mère datée de Clermont-Ferrand du 15 août dernier. Oui, je l'ai lue et ai su qu'elle était bien effective-
« ment du P. Viou. Il l'a adressée à sa mère qui est, dit-on, une cabaretière du lieu de
« Saint-Pal-en-Chalencou au diocèse du Puy ».

beau combat, une autre procédure était en cours, plus lente et moins bruyante, dont les conclusions allaient bientôt frapper durement le malheureux P. Viou, procédure hiérarchique cette fois, où l'évêque de Rodez ne joue plus aucun rôle et où n'interviennent, en tant que gardiens de l'orthodoxie doctrinale de la congrégation, que les supérieurs directs du religieux.

À la suite d'une plainte adressée au général des Dominicains à Rome par Mgr de Saleon, le P. Viou reçut de l'assistant de France l'ordre de communiquer ses cahiers. Il obéit de suite et ajouta à l'envoi son mémoire de justification. Pendant que ces divers documents étaient examinés, une lettre du général, dont l'intéressé eut connaissance à Clermont en juillet, 1739, le privait temporairement de voix active et passive et le suspendait de sa fonction de professeur « parce que, encore que le P. Viou prouve qu'il « est exempt des hérésies qu'on lui impute dans l'écrit publié « sous le nom de M. l'évêque de Rodez, il paraît cependant par « ses écrits qu'il s'est écarté quelquefois du sentiment commun « des thomistes ». Cette punition était légère et n'avait, semblait-il, d'autre but que de donner satisfaction, au moins en apparence, au personnage redoutable qu'était Mgr de Saleon.

Trois ans plus tard, en octobre 1742, alors que le P. Viou et M. de Rodez avaient depuis longtemps cessé de se combattre, le P. Roux, provincial de Toulouse, reçut de Rome un manuscrit intitulé « Manifeste du professeur dominicain censuré à Rodez ou « Sentiments du P. Viou, dominicain, réduits à leur principe » avec ordre d'obliger ce religieux à traduire ce manifeste et à le retourner signé de sa main. « Afin qu'on sache, y était-il écrit, que « ma soumission pure et simple est, pour tout ce qui regarde la foi, « sans exceptions, je déclare que j'accepte avec sincérité toutes « les constitutions dogmatiques que les Souverains Pontifes ont « données contre Baïus, Jansenius et Quesnel et en particulier la « Constitution Unigenitus. . . . Que mes délateurs sachent que « lorsque Rome parlera, mon obéissance à ses oracles pourra leur « servir d'exemple, etc. . . »

Signer un texte aussi clair et aussi précis équivalait pour notre dominicain à la reconnaissance formelle de ses erreurs ; c'était pour lui l'abjuration solennelle des idées pour lesquelles il avait tant combattu.

L'entêté religieux refusa. Alors, malgré un bref du Pape du 5 juillet 1742, conseillant tant à Mgr de Saleon qu'aux Supérieurs Dominicains d'agir avec prudence, « de se garder de déraciner le « bon grain en voulant arracher l'ivraie, et de condamner comme « hérétiques des opinions sur lesquelles il était permis de discuter », les sanctions arrivèrent impitoyables. Un premier décret du 15 mars 1743 chassait définitivement le P. Viou de la congrégation. Un second du 10 mai de la même année, adressé à tous les couvents de Saint-Dominique en France, notifiait le premier et défendait de recevoir le religieux coupable dans aucune des maisons de l'ordre.

La première phase de la lutte était finie : le père Viou était vaincu.

« Voilà donc un pauvre moine voué au cloître et rendu au siècle ! « banni de son ordre où il s'était distingué par sa science, ses « talents, sa piété et la régularité de ses mœurs, rejeté dans sa « famille et dans la société où il n'avait plus de place. Faudra-t-il « beaucoup s'étonner si dans ces jours d'angoisse il avait vu passer « devant sa face la grande ombre du frère Savonarole ? (1) »

Le coup d'autorité du général produisit une agitation considérable dans toutes les maisons dominicaines de France, d'autant plus qu'il fut suivi d'un certain nombre d'autres mesures de rigueur contre les religieux soupçonnés dans leur doctrine. Pour nous en tenir à notre sujet, au Puy même une protestation violente se fit entendre :

« Il y avait dans la communauté du Puy deux religieux dont « l'un le P. Lanthenas (2), ancien professeur de philosophie et « de théologie, ancien prieur, estimé de tous ses confrères pour « son mérite et pour sa piété ; l'autre plus jeune, trop connu dans « son corps pour son esprit inquiet et remuant, pour sa duplicité « sur les affaires de l'église, ennemi ou partisan de la bulle selon « ses intérêts, sans études, sans régularité, dégoûté du cloître « presque en y entrant : *Bonhomme* de nom et nullement d'effet.

(1) Truchard du Molin, article biographique sur Viou dans *Annuaire de la Haute-Loire* pour 1875.

(2) Ce religieux, élu canoniquement douze ans auparavant prieur de Pamiers, avait été destitué et déplacé par le P. Roux.

« Arrive au couvent du Puy le P. Roux, provincial, pour y faire
 « sa visite. Il n'y est point question des décrets du général que le
 « prier de ce couvent est nommé quelque temps après à une
 « autre supériorité et le P. Bonhomme pense modestement à le
 « remplacer. Mais il pense aussi que le P. Lanthenas lui sera
 « contraire. Pour écarter cet obstacle il parvient à faire demander
 « au provincial par l'évêque du Puy la sortie de ce bon religieux
 « sous prétexte de jansénisme. Et afin de le faire priver de voix
 « active et passive il écrit au P. Roux pour se plaindre qu'on n'a
 « point intimé les décrets avec menaces d'informer le général du
 « mépris qu'on fait de ses ordres. Le Provincial écrit aussitôt au
 « prier de ce couvent qu'il n'aura point de confirmation pour son
 « nouveau priorat qu'au préalable il n'ait intimé les décrets. L'in-
 « timation se fait. Le P. Lanthenas était alors absent. A son
 « retour il écrit au provincial et lui notifie son opposition. Sen-
 « tence contre lui avec ordre de la lui notifier sans délai. Le
 « P. Lanthenas en prévient la signification par un acte du 23 jan-
 « vier 1744 qu'il notifie lui-même à son prier et à la commu-
 « nauté. Cet acte porte en substance qu'« étant défendu de mettre
 « à exécution aucun décret émané d'un supérieur résidant hors
 « du royaume si ce décret n'a pas été préalablement autorisé par
 « des Lettres patentes vérifiées dans les Parlements, ce qui n'a
 « point été observé par rapport aux décrets dont il s'agit, non
 « plus qu'à l'égard de ceux qui ordonnent de tenir le P. Viou
 « pour légitimement et justement expulsé de l'ordre, lui (P. Lan-
 « thenas) soussigné, qui se fait un devoir de religion d'observer
 « les lois du royaume, proteste contre les dits décrets, s'y oppose
 « et s'en déclare appelant » (1).

Le provincial n'hésita pas à sévir contre cet autre révolté en le privant de voix active et passive et en lui ordonnant de partir immédiatement pour Saint-Gaudens. C'était pour le P. Lanthenas un voyage de neuf journées à accomplir en plein hiver à travers des chemins difficiles. Il obéit néanmoins, sortit de Saint-Laurent et se réfugia chez son frère M. de la Viale à deux lieues du Puy,

(1) *Nouvelles Ecclésiastiques* du 13 février 1745.

d'où il écrivit au provincial en le priant de lui accorder un délai de quelques mois. Le laps de temps écoulé il dût se remettre en route, arriva à Saint-Gaudens où il se vit refuser par le prieur l'entrée du couvent, et parvint enfin après maintes difficultés à se faire recevoir dans une autre maison de l'ordre où il expia sa peine.

De son côté, le P. Viou n'était pas resté inactif. Une seule ressource lui restait dans sa détresse : le recours à la justice séculière. Il n'eût garde de l'oublier. Aussi, en même temps qu'il présentait requête au Parlement, publiait-il une Consultation (1) de douze avocats « qui posait et discutait avec une grande vigueur les divers « points de vue de l'affaire ». Après un long préambule exposant en détail l'origine et les phases successives du différend, les consultants étudiaient le point de droit sur la recevabilité de l'appel comme d'abus, recevabilité fondée d'après eux : 1° sur la qualité du juge qui a prononcé le décret, l'une des plus inviolables maximes du droit français étant qu'un général d'ordre résidant en pays étranger ne peut faire aucun acte ni exercice de juridiction sur les monastères de France que du consentement du roi porté par Lettres patentes ; 2° sur la qualité de la peine prononcée contre le P. Viou, celle-ci étant l'expulsion perpétuelle qu'aucune loi ne permet en France ; 3° sur l'injustice de la condamnation ; 4° sur l'irrégularité de la forme ; 5° sur le mode de notification et d'exécution du décret.

Le 5 septembre de la même année (1744) l'arrêt du Parlement fut rendu. « M. le procureur général donna ses conclusions tendantes à ce qu'il fût dit qu'attendu que le décret portant exclusion de voix active et passive n'était pas rapporté, et que les deux autres n'étaient pas rapportés en forme probante, il n'y avait pas lieu de recevoir, *quant à présent*, le P. Viou appelant comme d'abus, et cependant que les arrêts du règlement seraient exécutés,

(1) Consultation de MM. les avocats du Parlement de Paris pour le P. Viou, dominicain, où l'on déduit les moyens qui l'autorisent à appeler comme d'abus de deux décrets lancés par le général de l'ordre de Saint-Dominique contre ce religieux pour l'exclure de son ordre à perpétuité et sans espérance de retour. Avec un mémoire où on expose les faits, qui ont précédé et suivi ces décrets. S. l. n. n. 1744, 53 pp. in-4°.

« et en conséquence, que les décrets n'étant point revêtus de « Lettres patentes, défense fût faite de les mettre en exécution ».

Cette sentence, tout en donnant raison au P. Viou, ne pouvait avoir aucun effet. L'appel comme d'abus devenait recevable sitôt que le P. Viou se trouverait en mesure de produire les trois décrets en forme probante, c'était entendu. Mais comme ce dernier, expulsé de son ordre, *errant sans savoir où se retirer*, était dans l'impossibilité absolue de faire rapporter les décrets en question dans la manière requise et n'avait, on le pense bien, pas à compter sur ses anciens supérieurs pour lui faciliter la tâche, le jugement demeurait nul.

La défense à l'ordre de Saint-Dominique de mettre les décrets à exécution ne fut pas suivie. Le P. Viou resta définitivement banni de la Congrégation.

A partir de cette date l'existence du malheureux proscrit devient obscure. Son éphémère renommée disparaît en même temps que se termine la retentissante aventure à laquelle il la devait. Il vécut de longues années encore à Paris, peut-être, comme le souvenir s'en est conservé dans sa famille, d'un modeste emploi au Parlement, et aussi, tant bien que mal, de sa plume, poursuivant de ses imprécations haineuses les Jésuites ses ennemis de toujours. Parmi les nombreux ouvrages, soit anonymes, soit signés du pseudonyme de Dumont qu'on lui attribue, l'un d'entre eux, la *Table des matières contenues dans le procès Damiens*, lui aurait, d'après une note manuscrite insérée dans l'exemplaire de la bibliothèque du ministère de l'Intérieur, procuré des ennemis sérieux ; il aurait, en effet, pour cette publication, taté quelques mois de la Bastille. Quoiqu'il en soit, il mourut bien oublié le 29 avril 1780. Les *Nouvelles Ecclésiastiques*, qui avaient consacré de longues colonnes et même un numéro entier à la critique élogieuse de ses brochures polémiques et de son procès, ne signalent même pas la date de son décès (1).

(1) Les bibliographes attribuent au P. Viou un certain nombre d'ouvrages d'histoire et de critique dogmatique : *Le Thomisme triomphant*, 1731, in-4° ; *L'Apologie de Pierre Soto*, 1738, in-12 ; *L'Apologie du thomisme triomphant*, 1738, in-4°. La troisième de ces brochures a été donnée avec plus de vraisemblance au P. Billuart, dominicain. Les deux autres me semblent également bien douteuses comme attribution ; elles datent d'une époque antérieure aux démêlés du P. Viou avec M. de

Un dernier écho de l'affaire Viou nous est rapporté par les *Nouvelles Ecclésiastiques* du 19 décembre 1744 : « De Clermont en « Auvergne. L'arrêt du parlement du 5 septembre en faveur du « P. Viou fut signifié non seulement au provincial mais aussi au « prieur actuel du monastère de Clermont dont le dominicain « proscrit était membre. Ce prieur ayant cru devoir en faire « part à la communauté un des religieux se retira en disant qu'il « ne voulait point en entendre la lecture. Un autre après l'avoir « entendu protesta qu'il obéirait aux ordres de son général sans « se mettre en peine des arrêts du parlement, ajoutant que, quand « le P. Viou reviendrait, il ne le regarderait jamais comme son « confrère, révolte comme on le voit bien caractérisée contre « l'autorité du roi dont les parlements sont dépositaires.

« Le dominicain qui s'est si étrangement écarté de la règle, y « était en quelque sorte engagé par intérêt et par reconnaissance. « Les ordres de ce même général l'ont soustrait il y a quelques « années aux rigoureuses peines que méritait l'imposture publi- « que dont il fut atteint et convaincu à Bordeaux. Nous parlons « du fameux P. Vincent, qui, lors de la mort de M. l'évêque de « Senez, donna au public la « Relation de la prétendue rétracta- « tion » du saint captif. Lorsque l'auteur de cette extravagante « fourberie fut découvert, l'indignation qu'elle excita contre lui, « spécialement de la part des magistrats de Bordeaux, obligea « le P. Lagrange alors provincial de donner des ordres au prieur

Saleon ; or les nombreux imprimés polémiques qu'inspira la querelle, n'y font jamais la moindre allusion.

On peut lui attribuer avec plus de certitude :

1^o *Les nouvelles intéressantes au sujet de l'attentat commis le 3 septembre 1758 sur la personne sacrée de S. M. très fidele le roi de Portugal*, s. l. n. n. 1759-1760, in-12, violent réquisitoire contre les Jésuites accusés d'avoir été les instigateurs du complot et pour ce soupçon expulsés d'Espagne.

2^o *La table des matières contenues dans le procès de R. P. Damiens*, 1758, in-4^o.

3^o *La Préface des observations sur les Actes de l'Assemblée du clergé de France de 1765, par le Pauge*, s. l. n. n., in-12, qui est aussi une satire vigoureuse contre les évêques et la compagnie de Jésus.

Enfin Paul Le Blanc, dont la documentation fut toujours si parfaitement sûre, donne à Viou les *Mémoires historiques sur l'orbilianisme et les correcteurs des Jésuites*, Genève, 1763, in-12, petit ouvrage dont l'édition unique parut sous des titres un peu différents suivant les exemplaires et qui est précédé d'une curieuse gravure (Voir sur ce livre la brochure critique de M. Compayré).

« pour instruire le procès du coupable et lui faire subir la peine
 « due à son imposture. Le prieur lui conseilla de le récuser, de
 « décliner sa juridiction et d'en appeler au général. En consé-
 « quence de cet appel abusif et illusoire, l'affaire fut évoquée à
 « Rome au tribunal du général avec défense au provincial et
 « autres supérieurs français d'en connaître. Qu'en est-il arrivé ?
 « L'affaire n'a point été jugée : le crime est resté impuni. On
 « aura peine à croire que plus d'un an après la manifestation de
 « sa fourberie, le P. Vincent osait encore en débiter le honteux
 « monument, et si on lui faisait des reproches il répondait que
 « c'était une fiction où l'on découvrirait ce que M. de Senez *aurait*
 « dû faire » (1).

Pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, je n'ai pas trouvé trace de dissentiments entre les diverses congrégations du Puy. Si l'on se rappelle que les Jésuites furent bannis de France par arrêt du Parlement du 9 mars 1764, le fait n'a rien de surprenant. Après le départ de ces grands lutteurs la paix devait renaître :

(1) Cet article soulève un curieux problème qui est, à mon avis, loin d'être résolu. Malgré l'excellent travail et les bons arguments de M. E. Jaloustre : *Un Janséniste en exil. Jean Soanen à l'abbaye de la Chaise-Dieu, sa rétractation, sa mort, son crâne* (Clermont, Bellet, 1903. in-8°), j'avoue n'être pas convaincu de l'authenticité de la rétractation in extremis du célèbre évêque de Senez. Le seul document affirmatif est la brochure anonyme, parue sans nom de lieu ni d'imprimeur, en 1741. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* qui en parlent à plusieurs reprises l'attribuent toujours sans hésitations au P. Vincent.

Les rédacteurs de la feuille janséniste, qui avaient publié le 9 janvier 1741 une relation toute différente de la mort du prélat et, le 30 décembre, son testament spirituel, étaient évidemment et de toute façon dans leur rôle en niant la véracité du nouveau document et leur témoignage peut à la rigueur être considéré comme suspect.

Mais, fait plus remarquable, les Jésuites, qui auraient eu tant d'intérêt à reproduire cette nouvelle sensationnelle et à la faire connaître du grand public, n'y ajoutèrent jamais foi et n'en parlèrent toujours qu'incidemment comme d'un des nombreux libelles qui parurent en ce temps là.

De plus aucune confirmation officielle ne semble jamais être venue de la Chaise-Dieu.

La lecture même de la brochure provoque d'ailleurs bien des objections. Aucun nom de famille n'est prononcé pour désigner les principaux témoins de la scène : curé de la Chaise-Dieu, son vicaire, médecin et chirurgien ; ce qui permet de supposer que le rédacteur anonyme, éloigné du lieu de l'événement, les ignorait complètement. Les paroles prononcées par l'évêque mourant et par le prieur de la Chaise-Dieu sont bien invraisemblables. Enfin qu'est-ce que cette cassette adressée au cardinal ministre qui aurait contenu des papiers si importants et qui cependant n'a laissé aucune trace ?

Bénédictins et Dominicains n'avaient plus d'adversaires dignes d'eux.

En ce même temps, un de nos évêques Le Franc de Pompignan, s'il guerroya surtout contre les philosophes, s'en prit bien aux Jansénistes dans au moins deux de ses ouvrages : *Le véritable usage de l'autorité séculière dans les matières qui concerne la religion*, Avignon, Giraud, 1753 et *Instruction pastorale sur l'hérésie*, Le Puy, Clet, 1766; mais ces travaux de polémique avaient une portée plus générale : le prélat, mêlé de près à la lutte ardente qui divisait le royaume s'adressait au clan entier des appelants et ne fit jamais aucune allusion aux quelques novateurs que pouvait compter son diocèse.

C'est pour le Jubilé de 1785 que j'ai trouvé pour la dernière fois trace de passage au Puy d'un janséniste notoire. Les *Nouvelles Ecclésiastiques*, qui consacrent à cette grande solennité périodique de l'Eglise du Velay un long article de critique aussi malveillante qu'injuste, racontent ainsi l'événement :

Septembre 1785.

« Du Puy. La ville du Puy est en possession d'avoir un jubilé
 « toutes les fois que la fête de l'Annonciation concourt avec le
 « Vendredi Saint comme cela est arrivé cette année. M. de Galard-
 « Terraube, évêque actuel de cette ville, n'a rien omis cette année
 « pour attirer beaucoup de monde, même des diocèses étrangers.
 « Il a envoyé aux évêques une lettre-circulaire imprimée où il les
 « prie de vouloir bien inviter Messieurs leurs curés à en instruire
 « leurs peuples et à les engager à profiter de ce temps de grâce..... »
 « M. de Galard a taché de plus de procurer aux différentes
 « églises les meilleurs prédicateurs durant le carême. Il avait
 « entendu parler d'un religieux dominicain de Toulouse d'environ
 « 40 ans nommé le P. Casse (1) qui mène une vie fort pénitente
 « et qui a le talent de prêcher sans préparation avec autant d'onc-
 « tion que de solidité. M. du Puy le demanda à ses supérieurs

(1) Né à Chambéry en 1744, ordonné prêtre en 1768, entré en 1783 chez les Dominicains de Toulouse, le P. Casse, passa en Lyonnais après avoir prêché le Jubilé du Puy, puis à Chambéry et enfin dans le diocèse de Gênes où il vécut en solitaire. Réfugié plus tard en Sicile, où il gagnait sa vie en ramassant des fagots de bois mort, il mourut à une date inconnue (L. Séché, *Les derniers Jansénistes*, Paris, 1890, 3 vol.).

« qui l'obligèrent de se rendre aux désirs du prélat quoiqu'il
 « assurât qu'il ne savait point prêcher et qu'il pourrait tout au
 « plus faire quelque petit catéchisme. On ne put le déterminer à
 « accepter une voiture : il fit à pied le voyage du Puy ne vivant
 « que de pain et d'eau comme à son ordinaire. Arrivé dans cette
 « ville il monta en chaire dans l'église des Jacobins et ravit tous
 « ses auditeurs. Cette église, quoique la plus spacieuse, ne l'était
 « point assez pour contenir tous ceux qui accouraient à ses ser-
 « mons. Une voix forte et une prononciation nette le faisaient
 « très bien entendre d'un bout à l'autre d'environ 5000 personnes.
 « Il a prêché 46 sermons et souvent deux par jour. M. l'évêque
 « l'ayant fait prier de prêcher un jour à la Cathédrale, il obéit
 « et parla sur la religion. On ne fut pas moins enchanté de ce
 « sermon que des autres et le prélat lui en témoigna sa satisfac-
 « tion. On espérait qu'il prêcherait le Vendredi Saint dans l'église
 « de l'Hôpital où toutes les chaises avaient été retenues d'avance
 « à 40 sols. Mais sa mission était finie et il repartit inopinément..... »

Les éloges dithyrambiques prodigués à ce prédicateur par le journal janséniste indiquent nettement déjà qu'il était de ses amis.

Et, en effet, ce bon P. Casse qui, « vêtu d'une robe grossière,
 « la barbe inculte, ayant pour lit une planche nue, pour meubles
 « un banc, une table, une croix, une bible et une tête de mort,
 « mangeant au coucher du soleil un morceau de pain et buvant
 « deux verres d'eau » (1), avait soulevé au Puy un tel enthousiasme, était un fougueux janséniste, ayant rétracté avec éclat en 1772 son acquiescement à la Bulle et ayant toujours depuis affiché manifestement ses tendances.

Et c'est sur cet amusant détail d'un de nos prélats les plus orthodoxes appelant innocemment au Puy un moine hérétique pour donner la pâture spirituelle à ses ouailles que se termine ma modeste récolte de menus faits locaux intéressant l'histoire ecclésiastique du Velay.

D^r PAUL OLIVIER.

(1) L. Séché, *loc. cit.*



LE CARDINAL MELCHIOR DE POLIGNAC

Buste par Coysevox

(Collection du prince H. de Polignac)

LA MISSION
DU
Cardinal Melchior de Polignac
A ROME (1724-1732)

(Suite)

Peut-être le Pape aurait-il accepté, en effet, cette formule et y aurait-il répondu par un bref levant les dernières difficultés, mais c'était ainsi abonder dans le sens de Polignac et les ennemis de ce dernier, Bissy, Rohan, Tencin, ne voulaient pas ce nouveau succès. Ils désiraient pour Noailles non une réconciliation mais un « triomphe », du moins ils le prétendaient. Ils se coalisèrent et réussirent à mettre de leur parti l'entourage du Saint-Père. Les mémoires succédèrent aux mémoires, paralysant l'action du chargé d'affaires et annihilant ses efforts.

En février 1725, le Saint-Père faisait passer le cardinal de Noailles du titre de la *Minerva* à celui de Saint-Sixte-le-Vieil, qui est un très ancien titre, cela malgré les protestations de Fabroni (1) et d'Imperiali.

Le cardinal de Polignac, indiquait Poerson à d'Antin, le 27 février, dépêcha un courrier extraordinaire en France pour informer la Cour de cette affaire et de celle de la Propagande « au sujet des missions de la Chine, dont les ordres rigoureux de ce

(1) Fabroni (Charles-Augustin), né à Pistoia le 28 août 1651. Secrétaire des Mémoires (1691). Secrétaire de la Congrégation de *Propaganda fide* (1695). Créé cardinal le 17 mai 1706. Mort à Rome, le 19 septembre 1727.

grand Empereur a chassé tous les Jesuittes et autres missionnaires de ce vaste empire ».

Le cardinal Fabroni, toujours ferme contre Mgr le cardinal de Noailles, ajoutait-il, a fait un écrit qu'il a présenté au Saint-Père et au Sacré Collège qui a, dit-on, engagé le Pape d'envoyer un billet écrit de sa main au cardinal Ottoboni, avec ordre audit cardinal de ne point écrire sur les registres l'acte du titre de Saint-Calixte qui avoit été accordé à Mgr le cardinal de Noailles, ayant été annulée par le Pape, ce qui a surpris infiniment Mgr le cardinal de Polignac, qui avoit, dit-on, beaucoup travaillé à cette grande affaire, qui se trouve renversé par les écritures du cardinal Fabrony, qui a, dit-on, chargé ces écritures de quantités d'exemples pour prouver que ce grand cardinal ne peut être reçu et remis en grâce parmi ses confrères qu'après avoir donné part au Sacré Collège de sa parfaite et entière soumission, pure et simple; c'est ce que l'on attend à présent de ce grand cardinal...

Mgr de Polignac est allé à Frescati pour y passer quelques jours, il y a mené deux jésuites avec lui, dont l'un d'eux dit avoir été au Missi[sil]pi, et en dit des merveilles...

Le cardinal Fabroni, qui a pour confesseur un jésuite, s'oppose fortement à la canonisation du bienheureux Louis de Gonzaga, bien que cette Em. soit tout dévouée à la C^{ie} de Jésus (1).

Le 25 avril 1725, nouveau billet de Poerson à d'Antin sur cette question :

Mgr le cardinal de Polignac fut samedi à l'audience du Saint-Père, qui dura plus de trois heures, et l'on croit qu'elle roula en plus grande partie sur les troubles causés en France par ceux qui, en haine de Mgr le cardinal de Noailles, ont écrit contre lui par le dernier courrier envoyé par M. le nonce du Pape, et peut-être par des ennemis du grand ministre qui auroit l'honneur de terminer cette grande et épineuse affaire... (2).

L'année suivante, le 19 mars, Polignac avouait sa lassitude à Morville :

« Si l'affaire ne peut se terminer, ce qui n'est que trop vrai, il faut au moins chercher à l'assoupir, gagner du temps, calmer le ressentiment des Romains, tenir tout en suspens et dans l'inaction jusqu'à la mort du cardinal de Noailles qui finira, selon toute apparence, une bonne partie des troubles de l'Église de France. C'est le sentiment de S. A. S., du nonce que nous avons ici, de M. l'évê-

(1) O¹ 1958, fol. 401. *Corr.*, VII, p. 132.

(2) O¹ 1958, fol. 427. *Corr.*, VII, p. 133.

quo de Fréjus et je vous avoue que c'est aussi entièrement le mien » (1).

Un peu plus tard, le 16 avril, il écrivait encore : « Aujourd'hui on ne doit plus se proposer d'autre objet que de faire, s'il se peut, tomber l'affaire dans le silence » (2).

Mais, au moment où il exprimait son découragement, Polignac ne rompait pas les négociations. Il s'y acharnait vraiment au contraire, en raison des attaques de ses adversaires, et nous pouvons suivre l'état de ses pourparlers presque au jour le jour durant trois ans à travers sa correspondance avec l'abbé de Rothelin (3), son ami, revenu à Paris, et qui était pour lui un informateur précieux et un confident d'une loyauté éprouvée (4).

Voici les principaux de ces billets très curieux et qui nous documentent de première main :

18 avril 1726.

Plût à Dieu que vous ne fussiez point parti de Rome, vous auriez vu de près l'impossibilité manifeste de faire mieux qu'on n'a fait pour M. le cardinal de Noailles vû les ordres qu'on avoit ; et la disposition universelle. De Paris, on ne voit tout cela qu'imparfaitement. Il ne tient encore qu'à luy de mettre les deux cours dans ses intérêts ou de les aliéner pour toujours. En verité,

(1) A. E. Rome, Corr., v. 673, f. 457.

(2) A. E. Rome, Corr., v. 674, f. 169.

(3) Charles d'Orléans de Rothelin, abbé de Cormeille, né à Paris le 5 août 1691 d'une famille qui prétendait s'apparenter à Dunois, le compagnon de Charles VII, était le troisième fils d'Henri d'Orléans, marquis de Rothelin, tué le 18 septembre 1691 à la bataille de Leuze, et de Gabrielle-Éléonore de Montault, fille du duc de Navailles, maréchal de France. Il fut voué aux ordres et entra au collège d'Harcourt. Après sa réception au doctorat en Sorbonne, il fut remarqué par le cardinal de Polignac qui le prit en amitié et l'emmena avec lui au Conclave de 1724. L'abbé séjourna un an à Rome et y fréquenta assidument les érudits, les savants et visita les collections et les bibliothèques. C'est là qu'il commença la formation d'un cabinet de numismatique justement réputé et d'une bibliothèque restée fameuse. En 1728, Rothelin remplaça Fraguin à l'Académie française, puis il fut admis à l'Académie des Inscriptions dont il devint l'un des membres honoraires les plus assidus. On sait qu'il reçut de Polignac le manuscrit de l'*Anti-Lucrece* et qu'il le confia lui-même à Lebeau à sa mort, survenue le 17 juillet 1744. Weiss a écrit de lui : « Au caractère le plus généreux il joignait une politesse exquise, beaucoup d'esprit et des connaissances variées. Savant dans les langues anciennes, il écrivait avec pureté l'italien et possédait toutes les finesses de notre langue au point que l'Académie française le chargea de la revision de son Dictionnaire ». Il était alors secrétaire du duc d'Orléans et garde de la salle des antiques du Louvre. Sur Rothelin collectionneur, voir l'opinion du marquis d'Argenson, *Mémoires*, édition de 1823, p. 218-221.

(4) Cette correspondance a été publiée par le M. le chanoine Griselle dans *Documents d'Histoire*.

en verité, ce qui l'arrête vaut-il la peine de les perdre? Je croy fort honnêtes gens ceux qui approuvent sa résistance, mais sont-ils suffisamment informés et du droit et du fait?

16 mai 1726.

Je n'ay pu m'empêcher de soupirer quand j'ay vu dans une de vos dernieres lettres qu'on estoit fort étonné à Paris et qu'on m'y blamoit ouvertement que dans le compte-rendu à M. le Cal de N[oaillies] de ce que la Congregation avoit fait je ne luy eusse pas dit un mot sur les 12 articles. Comme les soupirs ne parlent point, j'avoue celuy-là.

Ne sauriés vous m'expliquer pourquoy les Curés de Paris ont dit deux fois dans leur requête que ces 12 articles ont été communiqués par le Pape, pourquoy ils ont cité les notes de la Sorbone qui ne sont point autorisées? Par ces deux fautes essentielles, ils s'attribuent le soupçon d'avoir publié l'écrit qui fut supprimé l'année dernière, et s'exposent à faire supprimer aussy leur requête. S'ils avouent que cet écrit venoit d'eux ou de leurs amis, comment ont-ils publié alors que c'estoit une malice de leurs adversaires? C'est une étrange chose quand deux partis sont animés, qu'ils veuillent toujours avoir tort. Dieu le permet, je croy, pour faire voir aux gens sages qu'il ne faut être d'aucun party, que de celui de la raison et de l'Eglise universelle.

Après cela, pourquoy vont-ils se charger de défendre ces 12 premières propositions dont il n'est plus question depuis près d'un an et qui sont beaucoup moins correctes que les 12 autres. Il y a 20 objections qu'on a faites contre celles-là pour les faire trouver au moins captieuses, et qu'on n'auroit point faites comme celles-cy. Des qu'on veut défendre quelque chose, il faut défendre ce qui est le meilleur, et non pas ce qui est le moins bon.

23 mai 1726.

Par votre lettre je vois, mon tres cher abbé, que vous me défendés le mieux qu'il vous est possible, mais qu'auprès de certaines gens, dont vous m'assurés que je dois estimer le suffrage, vous ne reussissés par sur l'approbation que j'ay donnée au projet de mandement exigé de M. le cardinal de Noailles. Ils trouvent, dites vous, qu'un bon François devoit mieux soutenir les maximes de la Nation.

J'ay dit, il est vray, que toutes les circonstances du tems et de la chose bien examinées, la Congrégation ne pouvoit faire que ce qu'elle a fait. Et sur ce fondement, j'ay conseillé d'y acquiescer pour un plus grand bien. Si toutes mes raisons ne sont pas venues à la connoissance du public, ce n'est pas ma faute, et on a bien fait, je croy, de ne les luy point apprendre. Il feroit donc mieux là-dessus de suspendre son jugement.

Pour ce qui est de nos maximes, je vous ay déjà mandé qu'il n'y avoit personne en France qui les respectât plus que moy, ny qui songeât moins à s'en écarter. Mais il s'agit de l'application qui ne doit pas être arbitraire. Il seroit trop facile d'abuser d'un bon principe, si chacun étoit maître d'en tirer toutes les conséquences qu'il luy plairoit. Par exemple, de ce qu'on dit, il s'ensuivroit que tout eveque ou autre qui auroit avancé des propositions

herétiques ne pourroit plus les retracter du moment qu'elles auroient été condamnées à Rome autrement que par une bulle, quand même il le voudroit, parcequ'on diroit qu'il ne peut plus reconnoître un decret du St-Office. Vous voyés bien que cela va trop loin.

Un François, à la vérité, ne doit pas le reconnoître, mais il peut fort bien dire la même chose que le St-Office a dite; à plus forte raison dire beaucoup moins, pourvu qu'il ne le nomme jamais, comme tous les jours on donne en France execution à des Rescrits de Rome, qui ont été faits sur l'avis d'une Congrégation, mais sans que cette Congregation y soit jamais nommée. Autrement, ce seroit interdire au Pape le conseil. Voilà ma façon de penser. Si je me trompe encore un coup, qu'on me persuade, non par des paroles, mais par des raisons sans réplique, et par des autorités reçues.

Vous vous souvenés bien que sur le projet du St-Office même, je vous écrivis l'année dernière une grande lettre où je répondois article par article à toutes les objections de l'archeveché qui étoient à peu près les memes que celles d'aujourd'huy.

On ne me jetta point la pierre pour avoir dit alors encore plus que je n'ay dit cette fois cy. On se contenta de ne me pas croire. D'où vient donc ce nouvel emportement? Avoués qu'il n'est pas raisonnable, et qu'on l'a, parcequ'on veut l'avoir.

13 juin 1726.

Vous avés très bien parlé à M. le Cal de Noailles. Je luy pardonne ses erreurs à mon égard (1), mais comme je ne veux pas qu'il se trompe au sien, mettés lui bien ces trois verités dans la teste.

(1) *L'Analyse des Papiers de Noailles* donnée en 1875 par M. Louis Paris contient le texte d'une lettre de la Princesse douairière de Conty à la marquise de la Vallière, non datée et qui doit avoir été écrite vers cette époque :

Ce dimanche.

J'ai vu ce matin le c. de P[olignac], je l'ay envoyé prier de venir, luy disant que j'estois en peine des discours qui se tenoient dans le monde : qu'il se plaignoit du card. de N[oaillies], que c'estoit les ennemis du C. qui vouloient luy oster son secours dans le temps qu'il en avoit le plus de besoin, et les siens, à luy qui estoient outrez de l'honneur qu'il s'estoit acquis et qui seroient ravis de dire qu'il estoit bien aise d'un pretexte pour se remettre du party le plus fort. — Il m'a répondu qu'il ne se plaignoit point du C. de N[oaillies], et qu'il avoit compris que les discours que l'on tenoit estoient plus contre luy que contre le C. de N[oaillies]. — Qu'il n'avait dit et ne diroit jamais qu'il luy eut manqué de parole : qu'il estoit très fâché que le changement que le C. de N[oaillies] a fait à son mandement le mit presque hors d'estat de luy rendre service; qu'il le verroit mardy à Paris et qu'il estoit dans les sentimens ou il a toujours esté d'estime, de respect pour le C. de N[oaillies], et desire de luy rendre service. Il m'a priée mesme de dire, quand j'en entendrois parler, qu'il n'estoit point vray qu'il se plaignit de luy. — Il m'a paru qu'il n'estoit point nécessaire de le piquer d'honneur et qu'il comprend qu'il seroit aussi honteux pour luy de changer qu'il luy a esté honorable jusqu'ici de soutenir le C. de N[oaillies]. Je souhaite que la conversation qu'il aura avec luy à Paris luy donne lieu de pouvoir agir,

La 1^{re} que le Pape ne fera jamais aucune chose contre le sentiment de la Congrégation.

La 2^{de} que la Congregation ne moderera rien, à moins que la Cour ne le juge nécessaire ou n'y consente.

La 3^e, que la Cour ne dira rien là dessus dont les chefs du clergé puissent être mécontents.

Vous voyés par là qu'il faut se réduire à des choses contre lesquelles ces chefs ne puissent s'élever. Si on en croit le P. Court. M. le Cal de Bissy luy a dit en termes exprés qu'une acception nette et précise sans les deux mots exigés, et une révocation de l'Instruction pastorale seroient suffisantes. Plut à Dieu qu'il le pensât ainsy avec tous ses confreres et qu'il le dit en bon lieu. On seroit bien tost d'accord, et il ne faudroit point d'autres commissaires pour juger des difficultés que fait M. de Noailles. Mais nous voilà revenus aux discours de l'année dernière. Si on ne les tient qu'au P. Court, et si on ne les porte point à M. le Duc (1), à M. de Morville et au Conseil du Roy, si on ne les écrit point à Rome, ils sont inutiles. La Congrégation dira toujours qu'on les suppose pour servir le cardinal de Noailles, mais qu'elle sait d'original tout le contraire.

11 juillet 1726.

Si on ne veut à l'archevêché que battre l'eau avec un bâton, on fait bien de faire tout ce qu'on fait. Si on veut aller au solide, il n'y a rien de bon que ce que je vous indiquay la dernière fois.

Quant à moy, je me borne à faire tout ce qui m'est possible pour excuser les ordres vifs et pressants du Roy en faveur de M. de Frejus. Pour cette besogne, je ne croy pas que du costé de France, on me la traverse. Ainsy je seray plus fort, n'ayant à combattre que des Etrangers.

A Rome le 13 aoust 1726.

Je comprends toutes les allarmes où la maladie du Roy vous avoit mis. Je me souviens de celles où je fus pendant la Régence pour un cas tout semblable, et voilà pour la 3^e fois la même fièvre, les mêmes accidens et la même guérison par les mêmes remèdes. En vérité, une teste si chère et si pretieuse doit un peu plus songer à sa conservation et ne pas prodiguer sa santé. Dieu veuille que ses résolutions et ses promesses s'exécutent.

J'ay reçu toutes vos pieces curieuses, dont je vous remercie. M. le Duc ne pouvoit manquer d'avoir beaucoup d'empressement à voir le Roy. Je suis fâché qu'il n'ayt pu obtenir cette consolation. Il n'en sera pas moins sensible au danger que Sa Majesté a couru et à sa délivrance. Pour moy, je regarde comme un bonheur de n'avoir su le mal qu'en apprenant le bien. Cela m'arriva de même l'année passée. Je ne say ce que je serois devenu, s'il m'avoit fallu languir une semaine entière dans les transes mortelles.

car il me paroît bien intentionné, mais le roy luy a fermé la bouche. — Voilà une malheureuse affaire. (T. IX, fol. 49).

(1) Le duc de Bourbon, premier ministre.

A ces gens de Paris, qui, par malignité, disent qu'il n'a tenu qu'à moy de faire nommer M. de Fréjus cardinal, il n'y a qu'à répondre de ma part qu'ils en ont menty. Rien n'est plus court ny plus vray. A ceux qui ne pechent que par ignorance. on peut dire qu'ils ne doivent point parler de ce qu'ils ne savent pas ; qu'il ne s'agit nullement d'obliger le Pape à faire toute sa promotion, mais de l'engager à donner par anticipation le chapeau que le Roy demande, qu'il faut pour cette grace particulière le consentement de l'Empereur et du Roy d'Espagne, qu'on l'a demandé à ces Princes, qu'ils l'ont fait esperer. qu'on l'attend à toute heure, mais qu'il n'est pas encore venu, enfin qu'on ne met pas ordinairement la charrue devant les bœufs. Voilà ce que par charité on peut apprendre aux ignorants, en les avertissant néanmoins que leur cheval n'est qu'une beste.

On dit que M. d'Embrun est des premiers, il ne voudroit pas être des seconds. Avant que de partir pour son diocèse, il a pris soin de mander icy à son petit homme Vitasse qu'il alloit revenir à Rome avec un haut caractere. Ces especes font voir des lettres qui disent la même chose et qui ajoutent que ce grand Prélat vient pour faire M. de Fréjus cardinal et luy même ensuite ; que de plus il est chargé d'une affaire très importante qu'on a garde de me confier. Il y en a une moins discrète qui dit follement ce que c'est. Ces sortes de nouvelles continuées avec acharnement depuis six mois mettent Rome sens dessus dessous, et je ne puis obtenir de gens même sensés qu'ils veuillent bien les mépriser comme je fais.

Si je vois M. le Cardinal de N. s'accorder sur un projet pour la paix de l'Eglise avec M. de Fréjus, alors qu'il y aura plaisir d'y travailler. Jusques là je serois bien fâché d'en entendre dire une parole (1).

19 septembre 1726.

Au nom de Dieu, que le c. de Noailles se désabuse une fois pour toutes, ou pour mieux dire, son conseil, d'obtenir aucune declaration ou promesse de declaration preliminaire jusqu'à ce qu'il ayt pleinement satisfait par un mandement approuvé. Tout le monde est persuadé icy que cela ne se demande que pour triompher. Et Rome, le clergé de France, le Roy même ne veulent point qu'on triomphe. Je croy les intentions de son Emince plus pures, mais on n'a pas la même opinion de ses principaux adhérents, et la 2^e lettre de M. de Montpellier leur fait autant de tord que toutes les deux luy en font à luy-même. Ah, mon Dieu, que vous dites bien plus de règle sans l'Eglise vivante. En effet, nous tombons dans le même inconvénient que nous reprochons aux protestants avec tant de raison. Ils se servent des passages de l'Ecriture pour attaquer l'Eglise, et des Evêques se servent des passages de la Tradition pour la même fin. Lequel vaut mieux ? Si l'Eglise n'est pas juge du vray sens de la Tradition comme du vray sens de l'Ecriture, elle n'est plus juge de la foy. Il faut donc commencer par se soumettre à ce qu'elle dit, et après cela, si on a des doutes, luy en demander bien humblement la solution. Pour moy, quand on me tueroit, je n'en sais pas davantage.

(1) Collection personnelle.

3 octobre 1726.

J'ay peur que les idées d'accommodement dont on se flatoit à Paris ne fussent fondées sur des tentatives qui se faisoient à Rome. En ce cas, elles se trouveront vaines comme tout ce qui est baty sur le sable. Il n'y a qu'une manière de finir ces débats, c'est de suivre simplement les regles. Toute autre ne conduit qu'à des chimères, et c'est de quoy j'ay vu que gens d'esprit aimoient à se repaître pendant dix huit mois. Ne seroit-il point tems de s'en desabuser?

Le 10 octobre 1726, Polignac écrivait de Frascati à l'archevêque de Sens (1) cette lettre moins familière que la correspondance avec Rothelin, mais d'un caractère très élevé et bien curieuse par les détails qu'elle donne :

La réponse que je vous dois, Monsieur, depuis si long tems n'a pas été seulement retardée par les diverses occupations où vous m'avez vu, mais encore par la nature de la chose. Je savois qu'on travailloit actuellement à terminer les troubles de l'Eglise et que l'affaire se traitoit comme elle devoit être uniquement traitée, c'est à dire à Paris, et entre les personnes principales. J'estois donc bien aise de savoir quel seroit le résultat de cette négociation, avant que de vous entretenir sur nos idées communes par rapport à ce grand objet. J'apprens avec douleur que ces dernières tentatives n'ont pas eu plus de succès que les précédentes ; ainsy je puis vous parler plus sûrement et plus naturellement aujourd'huy que je ne pouvois faire alors.

Votre projet et le mien étoient si peu différents qu'on en pouvoit faire aisément un seul des deux. Les mêmes raisons qui vous touchoient m'avoient touché : nous avions eu les mêmes attentions, et nous avions donné la même valeur à ce qu'il y avoit de juste dans les raisons de l'un et de l'autre party. J'ay eu beaucoup de joye en voyant d'abord cette espèce d'uniformité entre nous, et je me suis applaudy d'avoir pensé comme un très grand prélat. S'il y a eu quelque diversité dans les choses moins principales, elle ne venoit que d'une connoissance un peu plus particuliere de l'esprit de nos deux cours acquise par le ministere que j'occupe. Mais par le plus grand malheur du monde, il est arrivé que rien de tout ce que nous avions imaginé ne s'est trouvé praticable à cause des préventions et des engagements qui, à vous parler sincèrement, et en veritable amy, ont eu plus de part aux résolutions que le véritable interest.

Il s'en trouve deux dans cette affaire, et il devoit n'y en avoir qu'un. C'est celuy de l'Eglise. On y en ajoute un autre que je voudrais qui n'y fût pas. C'est le point d'honneur. Je ne l'attribue point aux chefs que je respecte trop pour les croire blamables. Je ne l'attribue qu'aux conseillers, mais cela

(1) Denis-François Le Bouthillier de Chavigny, fils d'Armand-Léon, comte de Chavigny et d'Elisabeth Bossuet. Docteur de Sorbonne et vicaire général de son oncle, l'évêque de Troyes, il lui succéda en 1699. Il devint archevêque de Sens le 24 juin 1718 et mourut le 9 novembre 1730.

revient au même quant à l'effet. D'un costé donc on veut que la Constitution soit reçue non seulement avec soumission et sincérité, mais encore d'une manière qui humilie. De l'autre on veut bien la recevoir sans dilliculté, mais on veut qu'il paroisse, de l'aveu même du Saint-Siège, qu'on a eu raison de s'y opposer precedemment, et quoyque de part et d'autre on ne veuille point avouer ces motifs, ils sautent neantmoins tellement aux yeux de tout le monde que ceux qui ont la charité de n'en vouloir rien croire se trouvent seuls de leur opinion.

D'abord écartant de mon esprit toutes ces réflexions offencantes et ne regardant que le bien de la chose, je me trouvay d'accord avec notre saint Pape, qui ne souhaitait rien avec tant d'ardeur que de mettre la paix dans l'Eglise. Compatissant aux infirmités d'un chacun mais ne les prenant point pour règle de sa conduite, il forma luy meme un projet dans lequel il croyait d'une part exiger de M. le cardinal de Noailles toute la satisfaction nécessaire, mais rien au delà et de l'autre il luy fesoit espérer toutes les consolations dont le diocèse de Paris sembloit avoir besoin. Ce projet me fut confié. Je l'envoyay suivant mon devoir à la Cour. Aussy tost un courrier m'arrive avec un memoire fulminant contre tout ce qu'il contenoit. J'eus ordre exprès de le communiquer sur le champ à Sa Sainteté, qui depuis quelques jours fesoit examiner à ma prière les articles proposés par M. le cardinal de Noailles dans une congrégation de cinq cardinaux. Ce mémoire fut accompagné de cent lettres particulières pour animer tout le Sacré Collège contre le projet. Ce qui fut fait avec tant de bruit et d'eclat qu'il fut impossible de l'exécuter dans le moment même qu'il alloit réussir. Le Saint Office excité par nos prélats s'empara de l'affaire et declara sur leur avis qu'on ne pouvoit en conscience reconcilier M. le cardinal de Noailles, à moins qu'il n'acceptât purement et simplement, et ne réprouvât en termes exprès tout ce qu'il avoit dit, fait ou écrit contre la Bulle, sur tout dans son Instruction pastorale de 1719.

Il reçut avec déplaisir cette nouvelle et se deffendit d'ajouter ces termes rigoureux au projet du Pape qui les avoit évités. Il prétendit que la Cour et le Parlement ne les permettroient pas. La Cour cependant ne voulut pas s'expliquer là dessus et tint ferme pour ne rien permettre qui ne fût au goût du Saint-Office.

Je representay que les Papes n'étoient pas toujours obligés à consulter ce tribunal dans les matières dogmatiques, qu'il étoit même dangereux pour la France d'établir cet usage. On me crût et on m'ordonna de ne demander qu'une Congrégation de Cardinaux, de Prélats et de Théologiens; bien entendu que le Pape ne feroit rien sans elle, ny de son chef; parceque les deux tiers du Clergé de France étoient résolus à s'élever contre tout ce qui ne seroit pas revetu de cette autorité pleinement apostolique. J'obéis et le Pape me promit de s'y conformer.

Je fesois mes efforts pour engager M. le Cardinal de Noailles à qui je n'avois plus la permission d'écrire directement à présenter un nouveau projet d'acceptation moins dur que celui qu'on demandoit, mais plus fort que celui auquel il avoit consenty, pour essayer de le faire agréer. Il perdit beaucoup de teins à delibérer, ses gens le flatèrent de trop d'esperances, il

tomba dans la dernière assemblée du Clergé pendant laquelle nos esprits échauffés de Rome, qui craignoient tout accommodement ne manquèrent pas d'écrire à ceux de Paris une fausseté insigne pour allumer un nouveau feu. Ils manderent qu'on avoit vu sur la table du Pape une Bulle toute prête et dressée par M. Fontanini qui déclaroit les 12 articles de foy et condamnoit toutes les opinions contraires et que cette Bulle adressée aux Dominicains comme le premier Bref devoit être publiée à Paris avant qu'il parut aucun mandement de M. le cardinal de Noailles. Tout étoit inventé d'un bout à l'autre, mes depeches depuis longtems en fesoient assés voir l'impossibilité ; cependant la Cour me dépêche un nouveau Courrier avec une lettre de MM. nos cardinaux au Pape, qui s'opposoient fortement à ce monstre qu'on s'étoit formé pour le combattre ; et le Roy m'ordonna de demander incessamment que la Congrégation fut assemblée. Cela fut fait, et vous avés vu sa décision.

Quoyque les termes du Saint-Office y aient été adoucis, M. le cardinal de Noailles n'en a pas été plus satisfait que des premiers. Il a fait les mêmes objections, on luy a fait les mêmes réponses, et, quant aux articles, comme cette Congrégation avoit dit qu'ils ne pouvoient être donnés ny promis avant la publication du mandement de peur que cela ne parût un marché fait avec luy, il soutint qu'il ne pouvoit ramener son diocèse ny revenir luy-même sans avoir auparavant un Bref qui les approuvât ; car il ne s'agissoit pas, comme ont dit et publié ses adversaires, de donner ces articles pour règle de foy, mais seulement de dire qu'ils n'avoient pas été condamnés par la Constitution. La Cour s'est opposée à cette demande, j'ay eu ordre d'empêcher qu'elle ne fût écoutée, et voilà ce qui a rompu tout accommodement.

Vous voyés bien, Monsieur, par cette histoire douloureuse que tout projet qui a pour fondement la déclaration des 12 articles, je ne dis pas donnée mais seulement promise avant la publication du mandement est tout à la fois contraire au sentiment de la Congrégation, du Sacré Collège, du Clergé de France, du Roy même, et que par conséquent, il ne peut réussir. On est persuadé que c'est dans l'unique vue de triompher que les appellants les veulent avoir d'avance, pour pouvoir dire qu'ils ont si bien fait par leur résistance inébranlable que Rome a été enfin contrainte de plier sous eux. Quand il seroit donc vrai que l'on put convenir avec M. le cardinal de Noailles des termes de son mandement, il ne le sera jamais qu'on puisse luy donner la déclaration qu'il exige, avant que ce mandement soit publié.

Voyant les choses dans cet état, je conseillay d'abord qu'il tachât de voir avec M. le cardinal de Fleury comment il pourroit faire pour s'accommoder, parceque s'ils pouvoient parvenir à s'entendre, il seroit moins difficile de faire approuver icy ce qu'ils auroient conclu, mais j'apprens que leurs conférences n'ont point eu de succès par les mêmes raisons qui ont toujours fait et feront toujours échouer cette paix tant désirée. M. le cardinal de Noailles ne m'a point seu bon gré de luy avoir parlé sincèrement sur l'une et sur l'autre difficulté. Mais je n'ay pu dire que ce que je voyois. Et quand on connoit certainement qu'une chose est impossible, faut-il tromper son amy, plutôt que le désabuser ? Tout se peut faire quand

on suit les règles et rien quand on veut s'en écarter. Je vous demande pardon à mon tour de la longueur de cette lettre, mais je n'ai pu l'abréger, et je vous supplie de la regarder comme une preuve de l'estime, de la confiance et de l'attachement avec lequel je vous suis, Monsieur, plus absolument dévoué que personne du monde.

Le cardinal de POLIGNAC (1).

Reprenons les billets à Rothelin. Ils nous révèlent que le cardinal était renseigné sur l'acharnement de ses ennemis, qu'il songeait à ce moment à un rappel possible mais qu'il avait le ferme propos de ne pas « tendre le cou vers le couteau » qui de vait l'égorger.

24 octobre 1726.

Il est vray, mon tres cher abbé, que depuis deux mois vous m'exhortés toujours à demander mon congé. Si vous m'aviés d'abord cité M. le comte de Morville pour auteur de ce conseil, je vous aurois bien plus tôt répondu. Son nom me sera toujours cher et son avis toujours respectable. Je connois par experience la bonté de son esprit et de son cœur. Il ne m'a point encore écrit à ce sujet la lettre dont vous me parlés; je l'attens pour luy exposer avec confiance tous mes scrupules, et pour savoir ensuite s'il persistera dans le même sentiment. Car je ne suis pas indocile, Dieu m'en préserve, mais pour les choses qui me regardent personnellement, je suis toujours bien aise, avant que de me déterminer, qu'on écoute un peu mes raisons.

Vous me parlés plus clair que vous n'aviés encore fait sur les veritables motifs qui portent le gouvernement à vouloir de gré ou de force que je quitte mon employ de Rome. Je vous avoue que je n'en suis pas mediocrement surpris. Si on me disoit : vous avés desobey formellement aux ordres du Roy; vous n'avés rien obtenu de tout ce qu'on vous a fait demander; vous avés deshonoré le nom françois, vous vous estes brouillé mal à propos avec le Pape, ou avec ses ministres, je tacherois de me justifier si je le pouvois; mais je ne serois point étonné que dans cette prévention, ceux qui tiennent le timon des affaires me chassassent d'icy comme un mauvais sujet. Mais pendant que je reçois presque tous les ordinaires des marques d'approbation sur ce que je fais et nommement aujourd'huy sur le chapitre le plus delicat, il est étrange qu'on me dise : on ne veut point de vous, on ne vous employera jamais à rien; vous ne pouvés plus servir le Roy qu'en ne le servant point du tout; on vous regarde comme un ministre dangereux à l'Etat et à l'Eglise. Pourquoi ? C'est que, dit-on, vous avés fait peur à des furieux, à des Ennemis declarés, qui crient Tolle sur vous. Il faut bien vous sacrifier à leur rage, en conservant néanmoins pour le bien que vous avés fait et le mal que vous avés empeché, une reconnoissance parfaite. Quoi ! un Ministere annoncé pour être tout de vertu, tout de justice, tout de moderation commence par se prêter à des furieux ? Cela passe la vraysemblance.

(1) Archives de la Loire, fonds Chaleyer, 4103.

Il y a plus, dit-on. Vous ne sauriés être dans un Conclave. Ayés bien fait, ayés mal fait dans le dernier, soyés capable ou non de bien faire dans un autre, ayés du zèle et de la connoissance, n'en ayés pas ; tout cela est indifférent pour le service. La gloire d'un tel en souffriroit, il faut bien la contenter, quelque chose qui arrive. Par ces deux belles raisons d'Etat, il s'ensuit que pour toute récompense, je seray victime de la fureur et de la vanité. Ne nous flatons point, à bien prendre l'esprit de votre lettre, voilà, mon très cher abbé, la véritable situation des choses.

Vous n'avez pas oublié que je n'eüs pas plutôt l'archeveché d'Auch, que le bruit de mon rappel ignominieux se répandit partout, et qu'il vint me troubler dans ma retraite de la Chartreuse. Quoique j'y fusse occupé de toute autre chose, je ne laissay pas d'y être fort sensible. J'en écrivis naturellement à M. de Morville, qui me répondit que j'étois bien bon de m'amuser à ces vains discours, et que je devois les mépriser autant que ceux qui en étoient les auteurs. Ils n'ont pourtant pas cessé depuis, ces discours, et les voilà verifiés à la lettre, sans avoir rien perdu de leur ignominie.

Cela est bien facheux, me dites-vous, mais au moins sauvés votre gloire. Et comment voulés-vous que je la sauve avec l'affront le plus signalé qui fut jamais ? En avançant le cou vers le couteau qui doit m'égorger ? Ce n'en est pas le moyen. Deux sortes de gens m'entendront dire que c'est moy qui ay demandé mon congé ; les uns qui ne seront pas au fait, me reprocheront de quitter volontairement le Pape et le service ; les autres qui sauront la vérité, se moqueront de moy. Que gagnerois-je donc à ce déguisement ?

N'en mêlons point dans nos démarches. Qu'on me rappelle sans tant de mystère si on le veut, et je pars dans le moment. Veut-on que ce rappel ayt un air de disgrâce, je l'avoueray sans rougir, parceque je ne croy pas l'avoir mérité. Veut-on qu'il n'ayt point l'air de disgrâce, qu'on ayt la bonté de faire pour moy quelque chose qui marque au public qu'on est satisfait de ma conduite. Quand je dis pour moy, ce n'est pas pour ma personne, c'est pour ma famille que j'aime plus que moy. Alors tout est bon, soit qu'on paroisse m'accorder mon retour, soit qu'on paroisse me l'ordonner, parceque mon honneur est à couvert par cette preuve authentique. C'est à cet honneur que je suis attaché, ce n'est point à Rome.

Vous trouverez icy bien des choses repetées de ma dernière lettre ; mais cela vous fera voir combien elles sont imprimées dans mon esprit. J'espère qu'elles pourront faire aussy quelque impression sur le vôtre et qu'au moins vous ne condamnerés pas ce sentiment. Adieu, mon tres cher abbé, je vous embrasse de tout mon cœur.

31 octobre 1726.

Vous avez vu, mon tres cher abbé, que j'avois profité de cette espece de repos qu'on croit au moins trouver dans les villegiatures pour faire mes reflexions sur l'article de mon retour en France et pour vous les envoyer. J'avoue qu'avant l'ordinaire dernier j'étois sur les motifs qui portent mes bons amis à me le conseiller, dans une obscurité plus grande que celle

où je me suis trouvé depuis, quoyque le soupçon me les fit entrevoir. Mais j'avoue aussy que cet éclaircissement de plus ne m'a pas encore tout à fait persuadé que je puisse avec honneur jouer une comédie dont personne dans l'Europe ne sera la dupe. Je vois dans tout cecy tant de mystere que je n'y comprends rien. Comme l'oracle que je vous avois prié de consulter ne m'a point encore écrit luy même la dessus, souffrés que j'attende sa lettre avant que de prendre une résolution finale sur un point si délicat.

Il est donc étably dans le Clergé comme un fait incontestable que j'ay risqué l'Etat et la Religion. Je serois bien piqué de cette calomnie, si vous ne disiez qu'elle vient de gens furieux qui font néanmoins le plus grand nombre. Le P. Aubrée m'écrivit de Lyon qu'un Capucin luy avoit dit la même chose. C'est apparemment un des disciples de Poirier. Mais il resulte de là que je ne puis partir d'icy dans les conjonctures présentes, sans qu'il soit notoire à tous que c'est comme tel qu'on me rappelle. Or sur cela je n'entends nulle raillerie, et si on ne veut pas mettre mon honneur à couvert, je le defendray, bien loin de donner les mains au moyen qu'on veut prendre pour me l'oter. Comme je say tres bien qu'il n'y a que le fanatisme qui puisse blamer ma conduite, je n'auray pas beaucoup de peine à le confondre par raison. Mais il faut pour cela m'attaquer à force ouverte, et non par de meprisables souter-rains où je suis incapable d'entrer.

Il est vray que la conduite de l'archeveché n'est pas concevable. Aucun de ceux qui le favorisent icy, ne veut avouer qu'il y ayt part. Mais qui que ce soit, il ne pouvoit faire une chose ny moins sensée ny plus reprochable. On dit encore que la tentative doit se renouveler, mais j'y veille, et je suis bien persuadé qu'elle ne reussira jamais. Eh, mon Dieu! que ne va-t-on droit au but, simplement, rondement et sans detour dans les affaires de cette nature!...

Après avoir fait part, le 8 mai 1727, à Rothelin de ses inquiétudes au sujet de la santé de ses deux neveux (1), le cardinal ajoute :

N'est-il pas bien agréable, pendant que j'ay la mort au cœur sur cette dangereuse maladie, d'essuyer encore tous les jours de nouvelles tracasseries

(1) Scipion-Sidoine-Apollinaire-Gaspard-Armand XX, frère aîné du cardinal, avait eu de son second mariage avec Françoise de Mailly (1709) trois enfants :

Louis-Heracle-Melchior-Armand, né en 1717; François-Camille, né le 17 novembre 1718; Denis-Auguste, né en 1721.

Il s'agit sans doute ici des deux premiers que connaissait bien Rothelin. Le 21 août 1726, Polignac, qui vient de souhaiter à l'abbé « le bon *comple anos*, c'est-à-dire l'abbaye de feu M^r d'Agde », et de le féliciter de son esprit de résignation « car s'appeler d'Orléans, avoir 35 ans, et n'avoir rien avec, si ce n'est du mérite comme 70 est une combinaison qui peut impatienter le plus grand philosophe » — ajoute, entre autres détails : « Vous êtes bien bon d'être allé voir mes neveux danser à la Tragédie. J'ay peur qu'ils n'ayent rien fait qui vaille, mais vous vous serez dedomagé par la Compagnie et je ne vous plains pas. » (*Documents d'histoire*, 1913, p. 463-5).

de toutes les cabales du monde. Il n'y en a pas une qui ne prenne en gré de m'offenser et de vieux amis s'en mêlent pour faire voir ce que peut cette renesie qui étouffe la raison, la justice et tous les sentimens d'amitié...

Voilà donc l'*Apologie* imprimée (1). Est-il possible qu'on soit assés peu sincère à l'Archeveché pour le desavouer ? On oublie donc qu'il y a plus d'un an qu'on a menacé de le faire. Et n'en avons nous pas vu le précis dans la lettre signée au P. Graveson ?

Les mêmes faits inventés ne s'y trouvoient-ils pas ? N'y mettoit-on pas sur mon compte ce que je n'ay jamais écrit ny fait écrire, mais ce qu'on aimoit à dire pour flater. En conscience, est-il permis de parler du Pape sans la permission et de la Cour et de tant d'autres ? Si ce n'est que pour cela qu'on demandoit des promesses et des lettres, on a bien fait de ne rien écrire, et de ne rien promettre, puisqu'il n'en résulte que d'être timpanisé. Or cet écrit ne demeurera jamais sans fletrissure et sans replique, et ne sera-ce pas un honneur pour ceux qui l'ont composé, quand le public verra de veritables secrets violés, des amis maltraités, tant de faussetés avancées et tant de verités supprimées. Les hommes font horreur.

Le 15 mai, il revient sur le sujet :

Je n'ai point trouvé moins beau ni moins solide le raisonnement que vous faites sur la malheureuse relation qui vient d'arriver imprimée et qui fait bien autant de bruit à Rome qu'à Paris. Tout y est en feu contre celui qu'on en croit l'auteur et qui pourroit bien n'en être pas quitte pour le simple desaveu. Comme il n'est pas douteux que cet ouvrage, semblable à l'embrasement du temple d'Ephese, n'a été fait et publié que pour tout rompre dans le tems où l'on travaille à renouer tout, il est fort à craindre qu'il ne réussisse dans son dessein et tout ce que je puis faire est d'avertir du panneau afin que, s'il se peut, on n'y donne pas. Pour moy, vous avés raison de croire que je ne gateray point l'intérêt public par mon intérêt particulier, et que je n'imiteray pas ceux qui affichent la sainteté pour exercer plus sûrement tout ce qu'il y a de contraire à l'Evangile et même à la morale payenne. On pourroit faire un parallele sur cette piece qui vaudroit bien celui qui a paru, et qui couvriroit de confusion les Jansenistes à leur tour. Dans mes principes qui sont, Dieu mercy, fort differents, je ne reveleray point des secrets qui m'ont été confiés, je n'agiray point sans l'ordre ni l'approbation de la cour. Je ne diray point d'impostures, je ne tairay point de verités essentielles ; je ne tromperay, je ne trahiray, je n'egorgeray personne. Mais avec toutes ces précautions auxquelles je suis incapable de manquer, ne me sera-t-il jamais permis de me defendre, quand je suis si violemment et si

(1) Nous n'avons pu mettre la main sur l'impression ici visée, et nous ne croyons pas qu'elle existe dans l'important Recueil sur la Constitution *Unigenitus* de la Bibliothèque nationale (2 vol. in fol. F. 20947). Cette reunion comprend entre autres quelques lettres du cardinal indiquant que Louis XIV ne semble pas avoir été toujours satisfait de son chargé d'affaires.

méchamment attaqué. Faudra-t-il conclure de mon silence un consentement tacite ou même une conviction? Voyés ce qu'on m'écrit déjà par l'extrait que je vous envoie. C'est un anonyme, il faut le mépriser. Bon, si tout le monde le méprisoit, mais combien de gens le croiront-ils? à moins que la Cour elle même qui sait tout, n'ait la bonté de rendre un témoignage public et authentique de la fausseté de la plupart des faits qui luy sont tous connus, et de ma parfaite innocence. Quoy, on souffrira que des eccrivains à gage me fassent parler comme un fou parce qu'il le sont eux-mêmes, et je ne pourray pas dire qu'ils en ont menty et qu'il y a deux ans que je proteste contre leurs mensonges. M. de Morville vous a très bien parlé, mais cela ne suffit pas pour instruire la France. Tout cecy n'est traité que superficiellement et à la hâte. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous en promets davantage.

22 mai 1727.

J'ay relu cette belle Relation, digne produit de la morale severe, qui ne connoit pas les premiers principes de l'honneur ny de la simple probité. J'y ai trouvé 96 endroits à relever, et autant de qualifications à leur donner quand en contient la bulle *Unigenitus*. Entre ceux là est celuy que j'ay *fait mander* que je ne craignois point la lettre de M. le cardinal de Bissy. Je m'étonne que l'auteur ne dise pas que je l'ay mandé moy-même. Non seulement je ne l'ay jamais dit ny pensé, mais j'ay dit tout le contraire à ces flateurs de M. le cardinal de N. qui ne cessoient de luy renverser l'esprit par leurs mensonges. Ils vinrent me dire cette impertinence. J'allay à la source, je trouvay qu'il n'y avoit pas un mot de vray, je les en avertis. Ils ne laisserent pas, comme vous voyés, de l'écrire et de le persuader à l'archevêché. On y vouloit si bien que cela fût, que ma niece (1) pourra vous dire qu'elle n'en put jamais des abuser ceux qui luy en parlèrent. On luy dit que je niois ce fait mais que je ne savois pas tout, et que les affaires alloient mieux que je ne pensois. Voilà comme ces beaux Messieurs ont toujours pris plaisir à se tromper eux mêmes, et à preferer des moines ignares ou brouillons aux honnêtes gens qui ont voulu les conduire par la bonne voye. Je les ferois rentrer en terre si j'étois aussy temeraire qu'eux, mais je ne hazarde rien sans être assuré de l'approbation de la Cour. C'est à elle qu'ils en veulent, et ce qu'ils n'osent dire contre elle, ils le disent contre moy. Ils savent pourtant que j'ay commencé, il y a plus de 18 mois à donner le dementy à toutes les impostures dont ils étoient la duppe. Mais ils vouloient continuer à l'être, et me preparoient ce trait de leur façon comme ils firent en 1714. Dieu me vengera de ces vilaines gens...

(1) Il ne peut être question ici d'une nièce du cardinal qui n'en avait pas encore à ce moment puisque ses neveux, les fils d'Armand XX de Polignac, devaient se marier seulement, l'aîné le 16 décembre 1738 et le cadet le 9 décembre 1742. — mais probablement d'une parente de Rotheim avec laquelle Polignac était en relations d'amitié. peut-être sa sœur aînée, la comtesse de Clere. Le cardinal termine souvent ses lettres à l'abbé de Corneille par un affectueux souvenir à la « très chère niece ».

29 mai 1727.

Je vous ay mandé que mon intention n'étoit pas de suivre mon juste ressentiment à l'étourdie sans la permission de la Cour, à qui je devois le respect de ne rien donner au public, par devant qui on me cite, qui ne fut de son aveu et par son ordre. Cet aveu et cet ordre sont arrivés, même avant qu'on y scut mon impatience. De sorte que je vais travailler à refuter cet Ecrit, dont M. le cardinal de Noailles ne desavoue que la publication, asseurant au reste que tout ce qu'il contient est veritable. Dire cela, c'est l'avouer, et le dire à tous, c'est le publier. Il ne s'agit donc plus de combattre un anonyme ; c'est un auteur bien grave qui se déclare, comme tout le monde le voit bien. S'il luy déplaît que je mette au jour toutes les verités qu'il déguise, et que je donne le dementy à tous les mensonges qui s'y trouvent, qu'il ne s'en prenne qu'aux fripons ou extravagants qui l'ont trompé. Ce n'est pas moy qui romps le silence ny qui revele les secrets de l'amy. Je proteste contre un procedé si perfide, et je ne feray que me defendre.

19 juin 1727.

Il paroît un nouvel ecrit que je n'ay point encore pu voir, mais que vous auriez eu la bonté de m'envoyer si vous aviez été à Paris. On dit que j'y suis encore plus mal traité que dans le premier sur lequel il se fonde. Vous voyés donc que toutes sortes de bêtes se jettant sur moy, il faut bien que je me défende et que je fasse feu des deux bordées, afin qu'il n'en soit plus parlé. C'est un conte de dire que personne ne défend la Relation ; je vous ay mandé que M. le c. de Noailles en soutenoit la verité, quoy qu'il niât d'en avoir ordonné l'impression. Grand Dieu ! se peut-il faire, après tout ce que vous savés, qu'il dise que tout est vray dans cet infâme libelle ! Et c'est ainsi qu'il partoît pour l'autre monde. N'auroit-on pas le droit de luy dire, malgré l'apparence : *De Jove quid sentis?*

Ceux qui vous ont dit que la Cour desiroit de moy une réponse vous ont dit vray. Vous voyés que la Cour a raison. Il n'est pas juste que le mensonge et la noirceur triomphent impunément de l'innocence et de la verité.

3 juillet 1727.

Il semble que la paix du monde ne fasse qu'allumer la guerre de l'Eglise. On dit que M. le cardinal de Noailles demandoit si je n'aurois pas bientôt satisfaction de M. de Gamaches. Il ne songe pas luy-même à l'offense qu'il m'a faite. Chacun d'eux croit s'en tirer par de miserables défaites qui font pitié. C'est la ressource de tous les gens qui ont tort. Que n'y a-t-il un Tribunal où l'on juge des procedés ! J'y gagnerois souvent ma cause.

10 juillet 1727.

Quant à ma réponse, le sort en est jetté, la besogne même est fort avancée, et sans les autres occupations qu'il faut suivre journellement, elle seroit achevée. C'est un récit candide, où je dis : *est est, non, non*, mais je dis tout, et fais sortir des tenebres ce qu'on a malicieusement dissimulé. Pour les reflexions, je ne les laisse point faire au lecteur, et je me plains hautement

d'une perfidie, d'une ingratitude, et d'une mauvaise foy qui n'ont point d'exemple parmi les payens. J'ecris piqué, il est vray, mais je ne dis rien que je ne prouve, et je ne marchande point le dementy quand on ment, parce qu'on ne m'a pas marchandé. Il semble que ces M^{rs} les reformateurs du genre humain, vray pharisiens, et par conséquent *genimina riperarum*, ayent regardé mon honneur commē un de ces anciens proscrits qu'on pouvoit assassiner impunément. Et où est-ce qu'ils ont pris qu'il estoit proscrit? Je leur feray bien voir qu'il est encore tout entier malgré eux. Il semble que je sois le seul au monde qui ne puisse vivre comme les autres à l'abry des loix divines et humaines, et parce qu'ils ont vu que je m'etois fait beaucoup d'ennemis pour eux, ils ont cru pouvoir se tirer d'affaire en me sacrifiant. Je ne suis point né pour être leur victime, et quand je ne gagnerois autre chose que de les faire connoître au public où ils m'ont provoqué, je ne me repentiray point d'avoir servy des ingrats. L'extérieur cache les hommes; ce sont les œuvres qui les demasquent, et il faut que l'esprit de party soit bien envenimé dans Paris, puisqu'il ne s'est pas soulevé contre la trahison manifeste.

24 juillet 1727.

Je ne vous dis pas, mon très cher abbé, que ma réponse ayt du succès, il dépend des préjugés où seront ceux qui la verront. Mais je say bien que s'il reste encore dans le monde quelqu'un qui aime la droiture et la verité, il sera satisfait. Pour les autres, qui pourroit les contenter? Si on ne dit mot, ils blament à coup sûr, et disent qu'on est convaincu; si on parle, ils disent qu'on a tort d'avoir parlé. Encore faut-il, si l'on peut, mettre les honnêtes gens de son côté. La plupart de mes amis qui aimeroient mieux que je gardasse le silence ne savent ny les bonnes raisons que j'ay à dire pour ma justification, ny les preuves que j'ay en main. Ils croient qu'il y a bien des choses vrayes dans la Relation et peu de fausses. Je vous assure que tout y fourmille de faussetés, et que le vray même y est tout deliguré.

Quant aux observations, s'il n'y avoit que ce vous y avés remarqué je n'aurois rien à dire, mais relisés la et vous trouverez que je ne suis pas moins offensé par cet ouvrage que par l'autre. En un mot toute cette affaire a été malicieusement obscurcie; il faut qu'elle soit mise dans son jour, si ce n'est pas pour les gens de notre age, ce sera pour la posterité.

21 août 1727.

Je suis bien aise, mon très cher abbé, qu'enfin vous ayés compris la nécessité de ma réponse, et que vous en approuviés le plan. Il déplaîra sans doute a bien des gens, parceque *l'est est, non non* déplaît aux trois quarts du monde. Mais il ne faut pas laisser pour cela de le dire quand on y est forcé par l'impudence et la mauvaise foy. Je me taisois, et me laissois mâtiner par les mauvais discours de gens qui sont toujours hors d'eux mêmes et à qui la passion ne laisse jamais le tems ny la volonté de réfléchir. Il n'y avoit qu'à me laisser dans mon silence. Content d'avoir bien fait et de n'avoir rien à me reprocher, j'aurois laissé les autres dans le repos qui n'auroit pas été celuy de conscience. La rage d'élever son honneur sur la ruine de tous les autres et

des loix divines et humaines a fait écrire, et on m'a choisy comme le but de tous les traits parceque j'étois celui à qui on étoit le plus obligé : tant de noirceur ensemble merite d'être confondue. Mais, dites vous, le public verra-t-il ce miroir de verité? Je l'espère, et pourquoy non? Quel intérêt auroit la Cour à supprimer ce qui peut la choquer en aucune maniere? J'ay suivy ses ordres, elle a eu de bonnes raisons pour me les donner. M. le cardinal de N. en auroit eu de bonnes aussy pour suivre mes conseils. Vous savés tous ceux que je lui ay donnés, je les aurois pris pour moy-même, si j'avois été à sa place, et pourquoy ne permettroit-on pas au public de les savoir? Pourquoy voudroit-on luy laisser croire que les folies qu'un p. Graveson, un p. Court et tant d'autres luy escrivoient pour le flater, venoient de moy, quand je me plaignois moy-même de la credulité dont il les honoroit? Quel profit auroit la Cour à laisser dire dans Paris et dans Rome que j'ay pris ou donné les Caux-Ottobon et Falconieri pour des partisans du Cal de N. qu'ils sont toujours détestés? Ces fables et plusieurs autres feront voir au contraire que pour tromper ce Cal il ne falloit que l'encenser, et que le premier venu étoit bon pour luy persuader tout ce qu'il desiroit, pourvu qu'il ne contrariât point ses idées, au lieu que le plus honnête homme et le meilleur de ses amis luy devenoit odieux dès qu'il disoit la verité. J'ay donc lieu de croire qu'on me laissera lire, et voilà ce que je voulois vous dire, mon très cher abbé, en vous embrassant de tout mon cœur.

Le projet, affirmé avec une netteté aussi persistante, ne fut pas réalisé. Encore que l'on comprenne parfaitement l'état d'esprit du cardinal en présence des attaques dont il était l'objet, et son désir d'y riposter, on est surpris de constater qu'il jugea que mieux valait le silence et qu'il s'y « résigna » (1), se contentant de suivre les dernières convulsions de cette lutte sournoise.

A cet égard, l'abbé Dorsanne paraît avoir raison lorsqu'il reproche à Polignac son dilettantisme excessif :

« Dans les affaires, les lueurs d'espérance les plus légères étaient pour lui des assurances sur lesquelles il s'appuyait aussi tranquillement que s'il eut eu dans sa main la conclusion de l'affaire ; il parloit avec tant d'éloquence et de brillant qu'il croyoit toujours avoir persuadé ceux qui ne l'avoient pas contredit ; étant naturellement bon, droit et vrai, il ne se défiait de personne et s'ouvrait volontiers à tous les Italiens qui venoient le pomper ; il n'avoit de suite dans l'esprit ni dans la conduite ; une conversation aimable et brillante, un amusement d'esprit, une fête, un rien lui faisait oublier les affaires les plus solides ou le mettoit hors d'état

(1) Cf. *Documents d'Histoire*, 1911, p. 279.

d'y penser, d'en creuser les suites, les obstacles, les ressorts, les manœuvres de ses adversaires qu'il ne craignoit jamais par un excès de confiance ; il n'étoit jamais pressé de finir, il en manquoit souvent le moment favorable, persuadé qu'il retrouveroit toujours quand il voudroit ; il accorderoit tous les délais que l'on souhaitoit pendant lesquels il demeurait tranquille et ses adversaires travailloient ; il n'avoit point du tout le don que saint Paul appelle *Discretio spirituum*, se confiant aussi volontiers et peut-être même plus volontiers à M. Mazella qu'au père Gravezon, parceque le premier avait une conversation qui le réjouissoit et que celle du second étoit trop sérieuse. En un mot, il étoit visible que le cardinal ne savoit mettre dans ses affaires que beaucoup d'esprit et qu'il en avoit jusqu'à ne manquer jamais de raisons, de tours de pensées qui lui persuadoient que lorsqu'une affaire manquoit, ce n'étoit jamais par sa faute, et ce qui étoit le plus fâcheux, c'est qu'y ayant plus de personnes qui se contentent de mauvaises raisons dites avec esprit que de raisons solides, il les persuadoit aussi facilement qu'il s'étoit persuadé lui-même. D'ailleurs on l'aime et par là il gagne bien des gens qui ne veulent jamais que leurs amis aient tort (1). »

Le 6 novembre 1727, le cardinal s'entretenait des événements avec Rothelin :

J'ay vu la lettre écrite par M. de Senez à un de ses chanoines, depuis la sentence prononcée contre luy. J'avois peur qu'il ne fit davantage, et qu'il ne mit plus de feu aux étoupes. On en sera quitte à bon marché s'il reçoit et subit son jugement avec modération (2). Mais je n'ay pu m'empêcher de faire une remarque sur un endroit de cette lettre où il dit encore que par la Constitution la grâce efficace est condamnée. A quoy servent donc et le Bref et la Bulle en faveur des Dominicains qui disent tout le contraire ? M. le cardinal de Noailles mandoit icy qu'il étoit sur d'être suivi par tous les Evêques appelants (excepté un seul qui n'étoit pas M. de Senez) si on luy donnoit les

(1) Journal de M. l'abbé Dorsanne, docteur de Sorbonne, chantre de l'Eglise de Paris, contenant l'histoire et les anecdotes de ce qui s'est passé de plus intéressant à Rome et en France dans les affaires de la Constitution *Unigenitus*. Seconde édition, 1751, tome V, p. 213-214. Dorsanne relate un peu plus loin (p. 362) une histoire de lettres, concernant Fleury et mettant en cause Morville, qui n'est pas à l'éloge de Polignac.

(2) Jean Soanen fut condamné par le Concile d'Embrun le 24 septembre 1727 et fut exilé à l'abbaye de la Chaise-Dieu. Il y séjourna du 22 octobre 1727 au 25 décembre 1740, date de sa mort.

12 articles. Vous voyés bien qu'avec cinquante ils ne seroient pas revenus puisqu'ils ont trouvé le secret de dire que les 12 sont admirables, mais que la Constitution ne vaut rien. Cependant, vous vous en souvenés, ce cardinal qui ne voulait pas se lier au Pape, vouloit que le Pape comptat sur toutes ses paroles. Deux poids et deux mesures, c'est trop de la moitié. A propos de cela, je vous diray que plus je m'enfonce dans la Relation, plus j'y trouve d'ordure. Je ne puis confronter aucune de ses copies avec l'original sans découvrir des friponeries, et le motif qui les a fait faire qui est de jeter à tout moment de la poudre aux yeux, et de cacher le principal ressort de tout le mystère.

L'année 1728 devait amener enfin la conclusion de ce douloureux débat. Le cardinal de Noailles, fatigué, effrayé par l'approche de sa fin et poussé par Fleury, par ses collègues, par ses proches, se décida à « passer le Rubicon ».

(*A suivre.*)

ULYSSE ROUCHON.

PROCÈS-VERBAUX

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE & AGRICOLE DE LA HAUTE-LOIRE

SÉANCE DU 8 JUIN 1949.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. Bergeon, Chaleyé, Dussaud, Eynac, Fabre, Gautheron, Grellet de la Deyte, Antoine Jacotin, Dr Latour, Jean Magne, Martin, Meyer, Dr Paul Olivier, Georges Paul, Valicon, Vidal-Galland, Vignon.

MM. Gibelin, Giraud et Sabatier se sont fait excuser.

En ouvrant la séance, M. le Président prononce une allocution dans laquelle il fait connaître que quarante de nos collègues ont été mobilisés, que plusieurs sont morts pour la France et que beaucoup se sont distingués. M. E. Rioufol mentionne d'abord ceux qui sont tombés au champ d'honneur : MM. le lieutenant BASSET; VICTOR BAUBET; DUFAURE DE CITRES; le capitaine LEOPOLD MAGNE; le Dr DE ROCHELY; FRANÇOIS SURREL. Leurs noms glorieux seront inscrits au tableau d'honneur de la Société et leur souvenir pieusement transmis aux nouvelles générations.

Il indique ensuite ceux de nos collègues qui ont été promus, blessés ou cités. Ce sont MM. Jean Magne, Alphonse Blanc, G. Bonnaure, Chauvin, le Dr A. Latour, le Dr Olivier, Reynaud, Ribeyre, le marquis de Ribains, Rochette de Lempdes, Ulysse Rouchon, Charles Andrieux, Gayetti, Pierre Bonnet, Valicon, le Dr Durand, Jean Vacher.

Un certain nombre de sociétaires ont été atteints dans leurs affections ou honorés dans leurs enfants ou parents. M. le Président le rappelle succinctement.

M. Antier a eu deux fils aux armées ; l'un est mort pour la France, l'autre a été promu officier ; — M. Félix Alirol a perdu ses deux fils dont l'un était officier d'infanterie et avait été cité ; — M. Francisque Bonnet a eu l'un de ses fils qui est mort pour la France ; — M. le Dr Bonhomme a perdu un de ses petits-fils ; — M. Léon Cortial a perdu son frère colonel d'infanterie coloniale mort pour la France ; — M. Gire a eu l'un de ses fils tué au front et un autre blessé ; — M. Grellet de la Deyte a perdu deux de ses fils : le lieutenant Henri Grellet, du 19^e chasseurs à cheval, la première victime de la guerre originaire du département ; le capitaine commandant Gaston Grellet, des spahis marocains, tué en Macédoine ; ils étaient tous deux chevaliers de la Légion d'honneur ; — M. Dussaud a perdu deux de ses fils dont un était pharmacien aide-major de 1^{re} classe ; — M. Félix Pitavy a eu son gendre, M. Boysson d'Ecole, porté comme disparu au début des hostilités.

M. de Mourgues a eu trois fils aux armées ; l'un d'eux est mort pour la France ; — M. Bonneton a eu son frère, nommé capitaine d'artillerie, fait chevalier de la Légion d'honneur et cité ; — le fils de M. Félix Boudignon a été promu officier commandant une section sanitaire automobile ; — M. le Dr Coiffier, dont le parent M. le général Fayolle, commandant d'armées, a eu la brillante carrière que l'on sait, a eu son fils promu officier d'intendance ; — M. Chauvin a eu son fils promu officier ; — les deux fils de M. Gabriel Garde ont été grièvement blessés et cités ; — le gendre de M. Francisque Enjolras, le Dr Milhit, a été fait chevalier de la Légion d'honneur et cité à la suite des bombardements de Paris ; — le gendre de M. Auguste Enjoly, M. le commandant Beaugier, chef de bataillon aux chasseurs à pied, a mérité la croix de la Légion d'honneur, la croix de guerre, celle de Serbie, de Belgique et plusieurs citations après de graves blessures ; son petit-fils M. Philippe Druard et son neveu, M. A. Vidon, ont été faits officiers et ont reçu la croix de guerre.

M. C. Fabre a eu ses deux fils cités à l'ordre du jour et l'un d'eux a été sous-lieutenant d'artillerie ; — le gendre de M. Dorlut, M. Roux, a obtenu la croix de guerre ; celui de M. Eynac, M. Bruchon, a été blessé et fait prisonnier ; — M. Gibelin, maire du Puy, a perdu son fils au front dès le début de la guerre ; — M. Fournery a eu son fils et son neveu promus et cités ; — l'un des fils de M. H. Moulhiade a été promu officier ; — le fils de M. Nicolas, aide-major, a été blessé et décoré de la croix de guerre ; — le frère de M. Georges Paul, M. le capitaine Pierre Paul, a été blessé trois fois, a été cité quatre et fait chevalier de la Légion d'honneur ; — le fils de M. Peyriller a été blessé et promu officier pilote aviateur ; son neveu, M. Félix Maleysson, a été nommé médecin aide-major et a été cité ; — M. Georges Sabarot, beau-frère de M. Pettex, est mort pour la France ; — le fils de M. Félix Terle a été blessé et fait prisonnier ; — le fils de M. Edouard Terrasse a été promu capitaine ; il est titulaire de plusieurs citations ; — le fils de M. Tomasi a été promu lieutenant, a obtenu plusieurs citations et a été fait chevalier de la Légion d'honneur ; — M. Vidal-Galland

a eu son neveu, maréchal des logis d'artillerie, cité et décoré de la croix de guerre.

M. le Président offre aux uns ses compliments, aux autres les condoléances de leurs collègues, puis il salue la mémoire des autres sociétaires décédés depuis 1914.

Ce sont MM. Adrien Lascombe, le Dr Pierre Boyer, André Boyer, le professeur Chantemesse, Paul le Blanc, Barthélemy Braud, Alexandre Gatillon, Picquet, Louis Pascal, Louis Bonnet, A. Cellerier, Pierre Farigoule, Bénézit, Félix Alirol, le Dr Guelle, Rumillet-Charretier, Peyroche, Dubois-Barriol, Régis Falcon, Jules Tuja, Planchet.

Il adresse enfin un souvenir sympathique à ceux des nôtres qui ont quitté le département : MM. Buche, d'Haucour, Gaillard, Marguier, Matte, Trévis, Fourrier et A. Ravoux.

Vœu. — Le secrétaire propose le vœu suivant qu'il motive par un bref exposé :

« La Société Scientifique et Agricole de la Haute-Loire, convaincue que la paix devant terminer la guerre cruelle et barbare qui a ensanglanté la Belgique et la France pendant près de cinq ans doit comporter toutes les réparations équitables aux dévastations commises par l'ennemi ; considérant que l'un des principes les plus fermement établis par le président Wilson est celui de la réparation intégrale des dommages ;

« Attire respectueusement l'attention de MM. les plénipotentiaires alliés sur la nécessité d'introduire dans le texte définitif du traité un article spécial imposant nommément à l'Allemagne et à l'Autriche la cession à la France d'objets d'art français tirés de leurs collections princières ou nationales pour remplacer autant qu'il est possible les œuvres qu'elles ont détruit, et la restitution de celles qui ont été volées ».

Ce vœu, adopté à l'unanimité, sera transmis à M. le Président de la Conférence de la Paix par l'intermédiaire de M. le Préfet de la Haute-Loire.

Projet de publication. — Le secrétaire démontre l'intérêt qu'il y aurait pour les futurs historiens des répercussions de la guerre en province à grouper dès maintenant les renseignements propres à marquer les particularités de la vie du département pendant la période de 1914 à 1919. Ces éphémérides permettraient de garder le souvenir d'événements importants, rapportés dans un certain nombre de publications de conservation malaisée, de les centraliser et de les sauver de l'oubli.

Le principe d'une telle publication est approuvé.

Adhémar de Monteil, évêque du Puy. — M. C. Fabre résume à grands traits la biographie d'Adhémar de Monteil qu'il a écrite d'après la Chanson d'Antioche, rédigée à la fin du xiii^e siècle par Graindor de Douai. Il montre le rôle éminent de l'évêque du Puy au Concile de Clermont (1095), son arrivée à Nicée (1097), sa participation aux combats de la prise d'Antioche (3 juin 1098) et à la découverte de la Sainte-Lance ; enfin sa mort suivie de magnifiques funérailles.

Ce récit figurera dans notre *Bulletin*.

Projet de fusion des Sociétés scientifiques et agricoles du Départe-

ment. — M. le Président expose que, sur la proposition de M. Rouchon, le Conseil d'administration a pris l'initiative de provoquer la fusion des diverses Sociétés du département s'occupant d'objets identiques. Des pourparlers, ouverts dans un esprit de large conciliation, permettront l'étude de la question et prépareront les solutions reconnues nécessaires.

MM. le président, Fabre, A. Jacotin, Eynac, Valicon et Rouchon représenteront la Société Scientifique aux conférences qui vont avoir lieu à cet effet.

Commission météorologique de la Haute-Loire. — M. Albert Baldit, président de la Commission météorologique de la Haute-Loire, fait hommage à la Société du *Recueil des observations météorologiques de la Commission pour 1913*. Les années 1914 à 1918 feront l'objet d'un fascicule spécial, en préparation. Remerciements et dépôt à la bibliothèque.

Candidatures. — Les candidatures suivantes sont présentées :

MM. Laurent Eynac, député, par MM. Vignon et Eynac ; Jean Bouche, par MM. Gautheron et Rouchon ; Valentin Montalban, par MM. Jacotin et Rouchon ; Moulin, par MM. Rioufol et Eynac ; M^{me} Mallon, par MM. Rioufol et Grellet de la Deyte ; Victorin Gerbier, par MM. Vidal-Galland et Eynac ; Langlade, par MM. Eynac et Rioufol ; les docteurs Eyraud et Galland, par MM. Grellet de la Deyte et Georges Paul.

Il sera statué sur ces candidatures à la prochaine réunion.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 4 heures.

Le secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 4 DÉCEMBRE 1919.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. Baldit, Dussaud, Eynac, Falcon, Gautheron, Jacotin, Nicolas, Vessereau, Vidal-Galland, Vignon.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Le Nécrologe de la guerre. Victor Baubet ; — François Surrel. — Le secrétaire général donne lecture des notices qu'il a consacrées à deux de nos collègues tombés au champ d'honneur :

Victor Baubet, ancien élève de l'École des Chartes, archiviste paléographe, bibliothécaire au Lycée Janson-de-Sailly, est l'auteur d'une étude historique et archéologique sur l'abbaye de la Chaise-Dieu. Lieutenant au 98^e, Baubet fut blessé à Carlepont le 16 septembre 1914 et succomba à Paris le 28.

François Surrel, reçu membre de la Société scientifique en 1912, s'était signalé par des études historiques sur le canton de Craponne. Il avait étudié

la vie de Caprais Privat, député à l'Assemblée constituante, et avait écrit la monographie de la Commanderie de Saint-Victor-sur-Arlanc. Incorporé au début de la guerre au 1^{er} régiment d'artillerie de campagne, il partit au front avec le 2^e régiment et fut affecté à la télégraphie sans fil. Au début de 1916, il dut céder aux fatigues du service et fut évacué. Le 23 mai suivant, il décédait à Perpignan.

Bibliographie locale de 1914-1919. A. Les Livres. — Malgré la guerre, la bibliographie locale est riche et variée. Le secrétaire a procédé à un inventaire sommaire des travaux publiés de 1914 à 1919.

En ce qui concerne les livres, il énumère : les ouvrages imprimés dans le département, se rapportant à l'histoire locale; ils sont signés par MM. Rougier, Ed. André, Montalban, de Montmorand, de Bécourt, Descours, G. de Vaux, Rioufol, L. de Romeuf; les ouvrages imprimés dans la région et ayant trait au Velay tels que l'*Histoire du Vivarais*, de Jean Regné, les Mémoires de MM. C. Fabre, Boudon; les livres signés par des compatriotes. MM. René de Planhol, Germain Martin, le R. P. Hugon, J. Tournassus, Jules Romains, Jean des Vignes-Rouges, Louise Faure-Favier, A. Trevis, Mercier; les travaux intéressant notre pays ou nos compatriotes dus à MM. J. Vianey, R. Jouanne, Henry Bordeaux, Léon Prugnard, C. A. Fusil, Vicard, William Martin, le P. Fouqueray, J. Merlant.

Les revues et journaux feront l'objet de communications ultérieures.

Le général Emile Fayolle. I. Les origines. — D'obligeantes communications dues à MM. Canivet, instituteur à Saint-Geney, et l'abbé Fargier, ont permis au secrétaire d'entreprendre dans de bonnes conditions la biographie du général Emile Fayolle, commandant d'armées, grand'croix de la Légion d'honneur, médaillé militaire.

Les premières pages de ce travail sont consacrées aux origines et l'on montre, preuves en mains, que la famille Fayolle vint s'établir à Saint-Geney vers le milieu du xviii^e siècle, tandis que les ascendants maternels du général, les Badiou, étaient connus à Freycenet dès la fin du xvi^e siècle. Auguste Fayolle, père d'Émile, se fixa au Puy, rue Chenebouterie en 1830. Il fut président du Tribunal de commerce en 1877, 1883, 1885, 1887, et maire de Saint-Geney de 1865 à 1908.

La pêche au saumon de la Bajasse. — M. Valentin Montalban présente une étude très complète, curieuse et intéressante, de la pêche au saumon dans l'Allier, aux environs de Brioude, à travers les siècles. S'aidant des notes, documents et conversations de M. Paul le Blanc et de ses recherches personnelles, notre collègue renseigne abondamment sur les qualités culinaires du saumon, sur la pêche à la Bajasse par les chanoines-comtes de Saint-Julien, sur le rôle que tint ce poisson dans les banquets brivadois et sur l'importance commerciale actuelle de la pêche.

Sur le désir d'un certain nombre de membres de la Société, lecture de fragments de ce travail sera donnée à la prochaine réunion.

L'église de Saint-Voy. — Sur le rapport de notre collègue, le Dr Paul Olivier, la Société, apprenant que l'église de Saint-Voy, intéressant monu-

ment rural du XII^e siècle, est menacée de disparition, émet un vœu pressant pour que cet acte de vandalisme soit évité et demande le classement de l'édifice comme monument historique.

Fusion des Sociétés scientifiques et agricoles du Puy. — M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Président de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy l'informant de l'acceptation par ses collègues du principe de la fusion des Sociétés savantes et agricoles locales. La commission spécialement désignée pour l'étude de cette question entrera en pourparlers avec le bureau de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy en vue de la réalisation de cette fusion, déjà acquise en ce qui concerne la Société d'Agriculture, Horticulture et Viticulture de la Haute-Loire. Un rapport sera présenté à la séance de janvier.

Elections. — MM. Laurent Eynac, Jean Bouche, Valentin Montalban, Moulin, V. Gerbier, Langlade, Eyraud et Galland, M^{me} Mallon, présentés à la séance de juin, sont élus membres de la Société. MM. Marin Faure, Barreyre, Monjot, Dillaye sont candidats. Scrutin à un mois.

La séance est levée à 4 heures.

Le secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 8 JANVIER 1920.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL-RIOUFOL.

Présents : MM. Dussaud, Eynac, Fabre, Hector Falcon, Jacotin, Grellet de la Deyte, Meyer, Nicolas, Dr P. Olivier, Georges Paul, Vessereau, Vidal-Galland et Vignon.

Le procès-verbal de la séance de décembre est lu et adopté.

Un favori du Connétable de Bourbon : Joachim de Pompéranc. — A l'article Rochefort d'Ally de son *Dictionnaire historique*, Moréri indique qu'« il y apparence que Pompéranc, possessionné par cette famille au XVII^e siècle, est la seigneurie et le château qui appartenait à Pompéranc, lequel suivit le connétable de Bourbon lorsque celui-ci passa au service de Charles Quint ». M. Georges Paul a étudié la question et le résultat de ses recherches justifie l'hypothèse de Moréri. Non seulement le château de Pompeyranc, situé dans la commune de la Besseyre-Saint-Mary, canton de Pinols, serait bien celui où le connétable aurait momentanément trouvé un abri contre la colère royale, mais les documents consultés permettent d'identifier le fidèle compagnon du duc Charles en qui il faudrait voir probablement un représentant de la famille chevaleresque d'Auvergne, les Drac ou Drag, seigneurs

de Châteauneuf près Saint-Germain-l'Herm, qui fournirent cinq chanoines-comtes au chapitre noble de Saint-Julien de Brioude, et dont les armes (d'or au dragon de sinople armé, lampassé et couronné de gueules) se retrouvent sur le sceau héraldique de Joachim de Pompéranc. Dès 1350, une branche des Drac est établie à Pompéranc et rend hommage au baron de Mercœur. En 1511, Armand Dracons se rend acquéreur des cens de la Besseyre-Saint-Mary; il est le père de Joachim, objet de l'étude de notre collègue.

Né dans ce manoir dont les humbles vestiges sont perdus dans les ravins marquant les confins du Velay, de l'Auvergne et du Gévaudan, Joachim de Pompéranc garda au cours de son existence troublée quelque chose de l'âpreté et des rugosités de sa terre natale. Sa vie n'est qu'une suite d'aventures belliqueuses. Bretteur intrépide et brutal, il se souvient rarement des bienfaits reçus, mais alors sa reconnaissance est totale.

M. Georges Paul le montrera à la prochaine séance.

Les saumons de la Bajasse. — Conformément au désir de ses collègues, le secrétaire général donne lecture des principaux passages de l'étude de M. Valentin Montalban sur la pêche du saumon à la Bajasse.

L'auteur de cette excellente monographie a consacré un premier chapitre à l'ancienne renommée du saumon : le saumon à Paris au Moyen Age; la cuisine au ^{xiv}^e siècle; la place du saumon dans la gastronomie moderne. Il parle ensuite du saumon à Brioude et des pêches des chanoines-comtes; il traite du prix du saumon vers la fin du ^{xviii}^e siècle dans la région et de la hausse de ce prix après la Révolution, quand s'organisèrent les sociétés mangeantes et chantantes dont le souvenir n'est pas perdu à Brioude; les dernières pages constatent la recrudescence des remontées de saumons depuis quelques années et en donnent les causes probables. Des considérations sur l'importance commerciale actuelle de la pêche terminent un travail solidement documenté, agréablement écrit, qui paraîtra dans le *Bulletin* de la Société.

Le Nécrologe de la Guerre : Charles Maurin; Léon Giron; Pierre Farigoule. — Au moment où a éclaté la guerre, le département, la ville du Puy, notre Société venaient de perdre coup sur coup, en moins d'un mois, trois compatriotes qui, dans des champs divers d'action mais avec un égal bonheur, avaient contribué à faire connaître leur pays et qui l'honoraient.

Le peintre Charles Maurin décédait à Grasse à la fin juin, après une longue maladie qui l'avait condamné à une retraite prématurée; M. Léon Giron succombait le 24 juillet et M. Pierre Farigoule le 29.

Les circonstances n'avaient pas permis jusqu'ici de rendre hommage à ces concitoyens distingués; pour eux, comme pour quelques autres, qui seront l'objet de prochaines communications, l'heure est venue de dire ce qu'ils furent, quelle fut leur carrière et ce qui en restera; M. Ulysse Rouchon l'essaie sans autre prétention que d'écrire un peu de l'histoire locale et avec le désir d'être précis, exact et aussi complet que possible.

Fusion de trois Sociétés scientifiques et agricoles du Puy. — Rapport — M. le Président rend compte des pourparlers qui ont eu lieu en ces temps derniers au sujet de la fusion des trois sociétés scientifiques et agricoles du Puy.

Le 7 juin 1919, la Société d'Agriculture, Horticulture et Viticulture du Puy, présidée par M. Vidal-Galland, a décidé d'adhérer à l'initiative prise par notre Société ; le 3 décembre, la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy, présidée par M. d'Arbaumont, a voté également le principe de la réunion en une seule Société. De ce fait, la fusion entre les trois Sociétés agricoles du Puy est acquise et il reste seulement à en établir les modalités.

La première question qui se pose est celle du titre de la nouvelle Société. Afin de prendre en considération le désir exprimé par les collègues de M. d'Arbaumont et dans le but de perpétuer le souvenir centenaire de la Société savante la plus ancienne du département, la commission chargée des pourparlers a été d'avis de conserver ce titre et de proposer le nom de « Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy et de la Haute-Loire ».

La seconde question est celle du siège social. Eu égard à l'importance de la bibliothèque et des collections de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy, aux difficultés actuelles d'un transfert dans un immeuble difficile à trouver ; considérant d'autre part l'impossibilité pour la Société scientifique et agricole de la Haute-Loire de loger cette bibliothèque et les collections dans son propre local, et la faculté d'obtenir deux salles supplémentaires dans la maison où se trouve le siège social de la Société d'A. S. A. et C. du Puy, il est décidé de maintenir provisoirement le siège de la nouvelle Société dans celui de la Société A. S. A. et C. du Puy.

La révision des statuts, l'établissement d'un règlement intérieur nouveau sont à l'étude.

A propos d'une brochure. — M. Grellet de la Beye attire l'attention de l'assemblée sur une brochure récemment publiée par M. le Dr Tardif, de Fournols (Puy-de-Dôme), sur les origines de la famille de Lafayette, dans laquelle de nombreuses inexactitudes peuvent facilement être relevées et qui contient des imputations malveillantes à l'égard de la ville du Puy et du département.

M. Georges Paul est chargé d'un rapport sur le travail de M. le Dr Tardif.

Elections. — Candidatures. — MM. Marin Faure, Paul Barreyre, Monjot, Dillaye, présentés à la dernière séance, sont élus membres de la Société. Il sera statué sur la candidature de M. Gaston de Veyrac à la prochaine réunion.

La séance est levée à 4 heures.

Le secrétaire général,
LYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 5 FÉVRIER 1920.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Sont présents : MM. Baldit, Breschet, Eynac, Fabre, Monjot, Nicolas, Dr Paul Olivier et Vidal-Galland.

En ouvrant la séance, M. le Président adresse à M. Vidal-Galland les félicitations de la Société pour sa récente nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Il rappelle brièvement les services rendus par le nouveau légionnaire à la cause agricole dans le département et les titres qu'il s'est acquis à l'estime et à la considération de ses compatriotes dans les tournées de prime d'honneur et dans l'organisation des concours. La Société scientifique et agricole de la Haute-Loire a bénéficié également de l'activité et du dévouement de M. Vidal-Galland ; le président espère que dans la nouvelle organisation notre collègue continuera à nous aider de son expérience et de son autorité pour le progrès de l'agriculture dans nos montagnes.

« Je vous remercie M. le Président du témoignage d'estime et de vive sympathie dont vous avez bien voulu m'honorer, tant en votre nom personnel qu'au nom des membres de la Société, répond M. Vidal-Galland.

« Je passerai sur quelques mérites que j'avais à cette haute distinction pour ne retenir que le fait de la bienveillance du gouvernement de la République pour un ami dévoué de l'agriculture.

« Permettez-moi à mon tour, M. le Président, de vous adresser mes plus sincères félicitations pour l'œuvre si bienfaisante que vous avez entreprise : la fusion des trois Sociétés d'agriculture.

« Par votre délicatesse et votre esprit de conciliation, vous avez su mener à bien cette œuvre qui ne peut être que féconde, en mettant à profit l'axiome bien connu : « L'union fait la force ».

« Je crois être l'interprète de tous mes collègues en vous disant que vous pouvez compter sur notre dévouement le plus absolu et la meilleure reconnaissance ».

Ces paroles sont chaleureusement applaudies.

M. le Président entretient ensuite l'assemblée des questions dépendant de la fusion des Sociétés, notamment le nouveau siège social et les conventions qui sont intervenues à cet égard, les conditions du déménagement et la vente d'une partie du mobilier, les cotisations. Le président fait enfin part de la détermination de M. Nicolas de se retirer du bureau, pour raisons de santé, et assure notre collègue de la reconnaissante sympathie de la Société.

Un favori du connétable de Bourbon : Joachim de Pompéranc. — M. Georges Paul continue la lecture de son intéressante étude sur Joachim de Pompéranc. Il trace un vigoureux portrait du « dernier grand vassal de

la Couronne », le duc Charles de Bourbon-Montpensier, seigneur de nombreuses terres et baronnies parmi lesquelles Mercœur, Saugues et Roche-en-Régnier, le personnage le plus important du royaume de France, si important qu'il parut de bonne politique au Roi de diminuer de toutes manières une puissance rivale. Ce fut bientôt, selon le mot de Mignet, la révolte au dedans pour préparer l'invasion du dehors.

Le connétable rencontra dans l'élaboration de ses projets un évêque du Puy, Antoine de Chabannes, et M. Paul expose les conditions dans lesquelles le prélat fut initié aux desseins du duc et s'associa à leur exécution, jusqu'au jour où des intrigues criminelles lui furent dévoilées fortuitement par Poméranc rencontré dans la forêt de Saint-Victor-sur-Arlanc tandis qu'il se rendait en Vivarais lever des gens pour Bourbon, afin de « prendre Lyon quand le roi serait parti ».

M. Georges Paul continuera son exposé dans une prochaine séance.

Adrien Lascombe. — Victime d'un accident survenu le mardi soir 16 février 1915, M. Adrien Lascombe décédait le lendemain à l'âge de 85 ans. Il était originaire de Brioude, mais il s'était fixé au Puy en 1869 après avoir appartenu quelques années à l'administration des télégraphes. Il fut nommé conservateur de la Bibliothèque municipale le 4 janvier 1871 et put alors se consacrer à ses études préférées : l'archéologie et l'histoire du Velay. En même temps qu'il procédait au classement et à l'inventaire du dépôt qui lui avait été confié, il collabora dès lors d'une manière régulière aux publications savantes locales : les *Annales de la Société d'Agriculture*, les *Tablettes historiques du Velay*, les *Mémoires de la Société scientifique de la Haute-Loire*.

Durant trente années il resta le secrétaire de cette dernière association et la fit profiter de ses lectures, de ses recherches, de ses travaux dont la liste est longue, riche et variée. Depuis juin 1893, Lascombe était également conservateur et directeur du musée Crozatier ; il en fut la tradition vivante et le lien nécessaire entre les administrateurs anciens et leurs successeurs.

Foncièrement bon, cet honnête homme, qui fut aussi un délicat et un modeste, a laissé l'exemple d'un labeur probe et désintéressé et d'un effort persévérant.

Son nom survivra dans des œuvres dont le secrétaire général a dressé le répertoire et qui resteront.

La sécheresse pendant l'année 1919. — M. Albert Baldit passe en revue les caractéristiques de la sécheresse au cours de l'année dernière, en utilisant les observations effectuées par la Commission Météorologique de la Haute-Loire.

Si l'année a été pluvieuse dans son ensemble avec un total de précipitation de 362 mm, au lieu de 710 mm, hauteur normale au Puy, elle a présenté deux périodes de sécheresse bien accusées : la première s'étend sur tout le printemps, et sévit le plus gravement pendant le mois de juin, la seconde comprend la fin de juillet et la plus grande partie du mois d'août.

Au Puy, la hauteur d'eau mesurée en juin atteint 32 millimètres au lieu

de 87, hauteur moyenne. Le déficit est ainsi de près des $\frac{2}{3}$ de la quantité d'eau recueillie normalement pendant ce mois. Cette pénurie de précipitations a été d'autant plus sensible que les pluies de juin sont, dans notre pays, les plus abondantes de l'année et les plus favorables à la végétation. Si l'on envisage non plus la quantité de pluie, mais sa durée on trouve une anomalie également remarquable. Le nombre total d'heures pendant lesquelles il a plu en juin est de 13 h. 30. Sur ce total, 9 h. appartiennent à une seule pluie, celle du 26; le reste, soit 4 h. 30, doit être reparté sur les 30 jours restants du mois.

La seconde période de sécheresse est plus remarquable encore. Elle a commencé au Puy le 25 juillet, et ne s'est terminée que le 26 août. Pendant 32 jours consécutifs, on n'a observé aucune chute de pluie. Cette période a coïncidé avec une série de journées belles et très chaudes pendant lesquelles le thermomètre a dépassé 13 fois 30° , atteignant 2 fois 34° , maximum de l'année.

Les observations effectuées dans les différentes stations météorologiques du département montrent que la sécheresse a présenté partout des caractères analogues, et ses résultats ont été uniformément les mêmes : disette de fourrages, déficit des récoltes, incendie de forêts, assèchement de certains ruisseaux, diminution anormale des étiages. En particulier la Loire est descendue le 17 et le 29 août, à Bas-en-Basset, à 45 centimètres au dessous de zéro de l'échelle, atteignant presque le plus bas étiage connu (50 centimètres au dessous de zéro).

Une conséquence particulièrement frappante de la sécheresse en 1919 a été la diminution du nombre des orages. On ne constate en réalité, pendant le cours de cette année, que 6 orages accompagnés de chutes de grêle réellement graves. Du 6 juillet à la fin d'août, aucun orage important n'est signalé; cette fréquence relativement faible des orages s'explique par la diminution très sensible de l'humidité de l'air, condition essentielle aussi bien à la formation des phénomènes orageux qu'à celle de la grêle.

Il est inutile d'insister sur l'importance pratique que présenterait la prévision des périodes de sécheresse pour l'Agriculture. La météorologie ne peut malheureusement pas, à l'heure actuelle, les annoncer avec quelque probabilité. Des recherches effectuées d'après un très grand nombre d'années d'observation mettent bien en évidence une périodicité assez nette, ramenant en moyenne tous les 35 ans les mêmes caractères de pluies abondantes ou de sécheresses anormales. Mais cette périodicité qui n'est elle-même qu'une moyenne ne peut en aucune façon indiquer d'une manière précise le caractère d'une saison ou d'un mois en particulier.

En terminant, M. Baldit fait observer que la sécheresse n'a pas toujours au point de vue agricole les mêmes conséquences. Ses effets dépendent de la nature des cultures, et, pour une grande part, de l'époque à laquelle elle se produit. Pour une plante donnée, la sécheresse est d'autant plus nuisible qu'elle coïncide avec une phase de la végétation pendant laquelle celle-ci a le plus besoin d'humidité. Des recherches récentes ont montré toute l'im-

portance pratique de cette simple remarque. Poursuivies pendant de longues années sur les principales espèces de plantes agricoles, ces études permettront peut-être de corriger artificiellement les effets funestes d'une sécheresse prolongée, et d'obtenir, dans tous les cas, un meilleur rendement, en utilisant des espèces au développement desquelles chaque climat est le plus favorable.

Assemblée générale et élections. — L'Assemblée générale est fixée au jeudi 4 mars. D'accord avec les membres des Sociétés qui ont accepté la fusion, les élections du bureau et du Conseil d'administration de la nouvelle Société auront lieu ce jour-là.

Elections. — Candidatures. — M. Gaston de Veyrac, à Taulhac, est élu membre non résidant de la Société; les candidatures de MM. Rostand, ingénieur à Tence, et Eyraud, à l'Ermitage, sont présentées.

La séance est levée à 4 heures.

Le secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES, ARTS & COMMERCE DU PUY & DE LA HAUTE-LOIRE

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 4 MARS 1920

PRÉSIDENCE DE M. LE CHANOINE BONNEFOY, DOYEN D'ÂGE.

Quarante-trois sociétaires assistent à la réunion que M. le Président ouvre par une brève allocution empreinte des sentiments les plus nobles et les plus cordiaux.

Après adoption du nouveau règlement intérieur de la Société, élaboré par les délégués des trois Sociétés fusionnées, on procède à l'élection du bureau pour trois ans.

Election du Président.

M. Emmanuel Rioufol est élu par 24 suffrages.

Election des présidents de Section.

Section d'Agriculture, Commerce, Industrie :

M. Vidal-Galland est élu par 36 suffrages.

Section des Sciences, Lettres et Arts :

M. C. Fabre est élu par 24 suffrages au second tour de scrutin.

Election des vice-présidents de Section.*Section d'Agriculture, Commerce, Industrie.*

Au 2^e tour, M. Louis Martin est élu par 19 suffrages.

Section des Sciences, Lettres et Arts.

Au 2^e tour, M. le chanoine Mercier est élu par 31 suffrages.

Election du secrétaire général.

M. Ulysse Rouchon est élu par 27 suffrages.

Election des secrétaires de section.

M. Champ-Vincent est élu secrétaire de la section d'Agriculture, Commerce, Industrie, par 23 suffrages.

M. Emile Gautheron est élu secrétaire de la section des Sciences, Lettres et Arts par 26 suffrages.

Election des trésoriers.

M. Julien Breschet est élu trésorier par 30 suffrages et M. Eynac, trésorier-adjoint, par 26 suffrages.

Election des bibliothécaires.

A l'unanimité, MM. Meyzonnier et le chanoine Badiou sont élus bibliothécaire et bibliothécaire-adjoint de la Société.

Conseil d'administration.

Sont élus : MM. Baldit (38 voix) ; H. Falcon (34 voix) ; H. Marsset (39 voix) ; de Malaval (39 voix) ; Valicon (36 voix) ; Bonnet (32 voix).

Présidents d'honneur.

Sont acclamés présidents d'honneur, MM. le chanoine Bonnefoy, d'Arbaumont, Dr Henri Coiffier et Antoine Jacotin.

Sur la proposition du secrétaire général, il est décidé que les portraits des anciens présidents de la Société d'Agriculture seront demandés à leurs descendants ou parents, dans le but d'orner la nouvelle salle des séances et d'honorer leur souvenir.

La séance est levée à 4 heures.

Le secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 8 AVRIL 1920.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. d'Arbaumont, Baldit, chanoine Bonnefoy, de Brive, chanoine Chapat, Chauvet, Eynac, H. Falcon, Fournery, Grellet de la Deyte, Jaco-

tin, de Malaval, chanoine Mercier, Meyzonnier, Georges Paul, Portal, Vidal-Galland.

En ouvrant la séance, M. le Président déclare installé le bureau et le Conseil d'administration élus à l'assemblée générale du 4 mars et, après avoir remercié ses collègues du nouveau témoignage de confiance et de sympathie qu'ils lui ont accordé, il rappelle les efforts accomplis depuis un siècle par les sociétés locales dont nous sommes les continuateurs dans le domaine de l'Agriculture, du Commerce, de l'Industrie aussi bien que dans celui des Sciences et des Arts ; il cite les noms des hommes d'étude et de progrès qui ont dirigé cette œuvre utile : Arnaud, Bertrand de Doue, de Brive, Calemard de la Fayette, de Vinols, de la Batie, d'Arbaumont, Aymard, Langlois, Morel, Coiffier, Jacotin, Vidal-Galland ; il souhaite que leur patriotique action, leur désintéressement et leur dévouement soient suivis et que la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy et de la Haute-Loire reste un foyer d'initiative éclairée, de labeur impartial et varié d'où sortiront accrus sa légitime autorité et son renom.

M. le Président annonce ensuite le décès de M. Ernest Vissagnet et exprime à la famille de notre collègue les sentiments de condoléances de la Société.

Correspondance. — Ouvrages reçus. — Dans la correspondance figure une lettre de M. le Dr Coiffier remerciant la Société de sa nomination de président d'honneur et annonçant l'envoi de la septième édition de son *Précis d'auscultation*. Ce traité est déposé sur le bureau.

A la demande de l'Union des Intérêts économiques et de la Confédération des groupes commerciaux et industriels de France, l'assemblée émet le vœu « que dans le plus bref délai, le Gouvernement dépose et le Parlement vote un projet de loi interdisant, avec les sanctions nécessaires, la grève dans les services publics exploités par l'Etat ou concédés (Postes, Télégraphes, Téléphones, Chemins de fer, transports en commun, Eau, Gaz, Electricité, Mines, etc.) ».

Diverses demandes de l'Office agricole départemental sont renvoyées à l'examen de la section d'Agriculture.

Des demandes de souscription à différents ouvrages sont renvoyées pour décision au Conseil d'administration.

Joachim de Pompéranc — M. G. Paul continue l'exposé du rôle joué par le favori du connétable de Bourbon, Joachim de Pompéranc, dans les péripéties de la révolte de son maître. Il trace, en corrigeant les indications connues, l'itinéraire du duc en fuite, à partir de Moulins : Chantelle, Montaignut, Pontgibaud, Herment, Condat, Ruines, puis le Vivarais, le Viennois, le Dauphiné et la Franche-Comté. Dans ce voyage, qui finit de démontrer la trahison complète de Bourbon, Pompéranc accompagna pas à pas le conspirateur et passa même pour le chef de l'expédition.

Pendant ce temps, François I^{er} faisait arrêter quelques conjurés de marque, tels que l'évêque du Puy, Antoine de Chabannes (3 septembre 1523). Celui-ci devait séjourner dans les prisons de Loches jusqu'au début de 1524, date du seizième grand jubilé du Puy.

M. Paul achèvera sa communication à la prochaine séance.

Le progrès agricole dans la Haute-Loire. — S'inspirant des observations qu'il a pu faire au cours de ses voyages à Londres, en Allemagne et au Danemark, M. Hector Falcon croit que l'un des éléments du progrès agricole dans le département serait l'envoi dans les pays qu'il a lui-même visités d'une mission d'agriculteurs, de propriétaires ruraux, de capitalistes, d'hôteliers, qui se rendrait compte des méthodes employées à l'étranger, des spécialisations de l'industrie agricole, des résultats obtenus, pourrait procéder à des comparaisons entre ces régions et la nôtre, et déterminerait les moyens à employer pour l'utilisation meilleure des ressources du sol ou de la ferme et l'exploitation de procédés nouveaux.

L'envoi de cette mission, dont les frais (1.000 fr. par personne environ) devraient être supportés par les larges crédits mis à la disposition de l'Office départemental agricole, marquerait, à n'en pas douter, des initiatives heureuses, des retours à la terre, des coopérations fécondes, un progrès certain.

L'Assemblée émet un avis très favorable et recommande le projet de M. H. Falcon aux délibérations de l'Office départemental agricole et de la future Chambre d'Agriculture pour l'étude des voies et moyens.

M. Fournery préconise la reconstitution des étables par la distribution de primes et l'amélioration du marché départemental des instruments agricoles.

Le Nécrologe de la Guerre : Barthélemy Braud. — Le D^r P. Boyer. — Le secrétaire général continue la lecture des notices qu'il a consacrées à quelques-uns de nos plus distingués compatriotes et collègues décédés au cours de la guerre.

M. Barthélemy Braud, né le 7 août 1858, greffier en chef du Tribunal de commerce de Saint-Etienne, avocat, homme de lettres et conférencier, composa d'abord pour le théâtre des revues et des féeries et puis son retour au pays natal lui inspira le goût de l'histoire locale. Il écrivit l'histoire du Puy pendant la guerre de 1870-71 et de substantielles biographies de Crozatier et de Cornélie Falcon. Au cours de la guerre, il fut l'un des plus zélés parmi les membres du Comité d'assistance aux réfugiés d'Espaly. Secrétaire général de l'Association des anciens élèves du Lycée du Puy, il venait d'être nommé conservateur du Musée Crozatier, quand il mourut subitement le 24 juillet 1915.

Le D^r Pierre Boyer, décédé octogénaire le 27 septembre 1916, membre de la Société des gens de lettres, débuta en 1861 au *Figaro* par une suite de descriptions vraies de la vie réelle qui le classèrent parmi les meilleurs collaborateurs du célèbre journal de Villemessant. Il participa comme médecin à la fois et comme publiciste à la campagne franco-allemande ainsi qu'aux luttes fratricides de la Commune, et y recueillit la matière d'un volume d'impressions vécues : *Les aventures d'un étudiant*. Etabli au Puy en 1893, après avoir habité La Celle Saint-Cloud, le D^r Boyer écrivit dans sa retraite, indépendamment de nombreux articles de journaux, des livres qui obtinrent du succès : *Souvenirs d'une doctoresse*, *Mémoires d'un séquestré*, *L'Adieu de l'artiste*, *la Villa des oiseaux*, *Julia Candoli*. Il fut, par la conférence et par la chronique, le protagoniste de l'hommage rendu à Jules Vallès par ses compatriotes en 1913,

et son patriotisme fervent s'exalta dans l'ambiance des événements de 1914. Cet honnête homme fut un écrivain sincère et convaincu.

Nomination de membres d'honneur — Sur la proposition du secrétaire général, sont nommés membres d'honneur de la Société :

- M. le Préfet de la Haute-Loire ;
- MM. les sénateurs et députés de la Haute-Loire ;
- M. le Président du Conseil général de la Haute-Loire ;
- Mgr l'Evêque du Puy ;
- M. le Maire du Puy ; MM. les Maires de Brioude et d'Yssingaux.

MM. Marcellin Boule, directeur du Museum d'histoire naturelle ; Maurice Barrès, de l'Académie française, Mgr Boudinhon, recteur de Saint-Louis des Français, à Rome ; le général E. Fayolle, grand croix de la Légion d'honneur, médaillé militaire ; les docteurs Roux et Louis Martin, de l'Institut Pasteur, membres de l'Académie de Médecine ; Lefèvre-Pontalis, professeur à l'Ecole des Chartes, directeur de la Société française d'archéologie ; Pierre de Nolhac, conservateur honoraire des musées nationaux et conservateur du musée Jacquemart-André ; le Dr Richard, directeur du musée océanographique de Monaco ; le professeur Souchon, de l'Institut ; S. A. S. le duc de Valentinois né Polignac.

Présentation de candidatures. — MM Bodoï, avocat ; A. Feuillet, professeur en retraite ; Lauze, négociant ; de Boudemange ; Dr de Brye ; Girard, instituteur en retraite ; Tournon, pépiniériste à Tence, sont présentés pour le titre de membre titulaire. Scrutin à un mois.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

— — — — —

Le secrétaire général gérant, ULYSSE ROUCHON.

CHARLES MAURIN

(1856-1914)

Le peintre Charles Maurin est mort à Grasse, le 18 juin 1914. Il était né au Puy en Velay, le 1^{er} avril 1856 (1). Entre ces deux dates se place une carrière artistique remarquable de fécondité, une de celles qui honorent le plus un homme et dont il est facile de résumer les principales étapes, car elle est uniquement consacrée au culte du Beau.

La revue *l'Art* demandait en 1882 à Maurin quelques renseignements biographiques. Elle reçut ce billet :

Tout jeune j'ai *dessinillé* ; au Collège, rien que des prix de dessin. Mes parents croient avoir fait un clerc de notaire. C'est un petit artiste enragé qui court les champs. En 1875, ma ville natale me pensionne pendant quatre ans pour travailler à Paris. Je dessine presque tout le

(1) Voici l'acte de naissance de Charles Maurin :

« L'an mil huit cent cinquante six et le deux avril à dix heures du matin, par devant nous Alexis Souteyran, adjoint à la mairie du Puy, chef lieu du département de la Haute-Loire, faisant, par délégation du maire, les fonctions d'officier de l'Etat-Civil, est comparu sieur Jean-Antoine Maurin, employé, âgé de trente-deux ans, habitant de cette ville, boulevard Saint-Louis, maison Mouton, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin né hier matin à neuf heures de lui déclarant et de dame Virginie Salle, son épouse, auquel il a donné les prénoms de Jean-Baptiste-Joseph-Antonin-Charles. Les dites déclaration et présentation faites en présence de Jean-Baptiste Maurin, instituteur, âgé de quarante ans, oncle du nouveau né, et François Bonnet, employé, âgé de trente-trois ans, domicilié au Puy, lesquels ont signé avec le père et nous le présent acte après qu'il leur en a été fait lecture ».

Ont signé : J.-A. Maurin, Bonnet, Maurin et Souteyran.

(Registres de l'Etat-Civil de la ville du Puy. Année 1856. Naissances, n° 130).

temps à l'atelier ; puis le service militaire. Au retour, je peins des portraits....

« Rien que des prix de dessin... ». Pas tout à fait. Cependant, dès son entrée au Lycée du Puy, Maurin se distingua par des dispositions particulières pour les Arts. Nous avons sous les yeux quelques palmarès de l'époque où il fréquentait les cours du vieil établissement universitaire, et, en les feuilletant, nous constatons ses succès scolaires. En huitième (1866), il obtenait le deuxième prix de musique vocale ; en septième, le premier prix d'écriture, mais en sixième (1868), il enlevait les premiers prix d'anglais et de dessin en même temps qu'un premier accessit d'écriture. Les années suivantes, ces « spécialités » de l'élève du maestro Pittarch et du peintre Emile Giraud s'affirment. C'est, en 1869, le deuxième accessit de dessin ; en 1870, le troisième accessit de dessin et le deuxième accessit d'anglais ; en 1871, le premier prix de dessin et le premier accessit d'anglais ; en 1872, le premier prix de dessin et le premier prix de mathématiques...

Ces indications ne sont pas à dédaigner ; elles contiennent en germe tout l'artiste, elles le font pressentir. Le dessin fut sa vie, et nous rencontrerons les mathématiques comme récréation de son esprit dans les derniers mois de son existence.

En 1873 donc, Maurin *dessinaillait*. Il en profita pour se présenter, malgré l'opposition de ses parents, aux épreuves du concours Crozatier.

Ce concours établi en 1858 par le Conseil municipal du Puy, à la suite du legs testamentaire fait à sa ville natale par le fondateur Charles Crozatier (an II-1855) d'une somme de 40.000 francs « pour envoyer et entretenir à Paris un élève de ses écoles, soit architecte, soit sculpteur, soit peintre pour y perfectionner ses études », a lieu tous les trois ou quatre ans. Celui de 1873 mettait en présence six concurrents : quatre sculpteurs et deux peintres. Il faut lire dans le rapport du docteur Emile Vibert, secrétaire de la Commission, l'expression de la surprise du jury devant les compositions de Charles Maurin. Sa supériorité sur ses camarades y éclata pour ainsi dire spontanément.

Quatre épreuves devaient servir au classement. La première consistait en une narration dont le sujet, éminemment local, était

ainsi formulé : « Description d'une inondation dans la vallée de la Loire ».

La composition de Maurin décèle chez son auteur une intelligence cultivée et déjà meublée de connaissances spéciales sur les Beaux-Arts, indiquait M. Vibert. On y reconnaît un esprit descriptif qui sait chercher et trouver un tableau dans les faits qu'il raconte. Elle a été classée la première sans hésitation.

La deuxième épreuve comprenait, pour les peintres, une tête ombrée d'après la bosse : le buste de Diane chasserresse.

Dans la copie de Maurin, observait le rapporteur, on devine, à la façon dont sont traitées les lumières, les ombres, les clairs-obscurs, les reflets, un œil qui sait les voir et un crayon déjà capable de les rendre d'une manière très suffisante et qui nous permet d'y trouver des garanties pour l'avenir.

L'académie ombrée, Milon de Crotone, constituant la troisième épreuve, fut pour Maurin l'occasion de produire un dessin « complet et achevé ». L'esquisse au crayon sur un sujet donné provoqua surtout l'admiration des membres du Jury. Le sujet à traiter dans l'espace d'une journée et en loge était le suivant : *Adam et Eve retrouvent le corps d'Abel*.

Nous appellerons toute votre attention sur le dessin de M. Maurin, écrit M. Vibert, car il mérite une mention exceptionnelle et classe dans un rang à part son auteur que nous avons du reste trouvé toujours supérieur à ses concurrents dans chacune des épreuves précédentes. Devant sa composition, on découvre des qualités qu'on était loin d'attendre d'un élève qui, hier encore, était sur les bancs du collège. Dès le premier abord, cette œuvre semble complète et séduit l'œil par une habile distribution de la lumière, par le mouvement dramatique d'Adam et d'Eve terrifiés devant le cadavre de leur enfant dont l'immobilité bien rendue contraste avec l'énergique expression de leur attitude. Les personnages sont bien groupés et les contours de chacun d'eux forment un ensemble de lignes harmonieusement disposées.

Signalons aussi le paysage dont le caractère sombre et sévère, en parfait accord avec les données du tableau, concourt puissamment mais dans une juste mesure à l'effet général.

La manière dont cette scène a été comprise dénote chez le candidat une somme de connaissances relatives à son art qu'on est étonné de trouver aussi grandes chez un débutant....

Et M. Vibert continuait en ces termes :

La composition que Maurin a exécutée pour le concours Crozatier n'est pas le résultat d'un moment d'heureuse inspiration. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir le volumineux album que le jeune artiste a déjà rempli dans l'espace d'une année. Dans presque chacune des pages qui le composent, on découvre une qualité nouvelle. Les sujets qu'il a dessinés d'après nature sont choisis avec goût et rendus avec largeur et vérité. Dans ses compositions, on est frappé de la richesse et de la variété des ressources de son imagination. Tour à tour sévère, gracieuse, touchante, dramatique, étrange, son organisation artistique semble se plier à tous les genres avec une égale facilité qui dénote un talent d'une incroyable souplesse — et tout en reflétant les maîtres qui ont personifié chacun de ces genres, il reste original et fait, à chaque instant, preuve d'une puissance réelle de conception.

Rien, du reste, ne saurait mieux faire son éloge que la difficulté avec laquelle les personnes les plus compétentes se résignent à admettre que plusieurs de ces compositions ne sont pas des copies ou des réminiscences. On ne saurait, en effet, parcourir les dessins et surtout les créations de ce jeune homme, qui ne s'occupe d'art d'une manière sérieuse que depuis une année, sans être frappé du prodigieux acquit de la forme auquel il est arrivé en si peu de temps. C'est à cela qu'il doit de pouvoir traduire ses conceptions avec assez de facilité et de précision pour que ses esquisses ne présentent pas les hésitations qu'on rencontre non seulement chez les débutants, mais encore chez des artistes déjà mûris et rompus au mécanisme de la composition.

Après vous avoir signalé, chez notre jeune artiste, cette première valeur qui résulte d'une heureuse aptitude cultivée jusqu'à présent avec une assiduité passionnée, nous avons à vous parler d'une autre qualité supérieure encore à la précédente, à coup sûr beaucoup plus rare, et qu'on retrouve dans la plupart des pages de cet album que nous avons le regret de ne pouvoir faire passer sous vos yeux.

Cette qualité consiste en une manière grande, noble, élevée, originale de sentir et de comprendre les sujets qu'il représente, soit qu'il les dessine d'après nature, soit qu'il les puise dans les ressources d'une imagination qui, dès à présent, paraît devoir être des plus fertiles. Toutes ses créations sont empreintes d'une élévation de style, et, quand le sujet le comporte, d'un vif sentiment de l'antique, en un mot d'une maestria à laquelle on ne parvient qu'après un long apprentissage... Notre jeune élève semble être arrivé à ce niveau pour ainsi dire de prime-saut, par une sorte d'intuition naturelle du beau...

Nommé le 9 novembre 1875, alors qu'il venait à peine d'avoir 19 ans, Charles Maurin ne perdit pas de temps. Sous la direction de Lefèvre, de Boulanger, de Julian, il marchait rapidement sur les traces de son prédécesseur Besqueut et fut reçu à l'Ecole dès la seconde année de son séjour à Paris. Mis au courant de progrès chaque mois plus accusés (il venait d'obtenir la première médaille au concours mensuel de février (esquisse et dessin) à l'atelier Julian), le conseil municipal du Puy n'hésita pas à prolonger d'un an le bénéfice de la pension, c'est-à-dire jusqu'au 16 mai 1879.

Cette faveur ne nous paraît pas excessive quand nous voyons aujourd'hui les résultats.

Ils s'affirmèrent dès 1882 dans deux portraits exposés au Salon des Artistes français, et qui lui valurent une mention honorable.

Rappelez-vous le nom de Charles Maurin, indiquait à cette époque Paul Leroi dans l'*Art*. Si ce jeune homme continue de la sorte, il honorera grandement l'école française, et dût-il ne produire que les deux portraits qu'il a au Salon, il serait certain de se survivre. C'est très fort, ce portrait de M^{***}, peint l'an dernier, et ce portrait de M^{me****}, achevé cette année. Dessin d'une science consommée, modelé prodigieux, faire gras, souple, ferme, très vivant, organisation de coloriste pour qui le feu de la lumière n'a point de secrets, tout cela m'a attiré et de plus en plus captivé à chacune de mes visites au Palais des Champs-Élysées...

L'avenir vous appartient, poursuivait le collaborateur de l'*Art*. Dès aujourd'hui, M. Paul Mantz, s'il était libre de ne suivre que ses propres inspirations, s'efforcerait de décider l'un ou l'autre de vos deux modèles à céder son portrait à l'Etat et mon digne et excellent ami Etienne Arago, — ce noble cœur, ce cœur d'or, comme l'appelait si justement George Sand — ne laisserait dans ce cas point de repos à M. le Directeur des Beaux-Arts jusqu'à ce qu'il eût conquis votre œuvre pour son cher Musée du Luxembourg... La peinture française est bien malade, Monsieur, mais des débuts tels que les vôtres empêchent de se laisser aller au découragement : ils ouvrent à l'art français de nouveaux horizons et leur promettent de nouvelles gloires. Je suis de ceux qui ont la foi inébranlable.

En même temps que cet extrait de l'*Art*, *La Haute-Loire* publiait (30 mai 1882) la lettre d'un autre critique du Salon adressée à M. Vibert :

C'est bien *notre* Maurin qui a eu une mention au Salon ; oui, c'est bien lui et même il n'a pas eu de chance, car il méritait mieux que cela ; ses deux portraits sont absolument remarquables, ils devaient avoir une troisième médaille et même une deuxième. C'est très fort, extrêmement fort ; Maurin fait de la chair, de la vraie chair où le sang circule sous la peau, ce que je n'ai rencontré au même degré dans aucun autre portrait du Salon. Je n'avais rien vu de lui depuis deux ou trois ans. Depuis ce temps-là, il a marché à pas de géant. S'il se maintient à ce niveau, il ira loin (il y est même déjà) et je lui promets une belle position de portraitiste. Avant dix ans, Maurin sera célèbre ; l'avenir nous dira si je vois juste.

Une troisième confirmation de l'impression excellente de la critique au sujet de cette première exposition est le jugement de M. Charles Bigot dans la *Revue bleue*, jugement d'autant plus à retenir qu'il émanait d'un homme au goût difficile et d'une sévérité étroite :

Il y a un sentiment profond de la vérité humaine dans les deux portraits de Maurin, dont je remarque le nom ; je serais bien surpris si cet artiste ne faisait quelque jour parler de lui.

La vérité humaine ! le mot caractérise absolument la marque déjà saillante du talent personnel et original de Charles Maurin. Il révélait dès ce moment la tendance exacte, réaliste, dans le bon sens du mot, qui séparait la jeune école aussi bien du poncif académique que des extravagances de l'impressionisme. Il recherchait cette sobriété et ce naturel d'expression qui atteignent à la force dans son calme et sa sérénité, fruit de sa nature propre et peut-être même dans l'air natal.

L'un des portraits en question était celui de la mère de l'artiste, l'autre de son père : l'État fit entrer celui-ci au Luxembourg, mais vingt-deux ans après, et Maurin dût même racheter, pour la remettre au Musée, la toile qui n'était plus en sa possession...

En 1883, Maurin exposait le portrait de M^{me} X... La critique artistique, qui avait bien accueilli son envoi de l'année précédente, fut unanime à louer les qualités de cette nouvelle page :

Un jeune artiste que nous avons déjà remarqué depuis deux ou trois ans, écrivait M. de Fourcaud dans le *Gaulois* du 2 juin, expose un portrait singulièrement expressif. Le modèle est une femme d'un certain

àge, le visage un peu couperosé, les lèvres gonflées et plissées de traits blancs. Ses cheveux roux s'ébouriffent sous son chapeau de paille aux brides blanches. Un manteau marron recouvre à demi sa robe bleu clair : elle est assise sur une chaise d'acajou et contre un fond vert pâle. L'ajustement est presque bizarre, mais on devine, en cette bourgeoise, un désir d'élégance venu sur le tard, avec un commencement de bien être, après un long temps de privations vaillamment endurées. Cette femme a pensé à tout et à tous avant de penser à elle-même. Cela est visible. D'ailleurs, on ne saurait voir un portrait plus sérieusement traité, attestant plus de conscience, de recherche, d'observation et de patience. Je suis vivement touché de ce sentiment profond et de ce minutieux respect de la nature. Le vieux Denner poussait le rendu aussi loin, mais ce n'est point l'adresse de pinceau de M. Charles Maurin qui me captive : c'est la saveur personnelle et très concentrée de son art.

M. Maurin a fait vivre une femme, disait de Marthold dans la *Ville de Paris* (22 mai). Dans sa robe de soie bleue, avec son manteau café au lait, sous son chapeau de paille et sa voilette blanche, blonde de chair comme de cheveux, avec de doux yeux dont les paupières merveilleusement étudiées, rappellent les prodiges de Holbein, et des mains modelées à la façon de Franz Hals, cette savante étude, faite en pleine et claire lumière, est un chef-d'œuvre. C'est toute la vie moderne intelligemment comprise, sincèrement exécutée à la grande manière des primitifs.

L'année suivante, c'était le portrait de M. Julian, que M. Henry Houssaye présentait en ces termes aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* :

Dans nos derniers Salons, nous avons signalé les portraits de M. Maurin. Nous en louions l'aspect vivant, mais nous en critiquions l'exécution dure, peignée, détaillée.

Ce jeune peintre ne nous faisait grâce d'aucune saillie, d'aucune dépression, d'aucune ride de la face humaine. Il fouillait la pâte comme les sculpteurs en bois fouillent le buis. M. Maurin a adopté une facture plus large. Dans son portrait de M. Julian, on sent bien des dessous solides, l'arcade orbitaire, l'os malaire, les maxillaires, le temporal, l'élévateur, le masseter, tous les os, tous les muscles de la face sont écrits, mais le pinceau souple et gras enveloppe sous la chair l'ossature et la musculature. M. Julian est assis près d'un bureau de chêne, le corps de trois quarts, la tête de profil, le regard fixé devant lui, l'atti-

tude est simple, naturelle : le modèle est saisi dans son mouvement comme il est fixé dans sa ressemblance ; la figure a beaucoup de relief et la couleur n'a pas moins d'éclat.

Ce beau morceau, plein de caractère, plaisait à Paul Mantz, qui l'indiquait dans *Le Temps* :

M. Charles Maurin, qui, au début, pensait à Holbein et ne nous faisait grâce d'aucune ride, est un artiste d'un talent spécial, un convaincu qui impose ses convictions, il y a des soins excessifs et un savant travail de modelé dans son portrait de M. Rodolphe Julian.

La Haute-Loire du 20 mai 1884 résumait ces opinions :

Très apprécié aussi le portrait de M. Rodolphe Julian par M. Ch. Maurin.

A l'atelier Julian ont passé Maurin et Bouchet et vient de s'asseoir le dernier lauréat de la pension Crozatier, Bernard ; mais, déjà avant eux, beaucoup de nos jeunes peintres, de ceux qui forment l'avenir et un peu aussi le présent de la grande école française, se sont assis là, sous le crayon de Boulanger, de Lefèvre et de bien d'autres maîtres. Ch. Maurin est un des meilleurs élèves de l'atelier Julian et il fait plus que donner des espérances. Il est arrivé, il est côté dans les ateliers et si le public ne se masse pas devant son exposition, les gens de l'art, qui l'ont jugé depuis ce beau portrait qui lui valut la mention honorable, s'arrêtent volontiers.

Son trou est fait et sa place prise, il ne lui manque plus que la consécration publique, le succès à effet.

M. Julian est posé de profil, avec une grande netteté de dessin, et le coloris, très juste de ton, est aussi d'une belle vivacité.

On peut hardiment classer ce portrait parmi les meilleurs du Salon.

Un autre portrait exposé par M. Maurin, celui d'une jeune fille, est aussi très réussi.

Le portrait de Julian valut à Maurin une médaille de 3^e classe.

En 1885, le peintre envoya aux Champs-Élysées, un autre portrait qui fit quelque bruit : celui de Jean Richepin. Si jamais modèle fut doublement propice à la production d'une œuvre de haute valeur artistique, c'était bien celui-là. Beau poète et beau garçon, robuste écrivain et solide gaillard, piocheur exemplaire et viveur indompté, l'auteur de la *Chanson des Gueux* et des *Caresses* devait tenter un peintre et il tenta Maurin.

Son tableau est original, naïvement *charlatanesque*. Mais l'on croit pouvoir déclarer en âme et conscience que l'artiste n'y fut pour rien. Cette robe de chambre d'un rouge « fracassant », cette draperie d'un rouge écarlatissime, sont certainement d'invention richepinesque, histoire de taper dans l'œil et d'appeler le passant.

Enfantillages que tout cela et qui ne diminuent pas d'un poil de brosse la très sérieuse valeur du travail pictural, lisons-nous à ce sujet dans *La Haute-Loire* (23 mai). Le partenaire de Sarah Bernhardt est assis, songeur, devant sa bibliothèque, laissant saillir sa tête aryenne hors du col de chemise amplement rabattu. Il songe et sa physionomie est sombre, contrariée, aigrie, que se passe-t-il encore ? Cela ne me regarde pas.

Ce qui me regarde, c'est l'œuvre de l'artiste. Et je dis qu'elle est tout simplement une des plus remarquables du Salon où, pourtant, les bons portraits abondent cette année. C'est chaud, énergique, vibrant — et absolument personnel. C'est de la crâne peinture. Comme aussi le curieux et original portrait d'une jeune fille à cheveux d'or, emmitouffée de deuil, pensive, et que le peintre a traduite avec un rare bonheur de vérité et d'expression...

*
* *

En 1887, Maurin exposa simultanément aux Champs-Élysées et aux Indépendants. C'étaient encore des portraits et des études de physiologie humaine.

L'Événement, le *XIX^e Siècle* signalèrent ces envois. Henri Fouquier y relevait « le souvenir d'Holbein et de sa précision sèche se combinant avec le japonisme à la mode », et Charles Laurent parlait de ces têtes « où il y a l'égarement de la folie, comme si le peintre avait pris son modèle dans quelque Salpêtrière ; mais des têtes si loin poussées, si profondément étudiées, si finement rendues qu'elles donnent, avec l'illusion, l'épouvante de la vie ».

Quant au portrait, c'était celui d'un homme blond roux, regardant de côté, l'air pensif et moqueur à la fois. Quelque chose de vulgaire en même temps que de très original. Mais comme toujours de la crânerie au bout du pinceau et le souci de rester personnel et d'avoir de la griffe.

« C'est bien là, de l'avis de Gabriel Marc, le paysan embourgeoisé, au teint fleuri, pinçant de chaque main le revers du paletot dont il est fier, bien en relief sur un fond bleu cru, dont le dessin à peine indiqué suffit pour nous transporter dans quelque chambre d'auberge ».

« En revanche, poursuivait le collaborateur de *Paris-Auvergne*, M. Maurin s'est prodigué à l'exposition des Artistes indépendants, où il était représenté par dix tableaux ou études. On ne s'en plaignait pas, et l'on constatait la variété de ce talent souple en regardant ses portraits, ses fleurs et sa *Femme à la puce*, ses remarquables gravures : la *République* et une *Femme qui rit* ».

Cette participation au Salon des Indépendants fut vraiment un « coup de pistolet » retentissant. En un jour, tous les dessins furent vendus.

Dans le *Soleil*, Furetière (M. Niel), dont l'opinion fit autorité en son temps, consacrait une chronique complète à notre compatriote :

Les cuisiniers ont évacué le pavillon de la Ville de Paris. La tour Eiffel en nougat ou en saindoux, les chauffroids montés, les galantines et les buissons d'écrevisses ont fait place aux peintures, sculptures, dessins et aquarelles des artistes indépendants. Hier, en effet, avait lieu le vernissage de cette nouvelle exposition, et, comme toujours, grosse affluence à cette première. Les uns venaient par curiosité, les autres histoire de rire un peu, enfin un grand nombre avec ce sentiment qu'il ne faut jamais dédaigner aucune manifestation artistique.

Le qualificatif d'indépendant n'est pas un drapeau, le signe que l'on s'affranchit des règles de l'art ; cela signifie que l'on fait partie d'une association qui n'a pas de parti pris, d'esprit d'exclusivisme, qui accepte tout ce qu'on lui envoie, le bon comme le mauvais. Il suffit que l'on fasse partie de cette association pour exposer. De là des envois qui font pâmer de rire les plaisants, des plats d'épinards, des peintures d'enseigne et des compositions à confondre les plus indulgents. Il serait trop facile de s'amuser avec certains portraits qui sont à l'exposition des indépendants, de se divertir avec des tableaux de ce genre où le ridicule le dispute à l'inexpérience et à la gaucherie.

Cependant les amateurs de peinture ne perdront pas leur temps au pavillon de la Ville de Paris.

Un certain nombre d'envois commandent l'attention. Je leur signale même deux chefs-d'œuvre appelés à faire sensation dans le monde

des arts. Il s'agit de deux portraits qu'aucun maître ne désavouerait et qui mériteraient une première récompense au Salon. M. Maurin en est l'auteur. Le premier est exposé sous ce titre : *Ma Mère*. Et l'on peut dire qu'il a été peint avec amour, avec le souci de la vérité, la volonté de conserver les traits de l'être qui est le plus cher dans la vie à tout homme de cœur. La tête est de profil, en pleine lumière sur un fond sombre. Les chairs de vieille femme, les replis des joues causés par l'âge, le sang qui circule sous la peau devenue transparente avec le temps, l'expression générale de la physionomie, tout cela est rendu avec un admirable sentiment de la réalité.

Les procédés d'exécution ne sont pas moins remarquables : sobriété des tons, sûreté de l'effet, harmonie et couleur. Ces qualités, M. Maurin les révèle dans toutes ses œuvres, dans d'autres portraits de femmes de tout âge, bonnes bourgeoises ou élégantes parisiennes. En un mot, c'est un peintre qui a trouvé sa voie, et qui cherche simplement à attirer l'attention. Tout comme Courbet, il a tiré là un coup de canon, en exposant un *Portrait de femme nue* qui est désagréable à regarder parce que le sujet n'est pas plaisant, mais qui constitue un solide morceau de peinture. Je serais bien étonné si l'on ne parlait pas beaucoup de M. Maurin, ces jours-ci. Ce n'est pas seulement un peintre qui procède d'Holbein, mais aussi un dessinateur qui rappelle Goya et Daumier.

Son exposition de fusains est comme la continuation de l'œuvre de ce dernier grand maître. Le trait a la même énergie, les effets sont aussi puissants. Comme lui encore, M. Maurin est un homme d'imagination en même temps qu'un impitoyable observateur auquel les drames, le pittoresque de la vie parisienne ne pouvaient échapper, et qui saisit les ridicules avec une promptitude extraordinaire. Les mœurs des cafés chantants ont notamment séduit le crayon de M. Maurin. Comme il rend avec un réalisme brutal la physionomie de ces spectateurs, de cette grosse dondon de chanteuse ! Elle est là au bord de la rampe, avec sa corpulence, sa face vulgaire beuglant aux applaudissements de l'auditoire : *Qu'est-ce qu'a vu Coco, Co dans le Tro, Tro dans le Co, dans le Trocadéro !*

Les réunions publiques de la Boule Noire, de la salle Rivoli, ont inspiré également M. Maurin de la façon la plus heureuse ; son portrait de Louise Michel restera. Enfin, c'est avec des frissons que l'on regarde ce dessous de pont de Paris avec la nuit sombre et ce chapeau et ce vêtement abandonnés sur le quai par un désespéré, avant de demander le repos éternel aux flots de la Seine ou à l'eau noirâtre et boueuse du canal Saint-Martin. Comment M. Maurin, avec un tel talent, n'est-il pas plus connu ? A l'Exposition, il a déjà eu cependant une médaille ; il est

donc parmi les exempts, avant de compter parmi les célèbres. On me pardonnera de m'être étendu sur cet artiste de valeur, car il vaut la peine qu'on l'étudie. Faut-il ajouter qu'à l'exposition des Indépendants, c'est l'un des seuls que l'on ne puisse pas passer sous silence ?

Charles Maurin semble avoir été spécialement « classé » à cette occasion par toute la presse artistique.

Charley (M. C. Lesenne) écrivait dans le *Télégraphe* en parlant du vivant portrait de femme en noir sur un fond gris-clair, des fusains pris à la Scala et à l'Eldorado, et des vues du vieux Paris : « Plusieurs de ces essais méritent pourtant d'être mentalement délivrés de ce fâcheux voisinage. Au premier rang, le portrait et les fusains sur les cafés-concerts de M. Maurin dont les esquisses rapides prises à l'Eldorado, à la Scala, ont la justesse d'observation et la netteté de contour de modernes Daumier. Du même, une série de paysages d'une excellente facture et d'une coloration presque discrète ». Et M. Arsène Alexandre côtoit d'ores et déjà Maurin comme « un dessinateur très remarquable du mouvement et du caractère ». « Il est des croquis de lui, ajoutait-il, qui sont fort curieux d'effets et variés de types; certaines études de paysage sont d'un peintre très solide. Enfin un portrait de femme, sur fond gris, est un morceau de premier ordre ».

De Katow marquait dans le *Gil Blas* (23 mars) ses préférences pour la série de dessins au fusain : « Ces dessins rappellent Daumier par la finesse de l'observation et l'originalité des types d'individus tous vus et pris d'après nature en action. Il y a les contrebasses de l'Eldorado, le public de l'Eldorado, des bourgeois à la *Tosca*, à la Scala, et Krapotkine devant le tribunal avec le public anarchiste dont les vilaines figures se reflètent dans une glace. Cette scène est interprétée de main de maître; rien n'est plus saisissant de vérité que l'allure et le mouvement du révolutionnaire russe.

« Le même expose une quinzaine d'études de paysage d'une bien jolie qualité de couleur ».

Dans le *XIX^e Siècle* (28 mars), Henry Fouquier caractérisait ainsi les essais de l'artiste :

La *Femme nue* de M. Maurin est franchement laide, avec ses seins pendants, son ventre creusé, ses membres déjetés. Mais tout cela fait

plaisir à voir à cause de la vigueur du modelé, de la tenue sévère du coloris. Le fond pourtant a de la lourdeur.

Un autre *Portrait de femme*, habillée cette fois, s'enlève avec énergie dans une gamme sobre de gris et de noir. M. Maurin, qui a été médaillé au Salon, aurait tort vraiment de n'y plus exposer. Ses *Vues de Paris, la nuit*, sont une série de dessins d'une observation amusante, où il y a du mouvement, où la vérité et le fantastique se mêlent et se combinent agréablement. Tantôt c'est le Paris de M. Huysmans, tantôt c'est le Paris d'un disciple d'Edgar Poé. Cette variété est un attrait de plus.

Déjà l'on pouvait saisir les conceptions de Maurin, réaliste intransigeant, qui traduit savamment ce qu'il voit.

Regardez ses portraits, indiquait Lafage dans le *Soir* (5 avril) ; ils respirent, ils pensent, ils souffrent. Le souci du vrai est le seul qui hante l'artiste ; il ne se demande pas, au moment de fixer la physionomie d'un modèle : mon œuvre sera-t-elle agréable à l'œil, séduisante ? Qu'importe, si elle exprime un caractère, une nature, une âme enfin ! Cet observateur clairvoyant reflète religieusement et méticuleusement ses visions sur la toile ; il sait que la virtuosité n'est qu'une longue patience. On ne peut reprocher à M. Maurin d'avoir une « manière », une « tonalité préférée ». Aujourd'hui, c'est la Parisienne aux cheveux teints, aux lèvres peintes, aux chairs diaphanes, au regard rêveur, qui l'intéresse ; hier, flânant par la ville, il s'est amusé à regarder les jeux de la lumière et de la nuit ; une autre fois, il déshabillera une femme déjà vieillissante, et nous montrera mélancoliquement, cruellement, les avachissements de sa chair et les ineffaçables stigmates dont le temps l'a marquée. A son sens, toute vérité est belle à peindre, parce que le beau, c'est la splendeur du vrai.

Nous devons insister sur la *Femme nue*, annoncée au catalogue de l'Exposition sous le titre de « la Femme aux cheveux noirs ».

Cette académie s'offre debout, de trois quarts à droite, presque de face, complètement nue, sauf une gaze rose qui flotte vaguement au devant de la hanche gauche ; le bras gauche pend naturellement ; le bras droit est ployé et soulève le sein droit ; bien que les longs cheveux soient d'un noir de jais, la figure est celle d'une femme qui a doublé le cap de la maturité ; les chairs amollies, les formes épaissies, les lignes d'anciennes pesanteurs, la bête humaine, en un mot, ayant subi les déchéances

de son évolution et de ses labeurs physiologiques, cette femme apparaît telle que la vie la force d'être.

Cette admirable étude de peinture, œuvre de haute maîtrise, pour qui ne veut considérer que l'effort du peintre qui a osé chercher ses colorations et ses effets d'un réalisme vivant et vibrant, défraya abondamment la chronique.

Page cruelle, écrivait Georget dans l'*Echo de Paris* (30 mars), d'un rendu impitoyable où s'étaient avec une vérité féroce les plus intimes ravages que l'inexorable temps imprime au corps humain, mais quelle peinture solide, fouillée, quelle facture robuste et puissante ! Charles Blanc, déplorant un jour, chez un jeune peintre, cette extrême recherche de vérité, s'écriait, tout à fait indigné : « Mais, Monsieur, ce n'est pas une femme nue que vous me montrez là, c'est une femme deshabillée ! ». M. Maurin mériterait le reproche, et ce n'est pas là un mince éloge que j'entends lui adresser...

La *Finance* (5 avril) assurait de son côté qu'on avait là un superbe morceau de peinture.

Les chairs sont rendues avec une indéniable vérité ; quant au dessin, il est irréprochable. C'est là sans contredit le clou de l'exposition, et cela vaut la visite au pavillon des Champs-Élysées. Le même artiste affirme d'ailleurs sa personnalité dans une autre salle, par une série de dessins d'une étrange saveur, et par une *Rieuse*, portrait à la pointe sèche, presque grandeur nature, d'une belle hardiesse d'exécution. L'auteur est un artiste puissant, dont l'heure est venue, croyons-nous, et en qui nous sommes heureux de saluer un maître de demain.

Un incident burlesque acheva d'attirer l'attention du public sur Maurin et la *Femme aux cheveux noirs*. Au nom de la morale, un commissaire de police intervint pour protester contre l'intégralité de ce nu et obligea l'artiste à trouver une feuille de vigne. La feuille de vigne fut un éventail japonais, peint à l'eau.

Dans *Paris* (23 juillet), Arsène Alexandre raconta cette histoire savoureuse :

Ceux qui ont visité l'exposition des Indépendants, depuis deux ans installée au Palais de l'Industrie, ont découvert, parmi le fatras des tristes médiocrités, des morceaux d'une saveur singulière et d'un caractère très accentué. C'étaient des portraits d'une facture minutieuse, ou des croquis multiples, enlevés, au contraire, à l'emporte pièce, à grands

coups de blanc et de noir ; cela était signé Charles Maurin. Une autre page fit beaucoup rire et non moins crier : c'était une figure nue, une figure de femme âgée et qui, par un bizarre caprice du peintre, avait remplacé la légendaire et obligée feuille de vigne par... un éventail japonais. Des gens sévères manifestèrent de l'indignation ; les plus indulgents trouvèrent la fantaisie d'un goût douteux.

C'était faute de savoir un piquant dessous de l'œuvre. L'artiste avait eu un collaborateur forcé, tout à fait inattendu. Dans son souci de la vérité, il n'avait point songé à arranger ce que la convention altère dans les « académies ». Le commissaire de police, seul juré de l'exposition, menaçait d'agir d'autorité. Sosthène de La Rochefoucauld au petit pied, il imposa un voile, et ce voile fut l'éventail en question. Un artiste n'ose point élever d'objection quand un commissaire de police fait de la critique d'art. Ch. Maurin s'exécuta. Seulement, le mouvement ne se comprenait plus ; le caractère de la figure était altéré, et ceux qui ne connaissaient pas le peintre et son caractère auraient pu penser qu'il n'y avait là qu'une fantaisie peu respectueuse et de dimensions disproportionnées.

Il y aurait bien, à ce propos, une assez délicate discussion à entamer sur le nu, sur la décence en matière artistique. On pourrait se demander, par exemple, pourquoi certaines choses qui sont fort décentes (du moins on le suppose, puisqu'elles sont montrées) dans nos jardins publics, cessent de l'être dans une exposition ; pourquoi un sexe appelle la feuille, et pourquoi l'autre en est exempt ; pourquoi la convention ici, pourquoi la vérité ailleurs. Mais il est plus facile d'approfondir ce mystère dans le livre que dans le journal.

Pour en finir avec cette histoire, il faut apprendre à ceux que l'œuvre piqua qu'il n'y avait que demi-mal. Le fatal éventail était simplement peint avec des couleurs à l'eau ; un simple lavage suffit pour rendre au tableau toutes ses qualités de mouvement et d'expression, et, le sot accessoire enlevé, il resta, comme ont pu s'en convaincre ceux qui l'ont vu après, un superbe morceau de nu, d'une crânerie de conception et d'une vérité de rendu très remarquables. Cela, en réalité, sort de toutes les conventions d'école. Ce n'est point ce nu arrangé et poli, ce nu canonisé et prévu, dont les bons élèves ne sauraient s'écarter ; ce nu banal et écœurant qui participe de la figure de cire et de la copie d'après l'antique.

Mais quoi ! en dépit des préjugés, le nu sain, le nu vraiment digne d'étude et vraiment suggestif, est-ce bien cette répétition poncive ? Si oui, il faut s'empresse de jeter au feu la *Bethsabée* de Rembrandt. Cette admirable figure, dans sa vulgarité et dans sa réalité, rayonne d'art, éclate de vie, à deux siècles de distance. Pour ne point faire de

personnalités contemporaines, comparez ce nu avec celui du chevalier Adrian van der Werff, par exemple. Ces figures maniérées, léchées, arrangées, lisses comme l'ivoire sur lequel elles sont peintes, ressemblent pourtant comme des sœurs aux envois annuels de messieurs très prisés que je ne nommerai pas.

Il ne faudrait pas croire pourtant, d'après ces indications, que Ch. Maurin soit un révolté. Il veut être profondément indépendant, voilà tout ; pour mieux conquérir cette indépendance, il n'a point fait de ces coups d'éclat qui attirent l'attention de la galerie. Ch. Maurin a mis en pratique le principe de Manet, qu'on ne saurait trop recommander aux artistes : il a exposé bravement au Salon sans s'inquiéter de ce qui adviendrait, et il y a remporté les récompenses qui exemptent de toute ingestion du jury. Cela est pratique et sensé. Avant de faire acte de polémique, il n'est pas mauvais de prouver à ses adversaires qu'on peut du moins faire la même chose qu'eux. Puis, il est loyal de combattre sur le même terrain. Manet était dans le vrai à tous les points de vue.

L'originalité, Maurin ne la cherche point dans les procédés, et cela est assez sage aussi, mais bien dans la conception, ce qui est plus difficile. A quoi bon inventer des manières de peindre quand, avec les procédés de tout le monde, on peut faire des chefs-d'œuvre ? Il est des impressionnistes qui, malgré les apparences, ou plutôt malgré les préjugés du public, sont des peintres absolument sages. Nous en verrons un autre jour des preuves. Il en est d'autres qui se noient dans la recherche de l'impossible ; nous en ferons également la démonstration.

Mais tout le monde ne trouve pas une manière neuve, une manière profondément moderne de rendre la pensée. C'est ce que Maurin a cherché à faire, et ceux qui, avertis par cette rapide étude, voudront dorénavant le suivre, trouveront qu'il y réussit plus d'une fois. Témoins ses deux envois au Salon de cette année, qui n'ont pas été signalés par la critique comme ils le méritaient. L'un d'eux surtout, simple étude de femme, saisissait par son caractère à la fois résolu et hagard. Dans la pensée du peintre, c'était une Jeanne d'Arc. Pour modèles, il avait pris des filles du peuple décidément hystériques ; on lui avait montré, à la Salpêtrière, une de celles qui « entendent des voix ». De l'étude était résultée cette figure, au caractère troublant par son mélange d'héroïsme et de folie : l'héroïsme dans le geste, la folie dans les yeux.

Il y aurait bien d'autres choses à dire sur cet artiste militant et penseur. Mais on ne peut tout épuiser en un article. Cependant il faudrait signaler encore des pointes sèches de dimension inusitée, et qui sont des morceaux de haute maîtrise où l'expression concourt avec la virtuosité de la pointe.

Mais ce qu'il faut indiquer surtout pour bien faire comprendre la note et le tempérament de Ch. Maurin, c'est la curieuse différence de touche qui existe entre ses peintures et ses dessins. Celles-là sont d'un prodigieux fini qui, volontiers, exaspérerait ; ceux-là sont enlevés de verve, avec des incorrections voulues, tout en effets fugitifs, une précision accentuée, mais pas appuyée. Pourtant la facture lisse et patiente des peintures a autant de raison d'être que l'improvisation rapide des dessins. C'est que les unes sont des portraits, les autres des scènes de la vie. Il y a d'un côté la figure humaine qu'il faut profondément creuser, qu'on peut étudier d'aussi près qu'on veut et reprendre à l'infini ; de l'autre, il y a les mouvements fugitifs, les arrangements imprévus qui ne durent point, et qu'il faut fixer. Sans doute, un autre tempérament pourrait, en appliquant cette théorie, arriver à des exagérations. Avec Maurin cela s'explique et convient.

Ses dessins, tout en valeurs, sont un album extrêmement varié de la vie de Paris, avec toutes ses laideurs, ses cocasseries, ses clairs-obscurs perpétuels, ses coq-à-l'âne sans fin. Ce seront plus tard des témoins singulièrement bavards de nos passions, de nos occupations, voire de nos vices. En attendant, ce sont, pour les curieux de choses vues, des pièces d'un grand intérêt. Nous serions heureux si cette esquisse incomplète pouvait inspirer à quelques-uns le désir de suivre un artiste qui ne se soucie ni de la réclame, ni de l'argent, et qui joint à la véritable conscience la véritable originalité

Cette période fut la plus active, la plus audacieuse, la plus moderne et la plus féconde de la carrière de l'artiste. Nous nous y étendrons volontiers.

Maurin, écrivait dans *La Haute-Loire* (30 juillet 1889) M. Léon Giron, Maurin qui vient d'obtenir encore une médaille à l'Exposition rétrospective de peinture (1), ne quitte point Paris où, depuis quinze ans, sans bruit, presque sans ambition, il a su conquérir sa place au premier rang. Son début fut un coup de maître. Depuis, dans les expositions publiques ou privées, il est là avec quelque portrait où science et conscience le disputent à je ne sais quelle naïveté de coloris plein d'étrangeté et de charme. Paris ? La campagne ? Que lui importe ? La physionomie humaine est partout la même et il sait la saisir dans ses intimités, ramenant bon gré, mal gré l'âme à fleur de peau dans ses

(1) Il avait envoyé deux « études », l'une un peu trop réaliste, à notre sens, déclarait M. Marc, l'autre charmante qu'on pourrait nommer : la belle Hollandaise regrettant sa patrie.

mystères les plus profonds, dans ses sentiments les plus cachés. Donnez-lui, dans un atelier, une tête quelconque avec un rayon de lumière, voilà qui lui suffit et il vous abandonne le reste. Il est de la race des psychologues ; il vous peindra une physionomie plutôt qu'un visage, avec une rare vérité et une merveilleuse intensité d'expression. Les tendances de son talent et le genre de ses études le poussent à l'isolement, à la mélancolie, à l'indifférence peut-être et il nous permettra de le regretter. L'artiste n'y perd rien ; mais nous y gagnerions, nous, à retrouver en lui un bon compagnon auquel la joyeuseté ponote ne ferait pas peur.

Intimiste, voilà, en effet, le caractère nouveau pris par la manière de Maurin vers 1890. M. Maxime Guiffrey le constatait dans la *Justice* en rendant compte du Salon des Champs-Élysées de cette année et en s'arrêtant à un *Portrait de femme* de l'artiste — une femme qui va sortir de chez elle, qui boutonne ses gants et auprès de laquelle une bonne s'empresse. Une figure qui vit et qui pense, définie par un dessin nerveux et simple, avec une précision de geste et surtout une acuité d'expression individuelle qui retient le regard.

« Aucune dureté, seulement de la précision et de la douceur, un rayonnement de lumière dans les yeux d'un gris vert au regard direct, une tiède délicatesse dans la main gantée et dans la main nue. M. Charles Maurin sait les plans d'un visage, l'habituelle moue légère d'une bouche, le lis d'une chevelure, le fin réseau de veines des tempes, et il sait envelopper ses silhouettes d'exactitude d'une claire, froide et loyale atmosphère qui rendra reconnaissables ses toiles artistes et véridiques ».

La participation de Maurin au Salon de la Rose-Croix ne semble pas avoir été très heureuse.

A quel mobile a obéi M. Charles Maurin en exposant au Salon de la Rose-Croix, organisé par le Sar Péladan, l'étrange toile que nous allons essayer de décrire ? lit-on dans *La Haute-Loire* du 21 mars 1892 sous la signature d'Henri Mosnier. Forcer encore, comme il l'avait fait déjà aux Indépendants par des audaces inouïes, l'attention du public ? Mais, le jeune artiste oublie alors que, depuis longtemps déjà, les critiques aussi bien que les connaisseurs ont consacré son talent et que le jury du Salon du Palais de l'Industrie, en lui décernant une de ses récompenses les plus recherchées, a mis le sceau à cette consécration ; de tels suffrages devraient lui suffire.

Au lieu de cela, il s'attarde à toutes les fumisteries fin de siècle, se jette tête baissée avec sa fougue montagnarde dans le pointillisme, le tachisme, dans toutes les bagarres incohérentes et décadentes.

La composition de notre compatriote, accrochée dans l'étrange pandémonium du Sar, est intitulée *L'Aurore*.

Au lieu de l'œuvre mystico-idéale que ce titre ferait supposer, on se trouve en présence de scènes du naturalisme le plus outrancier et dont quelques-unes défient toute description.

Cette composition est un tryptique au panneau central de dimension beaucoup plus vaste que les deux autres.

Autant qu'il nous a été possible de le comprendre, à défaut des explications qu'offre, en pareil cas, le livret, l'auteur, dans le premier panneau, s'est représenté dessinant de son crayon vigoureux, des groupes de femmes nues, non pas de chastes apparitions, comme la source d'Ingres ou la vérité de Lefèvre, mais des viragos d'une triviale robustesse aux attitudes les moins hiératiques. C'est bien là le naturalisme tel que l'a rêvé certaine école.

Dans le panneau central, les mêmes plantureuses personnes, aussi outrageusement dévêtues, continuent à se livrer aux ébats les plus échevelés, essayant d'escalader un monticule au sommet duquel se dresse le temple de l'idéal, etc.

Dans le dernier tableau, encore l'artiste. Assis, les mains dans ses poches, le regard désenchanté, il reste insensible aux préoccupations des Circés, aux grâces massives qui prennent, pour le séduire, des poses de plus en plus aisées. Il a brisé ses crayons et semble résolu à ne les reprendre que pour représenter d'idéales figures. Il a trouvé son chemin de Damas et ne cherchera plus ses inspirations que dans les régions éthérées de l'infini. « *L'Aurore aux doigts de rose* » lui a entr'ouvert les portes d'un monde nouveau.

Puisse ce symbole nous présager l'abandon par M. Maurin d'un genre purement caricatural et le retour de cet artiste à la peinture « faite » comme il la comprend et sait l'exécuter, lorsque tel est son bon plaisir.

Par dessus tout, Maurin faisait cependant alors profession de belle et pure simplicité, condition essentielle pour la réalisation de l'œuvre d'art, et cette tendance était parfaitement mise en valeur par un collaborateur de la *Dépêche* de Toulouse, Homodeï (n° du 23 juillet 1892) lequel fait du peintre l'un des maîtres de l'esthétique nouvelle :

Il ne faut pas s'étonner, si, dans les récentes tentatives de nos modernes peintres, beaucoup n'ont pas encore abouti. Quelques-unes

ont même fait sourire ; c'étaient, à dire vrai, comme les premiers balbutiements d'un art encore en son enfance. Mais, n'eût-il pas été plus généreux de reconnaître la sincérité de tels efforts et d'admettre leur heureuse influence. Les uns, comme les impressionnistes, s'efforçaient de pénétrer les secrets de la lumière et y arrivaient presque ; d'autres, comme les néo-naturalistes, prenant corps à corps la nature, lui demandent, non plus le « sujet » à reproduire, mais l'émotion qu'il s'agit de transporter sur la toile. C'est là un premier pas vers l'idéalisme artistique. Plus idéaliste encore doit être une troisième école qui date de quelques mois à peine : l'école traditionniste, proclamant que la peinture n'est qu'une convention, que l'œuvre d'art doit être une invention bien plus qu'une plate copie et que, « dans le rapport des couleurs avec le sentiment », suivant l'expression de Goethe, dans la beauté de la couleur et l'harmonie de la ligne, est contenue toute émotion esthétique.

Telles sont les tendances diverses qui, encore aujourd'hui, se disputent les artistes de notre jeune génération. Mais au-dessus de toutes ces tendances de procédés, une tendance commune domine : c'est le retour à la belle et pure simplicité sans laquelle il n'est point de véritable œuvre d'art.

La définition donnée, Homodeï poursuit :

Entre les jeunes, qui incarnent cette audacieuse entreprise, un des plus personnels, le plus personnel peut-être, est, de l'aveu de tous ceux qui le connaissent, Charles Maurin. Si modeste soit-il, celui-là est un maître.

Si vous ne l'avez point connu sur les bancs des Beaux-Arts où, sans doute, il fut votre condisciple, voilà quelque dix ans, souffrez que je vous le présente aujourd'hui. Il n'est pas, dans le Tout-Paris artistique, de physionomie plus curieuse.

Comme les grands artistes d'autrefois, celui-ci a touché à tout. Eau forte, aquarelle, pastel, gravure, sculpture sur bois, en tous les genres, Maurin a su déployer une originalité sans pareille. Pour se rendre bien compte de son immense labeur, il faut monter là-haut, tout là-haut, à Montmartre, où, solitaire et recueilli, Maurin entreprend chaque jour une tentative nouvelle. Un jour, c'est la gravure sur bois qu'il remet en honneur, non pas la gravure mécanique de l'industrie actuelle, mais la vieille gravure des Dürer et des Marc Antoine, sur bois *de fil*, la gravure au couteau. Le lendemain, c'est un procédé de gravure sur cuivre qu'il découvre, obtenant, par le dessin sur papier de verre, ce *grené* qui exaspérait la patience des plus obstinés graveurs. Une autre fois, ce

qu'il obtient, c'est l'impression en couleurs, par un tirage unique, d'une planche lithographique. La planche sur zinc est découpée comme ces jeux de patience auxquels s'amusent les enfants : le procédé n'est rien, mais encore y fallait-il songer ! Enfin, sa plus récente découverte est celle-ci : la reproduction directe en teintes d'aquarelle, d'un tableau peint à l'huile, au moyen d'un mélange de pétrole dont Maurin a le secret.

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer les mille et une ingénieuses inventions de ce merveilleux chercheur qu'est Maurin. D'ailleurs, cette belle inquiétude d'art nous ménage, semble-t-il encore, d'autres surprises, car il n'est pas un coin du domaine artistique que Maurin ne cherche à fouiller.

Ce que je voudrais faire maintenant, me disait-il, c'est un essai d'affiche. Il me paraît qu'il y a, en ce genre, autre chose à faire que ce qui a été déjà fait par Chéret. Au lieu de l'affiche-tableau, je rêve d'une affiche-décor, faite à la fois pour orner un pan de mur, et pour entrer d'un seul coup dans l'œil du passant. Très volontiers, à condition qu'on me laissât le champ libre, je l'exécuterais pour rien à qui voudrait m'en donner l'occasion.

N'est-ce pas qu'il y a là une admirable probité artistique et que ce Maurin est vraiment un vaillant entre les plus vaillants ?

Et pourtant les bourgeois et les snobs croient avoir tout dit de lui quand ils l'ont traité d'impressionniste.

Récemment, au Salon de la Rose-Croix, il avait exposé un admirable tryptique. Ce que cela représentait, ma foi, je ne le sais guère. Dans l'un des panneaux, l'artiste s'était peint lui-même, je crois, au milieu de femmes nues, surprises en toutes sortes d'attitudes ; dans un second panneau et dans un décor analogue, il avait peint son ami, le grand sculpteur Carabin. Le troisième panneau reproduisait un paysage de la Loire, quelque chose comme un trou de mine, au moment où les mineurs sortent par groupes nombreux et pittoresques de dessous terre.

Tel était ce tableau. — Au dire des critiques, « le sujet ne se tenait pas ». Je le crois sans nulle peine : il n'y avait là aucun « sujet ». C'était une simple recherche de couleurs et de lignes, mais, telle quelle, admirable.

Mais ce qui exaspérait le plus l'œil des critiques, c'est que cela était entièrement exécuté en teintes plates, avec très peu ou point de modelé. Quelques-uns se demandaient même naïvement si c'était là toute la somme d'habileté dont était capable l'artiste ; mais ceux qui ont vu les premiers portraits peints par Maurin, au sortir de l'école, savent que nul plus que lui n'est instruit des adresses du métier.

Les cartons-pâte enluminés de M. Bonnat, ou les flamboyants colo-

riages de M. Durand (Carolus), pâleraient étrangement à côté de ces toiles de Maurin, où l'on sent circuler la vie sous les chairs transparentes, et dans lesquelles flotte quelque chose de ce troublant mystère qui enveloppe la divine Joconde.

Comment se fait-il que l'artiste, habile à de pareilles analyses, soit venu à cette peinture synthétique dont il est aujourd'hui un des plus fervents promoteurs ? Est-ce à dire que Maurin tombe dans le vulgaire souci de sacrifier au goût du jour ? En aucune manière. Si quelqu'un a l'horreur du pastiche, c'est assurément ce consciencieux et impeccable artiste. Nul plus que lui n'a, par exemple, le dédain de ces peintres qui, depuis quelques années, se sont voués au bleu, sous prétexte que la mode est à cette couleur, et sans trop se demander si l'excès du cobalt vaudrait mieux que l'excès du bitume !

Cette seule aversion n'est-elle pas le meilleur témoignage de la sincérité de Maurin ?

Je lui demandais, ces jours-ci, à quelle occasion et comment, par quelle évolution de l'esprit ou de l'œil, il en était venu à sa nouvelle peinture. Pour toute réponse, Maurin me montra sur les murs de son atelier de nombreux dessins de Ingres. « Voyez, me dit-il, et analysez l'œuvre de Ingres, de ce Ingres, que les académiciens d'aujourd'hui renient comme trop classique, et que nous, prétendus révolutionnaires, nous considérons comme un artiste prodigieux, comme le maître des impressionnistes, si paradoxale que paraisse une pareille assertion.

« Examinez cette femme couchée ; vous y découvrirez quelques traits à peine et du modelé guère plus qu'en un dessin japonais. Mais ne voyez-vous pas que cela suffit et doit suffire à votre émotion artistique ! A quoi bon un modelé excessif sur le tableau, quand, en réalité, le modèle est dans l'œil du spectateur, non ailleurs ? A quoi bon diffuser les impressions dans une analyse et dans les détails, quand la synthèse peut vous donner une émotion plus primesautière et plus puissante ? »

Ch. Maurin avait raison. L'art était en train de se perdre par l'excès de son habileté, et, au-delà du naturalisme actuel, il n'y avait plus guère que le trompe-l'œil des époques de décadence, les trop savantes duperies du modelé.

Maurice Denis, qui est le chef de la jeune école symboliste, me racontait, un jour, cette ingénieuse et inédite histoire du modelé qu'il tenait de Gauguin.

« A l'origine, l'arabesque pure, aussi peu trompe-l'œil que possible ; un mur est vide, le remplir avec des taches symétriques de formes harmonieuses de couleur (vitraux, peintures égyptiennes, mosaïques byzantines, kakémonos japonais).

« Vient le bas-relief peint (les métopes des temples grecs, l'église du moyen-âge).

« Puis, l'essai de trompe-l'œil ornemental de l'antiquité est repris par le quinzième siècle, remplaçant le bas-relief peint, par la peinture au modelé de bas-relief. Perfectionnement de ce modelé : modelé de ronde bosse. Cela mène des premières académies de Carrache à notre décadence. »

Ainsi parlait Maurice Denis, et, comme Maurin, il concluait que l'art, sous peine de dépérir, doit faire retour aux synthèses primitives.

La synthèse ! Voilà le grand mot qui me semble devoir caractériser l'évolution qui, actuellement, se poursuit dans la peinture. Faire en quelques lignes tenir toute la pensée de l'artiste ! Par elles, comme aussi par la seule beauté et la seule harmonie des couleurs, susciter, dans l'œil et dans l'âme du spectateur, des émotions diverses et complexes, n'est-ce point là le dernier mot de l'art ?

Art facile, puisqu'il est sommaire, diront les habiles. Art difficile, d'autant plus qu'il est sommaire et qu'il faut que chaque ligne en soit écrite avec une précision mathématique et que nulle gaucherie n'y est permise.

C'est par cet art, tout de simplicité, pur de toutes chicanes, que nous nous rattacherons aux vieux maîtres primitifs, et, par eux, aux maîtres glorieux de la Renaissance, et c'est par ce mouvement que notre époque m'apparaît comme la première étape d'une Renaissance nouvelle.

Charles Maurin est un de ceux qui auront le plus puissamment contribué à cette évolution. Retenez ce nom-là. C'est celui d'un des plus grands artistes de notre époque.

..

A ce moment, Maurin se distinguait encore par une innovation des plus curieuses : la couleur rendue inaltérable au moyen de sa division par un procédé mécanique.

Le 18 décembre 1891, sous le n° 215.980, le peintre avait pris un brevet d'invention d'un procédé d'impression en couleurs sur une seule planche.

Il s'agissait de prendre une planche de zinc graissée, d'y tracer le dessin avec crayon lithographique très gras. Le zinc graissé happe la couleur, le crayon lithographique maintient le dessin pour le tirage. On peint ce dessin avec couleurs à l'huile en tube, mais en se servant constamment pour véhicule de la composition

suivante : pétrole, vernis copal blanc. Sans le véhicule la couleur s'écraserait à l'impression et la composition neutralise l'huile qui tacherait le papier. On mouille la feuille ou l'étoffe à imprimer sans la brosser et on imprime sous légère pression avec une presse en taille douce.

Ce système devait permettre d'obtenir : 1° Imitation d'aquarelle inaltérable, insoluble dans l'eau, évitant les fixatifs jusqu'ici cherchés et détruisant plus ou moins la couleur ;

2° Impression en couleurs pour éventail remplaçant la gouache et l'aquarelle, et par conséquent inaltérable ;

3° Impression sur toile à peindre pouvant servir de préparation à un tableau. L'on peut finir en pleine pâte et l'on a l'union de l'aquarelle fraîche et transparente et de la solidité de la peinture ;

4° Economie de temps par l'emploi d'une seule planche.

L'innovation de Maurin fit quelque bruit dans la Landerneau artistique. Homodéi ne manqua pas d'en parler aux lecteurs de la *Dépêche* :

J'ai déjà eu l'occasion de présenter à mes lecteurs Ch. Maurin. C'est donc pour eux une ancienne connaissance, et mes lecteurs, s'ils ont gardé quelque souvenir de l'article que je lui consacrais naguère, le doivent tenir pour un des maîtres peintres de ce siècle. C'en est un en effet. C'est aussi un des inventeurs les plus ingénieux qui soient en matière de recherches artistiques.

Sa dernière invention, à coup sûr, prime toutes les autres, car elle peut avoir sur notre art une influence décisive, et cette influence, elle l'aura, n'en doutez pas. Je n'en veux pour preuve que l'enthousiasme de tous ceux qui, comme Fenéon, Arsène Alexandre, comme l'inspecteur des beaux-arts, M. Lefort, comme tant d'autres peintres que je pourrais nommer, ont littéralement été abasourdis par les résultats auxquels Maurin est parvenu.

Oh ! mon Dieu ! ce n'est pas que l'invention de Maurin soit des plus compliquées. J'oserais même dire, si je ne craignais de lui manquer de respect, qu'elle est, au fond, bête comme tout. Seulement, elle est bête parce qu'elle est simple, comme était bête, parce que simple, l'invention de la vapeur que trouva Denis Papin en regardant bouillir une vulgaire marmite. Du même genre est l'invention de Maurin. Il ne fallait qu'y penser, et cependant, personne, avant lui, n'y pensa.

L'invention de Maurin consiste tout bonnement dans l'emploi de vaporisateurs. Rien de plus élémentaire comme on voit. Vous avez trois

fioles : l'une contenant du rouge, l'autre du jaune, la troisième du bleu. Cette palette vous suffit.

Avez-vous à obtenir un beau ton orangé? Vous prenez votre fiole jaune. Un coup de vaporisateur et vous avez un pointillé jaune d'une ténuité dont rien n'approche. Un second coup de vaporisateur avec votre fiole rouge et vous avez l'orange voulu. Que dis-je, vous obtenez tous les oranges voulus et n'avez même que l'embarras du choix. Votre jaune, en effet, tournera d'autant plus au rouge, suivant que vous aurez plus ou moins vaporisé sur la surface à couvrir du liquide jaune ou du liquide rouge. A mesure que vous vaporiserez, toute la gamme innombrable des oranges défilera sous vos yeux, et vous n'aurez qu'à vous arrêter lorsqu'arrivera sous votre pinceau — pardon, sous votre vaporisateur — la nuance voulue. Autant n'en pourraient pas dire les peintres à palette qui, des journées, des mois et des ans, chercheraient, sans le trouver, le ton rare entrevu par leur œil.

Dire la nouveauté et l'éclat des couleurs ainsi obtenues par Maurin, cela serait impossible. Il les faut avoir vues pour s'en rendre compte, car les plus violents tableaux, des plus violents impressionnistes, paraissent littéralement boueux à côté des peintures de Maurin. On dirait qu'on éprouve à la vue de ces peintures le même aveuglement qu'éprouvaient à la vue de la Loïe Fuller les spectateurs des Folies-Bergère. C'est à cligner tout bonnement des yeux.

Ce n'est là évidemment que la moitié de l'invention de Maurin. Une autre difficulté lui restait à vaincre : celle d'isoler la surface à couvrir des surfaces voisines appelées à recevoir une couleur différente. Cette difficulté, le peintre l'a encore vaincue, et d'une façon non moins simple. Mes lecteurs ne m'en voudront pas de ne point trahir ici le procédé de l'artiste. Il n'est que juste de lui laisser cette moitié de son secret, qui le laissera propriétaire de son invention pour laquelle il a pris un brevet, d'ailleurs, et qui, à lui seul, permet d'exécuter sur une toile, sur un mur, sur un papier, sur une robe, sur un meuble, sur n'importe quoi enfin, telle figure, tel dessin décoratif qu'il lui plaira, et de l'exécuter avec la même précision et la même minutie que donnerait le pinceau.

Mais, en admettant même que Maurin n'eût pas ainsi complété sa découverte, celle-ci n'en resterait pas moins admirable — et pratique. Vous jetez sur votre toile un rameau, une fleur, une brindille, une herbe ; vous vaporisez autour de ces feuillages une couleur quelconque, rouge, jaune ou bleue. Enlevez ensuite l'herbe, la brindille ou la fleur, elles se trouvent dessinées sur votre toile. Vous pouvez après prendre une fiole quelconque et vaporiser au hasard ; le dessin subsistera toujours, sous la pluie de couleur nouvelle, et le hasard même, le pur

hasard, vous fournira des trouvailles de tons absolument inattendus, et toujours harmonieux entre eux. L'invention de Maurin a, en effet, ceci d'extraordinaire, c'est que, avec son procédé, les couleurs, quelles qu'elles soient, entrent toujours les unes dans les autres, se pénètrent tant et si bien que toujours un ton s'accordera avec le ton voisin.

On devine, sans que j'aie besoin d'y insister, tout le parti que l'art décoratif peut tirer d'une invention semblable. Des surfaces immenses peuvent être par le peintre décorées en un clin d'œil. De cette rapidité d'exécution découle, cela va de soi, un meilleur marché de la main d'œuvre. Les moindres décorations de café ou de théâtre, — les ciels par exemple — exécutées par de vulgaires ouvriers reviennent au bas mot à 25 francs le mètre carré, et elles atteignent même au prix de plusieurs centaines de francs pour peu qu'elles aient un caractère artistique. Maurin, lui, peut exécuter des décorations — artistiques, cela va sans dire, et, avec Maurin, artistiques au plus haut sens du mot — au prix dérisoire de 5 à 6 francs par mètre.

C'est, évidemment, une véritable révolution qui peut sortir de là, au point de vue de l'art décoratif. Mais ce n'est pas seulement la peinture ornementale qui est appelée à bénéficier de l'invention de Maurin. La peinture de chevalet elle-même y trouvera un procédé inédit et les peintres de tableaux ne pourront que se féliciter de l'emploi de ce procédé. Les procédés actuels ne vont pas, en effet, sans inconvénient. Le mélange de couleurs qu'entraîne peu ou prou l'usage du pinceau se traduit presque toujours, sur la toile, par des décompositions chimiques dont souffre à la longue la peinture.

Combien de tableaux ne tournent-ils pas au noir, sous l'influence du blanc de plomb, que tous les peintres sont obligés d'employer à tout instant, ne fût-ce que pour illuminer et monter leurs couleurs. Combien d'autres ne sont-ils pas décolorés par suite du défaut de fixité de certaines couleurs?

Avec le procédé de Maurin, rien de pareil n'est à craindre. Pas de mélanges d'abord et, partant, pas de décompositions chimiques. Fixité absolue des couleurs ensuite, car rien n'est si facile que de trouver trois couleurs, dans les teintes rouge, jaune ou bleue qui présentent une absolue fixité.

Enfin, le procédé de Maurin aura un autre résultat, essentiel celui-ci, ce sera de révéler aux peintres des nuances jusqu'à ce jour inédites, d'élargir leur vision et, qui sait, de leur ouvrir, sans doute, tout un monde insoupçonné de couleurs. C'est quelque chose cela! et dût même l'invention de Maurin n'être pas reprise par quelque industriel intelligent, qu'il faudrait s'en réjouir quand même au seul point de vue artis-

- tique. Ce procédé marquera, peut-être, l'ère d'une peinture nouvelle, et c'est à ce titre surtout que j'en suis plu à le signaler.

Ces théories, cette esthétique, ces recherches nous paraissent avoir eu leur synthèse dans l'exposition que fit Maurin d'un choix de son œuvre, concurremment avec Toulouse-Lautrec, au début de 1893 à la galerie Boussois et Valadon, boulevard Montmartre. Et nous sommes heureux de reproduire ici quelques-unes des appréciations de la presse d'art sur cette manifestation dont on fut unanime à louer la puissance et l'originalité.

« Ça, Maurin, approchez, faisait dire Thiebault-Sisson à la Critique dans un dialogue publié par *Le Temps*. Vous n'êtes pas le premier venu, mon garçon : vous brossez, quand vous n'êtes pas de parti-pris, des morceaux d'une superbe franchise et d'une science consommée ; vous gravez à l'eau-forte et sur bois des pièces d'un bel accent personnel et d'une réelle saveur. Ça ne vous a pas suffi. Vous tournez depuis deux ou trois ans au bizarre ; vous quêtez le satanique et l'extraordinaire, vous finissez par nous donner des tableaux où le contour des figures est cerné. A distance, on dirait de la peinture de vitrail. En quoi vos compositions y gagnent-elles ? C'est une singularité que vous ferez bien de laisser aux imbéciles. Je n'insiste pas pour cette fois et je pardonne, mais, à l'avenir, je vous prie, soyez sage. »

Voici quelques jugements, et d'abord, une fois encore, l'opinion de M. Arsène Alexandre, dans *Paris* :

M. Charles Maurin lutte depuis déjà au moins une dizaine d'années. Jamais il n'a voulu se spécialiser dans un genre alors qu'il eût pu se faire à son choix un très beau nom comme portraitiste, comme graveur ou comme compreneur de scènes de la vie.

Sa curiosité d'artiste a été plus impérieuse, et il faut aussi ajouter sa conscience. Car lorsqu'un peintre devient ce qu'on appelle un spécialiste, soyez assuré que son talent graphique se double d'aptitudes de boutiquier. M. Charles Maurin a eu, tout particulièrement dans ce temps-ci, la dignité de faire passionnément ce qui à tour de rôle sollicitait son attention.

Un jour, il peignait de magnifiques portraits, d'une précision de dessin, d'une simplicité de caractère et d'une souplesse de modelé qui étaient dans les plus grandes traditions de la vraie école française.

Une autre fois, dans la rue, dans les jardins publics, dans les réu-

nions politiques, il enlevait d'un fusain rapide de saisissantes notations de types et d'atmosphères.

Entre temps, par des procédés à lui, toujours ingénieux, et souvent capables de dérouter même les gens du métier, il exécutait de grandes pointes sèches, des estampes en couleur, des vues de Montmartre très vivantes, griffonnées directement sur la planche, des gravures sur bois à la façon robuste des vieux maîtres, mais renouvelées par un sentiment très moderne.

Enfin, épris de simplification pour ce qui concernait la technique picturale, il recherchait des effets de teintes plates ou presque, des modèles par le trait, des arrangements saisissants de lignes et de couleurs, dans des compositions de femmes et d'enfants, fascinés par des musiques.

Telles ont été jusqu'ici les principales recherches de cet artiste que des hommes comme M. Degas ont considéré comme un des meilleurs dessinateurs de ce temps. On en verra des spécimens peu nombreux, mais significatifs, et on devra, pour les apprécier convenablement, se dire que M. Charles Maurin, en peintre vraiment probe, ne s'arrêtera de chercher que lorsqu'il cessera de produire.

De M. Roger Marx, dans le *Voltaire* :

La seconde salle de l'entresol Goupil est emplie de tableaux, de fusains, d'estampes noires et polychromes de M. Charles Maurin. Lui aussi, pour la première fois, se décide à grouper ses ouvrages; lui aussi, loin d'avoir à redouter l'issue de la redoutable aventure, victorieusement s'en tire. On goûtera fort toute une suite d'images familières; on retiendra la bonhomie de ces physionomies vivantes de leur vie coutumière; on mesurera, à leur valeur, ces témoignages d'un air calme, patient, réfléchi, qui ne se contente pas de définir au bref les apparences, mais qui ambitionne de parvenir à leur intégrale transcription. Il est tel de ces portraits qui évoque par la sincérité, par la conscience, le souvenir des inoubliables effigies laissées par Ferdinand Gaillard, et j'y constate, par surcroît, un agrément de tonalité, une trituration de la pâte colorée, laquelle pour être lisse n'en demeure pas moins solide, vigoureuse. Ajoutez que M. Charles Maurin n'a pas limité l'emploi de ses moyens à la culture d'une étroite spécialité, et que son attachement à la réalité — tel celui d'un primitif — ne lui a nullement interdit de laisser libre cours à son imagination; de là vient qu'il a pu donner de la *Musique* le plus séduisant, le plus élevé et le plus visionnaire symbole.

De même qu'il aborde des genres opposés, M. Charles Maurin est

versé dans les techniques les plus diverses; il passe de la peinture où les moindres dégradations de nuances sont saisies, notées, à celle où le ton s'indique par de simples à-plats; il grave le buis, le zinc, le cuivre, la pierre; il grave en noir et en couleurs; il fouille le bois, dont la surface se modèle, sous sa main, d'une décoration humaine, de reliefs séduisants et délicats à miracle...

Au résumé, Toulouse-Lautrec et Maurin ne relèvent d'aucune école; ils n'appartiennent à aucune chapelle. La souveraine indépendance de leurs talents, différents à l'extrême, est le seul point commun qui explique comment, un instant, leurs noms et leurs œuvres ont pu se trouver réunis.

De M. Marty, dans la *Cocarde* :

Avec un nombre relativement restreint d'envois. Charles Maurin nous fait parcourir toute la gamme de son multiple talent. A côté de toute une merveilleuse série de portraits d'un fini et d'une précision extrêmes voici une suite de dessins au crayon noir de large allure, une Louise Michel entre autres, satire impitoyable comme la réalité.

Puis ce sont d'exquises inspirations poétiques, le *Prélude de Lohengrin*, la *Musique*, cette œuvre capitale, d'un si haut caractère philosophique; des gravures sur bois, en noir et en couleur, des eaux-fortes pour lesquelles Maurin, inventeur infatigable, crée chaque jour de nouveaux procédés, sans oublier d'exquis panneaux en bois sculpté rehaussés de pierres de couleur, une trouvaille.

De l'*Eclair* :

M. Charles Maurin, qui est déjà connu depuis plusieurs années pour la curiosité de son esprit, la conscience de ses recherches et un savoir vraiment rare, sera apprécié ici pour la rigueur d'un dessin et d'un modèle impeccables. Il montre des portraits d'un grand caractère, des compositions de femmes et d'enfants écoutant des musiques d'une conception saisissante et d'une curieuse exécution en parti pris de vitrail. Puis, pour permettre de mieux apprécier la variété de ses recherches d'artiste, l'exposition se complète de larges croquis de mœurs, de pointes sèches, de gravures sur bois en noir et en couleur, toutes d'un métier attrayant et ingénieux.

La note critique de la *Petite République française* est particulièrement intéressante :

Les deux exposants sont MM. de Toulouse-Lautrec et Charles Maurin.

Leurs deux noms sont déjà bien connus du Tout-Paris artiste : s'ils n'ont pas encore conquis cette grosse popularité à laquelle prétendent et arrivent à grand renfort de réclames tant de peintres sans talent, qui auraient fait, d'ailleurs, d'excellents courtiers d'annonces, c'est apparemment qu'ils ne s'en soucient guère, et aussi que leur originalité égale leur modestie. Ce sont, en effet, deux maîtres que MM. Maurin et Lautrec, deux maîtres au talent puissant et dont les toiles enrichiront nos musées, quand auront depuis longtemps disparu les tableaux et la peinture de genre où se plaît la mode actuelle.

M. Maurin est un chercheur et entre tous les peintres modernes, certainement le mieux doué au point de vue de la curiosité artistique, un de ceux, dans tous les cas, qui joignent à une impeccable conscience une science impeccable. Je ne saurais rien dire de plus flatteur à son endroit qu'en disant que son exposition résume à elle seule tout le mouvement et tous les progrès de l'art nouveau.

M. Maurin expose des portraits qui datent de sa première manière. Ce sont déjà des œuvres de maître, médaillées d'ailleurs pour la plupart, car telles qu'elles sont conçues, elles dénotent un incroyable métier, une habileté consommée du crayon, du pinceau ou du burin. M. Maurin est, en effet, dessinateur, peintre, graveur, lithographe, aquafortiste, et même quelque peu sculpteur sur bois, si l'on en croit un adorable panneau où se trouvent merveilleusement fouillées des figures d'enfants. M. Maurin est même quelque chose de plus, car on lui est redevable d'un grand nombre d'inventions qu'il serait trop long d'énumérer, par exemple celle qui consiste à reproduire directement une peinture à l'huile, sur bristol, en teintes d'aquarelle, et en un seul tirage.

Il ne faut donc pas s'étonner si, un esprit inquiet et amoureux de l'inédit, comme le sien, a suivi et devancé parfois le mouvement qui emporte les esprits de notre jeune génération artistique. Ses derniers tableaux, dont un entre autres, *La Musique*, est un pur chef-d'œuvre, en font foi. On y retrouve la même connaissance du dessin, la même recherche de la couleur, que dans les précédents tableaux, mais cette fois débarrassées de ce modelé excessif, de ce détail minutieux du dessin, qui sont comme le bavardage de la peinture. Parti des Flamands et du procédé classique, M. Maurin a évolué vers le procédé impressionniste et l'école japonaise. Mais entre les deux, il a su réserver une place personnelle et garder une note française autant que moderne.

On peut en dire autant de M. Lautrec. Et c'est une heureuse rencontre qui groupe dans deux expositions voisines MM. Lautrec et Maurin, car tous les deux, aux yeux des amateurs véritables, appar-

tiennent à cette grande lignée d'artistes qui va de M. Ingres à Manet et qui ne connaît ni révolutionnaires ni classiques, mais seulement des artistes et des chercheurs.

Donnons enfin l'opinion de M. Raoul Sertat dans la *Revue Encyclopédique* du 1^{er} mars 1893 :

De ce qu'ils assemblent quelques-uns de leurs ouvrages, en même temps, dans deux galles contiguës, il n'y a pas à conclure qu'il existe entre M. Maurin et M. de Toulouse-Lautrec la moindre ressemblance. Ils procèdent de tempéraments trop divers pour laisser prise au parallèle. Tous deux, pourtant, ont ceci de commun qu'ils se sont montrés au grand public dans les expositions de la Société des Artistes indépendants. C'est là, d'abord, que M. Maurin fit remarquer ses portraits, ses figures nues, où la réalité se voyait épiée par la plus scrupuleuse patience, traquée par l'effort le plus obstiné, rendue avec la sincérité d'un primitif. Des toiles de cette période, on en retrouve à la galerie Goupil : ce sont des portraits d'hommes, des portraits de femmes, qui doivent la force de leur charme, semble-t-il, à l'impression de certitude, à la sensation d'achèvement qu'ils nous apportent. Rien en eux de vague, rien de délibérément incomplet, mais des termes précis, des traits menés obstinément, disant tout ce qu'il y a à dire, et qui nous prennent par notre besoin éveillé de logique et de netteté.

Mais M. Maurin ne s'en est pas tenu là, et son talent a subi, sans rien perdre de ses lignes caractéristiques, une intéressante évolution. On en avait déjà pu constater les étapes, particulièrement l'an dernier, lorsqu'il fit au salon de la Rose-Croix profession de tendances symbolistes ; et aujourd'hui encore ses œuvres les plus récentes relèvent de ce même idéal qui le conduit à joindre, au souci persistant de la forme exacte, les préoccupations d'une vie merveilleuse et rêvée. Comment s'en étonner ? M. Maurin suit un développement qui n'a rien que de normal ; il s'abandonne jusqu'au bout à l'enseignement de ses ancêtres d'élection, qui ont affectionné également le monde apparent et l'irréel, et mêlé à plaisir dans leurs œuvres l'un avec l'autre. Le bénéfice acquis à cette fréquentation, on peut le mesurer dans *La Musique*. La pensée n'a mis à contribution aucun personnage allégorique ; toute la signification est inscrite dans les figures de jeunes filles qui se pressent, dociles et vibrantes, à l'appel de l'harmonie ; c'est à leurs attitudes, à leurs gestes eurythmiques, à l'assortiment des couleurs et des plis de leurs robes, à leurs physionomies vivantes, au dessin des lèvres et des yeux, que l'artiste a dévolu de refléter sa vision. Vision de poète, divulguée en une langue éloquente et sobre, que fixe sur la toile une pâte unie, mais puissante de ton, que cernent des contours fermes et définitifs.

Les mêmes qualités de vigueur et de ténacité, M. Maurin les porte naturellement dans ses dessins; puis, étant de ceux qui ambitionnent de multiplier au possible leurs modes d'expression, il s'est fait graveur, il a produit des estampes en couleur, il a sculpté du bois, et toujours il s'est affirmé comme un esprit curieux, comme un praticien consommé.

A la suite de cette exposition, Maurin, à qui son compatriote M. Charles Dupuy, alors ministre des Beaux-Arts, était venu, boulevard Montmartre, porter ses félicitations, reçut la commande d'une peinture pour l'Etat. Sur ces entrefaites, il allait avoir à s'occuper aussi de panneaux décoratifs pour le foyer du théâtre municipal du Puy.

Au début de mars 1893, il envoyait au maire de cette ville les esquisses des panneaux au cinquième de l'exécution.

J'y ai mis, écrivait-il alors, tout ce que je savais faire en l'honneur de ma ville natale, et j'ai tenu à prendre le temps pour un travail définitif.

Les deux panneaux du milieu symbolisent la Danse, — une danseuse dans les coulisses, — l'autre, à droite, fait son entrée en scène (décors de théâtre vus de l'intérieur).

Les deux petits panneaux représentent : à droite la Tragédie, à gauche la Musique.

J'ai poussé les figures plus avant que les fonds à cause de leur intérêt principal.

Fin mai, les panneaux étaient placés au foyer et inaugurés avec le théâtre le 8 juillet suivant, par M. Raymond Poincaré, ministre de l'Instruction publique. Maurin reçut à cette occasion les palmes d'officier d'académie, la seule décoration qui lui ait été décernée dans sa vie.

A ce moment, la ville du Puy songea — peut-être un peu tard — à posséder d'autres œuvres du peintre pour le Musée Crozatier, établissement qui avait déjà reçu de lui en don (1876) une copie du *Pied-bot* de Ribera. En 1893, on procédait à l'acquisition du *Prélude de Lohengrin* et des démarches étaient faites pour la concession par l'Etat de *Maternité*.

Le 14 juillet de cette année, le rédacteur en chef de *La Haute-Loire*, M. Léon Marchessou, entretenait ses lecteurs de ce tableau :

Nous avons sous les yeux le « trait » du tableau — *Maternité* — récemment commandé par l'Etat à notre compatriote Charles Maurin.

C'est le triomphe de la maternité aux mamelles gonflées de lait — *ubera lacta* ; ce fouillis de corps de femmes, de corps d'enfants dans toutes les expressions est plein de vie et c'est la vie même à sa source. Cependant, dans un coin du tableau, s'isole une tête qui devient comme une vision dans l'œuvre de Charles Maurin, cette tête d'androgyné déjà apparue dans le *Prélude de Lohengrin* et qui symbolise la Musique dans le panneau du foyer du théâtre ; elle seule n'a pas d'enfant à couvrir des yeux ; tandis que les regards de toutes les autres femmes sont absorbés dans la contemplation de la progéniture, seule elle regarde, hors du tableau, dans le vague d'un rêve troublant. On dirait, dans cette intensité de vie, le contraste de la stérilité.

Nous ne jugeons que de la composition du tableau puisqu'il nous manque la couleur, mais la composition est très belle, d'une diversité de tempéraments, de physionomies et d'attitudes caractéristiques ; il y a là sept têtes de mères qui sont toutes les mères dans toutes leurs joies, dans tous leurs soucis et dans toutes leurs douleurs, — et treize têtes d'enfants qui sont tous les enfants dans toutes leurs attitudes potelées ou maigrichonnes, dans tous leurs étonnements et dans tous leurs sourires ; il y a aussi la marque du grand et du puissant artiste : le dessin impeccable.

Nous demandons que des démarches soient faites par la municipalité et par MM. les conservateurs du Musée pour que l'œuvre nouvelle de Charles Maurin soit attribuée à notre galerie de peinture et y prenne place à côté du *Prélude de Lohengrin*. Nous sommes, pour le quart d'heure, en bonne posture de solliciteurs auprès des Beaux-Arts, profitons-en sans vergogne.

Le 31 mai 1894, avis était donné par le Ministère de l'Instruction publique de l'envoi au Musée du Puy de *Maternité*.

..

Les années suivantes furent pour Maurin des années de travail et de succès : nous en rencontrons l'écho dans les journaux artistiques de 1895.

Le 20 septembre, le *Courrier du Soir* consacrait une longue chronique signée Richard Ranft à la nouvelle exposition de l'artiste à la galerie Vollard, 39, rue Laffitte.

Une curieuse tentative d'art décoratif, c'est celle de l'Exposition de Charles Maurin à la Galerie Vollard, 39, rue Laffitte.

Un court catalogue orné de quatre vignettes taillées dans le bois par Maurin, qui porte cette mention : « Tableaux, Suite de Femmes nues, Tapis, Papiers, Étoffes », nous apprend simplement l'effort, et c'est tout.

Quelques-uns de nos lecteurs trouveront sans doute quelque intérêt, avant de visiter la galerie Vollard à lire quelques notes inédites sur un artiste hors de pair, lequel conserve chez nous le respect du dessin.

Il y a longtemps qu'Ingres est mort !

Maurin est une figure complexe qui mérite d'être étudiée avant d'être jugée dans un de ses essais entre vingt autres.

Notons tout d'abord que Maurin, âgé de trente-cinq ans environ, n'a pas dans le public la place qui lui est due et que ses pairs lui ont assignée depuis longtemps. On ne sait peut-être pas que Maurin, tout jeune alors, avait déjà été choisi sur son œuvre par quelques hauts bonzes pour enseigner le dessin dans une de nos écoles d'art.

Nous ne citerons pas les peintres de la jeune génération qui ont profité de ses conseils et qui, depuis, se sont fait un nom, alors que la modestie de Maurin le faisait rester quasi seul — heureusement peut-être — car c'est dans l'ombre et le travail que l'observation très vive et le savoir de l'artiste ont germé « racines profondes ».

Un coup d'œil à l'atelier de Maurin nous montre où vont ses affinités et ses goûts. Voyons leur succession : une rangée de vingt dessins d'Holbein garnit le lambris du mur.

« Avez-vous remarqué, nous dit Maurin, que Holbein a vu à tous ses modèles des petits yeux ? » Est-ce le « canon » du grand Bâlois ou une marque significative de l'époque. Ni Maurin ni nous ne le saurons.

Plus loin, quelques corps idéalisés par Ingres et, du même, les croquis du modèle vulgaire à leur côté.

Autre part, un moulage de la frise du Parthénon. C'est la cavalcade magique et le corps harmonieux des éphèbes.

Une grande figure de Bouddha plane sur tout cela. — « C'est encore plus fort que l'art grec », remarque Maurin.

Les Grecs et Ingres ce n'est que la beauté de la ligne, le sculpteur inconnu qui modela le sourire sur les lèvres de Bouddha a sculpté l'expression. Ce sourire est vraiment d'une bonté divine qui absout et comprend tout et qui est si au-dessus des choses terrestres qu'il est consolation et repos à ceux qui le comprennent.

D'autres détails, d'autres points sont à observer dans l'atelier. Ce sont des collections de dessins japonais scrupuleusement étudiés et compris, des publications des principales œuvres des musées européens

qui nous prouvent que rien de ce qui touche à l'art n'est resté étranger au peintre.

Il est certain que Maurin a de prime abord été séduit par le dessin, puis par la recherche de l'expression et du décor dans une formule nouvelle, car l'opinion de l'artiste est que l'on ne fera jamais mieux, qu'on n'égalerait même pas les maîtres anciens. Il faut, dit-il, pour peindre, chercher des moyens nouveaux à l'aide desquels l'art pourra sortir du « déjà vu, du déjà fait » !

Ceci posé, examinons l'œuvre déjà considérable du peintre qui est disséminée chez ses amateurs. Elle comprend des eaux-fortes, pointes sèches, bois, tableaux, pastels, crayons.

A l'aide de ces moyens divers, Maurin a poussé ses recherches et dans toutes il a obtenu de remarquables résultats et toutes portent sa signature, c'est-à-dire un dessin savant et puissant !

Nous n'avons pas de place ici pour énumérer les titres de toutes les eaux-fortes jalousement enfouies dans les cartons des amateurs ; tous les artistes ont vu à Montmartre, chez le graveur Delâtre, le superbe buste de la *Femme au bonnet phrygien* et celui de la *Femme qui rit*.

Ce sont là des pages déjà anciennes, mais qui n'en ont pas moins marqué aux débuts de l'aquafortiste.

Passons à la galerie Vollard. De suite la série de femmes nues vous retient. Elle a ceci de spécial, ainsi que les autres œuvres exposées, c'est que Maurin, dans sa recherche d'un nouvel art décoratif, les a colorées par un moyen à lui, qui consiste à peindre par un poudrolement successif des couleurs fondamentales — ce coloris est naturellement exquis de ton et toujours harmonieux.

Le peintre s'en est servi également pour nous donner une suite de papiers peints, d'étoffes chatoyantes, de voiles et de tapis.

Rappelons en passant que lors de la représentation des *Montagnes Noires* à l'Opéra, les costumes de tout un acte éblouirent les spectateurs par leur originalité et leur splendide coloris. C'est Maurin qui en avait composé et peint les étoffes à l'aide de son procédé.

Dernièrement encore au théâtre de la Renaissance, Sarah Bernhardt portait en scène une robe féerique que le même artiste avait décorée. La tragédienne, dans un sentiment qui se conçoit fort bien, n'avait voulu donner à personne le nom de l'artiste auquel elle était redevable de sa parure somptueuse, si étrange de composition et de coloris.

C'est cette même couleur qui revêt les œuvres exposées à la galerie Vollard.

On remarquera son éclat dans le panneau qui représente un coq, dressé sur ses ergots, ses tons passés très doux dans celui de son *Joueur de quilles*, ses effets étranges dans les grandes compositions qui déco-

rent le haut de la salle et les effets singuliers obtenus dans la série des femmes nues ; mais le dessin des figures reparait dans le tout et fait presque oublier le procédé. Ce dessin large, harmonieux, marque le côté le plus saillant du chercheur, cerne de son trait souple et gras les hanches féminines, modèle les bras et les jambes, fait s'entrouvrir le sourire inquiétant des « enchanteresses ».

Il y a, nous semble-t-il, dans la façon dont Maurin voit la femme, un côté admiratif pour l'arabesque de ses lignes et un côté désabusé quant à l'intellectualité de la femme : témoin cette fantastique créature accroupie sur le seuil, dans la pose d'une grenouille sur la rive.

Dans un autre ordre, admirons le réalisme de la femme qui taille les ongles de ses pieds et de celle qui éponge ses opulents appas.

Cette série de femmes émane bien de l'artiste qui, voulant nous montrer la page qui, à son avis, a le mieux synthétisé la maternité, nous montra une estampe japonaise représentant une femme léchant son enfant au travers de la figure !

Le passé de Maurin et son exposition présente méritent plus qu'un court article, mais nous sommes néanmoins heureux de lui rendre ici l'hommage qui lui est dû.

Quelques jours plus tard, M. Henry Nocq donnait au *Journal des Artistes* cet aperçu plein d'intérêt et que nous devons citer *in-extenso*.

Je suis allé cette après-midi voir les peintures de Charles Maurin chez Vollard. J'avais passé la matinée au faubourg Saint-Antoine où je continue de fureter le plus souvent possible avec l'espoir de découvrir enfin l'indice d'un progrès quelconque dans une branche quelconque de nos industries décoratives. C'est très mauvais pour la santé, ce que je fais là. Mais que voulez-vous ? C'est plus fort que moi... Heureusement les œuvres de Maurin m'ont remis le cœur en place.

Charles Maurin : voilà un des artistes les plus intéressants de notre génération, et c'est un bon ouvrier ; d'une technique nouvelle et déjà faite, *il possède tous les secrets sauf celui d'en tirer cinquante mille francs de rente*. Je lui crois de nos vieux maîtres-jurés, la foi, la patience et la haute fierté. Je lis cela sur sa bonne figure d'homme du peuple, incapable des grimaces et des sourires aujourd'hui nécessaires. Si Maurin savait faire antichambre, il serait déjà célèbre.

Son procédé n'a rien de mystérieux. C'est la peinture au vaporisateur. Projetée sur des étoffes, la couleur pénètre complètement les tissus (aux endroits où l'artiste le lui permet — bien entendu), mais les tons se fondant les uns dans les autres produisent des effets très nuan-

cés que l'impression sur étoffe avec ses couleurs pâleuses ne saurait donner : ceci n'est pas pour débiter l'impression parfois très intéressante ; il n'y a aucune comparaison possible, c'est tout autre chose. Ceux d'entre nous qui ont vu représenter *La Belle au Bois dormant* à l'Œuvre, se souviennent sans doute d'une certaine robe au dernier acte... une merveille ! et Sarah Bernhardt a souvent recours, pour ses costumes, aux velours et aux gazes féeriques de Maurin. Les velours pour tentures murales — dans les tons gros bleu, exposés rue Laffitte et le tapis gris et ocre sont dus au même procédé. Je m'abstiens volontairement de toute description, et je signale encore à l'attention des visiteurs un panneau sur satin bleu pâle.

La vaporisation sur papier donne un pointillé très fin, sans aucune sécheresse, tout à fait satisfaisant, — les pointilles de plusieurs peintres modernes deviennent parfois gênants ; quelques-uns produisent un effet d'écailles désagréable et, tout au moins, nécessitent un effort d'accommodation pénible avant qu'on soit arrivé à la nécessaire mise au point de l'œil. Le métier de Maurin n'arrête pas l'attention du spectateur désireux d'aller tout droit aux choses essentielles sans étudier la technique.

Ce qui doit frapper dès le premier coup d'œil jeté sur ces douze études de femmes nues et sur les grands panneaux de papier tendus au mur, c'est le sentiment décoratif d'abord. On ne sait encore aucune signification aux couleurs répandues sur les surfaces, mais l'impression d'ensemble est déjà d'une vie intense et d'une harmonie assez satisfaisante, malgré la recherche des tons violents. L'artiste dédaigne les demi-colorations, les tons morts dont l'usage est vraiment trop facile : ce que j'appelle les « couleurs sans danger »... En examinant de plus près les études de femmes nues, je retrouve sur des surfaces plus petites la recherche de cet effet que la juxtaposition des cadres produisait fortuitement.

Maurin se plaît aux indigos profonds, aux violets, aux pourpres et aux chromes magnifiques, surtout aux chromes. Sans doute, il s'est rendu compte de l'importance de cet artifice : l'exaltation des tons jaunes, pour nos yeux habitués, dans nos climats tempérés et humides, aux bleus, fanés, aux mauves gris et prédominants ; je le crois, car le dessin de ses femmes atteste d'une vigoureuse volonté ; il n'attend rien de la réussite ou de la bonne volonté du spectateur ; du reste, assez savant pour se réduire en quelque sorte à l'essentiel et au caractéristique, Charles Maurin est un dessinateur. Mais, attachant au terme dessinateur un sens plus large qu'on ne fait ordinairement, j'ouvre ici une courte parenthèse.

On entend dire parfois devant une toile : « Voilà d'un bon peintre, quel dommage qu'il ne sache pas mieux dessiner. » Au Louvre, par contre, devant un portrait d'Ingres, — ce géant, — certains artistes émettront cet avis : « Quel merveilleux dessin ! Pourquoi a-t-il cherché à le peindre ? » D'où l'on pourrait conclure que le dessin et la couleur sont deux éléments distincts ou deux fonctions différentes de l'œil artiste dont la réunion serait enviable, mais dont la division n'est pas impossible. A la réflexion, je crois comprendre l'idée des peintres qui cherchent à établir une telle division, mais je me refuse à l'admettre pour autre chose qu'une erreur dans l'éducation technique et si je veux expliquer comme mon sentiment répugne à cette vieille convention, sans m'attarder à des développements interminables, j'aurai recours à un exemple. Parmi les peintres anciens, je crois qu'il y a au-dessus d'Ingres un grand maître *dessinateur* : Vélasquez. Et ainsi le dessin ne se réduit pas à une manière donnée d'indiquer exclusivement le volume que tel objet occupe dans l'espace par sa projection sur un plan droit, et la seule définition que j'accepte est celle de M. Bracquemond, parce qu'elle confond les deux notions que je m'étonnais plus haut de trouver divisées : *Le dessin, c'est la juste distribution des valeurs.*

Maurin en est un nouvel exemple. Et qu'importent les formules ! Que m'importe s'il juge à propos de laisser telle apparence plus vague ou si, dans un autre cadre, il cherche à souligner d'un trait net certaines formes, il fait comme il lui plaît du moment qu'il nous montre vraisemblables, logiques, les rapports nécessaires.

Là où il veut indiquer un changement de valeur, il ne se contente pas d'une sorte de transposition du ton local, il fait intervenir une coloration nouvelle, en apparence bizarre ; mais comme la valeur de cette coloration étrange reste juste, l'œil le plus prévenu ne saurait en être choqué, les modelés s'affirment, se composent, les couleurs s'harmonisent. Malgré les surprises, on doit reconnaître « que cela fait bien » et tout est là. Charles Maurin est un bon dessinateur suivant la définition de M. Bracquemond, donc il est un bon décorateur.

J'attire l'attention des officiels répartiteurs de travaux publics sur le panneau représentant des poissons, des mollusques, une grosse pieuvre jaune. Le ministère est en train de doter le museum d'histoire naturelle d'une galerie un peu plus digne de nos collections. C'est l'instant, c'est le moment d'appeler Maurin. Une peinture ou quelques rideaux de lui exécutés dans le même sens que ce panneau seront là mieux à leur place que les sempiternelles femmes nues qui personnifient tout et ne signifient rien.

Incidentement une petite critique : Je regrette de trouver dans le panneau à la pieuvre un crustacé rouge qui semble nager tout cuit. La note rouge à cet endroit de la composition serait avec avantage remplacée par une note violette; sans doute, elle nuit aux dégradations de verts, de bleus et de jaunes, qui constituent le très réel mérite de cette œuvre. Un simple évêque au lieu et place du cardinal des mers.

Que l'administration des Beaux-Arts s'inquiète de Maurin, c'est assez peu probable, mais que les fabricants de papiers peints viennent lui demander des conseils, c'est tout à fait invraisemblable. Et pourtant ils y trouveraient leur compte. Malheureusement il y a toute une éducation à faire, ils ne possèdent pas le plus simple élément de décoration. Ceux d'entre eux qui sont de bonne foi disent : trouvez moi du nouveau, si vous en connaissez, on leur en montre; ils n'y comprennent rien. Alors il faut se tourner vers le public et s'armer de courage.

Vous vous le rappelez, mon cher Bataille; — il y a de cela un an, — nous étions pleins d'ardeur. Avec notre magasin artistique, nous nous flattions de travailler à cette éducation du public comme firent naguère les grands initiateurs anglais. Après Rossetti, après Morris, nous pensions qu'il fallait surtout prêcher d'exemple, et que la théorie sans la pratique est en somme viande creuse. Nous avons échoué, mon ami, trop artistes pour avoir pris toutes les précautions matériellement indispensables, inhabiles à lutter contre des malveillances que nous aurions dû prévoir. Notre beau projet sera réalisé par d'autres, car il est de ceux qui doivent aboutir, et nous ne marchanderons pas notre concours aux vaillants décidés à combattre pour l'idée qui nous est chère et nous a coûté jadis tant de peines et de travaux.

Maurin était parmi les artistes dont nous demandions la collaboration, et je n'ai pu m'empêcher, en visitant la petite galerie de la rue Laffitte, de m'en souvenir, non sans quelque amertume.

Charles Maurin était alors vraiment considéré comme il le méritait. Dans sa galerie des Hommes du Jour, et à propos d'une exposition particulière chez Ed. Sagot, *l'Eclair* (20 juillet 1901) le classait, d'après Arthur Byl, comme « un artiste rare ».

C'est un homme libre, poursuivait le journal. Il s'est créé une vie d'indépendance morale et physique. Son mépris des coteries et des chapelles est né d'un fait simple. Il débuta au Salon des Champs-Élysées par un portrait qui fit sensation. Il fut question de faire entrer l'œuvre du débutant au Luxembourg. Mais ceux qui lui voulaient du bien, les professeurs plus particulièrement, insinuèrent que leur élève était trop jeune, que ce triomphe prématuré, en le grisant, pourrait bien

nuire à son avenir. Il s'est contenté depuis d'une mention honorable en 1882, d'une médaille de troisième classe en 1884 et d'une médaille de bronze en 1889.

M. Maurin ne travaille que pour sa satisfaction propre. Il a donné aux Indépendants sa *Femme nue*, quasi classique, effort vers le vrai qui a forcé l'admiration. Puis il a repris les vieux procédés de la gravure au canif, sur bois de fil, la gravure en couleur périmée, qui revit sous ses doigts aptes à la matérialisation du rêve. Entre temps, il a inventé la peinture au vaporisateur : trois couleurs initiales qui se juxtaposent et se parcellisent suivant la technique des pointillistes avec cette différence que le système de la division optique sort de la théorie pour entrer dans le domaine des faits acquis, scientifiquement. Enfin, il a récemment exposé toute une série de pastels, de tous points admirables : nudités gracieuses de jeunes filles et d'enfantelets ; des ballerines surprises en des attitudes imprévues, et surtout des portraits « totaux », pour employer le mot de l'artiste, de femmes quelconques prises au hasard de la rencontre en dehors du choix voulu du modèle.

C'était aussi l'opinion de Degas. M. Henry Laurent a bien voulu nous indiquer que chaque fois que le Maître venait chez lui, il passait une partie de la soirée à regarder, à admirer les nus de Maurin figurant dans les salons de l'avenue de Camoens. Il les vantait chaleureusement à Rodin en lui disant que Ingres seul avait cette fermeté de dessin. « Avouez, mon cher ami, affirmait-il, que vous ne pourriez pas dessiner des fesses aussi bien que celles-là... » Et il ajoutait, en parlant de la *Femme qui rit* et de la *Femme au corset* : « On pourrait les mettre à côté d'un Rembrandt, elles se tiendraient ».

Aussi bien Maurin aimait-il son métier et n'admettait pas que, sous prétexte d'art, on s'amuse à dresser le procédé dénué d'intelligence en face de la recherche et de l'effort original. Quand l'occasion s'en présentait, il prenait sa plume et mettait choses et gens à leur vraie place.

Nous avons sous les yeux un article de lui sur la gravure en couleurs publié dans le *Journal des Artistes* (20 mars 1898), qui est édifiant à cet égard et qu'il faut retenir.

M. Lefort, président de la section de gravure et de lithographie à la Société des artistes français, a publié un rapport dans lequel il s'élève contre l'admission, au Salon de cette année, de la gravure en couleurs.

M. Lefort réserve uniquement ses sympathies à ceux qui broient du noir et mangent du blanc. L'art de la gravure se résume, pour cet homme fort, en une lettre de faire part. Il a un tempérament d'ordonnateur de pompes funèbres.

Il importe peut-être de s'élever contre les prétentions de M. Lefort. En le faisant, nous sommes certain d'être l'interprète des nombreux graveurs qui, depuis dix ans, ont donné un nouvel essor à l'estampe originale française, que M. le Président classe sous l'étiquette dédaigneuse et enfantine : « l'Image en couleurs ».

Comme il y a fagots et fagots, il y a graveurs et graveurs. Les graveurs originaux et les graveurs de reproduction. Les premiers, si nous ne nous abusons, sont des artistes, les seconds ne peuvent être que des manœuvriers, plus ou moins habiles, mais de vulgaires manœuvriers.

Et M. Lefort n'a vraiment pas eu la mémoire heureuse en citant, pour étayer son argumentation, les noms de Dürer, de Rembrandt, de Callot, de Pironise ; jamais ces maîtres n'ont perdu leur temps et leur génie à faire de la gravure de reproduction. Ils ont créé de toutes pièces leurs œuvres. Quant à Delincourt, petit maître charmant, comme il est dit dans le rapport de M. Lefort, il semble plutôt gêner les photographeurs de la Société des artistes français ; nous, les imagiers, nous nous honorons de le considérer comme le père de l'estampe en couleur.

Le rapporteur semble en avoir volontairement oublié un autre, et non le moindre : Gaillard. Est-ce que M. Lefort ignorerait cet artiste ? Il est vrai que c'est un maître, et M. le Rapporteur semble n'avoir de respect que pour les contre-maîtres.

Si le lecteur veut bien nous suivre dans une usine à reproductions, nous allons lui faire admirer la manière de procéder de MM. les Blancs et Noirs.

Dès que l'Etat fait une commande à l'un des manufacturiers de la gravure — et c'est uniquement l'Etat qui commande — le bénéficiaire court se procurer une photographie du tableau ; il en fait un décalque, puis fait mordre. Ensuite, quand l'eau-forte imbécile a accompli son œuvre de molosse, il ne reste plus qu'à disposer les valeurs par une superposition de tailles mathématiques, toujours les mêmes. Je ne citerai que pour mémoire celles en losanges avec une croix au milieu pour modeler les chairs ; cette pratique n'est permise qu'aux malins, à ceux qui la connaissent dans les angles, à ceux que l'Institut guette et dont la boutonnière saigne. Pour tous ces artistes de l'acide, l'idéal est de lutter avec la photographie. Il y en a même qui poussent la plaisanterie à ses dernières limites : ils font photogravurer la toile à repro-

duire, et sèment sur le cliché quelques tailles adroites qui donnent le *cachet d'art* !

Nous demandons à voir un dessin d'un graveur de reproduction pour juger de son talent ; mais nous n'aurons point ce plaisir : ces Messieurs ne savent pas dessiner.

Au reste, les amateurs ne s'y trompent plus : ils admirent et achètent essentiellement des gravures originales. Est-ce notre faute si la gravure en couleur est recherchée et le blanc et le noir délaissés ?

C'est donc une querelle d'ignorant, d'ouvrier jaloux que cherche aux coloristes M. le Rapporteur. Un véritable artiste crée de la beauté avec de la... boue ; il rehausse la matière à sa conception. Du noir, du blanc, de la couleur, tout lui est bon !

Pour ce qui est de la difficulté matérielle, il n'est pas téméraire d'affirmer qu'elle se décuple pour la gravure en couleur.

Depuis la découverte de la photo, la gravure de reproduction est une superfétation. C'est moins fidèle, pas plus artiste et ça coûte plus cher.

Les blancs et noirs avaient un moyen bien simple de réagir : dessiner, créer comme les anciens. Ils ont préféré par paresse ou par ignorance recourir à la commerciale photographie : ils en sont morts ou agonisants. Que Pierre Petit, van Boch, Banque, etc., aient leurs âmes blanches et noires !

Et le mépris de ces pauvres gens pour ce qui est original et neuf est tellement évident qu'il suffit de se reporter, pour s'en convaincre, aux temps peu éloignés où il était presque impossible de forcer les portes du Salon avec une estampe originale même blanche, même grise, même noire. Le jury appelait ça de la gravure d'artiste-peintre.

L'avenir est aux artistes, aux créateurs ; travaillons, camarades ! Et pour Dieu ! ne nous servons pas de photo.

Dans ces phrases brèves, incisives, dans cette argumentation rapide, on rencontre l'écho d'une prose fameuse : celle de Vallès. Comme son compatriote, qu'il avait d'ailleurs connu, Maurin, ardent dans sa pensée, transpose énergiquement et son style a quelque chose aussi de la rugosité des pics et de l'apreté des monts du pays vellave.

D'autres traits le rapprochaient du Réfractaire : son enfance contrariée, ses aspirations inadmissibles et même restées incomprises de ses parents (1), malentendu épouvantable mais trop fré-

(1) Virginie-Ursule Salle, sa mère, mourut au Puy le 12 mai 1892, son père, Antoine Maurin, est décédé, au Puy également, le 21 janvier 1908. Par sa grand-mère pater-

quent qui assiégea si longtemps son cœur sensible, et tourmenta son esprit avide de calme, sa nostalgie aussi des paysages familiers.

..

Avec le temps, il nous paraît que Maurin ait voulu se rapprocher davantage de sa province natale. C'est ainsi qu'en mai 1904, et sans doute sur le désir exprimé par son ami, le D^r Reynaud, il permettait aux amateurs stéphanois de se rendre compte de l'ensemble de son œuvre par une exposition très variée dont *La Tribune* parlait en termes fort élogieux par la plume de A. W.

Le portrait de M^{lle} R..., exposé chez M. Bonnabaud, place de l'Hôtel-de-Ville, ainsi que la *Fillette à la poupée*, représentée en deux poses différentes, l'une de face, l'autre de profil, — cette dernière à l'exposition de la place Sadi-Carnot, montrent bien que M. Maurin n'entend la peinture qu'en artiste. De jolies finesses de couleurs, des vivacités de tons heureuses, toujours justes, jointes à un dessin fouillé, précis, sûr, d'une habileté extraordinaire, font de ces tableaux des œuvres remarquables.

Le portrait de M^{lle} R[eynaud], lumineux, aéré, et surtout exact, dénote l'esprit d'observation sévère de l'auteur. Et ce n'est point une qualité à dédaigner, dans ce genre. Ce n'est plus le portrait rappelant la photographie, retouchée, arrangée, triturée, à la pose guindée ; la peinture de M. Maurin est plutôt comparable à un instantané. Nous n'ignorons pas que ce portrait, fait en dehors de conventions respectées, est diversement discuté. Il en est qui lui reprochent jusqu'au dessin des cils. En tous cas, il est vrai, il est vivant, et cela repose un peu des têtes « faites », fardées.

Nous en dirons autant des deux *Fillettes à la poupée* ; mais nous préférons celle exposée, place Sadi-Carnot, dans la galerie des Beaux-Arts. La tête s'enlève sans dureté sur un fond sombre, uniforme ; la vie se dégage intense des yeux limpides, à l'expression un peu candide, étonnée. Les cheveux sont d'un joli blond. Les mains qui tiennent la poupée, sont d'un dessin admirable : le sang y circule, c'est de la chair. Et quelle simplicité d'arrangement : le modèle est en tablier noir ; c'est une petite écolière, une fillette d'ouvrier sans doute ; la chaise dont on

nelle, Maurin se rattachait à une famille d'orfèvres, les Parrel dont le renom est établi par l'histoire artistique locale.

ne voit qu'une partie du dossier, est modeste. L'ensemble est souple, vrai, très naturel, quoique sincèrement, sagement, infatigablement étudié.

Dans la salle de l'Exposition où des maîtres heurtent des médiocrités, cette œuvre, si différente de certains « chromos », attire et elle n'échappe pas au visiteur, même à « celui qui n'y connaît rien » mais qui subit son charme. D'ailleurs, n'est-ce pas le but de l'artiste que de toucher, d'émouvoir le vulgaire, le profane ?

Dans les gravures que M. Maurin expose rue de la Loire, chez M. Livet, nous rencontrons des qualités analogues. Reprenant le procédé des couleurs abandonné au XVIII^e siècle par Debucourt, il a obtenu d'agréables effets. Les *Nourrices*, *Chez la couturière* sont intéressantes ; le *Foyer des artistes* en deux planches colorées diversement, est curieux ; dans ses *Naufragés*, la mer est impressionnante, d'une jolie vision de couleurs.

Exposés, à l'intérieur du magasin, de remarquables nus, où l'on retrouve la même fermeté de touche, la même sincérité, la même faculté d'observation ; la pointe, comme le pinceau, dit juste.

Ajoutons que M. Maurin aurait encore prouvé son talent de composition dans diverses peintures, que posséderaient certains amateurs parisiens ; on cite notamment des *Mineurs*, d'une belle inspiration, et d'autres œuvres qui témoignent des généreuses émotions de l'artiste et de ses préoccupations humanitaires.

En somme, M. Maurin n'a acquis à Paris que de la technique ; il est resté « lui-même », nous le répétons, et son individualité originale n'a pas eu à souffrir. Il convient de lui être reconnaissant de nous avoir fourni un régal inappréciable dans notre ville assez sevrée de manifestations artistiques, en dépit d'efforts assez récents et louables.

Que dire encore pour terminer ? Indépendant, insoumis aux hiérarchies redoutées, répugnant de travailler selon les formules mercantiles ; tenace, plein d'ardeur désintéressée, ayant fait preuve d'un effort varié et fécond ; modeste, ignorant le maniement de la réclame, de la « prière d'insérer » : peu soucieux des consécérations faciles obtenues à l'issue d'un banquet des enfants du pays natal... M. Charles Maurin devrait servir de modèle à tous ses jeunes compatriotes qui, chaque année, quittent la province et affrontent Paris...

La Fillette à la poupée devait venir aussi au Puy « cette ville unique », ainsi que l'écrivait alors Maurin à l'auteur de ces lignes, et nous y retrouvions la manière de l'artiste débarrassée de tout symbolisme désagréable et mitigée en ce qu'elle a de plus discutable, grâce au contact direct du portraitiste avec la vie.

Cette toile nous apparaissait comme une vision extrêmement curieuse et minutieuse de tout le détail du visage et dictée par une visible attention, mais pas assez exclusive et dominante, à rendre l'âme à travers les traits. La petite fille, méditative et pensive sans affectation, qui tient sa poupée d'une main à la fois délicate et distraite, semble déjà s'inquiéter de la vie et du mystère de l'avenir. Cette enfant sera femme, mais ce n'est qu'une petite fille encore. Les yeux sont francs, limpides et doux : l'étonnement et le rêve, sincères, ne jouent pas la candeur. Cela est senti.

La minutie, l'exactitude du dessin sont extrêmes. La disparité des yeux, le modelé maigre de la petite main, la lèvre inférieure irrégulièrement roulée, les mèches de cheveux, le duvet des tempes, tout cela est soigné, fini, — léché. L'ongle du pouce provoque et retient l'attention ; même il la détourne et l'accapare ; à lui seul c'est un morceau.

Est-ce là du bon portrait ? Ce serait plutôt de la nature morte si c'était de la peinture. Mais la couleur est ici très inférieure au dessin : ou plutôt elle n'en diffère guère, c'est une sorte de pastel neutre et morne.

Visage, main, lèvres vineuses, cheveux, chaise et tablier raidi sont de la même matière égale, à fleur de toile, sans profondeur. Et tout cela, cerné par le dessin précis, n'est pas éclairé, ne baigne dans aucune atmosphère. Les ombres ne débordent pas les plans où elles se situent en simples auxiliaires du dessin.

Pour tout dire, nous avons affaire, en somme, à une image, mais parfaite.

La peinture allégorique exposée au Puy aussi chez Farigoules, en mars 1906, retint davantage l'attention, si possible.

Il s'agissait d'une grande toile : *La découverte du sérum antidiphthérique*, par les D^{rs} Roux et Chantemesse, entourés ici des mères venant en foule confier leur progéniture à la nouvelle science.

A droite du tableau, un cheval maintenu par un homme au torse nu doit servir à leur expérience. La scène se passe sur une hauteur, Montmartre probablement, et se détache sur un fond de Paris. Au premier plan, une jeune femme couchée sur le talus embrasse avec effusion son enfant, tandis que d'autres mères, pour éviter le contact des enfants atteints par la terrible maladie, cherchent à fuir celles qui viennent demander le salutaire sérum.

Beaucoup de pensée dans cette toile qui rappelle certains primitifs où l'artiste, pour mieux faire comprendre son œuvre et ne voulant rien abandonner à l'imagination traduisait avec une grande conscience les moindres détails. Et ces détails ici sont traités de main de maître, ainsi les portraits de Roux, de Chantemesse, et celui de Richepin dans l'un des groupes de gauche.

A la suite de cette exposition, M. Jules Gire publiait dans *La Haute-Loire* (26 mars 1906) une chronique très pénétrante dont voici les principaux passages :

De l'œuvre de Maurin, qui s'est dégagée peu à peu de longues et patientes recherches, il m'est toujours resté dans les yeux comme le mirage d'un art personnel et subtil, savamment délicat par sa facture et extraordinairement troublant, par le vague et l'inconclusion du poème, l'étrangeté de la vision.

Remarquez, en effet, que le *Prélude de Lohengrin*, dont on a beaucoup parlé, et cette belle toile, *Maternité*, qui est comme la révélation d'une manière nouvelle de peindre, nous acheminent à cette doctrine chère à maints impressionnistes : que tout est beau à l'artiste, que le choix du sujet, le souci de la composition, le conventionnel arrangement des formes, l'harmonique mouvement des lignes ne sont que puérilités, tout au plus bonnes aux peintres qui ne craignent pas de mettre leur pensée en quelque sorte à la forme des exigences bourgeoises et étroites ; que l'artiste jeune et épris de rêve doit chercher ailleurs et plus loin, tout ce qu'un œil clairvoyant peut entrevoir de merveilleux et d'inexprimable. Bordée indûment par un cadre, l'œuvre, celle-là entre toutes : *Maternité* fait éclater cette enveloppe qui limite et circonscrit la surprenante technique, d'une fantaisie douloureuse où l'artiste semble pleurer l'agonie des chimères et la vanité du réel.

Comme Hawkins, cet autre vaillant, qui n'a pas craint de transposer dans le rêve pur, par d'autres moyens que la sensation, la troublante obsession de profils qu'éclairent de leurs rayonnements la charité et l'amour des humbles ; comme Luce, qui, violant les dogmes, a su réchauffer ses toiles avec le sang du peuple, mettant toute son âme à faire vibrer, sous des ciels bas et cruels, la plainte des foules angoissées par la souffrance et les rancœurs. Maurin s'en tient, en dépit de ce que la conception a de contradictoire avec le but même de l'art, à dégager la beauté spirituelle d'une vision de la recherche obstinée de la forme dans les visages qui n'ont rien de la pureté poncive, de la pensée attendrissante des vierges sur commande qui peuplent nos musées. Populaire, en effet, est son type de femme aux yeux verts où je suis le vol de pensées étranges.

Du calme et de la paix chez les unes, chez les autres, dans d'autres pages, une sorte de navrance extasiée. Et elle est poignante, cette antithèse, où se retrouve l'âme plébeienne naturellement douce et gaie que seuls les malheurs et les iniquités ont faite mauvaise.

Poussées dans les faubourgs — fleurs bizarres — on devine en elles un idéal né de la chair et comme leurs sœurs qu'évoque Gauguin dans un bas-relief resté célèbre : « Soyez amoureuses et vous serez heureuses », en proie à la lutte intérieure de la chair et de la pensée ; elles se sont déshabillées dans le rêve pour avoir le spectacle de leur corps.

Ces corps ont été souvent meurtris par des étreintes ; j'en retrouve, dans le calme fatigué des attitudes, comme le souvenir et le frisson.

C'est qu'en effet, l'art de Maurin fait succéder à l'éternelle et puérile chanson des corps banals et beaux une forme nouvelle, large et complète, qui a souci des moindres attirances, qui dégage la volupté d'un repli de chair, d'un éclat bien brossé de couleurs.

Dans l'effort inutile d'une composition mosaïquée, en dépit des visions accidentelles qui surgissent de l'imprévu du coup de pinceau, d'une composition où les couleurs mettent leur harmonie saisissante, une recherche quelquefois obstinée de la perfection matérielle, fait dans l'oubli systématique de l'unité, comme une superfétation qui charme : telle tête d'enfant, dans *Maternité*, fait penser, tant la délicatesse du modèle en est grande, à un de ces enlumineurs de la vieille école, un de ces renaissans qui, du fond du cloître ou du cortile, apportait à l'exécution d'un détail une amoureuse patience et une complaisante obstination.

Et n'allez pas croire que dans ce dédain d'une vaine rhétorique picturale, de l'accessoire en général à la somptuosité duquel beaucoup d'artistes attachent leur virtuosité, Maurin, comme le fait observer un critique mal intentionné, cherche à ressusciter les états d'âme d'un Masaccio ou d'un A. Durer, ni à hausser ses figures à la psychologie des leurs ; il est encore lui-même par l'expression des visages, l'illusoire symbole qui en émane dégage du flux des pensées qu'il éveille dans chacun, selon son tempérament et son humeur, la vision rapide de l'inconnu et du mystère ; c'est pourquoi cet art qui prend en lui-même les éléments de l'émotion parle à toutes les âmes distraites qui passent devant les toiles des musées au hasard des dimanches.

L'œuvre de Maurin vivra, car elle est à la fois d'un grand artiste, et d'un merveilleux praticien. Elle vivra, et en particulier cette toile : *Maternité*, conçue sans programme, élaborée dans une fièvre artistique aux accès intermittents, où se retrouvent toutes les qualités du peintre : indépendance et fierté. Et puisque aussi bien c'est de là que viendra la critique des mesquins adorateurs d'instantanés photographiques, si on

peut reprocher à Maurin de sensualiser un peu les formes en les pénétrant, sans parler du grand charme qui nous vient de cette peinture de l'horizon d'idéal qu'elle donne au pauvre, par la simplicité du milieu où elle fait évoluer son rêve, nous devons souhaiter que l'artiste nous entraîne encore longtemps sur cette route chimérique où éclosent des créatures faites pour des caresses solides, des affections tendres, avant d'entrer, comme il pourrait le faire, dans la voie mercantile de la banalité.

..

Si nous ne nous trompons, la *Découverte du sérum antidiphthérique* fut, avec le *portrait de Mme C. M.*, une des dernières toiles importantes peintes par l'artiste.

Cet homme simple, modeste, délicat jusqu'à l'héroïsme, que sa nature comme son ascendance peut-être hollandaise avaient prédestiné à être un artiste, — cet artiste loyal, sincère, consciencieux, allait terminer péniblement son existence de travail en proie aux assauts sournois de la maladie la plus insidieuse.

Lorsqu'il ressentit les premières atteintes du mal, il s'occupait de l'étude décomposée des mouvements par la photographie, en vue d'un ouvrage d'anatomie établi sur des données nouvelles, entrevues par Léonard de Vinci et par Barye, mais non réalisées. Surprendre la vie, établir le jeu des formes vivantes, tel était son but; les moyens semblaient enfin à la portée de sa main, et voici que cette main allait elle-même devenir incapable de l'effort nécessaire...

Paris ne convenait plus à son état de santé : il alla s'établir à Sarzeau dans le Morbihan, et, au contact du paysage breton, il parut se ranimer et put reprendre ses pinceaux. De cette époque nous avons de lui quelques pages remarquables, dignes de la signature du maître et qui témoignent de son désir constant d'atteindre à une interprétation parfaite de la ligne et de la couleur.

La couleur du reste était l'objet préféré de ses recherches. Il étudiait les cristaux à la loupe, longuement, sondait le mécanisme de leur coloration et l'association de leurs tons avec une curiosité inlassable, une patience à toute épreuve, et cet examen lui donnait des résultats admirables.

L'essai d'acclimation en Bretagne ne produisait malheureusement pas l'effet cherché. Maurin s'imagina bientôt que le retour au pays natal lui ferait du bien. Il crut à la vertu bienfaisante de ses montagnes, il s'illusionna sur le bonheur qu'allaient lui procurer les sites qui l'avaient vu grandir ; il vint s'installer à Aurec. Il ne tarda pas à s'y ennuyer, d'autant plus rapidement que la maladie faisait des progrès et ne lui laissait que de courts répités consacrés à la peinture. Nous connaissons de ce moment une série de tableaux qui ne trahissent ni fatigue ni infériorité et qui traduisent justement le charme de la coquette bourgade servant de trait d'union entre le Velay et le Forez.

Dans sa demi-retraite, quand il ne peignait pas, Maurin méditait, et les mathématiques lui étaient une distraction. La Musique aussi, qu'il arriva à considérer comme l'art par excellence, celui qui les contient tous, qui peut tous les remplacer.

Dans ce domaine nouveau, le peintre appliquait ses méthodes d'observation, d'analyse, et ses idées libérales lui permettaient d'aimer avec la même sincérité la musique pure, sublime d'un Bach, savourée aux auditions de la *Schola Cantorum* ou chez les Bénédictines de la rue Monsieur, comme celle, infiniment humaine, d'un Debussy.

Et il en arriva à établir des correspondances entre les Arts, à comparer les audaces de la neuvième diminuée avec certain rouge dissonant...

Malgré ses souffrances, atténuées grâce aux soins attentifs et éclairés d'une femme au dévouement sans limite, la pensée de Maurin caressait les spéculations de même ordre sous la lumière des journées ensoleillées de Grasse où il avait dû chercher un refuge suprême contre le mal ; l'Art demeura le culte de son existence chancelante et c'est par un acte de foi en la beauté qu'il saluait sans crainte la mort prochaine, enfin venue comme une délivrance...

Le décès de Charles Maurin, survenu à la veille des terribles événements qui allaient bouleverser le monde, passa presque inaperçu.

Fidèle à l'amitié, seul Arsène Alexandre salua en termes émus la disparition de l'artiste. Dans une brève note envoyée au *Figaro* le critique l'annonçait sommairement :

Ce nom n'était pas connu du grand public, Charles Maurin ayant été un artiste d'une modestie farouche et d'un caractère fièrement exclusif. Mais, ajoutait M. Alexandre, c'était un artiste du plus beau talent et un esprit aussi original que profondément cultivé.

Quelques-uns le connaissent et l'apprécient; il n'en demandait pas plus, et, très difficile pour lui-même, il semblait parfois dédaigner ses productions les plus châtiées. Dessinateur, graveur, peintre des plus savants, on peut même dire d'une science extrêmement rare, ses œuvres, portraits, figures de caractère, recherches de toute sorte, seront un jour admirées comme il convient. Mais pour de tels talents, la justice ne vient que très lentement, même après la mort.

Elle viendra cependant, elle vient déjà, et c'est ce qui tempère les regrets que nous a causé la fin prématurée de ce grand méconnu.

Du 3 au 11 janvier 1921, une exposition rétrospective de l'œuvre du peintre a eu lieu à la Galerie Bernheim-Jeune, boulevard de la Madeleine. Cette exposition, qui comprenait une centaine de toiles, pastels, dessins, eaux-fortes, bois sculptés, prêtés par des particuliers, notamment par MM. Paulin, Gaillard, Luce, Kleinman, a obtenu, de l'avis de M. Henry Laurent, un des plus fervents et des premiers admirateurs du Maître, « beaucoup de succès ».

La presse parisienne a rappelé, à cette occasion, le passé de Maurin, sa foi artistique, son labeur persévérant, noble, désintéressé (1).

Le *Cri de Paris* (2 janvier) a publié ce curieux croquis :

On cherche à tirer d'un oubli très injuste le peintre Maurin qui compte parmi les maîtres de l'impressionnisme et qui mourut il y a quelques années.

L'exposition de ses œuvres vient de s'ouvrir. Les critiques vont joncher de lauriers sa tombe.

La gloire qu'il méritait, il n'y tenait guère : elle dédaigna cet indifférent. C'était un charmant bohème. Au premier pèlerinage que fit à Montmartre M. Mac Orlan, qui, tout jeune, venait de Rouen, il croisa un personnage en blouse blanche, coiffé d'un tube et pieds nus. Cette appa-

(1) Cf. *Les Arts* (décembre 1920); *Le Figaro* (4 janvier 1921); *New York Herald* (6 janvier); le *Petit Parisien* (13 janvier); *La Renaissance* (22 janvier); *Bonsoir* (24 janvier); *Le Niçois* (1^{er} février); *Mercur de France* (1^{er} février); *La Dépêche de Toulouse* (2 février).

rition synthétisa pour toujours dans son esprit la vie des naturels de la Butte. Il sut plus tard qu'il avait rencontré Maurin.

« Ancien soldat », tel était le titre dont se servait Maurin sur ses cartes de visite. Il ne voulut jamais être rien d'autre. Il prisait par dessus tout les relations qui lui pouvaient nuire. Il fit le portrait de Ravachol et d'Emile Henry...

Voici la réparation d'une injustice, a écrit M. Louis Vauxcelles dans *Excelsior* (9 janvier), et il ajoute :

Un artiste dont les brillants débuts, il y a vingt ans et davantage, aux Indépendants de Seurat, de Signac, de Luce et d'Angrand, frappèrent les amateurs les plus clairvoyants, M. Charles Maurin reparait en 1921 à nos yeux.

Que s'est-il passé depuis ce beau départ jusqu'à cette conclusion suprême, hélas ! puisque Charles Maurin est mort ! Ceci : M. Maurin, par fierté, se retira de la lutte, fit retraite en Bretagne d'abord, et en Provence ensuite, et n'exposa nulle part. Il se laissa oublier, ne produisant que pour soi, vivant dans le souvenir de ses amis de jeunesse, Maximilien Luce, Joyant, Arsène Alexandre, qui lui dédie une préface émue.

Son œuvre nous est montrée aujourd'hui ; la célébrité, qui auréola Maurin vers 1885, va-t-elle lui sourire à nouveau maintenant qu'il n'est plus ?

Certes, la probité, le savoir, visibles en ses portraits, méritent que ce nom soit retenu. Charles Maurin attesta une impeccable précision du trait où se sentiraient l'influence ingriste, celle peut-être de Félix Bracquemond, celle plus lointaine de Bronzino. Cette fermeté se durcit parfois jusqu'à la froideur, jusqu'à la sécheresse. Le métier est beau, la peinture finement lisse, d'un joli émail. Les harmonies, dolentes dans les gammes sourdes, ne deviennent réellement puissantes que lorsque Maurin use des noirs, qui sont, sous son pinceau, d'une moelleuse saveur. J'avoue goûter moins les estampes en couleur, un tantinet anecdotiques à mon gré. Mais certaines figures, pures et tendres, assureront au nom de Charles Maurin une survie durable. Aussi bien, l'exemple du labeur, épris de solitude, est, pour nos jeunes gens pressés, une haute leçon.

Dans la *Victoire* du même jour, M. Henry Eon a noté également avec sympathie l'exposition Maurin.

La galerie Bernheim, du boulevard de la Madeleine, abrite pour quel-

ques jours encore l'œuvre d'un peintre qui fut peu connu et dont néanmoins la valeur est prodigieuse.

Charles Maurin, dont on expose les portraits et les nus, fut un de nos plus beaux peintres de figure. Il demeura inaperçu du grand public, incompris.

M. Arsène Alexandre a établi la physionomie du disparu... Il n'est rien dans cette appréciation qui ne soit rigoureusement appuyé par les merveilleuses études de femmes et de fillettes, les maternités, les portraits, les dessins et les eaux-fortes constituant cette très belle rétrospective.

L'appréciation dont parle M. Henry Eon figure en tête du catalogue de la rétrospective. Elle est celle d'un ami sans doute, mais aussi celle d'un juge ; elle honore celui qui l'inspira comme celui qui l'a formulée.

La préface de M. Arsène Alexandre dit tout en termes excellents, voilés d'émotion, et nous ne saurions mieux faire que de clôturer par ses conclusions notre modeste essai :

Déjà beaucoup d'années se sont écoulées entre la première exposition que fit Maurice Joyant des œuvres de Maurin au boulevard Montmartre, chez le Goupil d'alors, et la deuxième qui a lieu maintenant à la Galerie Bernheim-Jeune.

La première lui valut l'estime des difficiles, la seconde lui assurera peut-être la célébrité qu'il n'a point connue.

Mais même, si, ce qui prouverait contre toute vraisemblance, que le public d'aujourd'hui ne s'y connaît pas plus que celui d'il y a trente ans, cette célébrité lui échappait encore, il a encore, dans son œuvre, de décisifs recours sur l'avenir.

Le vœu formulé en 1882 par Leroi s'est accompli : Charles Maurin honore grandement l'école française, et son nom restera associé à l'effort artistique national de ces cinquante dernières années.

(A suivre.)

SUR LA PRÉCOCITÉ DE LA VÉGÉTATION EN 1920

AU POINT DE VUE MÉTÉOROLOGIQUE

Après l'hiver d'une douceur exceptionnelle que nous venons de passer, il nous a semblé intéressant de définir en quelques mots le caractère météorologique de cette saison et du printemps actuel et de rechercher s'il n'y aurait pas une certaine concordance entre l'avance de la végétation et l'excès de température dont nous avons bénéficié jusqu'ici.

Nous montrerons qu'en faisant appel à des notions pour ainsi dire élémentaires et connues de météorologie, on peut définir avec une certaine rigueur ce terme un peu vague qu'on appelle la précocité de la végétation.

Nous ferons ressortir tout d'abord, par quelques chiffres empruntés à la statistique de notre station (1), le caractère particulier de l'hiver et du printemps.

	Temp. moyenne	Temp. moy. normale	Excès:
Décembre 1919	3°4	2°1	1°3
Janvier 1920	2°4	0°5	1°9
Février 1920	4°7	2°5	2°2
Mars 1920	6°6	4°9	1°7
Avril 1920	9°4	7°2	2°2
Mai 1920	15°6	12°7	2°9
		Excès moyen (2).	2°

(1) Station météorologique de Mondon près Le Puy.

(2) Une différence de température de 2° en moyenne paraît peu importante; cependant elle suffit à différencier les climats. Cette différence de 2° est à peu près celle qui existe entre la température moyenne de Paris et celle de Bordeaux.

Depuis que nous faisons des observations au Puy, c'est-à-dire depuis 12 ans, nous n'avons pas encore vu se produire le fait de six mois consécutifs en excès sur la normale.

Comme on peut s'y attendre, très peu de températures basses ont été notées cet hiver. Le point le plus bas auquel le thermomètre est descendu est :

— 13°4 le 11 décembre

et, sauf cette température, aucune n'a atteint

— 10°.

Enfin pendant trois jours seulement, du 9 au 11 décembre, le thermomètre est resté constamment au-dessous de 0°. C'est la seule période de froid réel que nous ayons eu à subir.

Au point de vue des précipitations les résultats sont les suivants

	Précipitation en mm.	Précipitation normale (1).
Déc. 1919	39,5	42,6
Janv. 1920	18,5	32,1
Fév. 1920	6,4	34,0
Mars 1920	63,5	49,1
Avril 1920	35,2	56,7
Mai 1920	79,9	83,6
Total	243,0	Tot. moyen 298,1

Tous les mois, sauf mars, sont en déficit. Le total de mars est augmenté par une chute de neige assez remarquable, survenue dans la nuit du 7 au 8 qui a donné 34 mm. d'eau de fusion. C'est la seule chute de neige importante de l'hiver. Le sol est resté entièrement recouvert de neige, à ce moment pendant quatre jours consécutifs sur une épaisseur de 30 cm. environ, puis l'enneigement a disparu très rapidement dans le bassin du Puy, à la suite du dégel commencé le 12.

La distribution des précipitations a été mauvaise. Elle s'est faite par petites ondées insignifiantes n'atteignant pas pour la plupart 1 mm. ou au contraire par de rares mais violentes averses

(1) Ces précipitations normales, de même que les températures moyennes normales ont été calculées d'après un petit nombre d'années d'observation. Il est possible qu'elles soient légèrement modifiées par la suite.

telles que la chute de neige dont nous venons de parler et l'averse orageuse tombée tout récemment dans la nuit du 29 au 30 mai qui a donné 56 millimètres de pluie au Puy (ruissellement).

Le type de pluie que nous considérons comme normal et bien-faisant, la pluie de 10 à 20 mm. tombant lentement à la vitesse de 1 à 2 millimètres à l'heure est très rare pendant cet hiver et ce printemps.

Nous n'en comptons que cinq au total :

- 1 en décembre.
- 0 en janvier et février.
- 2 en mars.
- 1 en avril.
- 1 en mai.

Ainsi en résumé : hiver et printemps continuellement doux et secs, absence presque complète de neige; nous ajouterons : insolation plutôt en excès et fréquence relativement grande des vents de S. assez forts.

Il n'est pas douteux que ces conditions climatiques devaient avoir un effet immédiat sur la croissance des plantes, des arbustes ou des céréales, et provoquer une avance appréciable des différentes phases de la végétation.

C'est de cette question que nous nous occuperons plus spécialement. Nous avons eu la curiosité d'évaluer d'une manière un peu précise quelle était la précocité de la végétation cette année, c'est-à-dire de déterminer son avance sur la végétation dans une année moyenne.

Afin de ne pas nous limiter à notre appréciation personnelle qui peut être en défaut, puisque nous n'observons que quelques végétaux particuliers (toujours les mêmes d'ailleurs), et qui, dans tous les cas s'exerce dans un périmètre restreint, nous avons adressé à un certain nombre de nos correspondants (1) un questionnaire leur demandant d'estimer l'avance actuelle de la végétation.

Évidemment, pour préciser la question, il faudrait faire une

(1) Nous prions nos Correspondants de la Commission météorologique de vouloir bien recevoir ici nos remerciements. Les résultats de l'enquête que nous avons pu mener à bien, grâce à leur obligeance, paraîtront dans le *Bulletin* de 1920 de la C. M.

évaluation pour chaque végétal : mais si l'on réfléchit que le changement en latitude ou en altitude produit sur les différents végétaux de nos contrées, arbres, arbustes ou céréales, une avance ou un retard de végétation qui semble être le même quel que soit le végétal, on comprend que l'on puisse donner une appréciation pour l'ensemble de la végétation.

Voici un résumé des réponses qui nous ont été adressées. Elles se rapportent au milieu ou à la fin de mai.

Brioude	altitude 427 m.	avance 15 jours.
St-Didier-sur-Doulon	— 545 m.	— 30 jours environ.
Espalem	— 660 m.	— 15 jours.
Monistrol-sur-Loire	— 603 m.	— 15 jours.
St-Etienne-sur-Blesle	— 700 m.	— 21 jours.
Valprivas	— 845 m.	— 20 jours.
Chomelix	— 920 m.	— 20 jours.
Vernassal	— 935 m.	— 21 jours.
Cistrières	— 1002 m.	— 30 jours.
Venteuges	— 1055 m.	— 15 j. à 21 jours.
Esplantas	— 1060 m.	— 21 jours.
Sembadel gare	— 1075 m.	— 15 j. à 30 jours.
Cayres	— 1130 m.	— 20 jours.
Le Mézenc	— 1500 m.	— 20 jours (1).

Soit une moyenne de 19 jours.

Elle se rapproche beaucoup de celle que nous avons observée au Puy et que l'on peut fixer dans l'ensemble à une quinzaine de jours.

Pour nous rendre compte si cette avance de la végétation correspond à une avance du même ordre dans la température, nous nous sommes servi d'une méthode déjà ancienne qui est loin d'être parfaite mais qui est commode et simple, c'est le procédé des sommes de température. Je crois que c'est d'ailleurs la seule méthode un peu scientifique que l'on pourrait utiliser à l'heure actuelle.

(1) On voit qu'à part deux réponses qui donnent comme avance 30 jours, les 14 autres sont absolument concordantes, et donnent une estimation qui varie seulement entre 15 et 20 jours.

Voici en quelques mots en quoi elle consiste.

Prenons un arbuste quelconque, le lilas par exemple, et supposons que l'on note le moment exact où la végétation du lilas commence à se réveiller et le moment exact de sa floraison.

Admettons qu'il s'écoule en moyenne 100 jours entre ces deux instants.

Supposons d'autre part que l'on ait observé la température de ces 100 journées et imaginons, pour simplifier, qu'elle ait été uniforme et constamment égale à 10 degrés.

On peut dire que, pour fleurir, le lilas a eu besoin de 10° de température pendant 100 jours ou de 1000° de chaleur.

Mais cet arbuste peut recevoir ces 1000° de plusieurs manières différentes. Il peut recevoir 5° de chaleur par jour pendant 200 jours ou 20° pendant 50 jours.

Si la méthode dont nous parlons est bonne, le lilas ne fleurirait dans le premier cas que 200 jours après le réveil de la vie végétative, et au bout de 50 jours dans le second cas.

C'est ce que l'on constate en réalité, sans toutefois que la méthode s'étende à des écarts aussi grands que ceux que nous envisageons ici, et que nous donnons seulement pour montrer l'emploi de la méthode.

Ainsi chaque végétal est caractérisé par une somme de températures qu'il doit recevoir pour passer d'un stade de sa vie à un autre stade, par exemple du réveil de la végétation à la feuillaison, de la feuillaison à la floraison, de la floraison à la maturité. Tant que cette somme n'est pas atteinte, la phase ne se produit pas.

Ces sommes de température ont été calculées par différents auteurs. Nous adopterons celles qui ont été données il y a déjà une quarantaine d'années par M. Angot. Voici celles qui se rapportent à quatre végétaux usuels parmi ceux que nous observons (1).

(1) Les sommes de températures sont calculées soit en prenant les températures moyennes, soit en prenant les températures maxima de chaque jour. Ce dernier procédé conduit pour certains végétaux à des résultats meilleurs. C'est celui que nous avons adopté ici. Pour les céréales, le calcul est fait au contraire généralement, en utilisant les températures moyennes.

La somme des températures maxima nécessaire à la				
floraison du Lilas	est de	1050	degrés en	moyenne.
— — Maronnier	est de	1250	—	
— — Sureau	est de	1550	—	
— — Tilleul	est de	1950	—	

Nous avons adopté ces végétaux parce que leur floraison s'échelonne assez bien pendant le printemps : le lilas étant le plus précoce, le tilleul le plus tardif.

Il est inutile de dire que ces nombres n'ont pas une précision rigoureuse et il semble difficile en l'état actuel de nos connaissances en météorologie agricole de les évaluer d'une manière beaucoup plus exacte. Admettons-les.

Pour savoir si une année est en avance ou en retard sur une année moyenne et de combien elle est en avance ou en retard, nous opérons de la manière suivante. Supposons qu'il s'agisse toujours d'un arbuste usuel tel que le lilas.

A partir du réveil de la végétation du lilas, nous noterons la température maximum de chaque jour, nous ferons la somme de ces températures quotidiennes et nous saurons ainsi combien il y a de chaleur reçue et combien il en reste à recevoir.

Pour prendre une comparaison banale, nous ouvrirons à la végétation du lilas une sorte de compte portant la chaleur perçue et la chaleur à percevoir, compte dont nous pourrons faire le bilan à tout instant.

Si nous trouvons qu'à la date du 1^{er} avril par exemple, le lilas a reçu 800° de température, alors que dans une année ordinaire il n'en a reçu à ce moment que 500, nous serons en avance de 300 degrés. Si la température maximum moyenne à ce moment est égale à 15°, les 300 degrés correspondront à 20 jours d'avance de la végétation.

Voyons ce qui s'est passé au Puy en 1920.

Dans les années moyennes pour recevoir les 1,050 degrés de température nécessaires à la floraison du lilas, il faut attendre jusqu'au 8 mai.

Cette année, nous avons reçu ces 1,050 degrés de température à la date du 20 avril, tandis que dans une année moyenne à la même date nous n'en avons reçu que 750.

On peut donc dire que nous nous trouvons cette année pour le lilas en avance de 300 degrés, qui, avec une température maximum moyenne de 15°, correspondent à 20 jours d'avance.

Pour la floraison du maronnier d'Inde le résultat est sensiblement le même.

Nous avons vu qu'il faut une somme de température de 1,250° pour sa floraison.

Cette année nous avons reçu ces 1,250° vers le 30 avril, tandis qu'à cette date nous n'en avons reçu dans les années moyennes que 900, d'où une avance de 350° correspondant environ à 20 jours.

Pour la floraison du sureau, nous avons vu qu'il fallait en moyenne 1,550 degrés de température.

Nous avons reçu cette quantité cette année vers le 20 mai, tandis qu'à cette même date nous n'en avons reçu d'ordinaire que 1,200. Nous nous trouvons donc environ en avance de 350 degrés, ce qui à ce moment de l'année, représente 18 jours en moyenne.

Enfin pour le tilleul il faut 1,950 degrés de température. Au 31 mai, nous avons déjà 1,900 degrés, tandis que d'ordinaire nous n'en avons reçu que 1,500 d'où une avance de 400 degrés correspondant à cette époque de l'année à environ 20 jours.

On voit en résumé que l'avance de température est de 18 à 20 jours pour le mois de mai 1920. Elle correspond donc tout à fait à l'avance de la végétation estimée par nos correspondants.

Elle correspond aussi sensiblement à celle que nous pouvons déduire de nos observations personnelles.

D'après nos observations, le lilas fleurit sur le côteau de Mondon vers le 17 mai en moyenne. Cette année il a fleuri du 25 au 30 avril. Le maronnier fleurit en moyenne au même endroit, vers le 24 mai, cette année il a fleuri le 9 mai. Le sureau fleurit d'ordinaire vers le 15 juin. Il est en fleurs depuis le 29 ou 30 mai, c'est-à-dire avec une avance de 15 jours. Quant au tilleul sa floraison est prochaine. Elle sera vraisemblablement en avance de 15 jours également sur sa date moyenne qui est le 20 ou 26 juin. On voit que l'accord est également satisfaisant pour la station du Puy, entre le calcul et l'observation.

Je dois toutefois faire remarquer un léger décalage qui s'est

produit entre les dates auxquelles nous avons reçu la quantité de chaleur nécessaire à la floraison et les dates réelles de ces floraisons.

Nous venons de voir en effet que la quantité de chaleur nécessaire à la floraison de lilas avait été reçue dès le 20 avril, et la floraison ne s'est réalisée que du 25 au 30 — pour le maronnier la quantité de chaleur nécessaire à sa floraison était acquise le 1^{er} mai et sa floraison n'a eu lieu que le 9, — pour le sureau la quantité de chaleur était reçue le 20 mai et il n'a fleuri que le 29 — enfin la quantité de chaleur nécessaire à la floraison du tilleul est actuellement reçue et, sa floraison, quoique prochaine, ne s'est pas encore produite.

Cette légère discordance de 8 à 10 jours entre les dates calculées et les dates réelles tient probablement à de nombreuses causes. La température n'est pas en effet le seul élément nécessaire au développement de la vie des végétaux. Il intervient quantité d'autres facteurs tels que la pluie et l'insolation, dont cette méthode ne tient pas entièrement compte. En outre nous avons vu qu'il fallait compter les sommes de température à partir du réveil de la végétation. Or ce moment est difficile à saisir. Si l'hiver a une période très froide au début comme en 1914, dont le mois de janvier n'a été qu'une période de gel constante, il n'y a aucun doute, le réveil ne s'effectuera qu'après les grands froids.

Mais il se présente des hivers, comme celui-ci où le point de départ est assez flou. Nous avons adopté la date du 25 janvier. En réalité que l'on prenne une date un peu plus avancée ou un peu plus retardée, le résultat est sensiblement le même, parce que les températures relativement basses qui sévissent à ce moment de l'année n'ont pas une grande influence sur le total des températures. Mais qu'il se produise un retour du froid, une période de neige, comme cela a eu lieu cette année très passagèrement en mars, et la végétation se trouve paralysée pendant quelques jours. C'est vraisemblablement à cette chute de neige du 8 mars signalée tout à l'heure qu'est dû le léger décalage de 8 jours que nous trouvons entre le calcul et l'observation.

Cette méthode des sommes de températures rend compte aussi d'une particularité que tout le monde a pu remarquer.

L'avance que le végétal prend au début d'une année précoce ne

se maintient généralement pas, à moins que l'année soit tout à fait anormale. Cette avance va en diminuant peu à peu.

Prenons par exemple le lilas qui est facile à observer. Le bourgeonnement du lilas se produit d'habitude vers le 30 mars. Cette année il a eu lieu le 5, d'où une avance de 25 jours. Or la floraison n'était plus en avance que d'une quinzaine de jours.

Cela s'explique aisément en considérant les sommes de température. La température allant en croissant constamment de janvier à juillet, plus on avance vers l'été, et plus la valeur d'un jour augmente en quelque sorte au point de vue de son effet sur la végétation.

Si un végétal commence à s'éveiller longtemps avant sa date habituelle, sa végétation aura lieu tout d'abord au sein d'une température relativement basse, et l'effet de cette température sera assez lent. Au contraire, si sa vie végétative est retardée, elle débutera dans des conditions de température meilleures qui lui feront regagner une partie du temps perdu (c'est ce qui explique que pour certaines céréales, par exemple l'orge de printemps, les dates de semailles ont une influence médiocre sur l'époque de la moisson).

Si l'effet de la température sur la végétation est proportionnelle à cette température, on peut dire que dans notre climat du Puy, un jour d'avril vaut 3 jours de janvier, et un jour de mai 4 jours de janvier.

Nous venons d'examiner ce qui se passe pour quelques végétaux usuels. Nous terminerons ces quelques mots par l'application de la méthode des sommes de températures à la floraison et à la moisson du blé d'hiver.

D'après les calculs de M. Angot, la moisson du blé d'hiver exige une somme de températures de 699° pour la floraison et de 1,260 degrés pour la moisson comptés à partir du 1^{er} décembre (1). (Ces sommes peuvent paraître faibles par rapport à celles que nous avons données tout à l'heure, mais pour le blé le mode de comptage est un peu différent. On a constaté que sa végétation ne se produit pas au dessous d'une température de 5°; on retranche donc 5° à toutes les températures avant d'en faire la somme).

(1) Pour le blé d'hiver les sommes de températures sont calculées à l'aide des températures moyennes de chaque jour et non des températures maxima.

Il faut donc 699° à partir du 1^{er} décembre, pour la floraison. Or Décembre nous a donné 38°.

Janvier — — 26°.

Février — — 38°.

Mars — — 102°.

Avril — — 145°.

Mai — — 356°.

Soit au 1^{er} Juin 705 degrés.

La floraison doit donc se produire actuellement. Sa date normale est le 15 juin (or elle commence à Mondon (1)). Quant à la moisson, il nous reste en chiffres ronds 560 degrés à acquérir.

Si le mois de juin est normal, il nous donnera

300 degrés.

de sorte qu'à la fin de juin nous nous trouverons avec 1.005 degrés, et si le mois de juillet est normal, 20 jours de ce mois nous donneront les 255 degrés qui nous manquent pour parfaire les 1.260 degrés nécessaires à la maturité des grains.

La moisson se trouverait ainsi fixée vers le 20 juillet.

Si juin et juillet sont chauds, juin nous donnera 350 degrés environ et les 200 degrés restant nous seront donnés par une quinzaine de jours de juillet, ce qui reportera la moisson vers le 15 ou le 10 juillet en avance de 10 à 15 jours sur sa date moyenne qui est le 25.

Si, au contraire, juin et juillet sont froids, l'avance actuelle pourra être perdue et la moisson se trouvera aux environs du 25 ou du 30 juillet (2).

Bien entendu, nous faisons abstraction de phénomènes tout à fait exceptionnels qui pourraient se produire, tels qu'une sécheresse prolongée ou une insolation tout à fait anormales.

Nous n'avons d'ailleurs donné ces chiffres que pour montrer comment on peut utiliser la température ordinaire pour connaître avec une certaine approximation l'état actuel de la végétation et l'avance ou le retard qu'elle peut avoir sur les années moyennes.

Nous pensons que les sommes de température employées

(1) 3 juin 1920.

(2) En réalité juin et juillet ont été assez chauds; des 560 degrés utiles à la maturité de la moisson ont été acquis le 17 juillet, date à laquelle la moisson a été effectuée dans les environs de notre station.

comme nous venons de l'indiquer permettent de définir la précocité d'une année, et de préciser cette notion, comme on doit le faire en toute rigueur, c'est-à-dire pour chaque catégorie de végétaux et pour chaque époque de l'année à laquelle on veut connaître l'état réel de la végétation.

ALBERT BALDIT.

ADHÉMAR DE MONTEIL

CHEF SUPRÊME DE LA PREMIÈRE CROISADE

[EXTRAITS de la *Chanson d'Antioche*, composée à la fin du XI^e siècle par Richard le Pèlerin, renouvelée au XII^e siècle par Graindor de Douai, publiée par Paulin Paris, en 1848.]

A M. Charles Dupuy, ancien Grand-Maitre
de l'Université de France.

Hounour à nostis avi,
Tant savi
Qu'aven pas counceigu.
F. MISTRAL.

Le 12 février 1848, après avoir mené à bien son admirable édition critique de la *Chanson d'Antioche* (1), Paulin Paris, dans une préface sobre et claire, classait les chroniques qui nous sont parvenues de la première croisade, et montrait que le poème de Richard le Pèlerin, écrit par un acteur et un témoin oculaire des événements, méritait toute créance et formait le récit le plus abondant et le plus fidèle des péripéties de l'expédition.

L'analyse des chroniques latines était lumineuse et définitive.

Des neuf auteurs de ces chroniques, six n'ont « pas assisté au saint voyage et se sont contentés, comme Robert de Saint-Rémy de Reims, Baudry et Guibert de Nogent, de paraphraser Tudebode, ou, comme Albert d'Aix et Guillaume de Tyr, de fondre ensemble les précédents récits ». Raoul de Caen, « parti pour la Terre-Sainte six ans après la conquête, vécu dans la familiarité de Tancred et écrivit uniquement pour rehausser la gloire de ce héros ».

(1) Paris, Techener, libraire, place du Louvre, 1848, deux volumes.

Les trois chroniqueurs qui ont vu les événements sont Raimon d'Aguilers, Foucher de Chartres et Tudebode, et leurs récits sont précieux à des titres divers. Raimon d'Aguilers, chanoine du Puy, était chapelain du comte Raimon de Saint-Gilles ; il a voulu surtout exalter ce haut seigneur et les croisés du Midi ; mais, maladroit et fanatique, il a donné une importance capitale, non aux événements et à l'action des chefs de la croisade, mais aux visions miraculeuses et particulièrement à la découverte de la sainte lance. Foucher de Chartres, chapelain comme Raimon d'Aguilers, est beaucoup plus sérieux : « il aime la vérité, n'écrit que pour la faire connaître, et a vu comme voient les hommes de sens et d'expérience ». Mais il est arrivé tard devant Nicée, et comme il suivit Baudouin de Boulogne à Edesse, il n'assista point au siège d'Antioche et ne se rendit même à Jérusalem que plusieurs mois après la prise de la ville. « Combien de lacunes ne doivent donc pas se trouver dans la relation d'un homme qui s'est fait, d'ailleurs, une règle de parler des seules choses qu'il avait bien vues » !

Restait Tudebode. Paulin Paris, après avoir fait ressortir le mérite de son œuvre, rappelait ce qu'il nommait les éditions Bongars (1611), Duchesne (1641), Mabillon (1687) et concluait en disant qu'une quatrième édition serait utile si l'on prenait pour guide le manuscrit de la bibliothèque du roi, n° 5135^A, qui contenait des passages précieux encore inédits.

Les éditeurs des *Historiens Occidentaux des Croisades*, donnaient, quelques années après, satisfaction à l'éminent philologue, et ainsi tous les documents latins concernant la première croisade ont été mis à la disposition des chercheurs.

Mais Tudebode lui-même, qui a écrit en même temps que les jongleurs ou les trouvères de la croisade et les a souvent paraphrasés, est moins abondant qu'eux. Il écrivait des lettres ou petits sermons laconiques qu'il envoyait en Occident dans le but de les faire lire dans les églises comme des récits d'édification religieuse.

Il résulte donc de cette brève analyse que les récits les plus complets, les plus vivants, les plus dignes de foi, sont justement ceux que les jongleurs ont chantés en Orient, pendant la croisade même, aux soldats et aux pèlerins, pour leur faire connaître tous les détails et les hauts exploits d'une expédition immense dont les

auteurs eux-mêmes ne voyaient que quelques faits épars et localisés souvent dans des actions secondaires.

Or, Richard le Pèlerin est justement le jongleur qui a le mieux embrassé l'ensemble des faits. Il a vu à l'œuvre; non seulement un chef particulier, mais tous les grands chefs, Godefroi de Bouillon, les comtes de Normandie, de Flandre, de Blois et de Saint-Gilles, et surtout le grand évêque du Puy, *Aïmar*, qu'il met très heureusement en lumière. Quand on examine son poème, on a immédiatement l'impression qu'il a repéré, sans lacune, tous les événements importants qui se sont produits depuis la concentration des armées ou *échelles* à Constantinople, jusqu'à la prise définitive d'Antioche et à la mort d'Aïmar. Ses récits sont colorés, ses portraits vivants et parfaits, ses réflexions sobres et judicieuses. Les discours qu'il prête à ses héros ont une éloquence toute militaire ou sont imprégnés d'une foi religieuse profonde. Il n'est pas douteux qu'ils aient été entendus par le trouvère. Sans cela ils auraient moins de variété et d'à propos : ils ressembleraient à ceux des chroniques latines, qui prennent souvent, non la forme directe de la parole, mais celle d'une relation analytique rédigée après coup.

*
..

Négliger la *Chanson d'Antioche* quand on raconte, après plus de huit cents ans, la première croisade, c'est donc se condamner à un récit vague et souvent erroné où les contradictions abondent, puisque les récits latins sont, ou incomplets ou inspirés par des sentiments tout personnels à leurs auteurs.

Néanmoins, la connaissance du français du haut moyen-âge est si peu courante encore que tous les historiens ont négligé jusqu'ici la *Chanson d'Antioche*. Les érudits eux-mêmes et les philologues ont fait peu d'attention à ce poème, parce qu'il n'entre pas dans les grands cycles des chansons de geste ressuscitées depuis un siècle. Les éditeurs des *Historiens occidentaux des Croisades* ne l'ont pas reproduit à la place qu'il aurait dû prendre en tête de leur savant recueil, et il est resté confiné dans l'édition de Paulin Paris, qui n'a pas eu toute la diffusion qu'elle méritait. Les historiens de nos provinces l'ignorent encore, et je ne connais aucun

chercheur qui, en Auvergne, ait consulté la *Chanson* pour décrire le concile de Clermont, ou qui, en Velay, lui ait demandé les pages les plus attachantes de l'histoire d'Adhémar de Monteil.

M. G. J. d'Adhémar Labaume, qui, en 1910, dans un sentiment de piété presque filiale et d'orgueil bien légitime, a consacré une plaquette très méritoire au grand prélat qui sera « l'honneur éternel des généreuses maisons de Grignan et de Castellane » (1), a encore ignoré la *Chanson d'Antioche*. Il avait cependant tenté d'établir la bibliographie de l'histoire qu'il voulait faire revivre, et, dans ce travail, il avait poussé si loin ses recherches patientes, qu'il avait mentionné une allusion romanesque que notre historien F. Mandet fait faire au troubadour Guillaume de Saint-Didier concernant le *Salve Regina*. Mais la *Chanson d'Antioche*, pourtant signalée par le même historien Mandet, ne figure pas dans cette laborieuse notice bibliographique.

J'ai donc pensé qu'il était utile de relever enfin les passages du poème qui concernent Adhémar, et de les relier entre eux, le plus brièvement possible, par le récit des événements. N'oubliant pas que la cause réelle de l'ignorance où les meilleurs historiens sont encore concernant le poème, est la difficulté même que l'on a à déchiffrer la langue des ^x^e et ^{xiii}^e siècles, j'ai rejeté le texte en note, où il sert d'illustration et, pour ainsi dire, de pièces à conviction, et je le fais précéder par une traduction toute littérale en langue moderne. C'est aller bien loin dans la voie dangereuse de la vulgarisation et des interprétations parfois contestables, et je ne me résous qu'à regret à une concession que je déplore. Mais l'essentiel est de tirer de l'ombre un ensemble de pages dans lesquelles on continuerait à ne pas jeter les yeux si l'on n'était pas soutenu par une traduction.

Quant à l'importance pour l'histoire — et particulièrement pour l'histoire du Velay — de documents presque inédits, si abondants et si vivants, sur la carrière militaire d'Adhémar de Monteil, je n'ai pas besoin de la faire ressortir. Adhémar est dans l'histoire vellave le premier de nos guerriers illustres et certainement le plus grand. Il fut un prestigieux conducteur d'hommes et l'âme d'une armée de deux cent mille soldats pendant deux ans. L'im-

(1) P. Paris. Préface de la *Chanson d'Antioche*, p. xiii.

mense chevauchée qu'il a menée à travers l'Asie-Mineure, de Nicée à Antioche, fait oublier tout ce que l'histoire avait connu jusque-là et ressemble d'une manière saisissante aux ruées des grandes armées modernes. Adhémar et Godefroi de Bouillon font songer à Napoléon et à ses généraux, et, par leur prudence consommée, aux grands capitaines incomparables qui étreignent à l'heure actuelle, depuis trois ans, de l'Yser à Bagdad, la criminelle agression germanique. Il m'a semblé, quand j'ai relu en détail les exploits de nos ancêtres à Nicée, à Gurhénie, à Antioche, que je trouvais burinée depuis mille ans par un devin inspiré et génial l'épopée que nos soldats écrivent en caractères de sang sur l'immense front de nos armées. Et ma confiance inébranlable dans la victoire du Droit a été affermie encore quand j'ai entendu passer dans des vers ailés l'expression grandiose des vertus chevaleresques de nos aïeux, c'est-à-dire l'âme impérissable et sublime de la France éternelle.

J'ajoute pour notre honte, que, sur cette question d'Adhémar de Monteil, comme sur tant d'autres, les travaux des Allemands nous sont plus connus et sont plus admirés que nos belles et claires études françaises. Si M. d'Adhémar Labaume ne connaît pas la *Chanson d'Antioche*, il a, par contre, examiné à fond les controverses par lesquelles les érudits d'Outre-Rhin ont essayé d'enlever le *Salve Regina* à Adhémar de Monteil pour le donner à Hermann Contract, un moine de Reichenau (Souabe).

Le Puy, le 1^{er} août 1917.

I

LE CONCILE DE CLERMONT (18-20 novembre 1095).

Adhémar est signalé comme un des principaux personnages qui se rendent au concile de Clermont (1).

Quand le pape Urbain II eut convié l'assemblée à aller délivrer le Saint-Sépulcre et eut promis les indulgences, il prit la croix avec les plus hauts barons :

« Le comte Hugues [frère du roi de France] se lève, ainsi que Raimon [comte de Saint-Gilles], Godefroi de Bouillon, Robert le Frison [comte de Flandre] et *l'évêque du Puy*. Celui-ci expliqua le but [de la croisade] : « Seigneurs, il est bien juste que nous « organisions cette armée ; que l'un ne fasse à l'autre ni tort ni « trahison. Et, s'il le faisait, que, par ses compagnons, il soit « ramené à réparation sans mauvaise querelle. Et pour aucun « malheur nous ne nous entretuerons ». Le peuple s'écria : « Nous « agirons ainsi. L'un doit aider l'autre : cela est juste et c'est « raison ». Maintenant, ils iront venger Dieu par grande dévotion (2). »

Le pape charge aussitôt Adhémar de la conduite de la croisade : « Il commande à l'évêque du Puy de les conduire, d'être leur

(1) Et li vesques del Pui uns des plus principaus.

(Tome I, p. 56. Laisse xxxiii, v. 776).

(2) Li quens Hues se dresce, de Saint-Gile Raimons,
Godefrois de Buillon, et Robers li Frisons,
Et li vesques du Pui ; cil monstra la raisons.

« Segneur, il est bien drois que cest ost afions,

« Que l'uns ne face à l'autre né tors né traisons ;

« Et, sé il le faisoit, que par ses compagnons

« Li soit fait amendise, sans mauvaïse ocoïsons ;

« Et por nule mesaise, ne nous entrefaurons ».

Li peules s'escrïa : « Tout ensi le ferons !

« Li uns doit aidier l'autre ; çou est drois et raisons ».

Or, iront Dieu vengier par grans deuotions.

(Tome I, 66, ch. 1. Laisse xxviii, vv. 927-37).

seigneur et de porter l'enseigne, de faire son droit à chacun, s'il est quelqu'un qui se plaigne. Qu'il empêche que personne se dispense du voyage. Et que tous fassent de grandes journées et par les monts et par les plaines, traversent rapidement la France et l'Allemagne, la Lombardie et Rome et toute sa contrée, afin que Jésus leur permette de vaincre cette nation du diable [les Turcs]. Aïmar lui répond, sans tristesse et sans peur : « Puisque vous le commandez, sire, quoi qu'il advienne, je les guiderai bien et porterai l'enseigne » (1).

II

NICÉE (6 mai-20 juin 1097).

Les croisés sont partis, ils se sont assemblés à Constantinople, ont obtenu le passage de l'empereur grec Alexis, et ont franchi le canal de Saint-Georges (le Bosphore). Ils entrent en territoire turc vingt lieues plus loin, et les voilà devant Nique (Nicée), la première grande ville fortifiée qui se trouve sur leur chemin. Ils en font le siège.

A ce moment précis, le poète de la *Chanson d'Antioche* énumère tous les chefs de l'armée chrétienne, depuis Godefroi de Bouillon jusqu'au seigneur Raimbaut Creton, un simple baron de Picardie. C'est dans cette haute phalange de quatre-vingt généraux qu'Aïmar est cité avec l'indication de son rôle de chef suprême et d'évêque.

(1) A l'evesque del Pui comande qu'il les maigne,
Et que il soit lor sire, et qu'il porte l'enseigne,
A chascun face droit, sé il est qui se plaigne ;
Pour Dieu de l'esplotier gart chascun ne se faigne,
Mais facent grans journées et par mons et par plaigne,
Passent isnelement et France et Alemaigne,
Et Lombardie et Rome et toute sa campagne.
Et Jhésus lor doinst vaincre icele gent grifaïne.
Aimers li respont, sans iror et sans graïne :
« Puis que le comandés, sire, coment qu'il preigne,
« Les guierai-je bien et porterai l'enseigne ».

(Tome I, pp. 67-68, ch. I. Laisse xxxix, vv. 945-955).

Il fait le *sermon* aux autres, c'est-à-dire il les guide au nom de Dieu, comme le pape le lui avait prescrit (1).

Mais Soliman, sultan de Nicée, se défend valeureusement. Sa ville est forte et pourvue d'une nombreuse garnison. Il est lui-même sorti des murs, et a levé dans la contrée une armée de plus de cinquante mille hommes qu'il jette inopinément sur les assiégeants, pris ainsi entre deux attaques redoutables.

A ce moment critique, chaque chef encourage les siens ; puis l'évêque du Puy prononce une harangue suprême digne des plus grands généraux de tous les temps :

« Quand les Français voient que le pays est plein de bruit et que les vallées et les landes sont couvertes de Turcs, ne vous étonnez pas s'il y en eut de malades. Mais le courage vient aux preux et aux gentils. Ils sont montés à qui mieux mieux sur leurs chevaux. Le bon évêque du Puy les a mis à raison (harangué) : « Seigneurs, « écoutez maintenant ce que Dieu vous a promis. Le vrai Sauveur « qui fut mis en la Croix a dit ceci : que ses fils le vengeraient « avec les épées fourbies d'acier. Sur le Mont-Thabor, ainsi que « le dit l'Ecriture, quatre cors sonneront au jour du jugement. Le « mort sera ressuscité et toute l'humanité reviendra à la vie. D'où, « notre Père qui nous a envoyés ici dira : « Venez vers moi, mon « peuple, qui avez fait mon commandement. Toi, qui m'ensevelis « quand tu me vis mort, et qui, quand tu me vis nu, me chaussas « et me vêtis, et qui m'hébergeas quand tu me vis sans demeure, « puis vins me venger de mes mauvais ennemis, tous, vous vous « mettez à ma droite, vers mon Paradis ». Là, vous trouverez « Saint-Georges et Saint-Démétrius, et cent mille saints que Dieu « a élus. Voyez ces Sarrazins, ces faces brunes maudites. Ecoutez « comme ils mènent grand bruit et grands cris. Que chacun de « vous soit habile à frapper et que les écus soient pris au nom du « Seigneur ! Je prends sur moi les péchés, les grands comme les « petits. Au nom de la Pénitence, frappez sur les Arabes. Celui qui « mourra des nôtres, que chacun en soit édifié : son lit sera préparé « à côté de ceux des Innocents [qui n'ont jamais péché] » (2).

(1) Et li vesques del Pui, qui lor fait le sermon.

(Tome I, p. 100, chant II. Laisse xiv, v. 366).

(2) Quant or voient François esmus est li païs,
Et de Turs sont couvert li val et li larris,

L'effet de cette harangue ne pouvait qu'être profond sur l'esprit des guerriers du Christ : les plus lâches (couards), ajoute le trouvère, demandèrent le combat :

« Quant Crestien oïrent Aïmer le vaillant,
Ainc n'i ot si couars bataille ne demant ».

Mais Aïmar ne se contenta pas de prêcher. Il prit part à la bataille, et, quand les Turcs, vaincus, commencèrent à battre en retraite en désordre, laissant Nicée au pouvoir des Chrétiens, le poète rappela une fois encore les noms des chefs qui avaient assuré la victoire. Or, dans cette cohorte héroïque, Aïmar a sa place et il est qualifié de *vaillant*, comme Baudouin de Gand, Robert le Frison et même Godefroi, ainsi que le puissant baronage de tout le pays de France :

Ne vous esmerveillés s'il i ot d'esmaris;
Mais li corages monte as preus et as gentis.
Es chevaus sont monté, qui ains ains, à estris.
Li bons vesques del Pui les a à raison mis:
« Seigneur, or escoutés que Diex vous a promis :
« Ce dist li vrais Sauverres, qui en la Crois fu mis,
« Si fil le vengeroient as brans d'acier fourbis.
« Sus el mont de Tabor, si com dist li escriis,
« Soneront quatre cor, au grant jour del juis.
« L'ert mors suscités et li siecles tous vis.
« Dont dira nostre Pères qui chi nous a tramis :
« Venès avant, mes pules, qui mes comans fesis;
« Quant tu me véis mort, et tu m'en sevelis,
« Et quant me véis nus cauchas moi et vestis,
« Et si me heberjas quant sans ostel me vis :
« Puis me venis vengier de mes maus anemis,
« Vous tornerés à destre devers mon Paradis.
« Là troverés saint Jorge avoec saint Damitris,
« Et tex cent mille cors que Diex aura eslis.
« Vées ces Sarasins, ces cuivers maléis !
« Oés com il demainent et grant noise et grans cris !
« Gardés que al ferir soit chascuns manewis.
« El non nostre Seigneur soient li escu pris,
« Sur moi prens les pechiés, les grans et les petis.
« Par nom de penitence ferés sur Arabis.
« Cil qui morra des nos, bien en soit chascun fis :
« Avoec les Innocens sera parés ses lis »,

(Tome I, p. 112, ch. II. Laisse XVII, vv. 487-515).

« Et li vesque del Pui, Almer le vaillant...
Et le rice barnage de la terre des Francs. »

Les chroniqueurs latins, c'est-à-dire les seuls que les historiens modernes aient consultés jusqu'ici, sont très brefs sur cette belle victoire de Nicée, et, au lieu de décrire l'héroïque conduite d'Aïmar, se contentent de mentionner en passant l'évêque du Puy à côté de Raimon de Saint-Gilles : *Contigit ut in ipsa die, cum sabbatum post Domini ascensionem esset, a comite Sancti Egidii et a Podiense episcopo portæ aditus muniretur.*

Mais la joie de la victoire de Nicée fut un moment assombrie par la mort du jeune et valeureux Gui de Pourchesse, qui, après avoir donné de glorieux coups d'épée, tomba malade, se fit saigner et succomba. Les croisés dolents l'ensevelirent en grande pompe, hors des murs, sous les yeux mêmes des Turcs, qui contemplèrent du haut des créneaux le cortège des funérailles. L'évêque du Puy présida la cérémonie, prononça les prières funèbres et bénit la fosse avec de l'encens. Les ennemis, saisis de crainte devant le calme recueilli des croisés, s'écriaient : « Ce peuple est plus fier que les léopards et les lions : nous ne durerons point contre une telle nation » (1).

III

DE NICÉE A ANTIOCHE (1^{er} juillet-28 octobre 1097).

Les jours de souffrance ne faisaient que commencer. L'armée était trop nombreuse pour trouver des vivres en suivant une seule route au milieu des contrées parfois désertiques de l'Asie Mineure.

(1) Li evesques del Pui fist iluec son pardon ;
Le lieu ont encensé ;
Et Turc les esgardèrent des haus murs où il sont.
Ce disoient entre aux Persant et Esclavon :
« Cil poples est plus fiers que lupart né lion.
« Envers si faite gent nient ne dureron... »

(T. I, p. 141, ch. II. Laisse xxxix, v. 908 sq.).

Elle se divisa en plusieurs corps qui prirent des chemins parallèles pour gagner Tarse et Antioche.

Les Turcs purent ainsi attaquer leurs vainqueurs en détail, et le vaillant Boémond de Sicile fut surpris dans un défilé du Taurus, connu sous le nom de Val de Gurhenie. Cinquante de ses chevaliers furent pris et décapités. Il dut envoyer un messager au gros de l'armée pour demander du secours. L'évêque du Puy fut ému jusqu'aux larmes. « Il pleura des yeux du front » dit le poète :

Li evesques del Pui plora des iex del front.

Mais, toujours énergique et prompt à se décider, il courut au secours de Boémond avec Godefroi, « Raimon [de Saint-Gilles] au visage hardi. Robert de Normandie et Estatius l'énasé (sans nez), le général de l'empereur de Constantinople, « revêtu de sa grande broigne » (1).

Les Turcs furent repoussés une fois encore et Aïmar put enterrer leurs victimes et reconforter les croisés : « Le noble évêque revêtit ce jour là [ses ornements sacerdotaux]. Ils font de l'eau bénite et ont enfoui les corps. « Barons, dit l'évêque, écoutez mes paroles : je vous dis dans cette circonstance, que qui meurt ici « est guéri (sauvé). Les âmes de ces corps sont déjà en Paradis ; « elles seront mises pour toujours en bonheur et en joie » (2).

Boémond sauvé, les croisés purent continuer, par divers chemins, leur route vers Tortose, Edesse et Antioche. Le corps principal eut à soutenir un nouveau choc à Artais. Là Soliman, le sultan dépouillé de Nicée, parvint à tuer de sa main le jeune Gaston de Montaigu, dont le père, Conon, était aussi parmi les croi-

(1) Au destroit vint Raimons à la chiere hardiè,
Li evesques del Pui, Robers de Normendie,
Estatius l'esnasés, la grant broigne vestie.

(T. I, p. 160, ch. III. Laisse XII, v. 271).

(2) Cèl jour se revesti li evesques gentis.
Aigue font benéioite ; s'ont les cors enfois.
« Baron, ce dist li vesques, entendés à mes dis :
« Je vous dis entresait, qui ci muert est garis.
« Les armes de ces cors sont jà en paradis ;
« En solas et en joie seront mis à tous dis. »

(T. I, p. 162, ch. III. Laisse XIII, v. 197-102).

sés. La douleur du père fut affreuse devant ce malheur. En vain, son second fils, Lambert, essaya-t-il de le consoler. Il tenait le cadavre entre ses bras, se pâmait, et mille chevaliers fondaient en larmes devant ce spectacle attendrissant.

Mais l'évêque du Puy, survenant, sut faire cesser les pleurs et relever les courages. « Pourquoi, dit-il au père, perdez-vous la « raison? Laissez ce deuil et remettez-vous en joie. Priez le seigneur Dieu, le Roi de majesté, pour nous, qui sommes vivants, « afin qu'il ait pitié de nous. Car, si Gosson est mort, son âme sera « sauvée. Je veux vous prier, pour Dieu, de vous conduire avec « sagesse : demain, nous serons au pont [pont du Ferne ou de « l'Oronte, à une lieue d'Antioche], où vous aurez fort grandes « peines ». Le deuil cessa par le conseil de l'évêque » (1).

Aïmar avait eu raison de remonter les courages en vue des peines qu'on aurait à supporter devant le pont du Ferne. Ce pont, jeté sur l'Oronte (le Ferne), était en effet formidable. Deux tours le défendaient aux extrémités ; elles contenaient des soldats venus de Syrie ou de l'Asie-Mineure, et, entre autres, des captifs faits prisonniers deux ans auparavant, lors de l'expédition de Pierre l'Ermite. « Ces malheureux mènent une vie très pénible, dit le poète, et parmi les captifs et les captives il n'est personne qui ne crie : « Seigneur Dieu, Saint-Sépulcre ! venez à notre aide » !

moult mainent male vie

Et chaitis et chaitives ; n'i a celui ne crie :

« Sire Diex, sains sepulcres ! car nous faites aie ! »

Devant cette situation, Aïmar, « qui a entendu les plaintes, appela les Français, et ne manquera point de leur parler. « Francs « chevaliers barons, dit-il, Dieu, notre père, a dit quand il « rédempta le monde, [que] ses fils qui viendraient après lui le

(1) Dist li vesques del Pui : « Por quoi vous dementés ?

« Laissiés ester cest dol et joie demenés,

« Et priés Dame Dieu, le roi de majestés,

« Por nous, qui somes vif, que il en ait pités ;

« Quar si Gouses est mors, l'arme iert à salvetés.

« Por Dieu vous voil proier que sagement errés :

« Demain serons au pont où moult grans paine arés ».

« Par le conseil del vesque est li doels demorés.

(I, p. 190, ch. III. Laisse xxviii, vv. 574-581).

« vengeraient. A Clermont, en Auvergne, on en fit le sermon
 « (l'exposé). Là, Angevins et Bretons jurèrent la voie (de se
 « mettre en route) devant trente mille hommes de notre région.
 « Et nous-mêmes jurâmes sur les saints : « Nous ferons cette voie
 « pour venger le seigneur Dieu, ou nous y mourrons tous ».
 « Prions donc ce Dieu par sa rédemption, afin qu'il nous enseigne
 « la voie où nous devons passer ». A ces mots tous nos Français
 sont couchés à genoux » (1).

Le pont du Ferne fut tourné, grâce à un gué que l'on découvrit en aval, et toute l'armée put passer outre et camper ainsi à une lieue d'Antioche même. Ce fut un beau succès, presque miraculeux, et les Français semblèrent, dans leur joie, oublier un instant que leur passage même avait rompu leurs rangs et qu'ils étaient éparpillés devant un ennemi qui pouvait encore les surprendre et les acculer au fleuve. Aïmar les avertit aussitôt :
 « Seigneurs, francs chevaliers barons, écoutez maintenant. Voici
 « Antioche ; je redoute fort Garsion (le sultan de la ville), parce
 « que nous sommes épars par ces prés des environs. Qui fera le
 « guet ? Beaux seigneurs, qu'on l'établisse, et que les Sarrazins
 « félons ne viennent pas dans les rangs de l'armée (2).

(1) Li bons vesques del Pui en a la vois oïe,
 Puis appela François, ne laira ne lor die.
 Dist li vesques del' Pui : « Franc chevalier baron,
 « Ce dist Diex nostre pères, quant il raienst le mont,
 « Si fil le vengeroient qui après lui venront.
 « A Clermont en Auvergne en list-on le sermon :
 « Là jurèrent la voie Angevin et Breton,
 « Voiant trente mil homes de notre region,
 « Et jurasmes sor sains : ceste voie feron
 « Por Dame Dieu vengier, ou trestous i morron.
 « Car prions à celui, par sa rédempcion
 « Qu'il nous ensaint la voie où nous passer Devon ».
 Dont sont tous nos François cochié à genoillon.

(T. I, p. 192, ch. III. Laisses xxviii et xxix, vv. 605-618).

(2) Et li vesques del Pui les a mis à raison :
 « Seigneur, or entendés, franc chevalier baron.
 « Vés ici Antioche ; moult redout Garsion,
 « Car nous somes espars par ces prés environ.
 « Qui fera l'eschargeite ? Biau seigneur, face l'on
 « Que ne vieignent en l'ost li Sarrasin felon ».

(T. I, p. 202, ch. III. Laisse xxv, vv. 782-87).

Le guet fut assuré par Godefroi de Bouillon lui-même :

« Jou le ferai, biau sire, dist li dus de Buillon ».

Ainsi réellement, les plus hauts chefs de l'armée acceptaient la direction de l'évêque du Puy.

IV

SIÈGE ET PRISE D'ANTIOCHE (28 oct. 1097-3 juin 1098).

Antioche fut aussitôt investie et le poète énumère les portes et les tours de la cité en face desquelles se porta chaque corps chrétien pour tenir en respect un corps opposé de Turcs commandé par un *amiral*.

Le secteur d'Aïmar (comme nous dirions aujourd'hui) fut délimité vers l'ouest « deçà le pont du Ferne, vers la Romenie (Asie-Mineure); le bon évêque du Puy, y prit hébergerie (campement). Après lui campa le seigneur Raimon de Saint-Gilles. Les Provençaux et les Gascons sont en leur compagnie. En la tour amont (en face et en haut) fut Carcan de Syrie; et il jure Mahomet et sa foi païenne (antichrétienne) que les Francs n'y entreront point si mille d'entre eux n'y perdent point la vie. Le comte Raimon se prépare à faire une offensive. Que Dieu, le fils de Sainte Marie, lui vienne en aide! (1)

Mais justement, la tentative de Raimon échoua. Surpris par les Turcs, qui lui prirent ses chevaux, il ne dut son salut qu'à l'arrivée inopinée de Boémond et de Tancred. Il devint bientôt

(1) Deçà le pont de Ferne, devers la Romenie,
Li bons vesques del Pui i prist hebergerie;
Après lui hebergea dans Raimons de Saint-Gille;
Provensiaus et Gascoing sont en lor compaignie.
Et en la tor amont fu Carcans de Surie.
Et jure Mahomet et sa loi païennie
Que Franc n'i enterront, s'en perdront mil la vie.
Li quens Raimons s'afiche de faire une envaie.
Or lor en ait Diex, li Fiex sainte Marie!

(T. I, p. 214, ch. iv. Laisse vi, vv. 51-59).

visible qu'il fallait couper le pont du Ferne si l'on voulait arrêter l'assaut des mécréants. C'est le conseil qu'Aïmar donna à tous les barons :

« L'évêque assemble toute la baronnie, leur demanda conseil concernant la gent du désert qui leur font telle invasion par le pont du Ferne. Déjà [les Turcs] ont fait de nos gens un grand massacre. Quand les barons l'ouïrent, chacun d'eux s'écrie à haute voix : « Qu'on avise d'abattre le pont au nom de Sainte Marie ! » Et les pauvres et les puissants ne s'attardèrent point ; en aval, par toute l'armée, la nouvelle fut entendue : quand les chrétiens l'apprennent, chacun d'eux remercie Dieu. Cette nuit-là, l'armée fit le guet jusqu'au clair de l'aube » (1).

Le pont ne put pas être renversé et l'on dut repousser les Turcs par les moyens ordinaires et les effrayer en lançant par dessus les murailles les têtes des cadavres exhumés dans un cimetière.

Bientôt une disette affreuse atteignit les chrétiens. Pour y parer, il fallut tenter une expédition au port Saint-Siméon, à l'embouchure du Ferne, à six lieues d'Antioche. Par ce port, on pouvait se mettre en relation avec les régions déjà conquises et même avec Constantinople. Mais l'expédition fut très dure et les Turcs triomphèrent d'abord. Dans leur détresse, les barons durent envoyer un message à Aïmar et réclamer du secours :

« Un messenger revint qui avait échappé [aux Turcs]. Il raconte [la situation] à tous dans l'armée de Notre-Seigneur. Il s'est d'abord arrêté auprès du bon évêque du Puy. « Sire, lui-dit-il, « hâtez-vous, pour Dieu ! Car les Turcs ont défait tous nos gens ». Quand l'évêque l'entend, il en fut fort affligé, mais, par sa

(1) Li vesques en assamble tote la baronie ;
 Conseil lor demanda de la gent desertie,
 Qui, par le pont de Fer lor font tele envaie.
 Jà ont de nostre gent fait moult grant desceplie.
 Quant li baron l'oïrent, chascuns en haut s'escrie :
 « Qu'on voist le pont abatre, el non sainte Marie ! »
 Et li povre et li riche ne s'atargèrent mie ;
 A val par tote l'ost fu la novele oïe ;
 Quant Crestien l'entendent, chascuns Dieu en mercie.
 Cele nuit l'ost gaitièrent dusqu'à l'aube esclaireie.

(T. I, p. 230, ch. iv. Laisse xx, vv. 329-38).

grande prouesse, il s'est rapidement réconforté. Le Saint-Sépulcre fut donc invoqué à grands cris ; en bas, par toute l'armée ses trompettes ont sonné.

« Le messenger fut alors rappelé par l'évêque : « Dites-moi, bel ami, est-ce donc vrai ? Nos barons français sont mêlés aux Sarrazins ? — Oui, par ma foi, Sire, il serait mal même d'en douter » (1).

« Le messenger se hâte de conter sa raison : « Par Dieu, beau sire évêque, ici il n'est pas besoin de sermon (remontrances). « Car les Turcs ont mis nos gens à destruction. Ils les ont tous déconfits (vaincus) au port Saint-Siméon ; ils ont tué à foison nos frères et nos amis : j'ai laissé en grand danger de mort Boémond et Evrart de Puisac, Raimon de Saint-Gilles et Hugues de Saint-Pol et Raoul le baron ». Quand l'évêque entendit cela, il fut fort en grand frisson ; de colère il prend un cor, le sonna très haut ; si bien que les Français s'armèrent sans arrêt, chacun dans sa tente et dans sa compagnie » (2).

(1) Uns mesagès s'entorne, qui d'aus estoit emblés.

En l'ost nostre Seigneur lor a à tous contés.

Au bon vesque del Pui s'est primes arestés :

« Sire, dist-il à lui, por Dieu car vous hastés,

« Car li Turc ont nos gens trestous desbaretés ».

Quant li vesques l'entent, moult en fu adolés.

Mais par sa grant proece s'est tost resvigorés.

A donc fu Saint Sepulcres truchiés et reclamés ;

A val, par tote l'ost ont ses graisles sonés.

Lors refu li mesages del vesque rapelés :

« Dites-moi, biaux amis, est-ce donc vérités ?

« Sont no baron françois aus Sarrasins mellés ?

— Oil, par ma foi, sire, jà mar en douterés ».

(2) Li mesages se haste de conter sa raison ;

« Par Dieu, biaux sire vesques, ci n'a mestier sermon,

« Car li Turc ont nos gens mis à destrucion.

« Tous les ont desconfis au port Saint-Siméon ;

« Nos frères, nos amis ocient à bandon :

« En grant destroit de mort ai laissié Buemont,

« Et Evrart de Puisac, de Saint-Gille Raimont,

« Et Huon de Saint-Pol, et Rotols le baron ».

Quant li vesques l'oi, moult fut en grant frison ;

Par ire prent un cor, s'el sona à haut ton ;

..

Le secours est rapidement organisé ; Godefroi s'arme et monte à cheval, ainsi que Robert de Flandre, le duc de Normandie, Hungier l'Allemand, Enguerrand de Saint-Pol, le comte Hugues de France, et sept cents chevaliers. Or, parmi eux, galope, en bon émule, l'évêque du Puy lui-même :

Et li vesque del Pui chevauce à contençon.

Les Turcs sont vaincus encore une fois, et le port Saint-Siméon peut ainsi approvisionner l'armée.

Dont s'armèrent François sans nule arestison,
Chascuns à sa heberge et à sa mansion.

(T. I, pp. 250-51, ch. iv. Laisses xxxii et xxxiii, vv. 707-31).

(*A suivre.*)

C. FABRE.

PEINTRES ET SCULPTEURS DU VELAY

(Suite)

La Vierge n'est pas la reproduction de celle du Puy. C'est, comme dans le tableau de 1619, une femme de petite bourgeoisie, sans stylisation de costume. Le visage est enveloppé d'une guimpe blanche serrée, comme celle que portent de nos jours les religieuses. La robe violette est recouverte d'un manteau vert. On remarque de grandes difficultés dans le dessin : la main droite de la Vierge, par un raccourci très audacieux, dirige complètement les doigts vers le spectateur. C'est ici, exagéré, le mouvement de la Vierge dans l'*Adoration des Bergers* du Puy, mais il est traité avec une plus grande habileté, en évitant la sensation désagréable du relief; la main ne sort pas du tableau.

Saint Jean, debout en face de la Vierge, est un beau jeune homme aux longs cheveux bouclés. Son costume est peint dans les tons rouge sombre et vert foncé.

En arrière de la Vierge est un saint en costume sacerdotal, au visage orné d'une barbe courte; en face de lui, derrière saint Jean, est un autre saint en costume de chœur, les mains croisées sur la poitrine. Bien que les portraits ne soient pas d'une ressemblance caractéristique, on peut supposer que ces personnages sont saint Ignace et saint François-Xavier.

Le tableau est dans un parfait état, les couleurs n'ont pas été altérées par les vernis et n'ont guère noirci; on peut donc bien se

rendre compte ici du progrès réalisé par le peintre. L'ensemble du tableau est traité dans une gamme grise, avec des accents de vert et de rouge assourdis. L'artiste se préoccupe visiblement de l'effet décoratif de son œuvre; il veille à ne pas faire sortir son tableau du mur contre lequel il doit être placé. L'oubli de cette règle de la décoration est la raison principale de l'effet désagréable que produisent nombre de tableaux religieux qui ornent nos églises. Les peintres de talent, tels que Guy François, Sébastien Bourdon dans son *Simon le magicien* de Montpellier, savent éviter cette faute. Il n'ignorent pas que le tableau, dès que sa fonction n'est plus seulement d'être une image, mais de faire partie d'un ensemble, est une décoration murale et doit suivre les règles du décor.

L'INCRÉDULITÉ DE SAINT THOMAS

Les caractères du tableau de Montpellier, rapprochés de ceux de l'*Incrédulité de saint Thomas* de l'église des Jacobins (Saint-Laurent) au Puy, permettent de dater ce dernier tableau de la même époque.

Le tableau de l'*Incrédulité de saint Thomas* a été l'objet d'une singulière méprise, qui devait fatalement se produire lorsqu'on examinait les œuvres de Guy François comme l'ont fait MM. Dauvergne et Mandet, avec une idée préconçue et sans y apporter une attention suffisante. Plusieurs personnes, dit M. Mandet, ont attribué à Guido (1) cette composition, qui rentre assez dans sa manière. Elle n'est pas de lui. L'inventaire de 1790 la donne comme une copie du Guide (2) et M. Dauvergne, *qui en a fait une étude spéciale*, la considère comme exécutée par Buffet ou Servan, peintres de l'école du Velay, dont Guido avait été le fondateur ».

Il ne faut pas être grand clerc pour s'apercevoir que le savant dessin des personnages de ce tableau ne peut être l'œuvre de Buffet, ce médiocre barbouilleur. D'autre part, pour dire qu'un tableau est une copie, encore faudrait-il pouvoir en indiquer l'original; or, personne n'a révélé l'existence du prétendu original de

(1) Guy François.

(2) Guido Reni.

Guido Reni, auquel la composition du tableau ne fait pas songer le moins du monde.

Enfin, pour étudier *spécialement* un tableau, il serait bon de commencer par en soulever la poussière ! Celle qui recouvrait le saint Thomas, n'ayant été dérangée ni en 1830 par M. Dauvergne, ni en 1790 par l'expert de l'époque, ni peut-être depuis l'exécution du tableau, était vénérable assurément. Il n'a pas fallu grande dépense de térébenthine pour faire apparaître la signature, longue d'un mètre, de notre peintre : *Guido Francisco Aniciensis invenit et pinxit.*

La date est enlevée. Elle disparut sans doute au moment d'une opération qui avait consisté à allonger le tableau dans le sens de la hauteur pour le faire entrer dans le cadre de fortune qui le contenait (1).

Le blason peint dans un angle inférieur de la toile est celui de la famille Irail, du Puy.

La scène se passe dans une salle éclairée à gauche par une petite fenêtre. Le Christ est au milieu du premier plan. Il a rejeté sur l'épaule droite son vêtement pour permettre à Thomas de se convaincre. Celui-ci, à genoux, avance la main droite pour mettre le doigt dans la plaie du côté. Les autres apôtres, attentifs, et groupés autour de Notre-Seigneur, remplissent toute la toile.

Ce tableau a souffert d'une restauration maladroite qui a rendu insignifiantes la plupart des draperies, mais n'a fort heureusement touché ni les figures ni le corps du Christ.

L'anatomie de celui-ci est traitée d'une façon parfaite. C'est un type d'homme jeune, un peu maigre, qui rappelle celui du Christ de Montpellier. La peinture et le modelé sont traités dans le même esprit, si bien qu'il paraît raisonnable de rapprocher les dates des deux tableaux.

Le tableau de l'*Incrédulité de saint Thomas* représente certainement à tous les points de vue l'effort le plus remarquable que fit Guy François vers la grande peinture. C'était une difficulté considérable que de réunir sans symétrie et sans apprêt un aussi grand nombre de têtes dans cet espace restreint. Le peintre a su

(1) Ce cadre a gagné à passer entre les mains de M. Farigoule dont la réparation discrète lui a rendu quelque uniformité. Il était fait de morceaux de plusieurs cadres différents.

y parvenir en évitant tout artifice de composition, par la seule variété des expressions et des attitudes.

Plusieurs des têtes sont fort belles; celles du second plan ont de la noblesse. D'autres sont évidemment des portraits, c'est le cas de saint Thomas, dont la laideur bien accentuée ne peut avoir d'autre cause; on peut en dire autant du gros apôtre débordant de graisse qui d'un geste onctueux semble l'excuser, tandis que celui qui lui fait face paraît juger plus sévèrement l'incrédule.

Tout le tableau est traité dans un modelé d'une grande finesse. La peinture, sans empâtements, doit à sa minceur le parfait état de sa conservation dans les parties que l'humidité et le restaurateur du XVIII^e siècle ont respectées.

Il y a dans le dessin des recherches savantes, comme le raccourci du bras gauche du Christ et la variété dans la position des mains, dont aucune n'est symétrique.

Ce tableau pourrait bien être le chef-d'œuvre de Guy François (1).

Plusieurs portraits de saints dominicains sont conservés dans l'église de Saint-Laurent, ainsi que deux tableaux en hauteur, non signés, représentant saint Pierre et saint Paul. Ces derniers tableaux sont trop retouchés pour que l'on puisse en essayer l'attribution, et les portraits, tous exécutés d'après un même type, n'ont pas assez d'accent personnel. Peut-être y a-t-il là quelques œuvres de Guy François, mais en l'absence de signatures il est prudent de s'abstenir de toute affirmation (2).

(1) Il en a été fait autrefois une affreuse copie, véritable caricature, qui est une des verrues de la cathédrale du Puy.

(2) Voici, à titre documentaire, l'énumération des portraits :

Saint Vincent Ferrier, qui prêcha au Puy en 1413. Il a pour attribut un Christ surmontant le globe terrestre.

Saint Antonin, archevêque de Florence, décoré du Pallium.

Saint Dominique, tenant à la main l'église de Saint-Laurent.

Saint Hyacinthe, apôtre du Nord (1183-1257).

Saint Thomas d'Aquin, avec un soleil sur la poitrine, terrassant Averrhoës.

Saint Louis Bertrand, prédicateur de Valence (1526-1581) tient un calice, d'où sort un serpent.

Saint Raymond de Pennafort quitte les Baléares avec sa chape qui lui sert de voile.

Une série de tableaux représentant la Passion de N.-S., avaient été donnés par Jean Genestet, bourgeois. Le 14 février 1701 (acte Mareschal, archives départementales) il confirmait « la donation qu'il fit en faveur des R. P. Jacobins de cette ville

*
*.

Le 12 février 1636, Guy François était au Puy, où il afferma, par acte du notaire Mareschal, son pré de Coloin au prix de 78 livres.

Le 18 novembre de la même année, il achète, à Espaly, un verger voisin de celui qu'il possédait déjà.

En 1637, il assiste au mariage de Christophe François, qui fut en 1666 consul du Puy. Le 7 décembre 1637, il est témoin d'un acte du notaire Mareschal, passé dans sa maison.

Le 14 septembre 1639 il est parrain de Jean Lagrange, fils d'un tapissier.

En 1640, nous trouvons un tableau qui porte sa signature, *Guido Franciscus invenit et faciebat 1640*.

C'est une *Descente de Croix* exécutée pour la chapelle des Pénitents de Craponne. Ce tableau, bien composé, d'après le type traditionnel adopté pour représenter cette scène, paraît faible dans l'exécution. La peinture est exécutée d'une manière un peu sommaire, qui sort tout à fait du procédé habituel du peintre. Faut-il y voir une œuvre conçue et dessinée par le maître, et peinte par des élèves?

C'est aussi vers l'année 1640 que Guy François dut travailler, de concert avec son frère Jean, au plafond de la chapelle des Pénitents du Puy. On verra plus loin quelle fut sa part probable dans ce travail.

On peut aussi dater de la même époque le tableau de *la Vierge apparaissant à saint Ignace* qui se trouve au rétable de la chapelle du Sacré-Cœur, dans l'église du Collège du Puy. Ce tableau porte des armes qui paraissent être une variante de celles de l'évêque Jacques de Serres (1).

Il est très difficile d'apprécier ce tableau : une bonne partie en est cachée par des produits de l'« art religieux » moderne.

Si l'on peut avoir la force d'âme nécessaire pour s'abstraire de

de ses tableaux représentant la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et qu'ils ont actuellement dans le cœur de ladicte esglise. »

(1) Chevron d'argent moucheté d'hermine, accompagné d'une étoile en pointe, et probablement de 2 étoiles en chef (lecture incertaine).

leur contemplation, on peut constater que la Vierge assise dans les nuages, tenant sur son bras l'enfant Jésus, forme avec les petits anges qui l'entourent un groupe très gracieux. Les traits de la Vierge sont quelque peu communs, mais ont cette expression de grande bonté que sait leur donner Guy François. Saint Ignace est peint du même pinceau que le saint Dominique de l'église Saint-Laurent.

Il ne paraît pas douteux que ce tableau soit une œuvre de Guy François, appartenant à la série du Christ de Montpellier et du saint Thomas. Il est fort possible que la signature se trouve sous le cadre ou simplement sous la couche de suie dont une partie du tableau est enduite. Un nettoyage pourrait amener des découvertes intéressantes.

LA « PRÉSENTATION » DE TOURNON

M. Paul le Blanc a raconté l'histoire du tableau exécuté à Tournon par Guy François. Ce tableau, dont la date ne lui avait pas été indiquée, est de 1645.

Il est signé *Guido Francisco Aniciensis*.

D'après la tradition relatée par le peintre François Sevin, qui vivait au xvii^e siècle, Just-Henri de Tournon, sénéchal d'Auvergne, avait acheté à des soldats revenant de Piémont des toiles représentant des scènes de chasse, œuvres du peintre Francisco Caire, provenant du château de Miraflores. Il en avait confié la restauration à Guy François après avoir admiré un tableau fait par lui pour l'autel de Notre-Dame de Montagu dans le couvent des capucins de Tournon. Guy François, qui venait d'être nommé consul, refusa cette commande et désigna pour ce travail François Sevin.

Il est probable que Sevin veut parler du tableau qui existe à Tournon, car Guy François fut élu consul du Puy en novembre 1644, puis en 1645, et en novembre 1649 (1).

Le tableau de l'église de Tournon, d'environ deux mètres de côté, est placé à une grande hauteur, ce qui en rend l'examen difficile.

(1) Arch. mun. B. B. 2. Les « Fastes consulaires » sont à rectifier sur ce point.

C'est la *Présentation au Temple*. Au milieu, sur un fond devenu noir, la Vierge porte l'Enfant Jésus dans ses bras. A sa droite sont le vieillard Siméon, la prophétesse Anne et un serviteur du Temple. A sa gauche sont Saint Joseph et une femme qui porte dans un panier deux tourterelles.

Ce tableau est largement peint, et d'un grand effet.

ŒUVRES DIVERSES

Deux œuvres signalées par M. Mandet comme étant de Guy François ont disparu : ce sont une *Sainte Catherine* appartenant à une famille Testard, de Riom, et une Vierge qui se trouvait à l'église Saint Amable de la même ville.

Il existe assurément dans le Velay d'autres œuvres de Guy François qui n'ont pas été signalées ou dont l'attribution n'a pas été faite.

Un tableau signalé dans le musée de Douai n'a jamais fait partie de cette collection, ni d'aucun musée du Nord.

On peut attribuer à Guy François une *Assomption* de l'église de Langeac, peinture médiocre, un tableau de la collection de M. Paul le Blanc (têtes représentant Suzanne et les Vieillards), une Vierge entre deux Saints, ovale découpé dans un tableau plus grand, propriété de M. Gayetti, du Puy, et peut-être un petite maquette représentant la Vierge et Saint Ignace, retouchée au xviii^e siècle, mais d'un ensemble vigoureux, qui fait partie de la collection de M. Léon Cortial.

Les Jésuites lui attribuent un portrait de Saint-François-Régis qu'ils conservent précieusement comme l'image authentique du saint. Une copie de ce tableau est à la propriété du Collet, près de Polignac.

M. Gabriel Bonnet, du Puy, possède dans sa collection deux maquettes de tableaux qui représentent, l'une la Trinité apparaissant à saint Ignace (vision de la *Storta*) l'autre un sujet moins précis, la Vierge dictant à un saint ses écrits (peut-être la Vierge dictant à saint Ignace la règle de Manrèse). Ces deux petits tableaux sont remarquables à tous les points de vue, et leur facture permet de proposer l'attribution à Guy François, ou à son frère

Jean, dont la manière se reconnaît dans les ombres un peu dures des anges du premier plan.

Enfin une toile dont l'attribution ne pourrait qu'enrichir l'œuvre de Guy François se trouve dans la petite sacristie de la Cathédrale du Puy.

Ce tableau, qui provient peut-être de la collection de l'évêque Armand de Béthune, représente *saint Laurent* distribuant des aumônes. Le type du Saint rappelle assez les figures de Guy ; le pauvre nain difforme dans le genre des nains que peignirent Velasquez et Murillo, est un solide morceau de peinture. On ne remarque dans ce tableau aucune particularité qui permette de dépasser le mot d'attribution « possible ».

Si cette hypothèse n'est pas la bonne, au moins aura-t-elle servi à signaler un excellent tableau.

..

On ignore la date exacte de la mort de Guy François.

Elle doit être rapprochée de celle de son testament qu'il dicta le 5 octobre 1650 au notaire Mareschal. (On en trouvera le texte aux pièces justificatives). Son fils Jean s'étant marié le 12 décembre on peut supposer que deux mois au moins s'écoulèrent entre la mort du père et le mariage du fils.

Il laissait quatre enfants :

Dominique (1) qui fut religieuse au couvent de sainte Catherine de Sienne, où elle entra le 7 septembre 1639.

Isabeau, baptisée le 16 mars 1631, épouse de l'orfèvre Geoffre du Monteil.

Marie Dominique, qui épousa Jean Solvain II, peintre, et Jean François, peintre.

L'œuvre connue de Guy François demeure importante, en dépit des destructions produites par l'ignorance et le défaut de soins. Elle suffirait à la réputation de bien des peintres.

Les connaisseurs s'étonnent de voir notre musée, si riche par ailleurs, ne posséder aucune toile de ce peintre, le seul de notre

(1) M. Paul le Blanc la nomme Catherine. Le nom de Dominique est celui qui se trouve dans le testament de Guy François.

ville dont le nom mérite vraiment de prendre place dans l'histoire de l'art national.

Des toiles de Guy François furent offertes pourtant au musée du Puy, qui les refusa, comme il refusa d'acquérir des œuvres de Pierre Vaneau.

« Guy François, — écrivait M. de Becdelièvre, l'organisateur de nos collections —, était un peintre peu habile... Il produisait beaucoup. A l'exception de son portrait, qui nous fut donné et que je plaçai au musée pour échantillon de sa mauvaise peinture, je refusai d'en acquérir d'autres pour ne pas entacher notre collection (1) ».

On voit à quel point les préjugés d'école peuvent aveugler un homme de goût.

Guy François mérite une place honorable parmi les peintres de son temps.

La tradition des primitifs avait été perdue, étouffée dans la tourmente des guerres civiles. Comme ses contemporains, Guy chercha sa voie en Italie et apprit sans doute des maîtres florentins les règles de son art. Il subit des influences diverses, dont ses débuts portent la trace, jusqu'au moment où son talent mûri se caractérise par l'élégante sobriété du dessin, le calme de la composition, la vérité dans l'expression des sentiments, l'harmonie discrète de la couleur, enfin par cette pointe de réalisme qui se trouve chez la plupart de nos peintres au début du xvii^e siècle, et qui les sépare nettement de l'académisme italien.

On doit regretter la rupture de la tradition française et son remplacement par des influences étrangères, mais il est impossible de ne pas reconnaître à cet art une grande noblesse dans la composition des scènes religieuses, le goût de la ligne simple et décorative, enfin une expression très profonde du sentiment religieux, expression moins humaine, plus extatique que celle des primitifs.

C'est bien la peinture qu'il fallait pour décorer les églises sévères ou somptueuses de Martellange et des autres architectes de ce que l'on a nommé l'art de la contre réforme.

Guy François s'y trouve en bonne compagnie, à côté de Phi-

(1) Lettre à un ami. Collection de M. Léon Cortial. Le portrait d'inconnu dont parle cette lettre n'est certainement pas une œuvre de Guy François.

lippe de Champagne, de Jouvenet, de Le Sueur, de Sébastien Bourdon.

Cet art, communément appelé du terme un peu étroit de « jésuite », a été souvent méconnu. Il peut ne pas plaire à tout le monde, mais on ne peut nier que ce soit un art. On ne saurait en dire autant des produits de l'imagerie moderne dont une ignorante économie encombre nos églises sous le prétexte de les orner.

JEAN FRANÇOIS I

Jean François, second fils du chaudronnier Armand François, naquit au Puy le 20 novembre 1580.

Le 15 janvier 1622 il était au Puy, où il assistait en qualité de témoin au testament de Valérie Bonnefont, femme de Guy François (1).

Après cette date, on perd entièrement sa trace jusqu'à la mention de sa mort, que l'on trouve par à peu près dans un acte du notaire Mareschal. Le 22 juillet 1655, avant le mariage d'Anne François, fille de Claude, avec Pierre Delprat, chaudronnier, Antoine Blanc, mari de Magdeleine François, et Jean François, fils de Guy assistant au mariage « par la consanguinité et proximité », font réserve des droits qu'ils peuvent avoir à raison de la légitime de Jean François, peintre, décédé à Paris, qui se montait à 1.500 livres environ.

L'existence dans la famille François de ce peintre permet d'expliquer la note, jusqu'alors incompréhensible que donnait l'Almanach Historique de 1787 (2).

On y mentionne « François », surnommé l'Illustre, *fils* de Guido Francisco, peintre habile qui se fit une réputation à Paris ».

Cette note ne pouvait évidemment pas concerner le fils de Guy François, peintre des plus médiocres qui ne mérita ni à Paris ni au Puy un surnom aussi flatteur.

Cette constatation nous amène à rechercher quelle fut l'œuvre de ce Jean François dont le talent fut remarqué à Paris, et en

(1) Minutes du notaire Mareschal. Archives départementales de la Haute-Loire. Tous les actes dont l'origine ne sera pas indiquée ont la même source.

(2) Le Puy, 1787, page 135.

l'absence de tout document, nous allons nous aventurer sur le dangereux terrain de l'hypothèse.

L'examen des œuvres signées « Jean François » amène rapidement à constater qu'il est impossible de les attribuer toutes au même peintre. Si Guy François avait vécu plus longtemps, on pourrait le soupçonner d'avoir corrigé les premières œuvres de son fils, mais les dates ne permettent pas cette supposition.

Les signatures ne sont d'aucune utilité, car elles n'ont, de même que celles de Guy François, rien de personnel.

Les dates vont nous donner une base plus sûre.

LE CHRIST A EMMAUS

Le plus ancien des tableaux que l'on peut hésiter à cause de leur mérite à laisser à Jean fils de Guy François est la scène du *Christ à Emmaüs* que le musée de Toulouse attribue à Guy.

Ce tableau est signé : « Jean François, du Puy, inv. et fecit 1649 ».

Il se trouvait autrefois dans l'église des Chartreux de Toulouse.

Si nous connaissions la date exacte de la naissance du fils de Guy François, la question pourrait se simplifier. Sa sœur Dominique est née en 1631. Si la date de la naissance de Jean n'est pas antérieure à celle de sa sœur, ou si elle est postérieure (les registres manquent), Jean n'aurait pas été en âge de quitter l'atelier de son père en 1649. On sait que les peintres étudiaient jusque vers la trentaine, et il est fort possible qu'à la mort de Guy l'atelier ait été dirigé pendant quelque temps par son frère, ce qui permettrait d'expliquer la confusion commise par les Toulousains à leur sujet.

A l'appui de cette hypothèse on peut encore observer que le premier tableau daté dont l'auteur est certainement Jean François deuxième du nom est de 1663. Si c'est la date de ses premières productions, il serait le plus jeune des enfants de Guy, car il faudrait faire remonter sa naissance vers 1630.

Revenons au tableau de Toulouse.

Le moment représenté par le peintre est celui de la reconnaissance de Jésus par les disciples.

Derrière le groupe principal sont quatre hommes debout, dont

l'un, à droite, dépose d'une main sur la table un plat de poisson, et de l'autre porte un plat de légumes. Un autre serviteur, à gauche, tient une bouteille garnie d'osier et un verre de vin. Un jeune homme aux longs cheveux ressemble à l'ange brun du tableau du Rosaire de Guy François.

La perspective du tableau, assez délicate, est bien établie ; les figures, étudiées sur nature, sont peintes avec vigueur, et plusieurs d'entre elles ont un beau caractère.

LES CONSULS DE 1653

Si l'on suppose que les attributions faites par le catalogue de Toulouse ont pour cause une confusion entre les deux frères, on pourrait dire que Jean François peut être l'auteur du tableau de la *Purification*. Ce tableau, peint avec autant de vigueur que celui du Christ à Emmaüs, présente l'exagération caractéristique — attribuée à tort à Guy — dans le coloris de toutes les figures, où le rouge des pommettes prend l'aspect d'une tache.

On trouve la même particularité, qui devait dès lors permettre de reconnaître certaines œuvres de Jean François l'ainé, dans le tableau consulaire de la cathédrale du Puy.

Ce tableau représente les six consuls du Puy en 1653. Ce sont Robert Bernard, avocat, Guillaume Fornel, receveur des tailles, Jacques Guigon, marchand, Gaspard Galland, procureur et notaire, Jacques Espanhon, notaire et Jacques Bertrand, praticien.

Les consuls sont à genoux, sur un seul rang, aux pieds de la Vierge noire qui est accompagnée sur son autel de deux anges de cuivre doré portant des flambeaux allumés. Deux autres anges, vivants ceux-là, soulèvent une draperie.

Le groupe de droite des consuls est présenté par saint Roch, reconnaissable à son bâton, ses coquilles de pèlerin et la jambe blessée qu'il montre avec ostentation.

Le groupe de gauche est présenté par saint Sébastien, qui passe le bras sur l'épaule du premier consul.

Derrière les consuls, et à peu près au même plan, sont à droite, le procureur de la commune, et à gauche, le « roi de l'oiseau ».

On appelait ainsi le jeune homme qui avait remporté le prix du tir à l'arquebuse, et qui avait entre autres privilèges celui d'accompagner partout les consuls (1).

Le tableau est signé et daté : Joannes Franciscus anic. inv. et fecit 1653.

C'est un ex-voto. Un vœu avait été fait à la Vierge pour obtenir la cessation de la peste qui ravageait la ville. On fit une grande procession, et on offrit le tableau à la Vierge noire. Saint Sébastien et saint Roch sont représentés comme étant des protecteurs contre les maladies contagieuses.

Il est impossible de ne pas être frappé de la ressemblance de cette toile avec les portraits de Philippe de Champaigne. Non seulement l'artiste a imité les étoffes rouges aux grands reflets blanchâtres, la vigueur parfois excessive du modelé, mais il a certainement voulu imiter aussi dans le tableau consulaire du Puy la composition et l'aspect général du portrait du Prévôt des marchands et des échevins de Paris qui porte au Louvre le numéro 1945.

Les personnages sont disposés de la même façon, et le motif central, qui est un Christ dans le tableau de Philippe de Champaigne, a été remplacé par la Vierge du Puy.

Les portraits ont aussi l'aspect de ceux du grand peintre de Richelieu. Ils sont présentés sans monotonie; les figures ne sont pas alignées de façon symétrique, malgré l'égalité à laquelle devaient tenir les consuls, et qui est observée dans leur groupe, tout entier sur le même plan. Chaque portrait est plein de vie et de caractère.

On y remarque d'une façon très apparente la coloration des joues en forme de taches rouges, coloration qui ne se trouve pas dans les tableaux dont on fait avec certitude l'attribution à Jean François deuxième du nom.

Ces observations, et le caractère des deux petits anges du haut de la composition, vont nous permettre d'attribuer au même peintre une partie du plafond des Pénitents du Puy.

(1) C'est la raison pour laquelle le tableau a été quelquefois appelé le « vœu du roi ».

LE PLAFOND DES PÉNITENTS

En 1586, la dame d'Allègre donna sa maison de la rue Saint-Robert et la chapelle attenante aux Pénitents du Puy.

Le principal ornement de la chapelle est le plafond à caissons, qui porte bien le caractère du dix-septième siècle.

Ce plafond a été probablement construit vers l'an 1600, mais il fut l'objet de plusieurs séries de travaux, et il est facile d'y reconnaître les traces de réparations qui furent exécutées, semble-t-il, vers 1640, 1678 et enfin en 1720.

La qualité des peintures a fait considérer le plafond tout entier comme l'œuvre de Guy François. A l'époque où cette opinion fut émise, elle était raisonnable, car Guy François était alors le seul peintre de talent du début du xvii^e siècle dont l'existence au Puy fût connue, et l'on ignorait notamment Josué Parier.

Or on retrouve, d'une façon que l'on peut dire à peu près certaine, la main de Josué Parier dans la partie la plus ancienne du plafond.

Il est en effet important d'observer que certains des caissons portent la marque d'une époque moins récente que les autres.

Autour du sujet central de l'Assomption sont dans des caissons à quatre compartiments de petite dimensions, cinquante-six petits anges, ou plutôt des enfants, qui tous se détachent sur un fond bleu.

Ce bleu est très vif, à l'exception de celui qui sert de fond aux deux caissons placés au-dessus de l'autel, dont le bleu est devenu presque gris.

Cette différence peut avoir deux causes : la plus grande ancienneté de cette partie du plafond, et surtout la différence dans la matière employée.

Le seul bleu connu au xvii^e siècle permettant d'obtenir un ton vif et durable est le bleu d'outremer, couleur minérale dont la fabrication était alors fort coûteuse. Pour huit compartiments du plafond on dut se servir d'un bleu plus économique, d'origine végétale, qui a perdu son éclat par l'oxydation.

Des huit enfants qui occupaient ces compartiments, quatre ont disparu, soit dans une reconstruction du mur de refend qui a

entraîné la suppression de la corniche de ce côté, soit lors de l'installation du dais qui surmonte l'autel. Ce dais est suspendu à des barres de fer qui traversent sans façon les toiles du plafond.

Les quatre enfants encore intacts sont de charmants bébés blonds. Leur physionomie gracieuse, l'habileté du dessin, la souplesse du coloris, la légèreté de l'exécution rappellent tout à fait les anges peints par Josué Parier dans les tableaux de l'Adoration des Bergers et des Consuls, qui sont au musée religieux du Puy.

De chaque côté du caisson vide, dans les angles du plafond, sont deux panneaux assez bien traités, représentant saint Jean l'Évangéliste et saint Mathieu. Ils sont assurément l'œuvre d'un peintre du Puy, mais il est impossible d'en faire l'attribution.

Il dut arriver à la chapelle, vers 1630, une véritable catastrophe, car à cette époque on reconstruisit le plafond, et toute la décoration des lambris, qui avait été faite au début du siècle, disparut.

Comme témoin antérieur à la restauration de 1676, dont il sera parlé à propos de Jean François II, on ne trouve que la date de 1646 inscrite au dos d'un tableau qui resta longtemps roulé sur un bâton.

Ce tableau, en fort mauvais état, représente la Pentecôte. Dans un angle est l'inscription suivante : « Ce tableau a été donné par MM. François Mondot, Guillaume Obrier, procureur, Louis Bonne et Pierre Alliol, No(tai)res royaulx, sacrestains de la chapelle, 1646 ». Leurs armes sont peintes sur le tableau.

Ce tableau est sans doute le dernier vestige de l'ancienne décoration des lambris, et sa date doit être voisine de celle que l'on peut assigner à la restauration du plafond.

Continuons l'examen de celui-ci.

La plupart des figures d'anges ou d'enfants qui font cortège à la Vierge de l'Assomption sont d'un réel mérite.

Tout au plus pourrait-on trouver médiocres les quatre enfants du second caisson de gauche, près de ceux présumés de Parier, et les quatre du dernier caisson du côté est.

Les enfants portent des fleurs ou des instruments de musique. Tous ont des poses variées, ce qui est un véritable tour de force de composition.

On y distingue deux types seulement, un brun et un blond, et cependant on peut remarquer dans l'exécution la trace de trois mains différentes.

Cette circonstance, jointe à celle de l'uniformité du fond, est assez caractéristique pour permettre d'affirmer que le plafond, dans la partie la plus récente, fut exécuté par trois peintres travaillant ensemble, sous une même direction et d'après les mêmes modèles.

Quels furent ces peintres ?

M. Anatole Dauvergne et M. Mandet, écrivant d'après ses indications, ont nommé Guy François.

Il est certain que l'exécution pleine à la fois de vigueur et de souplesse, le dessin sûr et gras de plusieurs des enfants permettent de reconnaître partout la direction et par endroits la main de Guy François.

Ces caractères sont ceux des quatre enfants qui garnissent les compartiments du caisson placé au bas du tableau central, des quatre enfants du caisson de droite suivant celui-ci (remarquer un petit guitariste qui est charmant) et du premier compartiment du caisson symétrique de gauche.

On y trouve employés les deux modèles brun et blond.

M. Anatole Dauvergne dut être frappé par la qualité exceptionnelle de la plupart de ces petites figures. Sans compter les compartiments qui peuvent appartenir à Parier, on en compte trente-au moins qui seraient dignes de Guy François. Il n'était pas non plus très imprudent de lui attribuer l'Assomption du grand panneau central, que nous devons cependant lui enlever.

Un examen attentif vient compliquer les choses. La plupart des enfants du groupe dont il s'agit de faire l'attribution, appartenant en grande majorité au type brun, sont bien dessinés, d'une expression agréable, dans des poses variées, mais —, sauf ceux qui viennent d'être signalé, — ne paraissent pas être l'œuvre de Guy. Ils n'ont ni sa couleur chaude, ni la souplesse de son modelé. Le caractère principal de ces peintures est une grande vigueur, poussée jusqu'à la dureté dans les oppositions d'ombre et de lumière.

Il faut d'abord mettre hors de la question Jean François le jeune. Il est impossible d'attribuer à l'auteur de la *Vierge Triomphante* de l'ancien autel, assez correctement dessinée, mais pâlotte et sans aucun accent, les enfants qui mènent cette joyeuse roue au plafond des Pénitents.

Si l'on admet que les consuls de la cathédrale du Puy ne peuvent être l'œuvre de Jean François le jeune, c'est à son oncle qu'il faut attribuer les quatre compartiments du caisson placé à la droite de celui de Parier, presque tous les enfants des caissons placés aux côtés du panneau central, le caisson qui fait suite à celui de Guy François, peut être les quatre enfants bruns qui suivent, et enfin le tableau central représentant l'Assomption.

N'oublions pas que nous sommes toujours dans les hypothèses, et que par suite toutes ces affirmations n'ont qu'une valeur relative. En voici les raisons.

On arrive à ces conclusions en comparant les détails et les caractères des peintures présumées de Jean François I^{er} avec ceux des œuvres qui sont à peu près sûrement de ce peintre.

L'ange du second caisson à gauche de l'Assomption et l'un des anges de l'Assomption, qui font tous deux le même geste du bras droit lancé devant le visage, faisant une ombre portée sur la figure, sont à rapprocher de l'ange qui dans le tableau consulaire soulève à droite la draperie du fond. C'est le même geste, la même ombre, le même mouvement du corps en arrière. Ces anges portent dans le dessin et l'exécution les caractères des enfants des caissons que l'on peut attribuer à Jean François I^{er}.

Enfin il faut observer que la Vierge de l'Assomption, contrairement à l'affirmation mal documentée de M. Dauvergne, ne ressemble que fort peu aux vierges des tableaux *signés* de Guy François.

L'analogie du costume est certaine, mais sans importance. C'était le costume employé couramment par les peintres du xvii^e siècle pour représenter la Vierge. On doit même observer qu'en changeant de modèle, comme à Gannat et à Montpellier, Guy François a aussitôt modifié d'une façon complète le type et le costume de ses Vierges. Une ressemblance accidentelle ne permettrait aucune conclusion.

(A suivre.)

ÉMILE GAUTHERON.

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 6 MAI 1920.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. d'Anthouard, chanoine Badiou, Baldit, des Bosc, du Boys, de Brive, de Boudemange, chanoine Chapat, Eynac, Dussaud, H. Falcon, Gautheron, Antoine Jacotin, de Malaval, Marsset, Meyzonnier, chanoine Mercier, de Ribains, Valicon, Vessereau, Vidal-Galland, Vignon.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Correspondance. — Bibliographie. — Mgr Boutry, MM. Marcellin Boule, Maurice Barrès, le général Fayolle, les D^{rs} Roux et Martin, Lefèvre-Pontalis, P. de Nolhac, le Dr Richard, le professeur Souchon ont accusé réception en termes sympathiques de la notification de leur élection comme membres d'honneur de la Société.

A la demande du Syndicat de la Distillerie agricole, la Société émet le vœu que la liberté soit rendue à tous les produits agricoles et à l'industrie agricole.

Dans la *Revue de la Haute-Auvergne* (1917-1918) (fascicules 2, 3 et 4), M. le chanoine Chaludet continue la publication de son intéressant travail sur les évêques de Saint-Flour en donnant la biographie de Pierre d'Estaing (vers 1325-1377). On sait que la famille d'Estaing a donné un évêque du Puy, élu en octobre 1282 et qui refusa par humilité de s'asseoir sur le trône de Saint-Georges; un des plus célèbres abbés du Monastier Saint-Chaffre, François d'Estaing (1493-1504); un chanoine de Pébrac (1224); des chanoines-comtes de Brioude dès 1368. M. Chaludet a emprunté une partie de sa documentation au *Spicilegium brivatense* d'Augustin Chassaing. Dans la même *Revue*, le bon poète Gandillon Gens d'Armes a consacré une belle page de vers au souvenir de La Fayette dans la Grande Guerre.

MM. le Dr Charvillat, Pagès-Allary et Aymai, en entretenant leurs collègues

de la découverte numismatique de la Chapelle-Laurent, ont rappelé l'étude qui en avait été déjà faite en 1910 par MM. Ch. Jacotin de Rosières et Ulysse Rouchon et présenté la monnaie arverne inédite provenant de cette trouvaille.

Dans le dépouillement des périodiques intéressant l'Auvergne, la même revue mentionne enfin le *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* qui a donné dans son numéro de janvier-mai 1918 la fin de l'étude du baron de Scoraille sur *les Derniers Langhac*, et dans celui de juin-décembre, *Dernières fleurs mystiques* de Maurice Faucon, précédées d'un aperçu sur le sentiment religieux chez Maurice Faucon par Maurice Delotz avec préface d'Edouard Everat.

La *Revue du Vivarais* publie des travaux où il n'est pas rare de glaner de précieux renseignements concernant notre histoire.

Dans le numéro du 15 juillet 1919 et dans l'étude sur la « grande campane » de l'église de Vanosc en 1728 par M. Jos. Berthélé, nous trouvons mention de deux marchés : l'un passé le 3 octobre 1427 à Privas avec le fondeur Thomas Galois, du Bourg Sainte-Marie (Haute-Marne), alors domicilié au Puy en Velay, pour la fonte de deux cloches, moyennant 14 écus d'or et un barral de vin pur ; et l'autre baillé à Sainte-Eulalie (Ardèche), le 7 avril 1640, à René et François Maneschal (corr. : Maréchal) frères, maîtres fondeurs du Puy, d'une cloche du poids de 18 quintaux au prix de 80 livres et un quintal de fromage, convention dont le texte a été publié dans l'*Ephemeris campanographica* (4^e année, fasc. XI-XIII, nov. 1913, p. 50).

Dans le chapitre de son étude consacré aux fontes dans la fosse, M. Berthélé rappelle les conditions dans lesquelles opérèrent Pierre Maréchal et Pierre Chambefort, le 2 juillet 1676, au Brignon, d'après une note des *Petites éphémérides vellariennes* (p. 216).

Le même recueil a fourni à M. Berthélé des mentions curieuses relatives aux cérémonies de la coulée, au déterrage de la nouvelle cloche, au repas de la bénédiction, exposées dans la fin de l'étude (numéro du 15 déc. 1919).

Le numéro du 15 août contient le début d'un original travail de M. César Filhol sur les anciens costumes du Vivarais. M. Filhol pense que la couronne rayonnante de tulle tuyauté qui constitue un des ornements de la coiffure féminine est d'origine religieuse et procéderait d'une imitation de la couronne de N.-D. du Puy, et peut-être d'une réminiscence du soleil.

Le numéro du 15 novembre de la même revue est entièrement consacré à l'Exposition régionaliste de peintures, d'art décoratif et d'art graphique tenue en juillet dernier à Tournon et qui a groupé de nombreux livres et portraits concernant l'histoire du Vivarais. Mgr Bellet, président de la Société d'archéologie de la Drôme, a fait le 13 juillet une conférence sur l'imprimerie à Tournon au xvi^e et xvii^e siècles qui nous permet de rappeler que les *Diverses leçons d'Antoine du Verdier, sieur de Vauprivas*, ont été éditées en 1609 dans cette ville par Claude Michel, et M. Charles du Besset a doctement parlé des *Ex-libris* vivarais.

La *Revue Mabillon* (août 1914-décembre 1919) signale dans sa Chronique bibliographique le *Saint François Régis*, de M. Joseph Vianey (Paris, Gabalda,

1914, in-12, xi-217 pp. Collection *Les Saints*). « Pour cette nouvelle vie, M. V. a utilisé les biographies antérieures, les documents publiés dans le « *Summarium* additionale » du procès de béatification et dans les livres du P. Gros, les travaux d'histoire locale concernant le Vivarais et le Velay, il en a tiré une étude historique aussi instructive qu'édifiante ».

Le Compte-rendu des séances de l'Académie d'agriculture de France (tome VI, année 1920, n° 7, séance du 18 février 1920), contient le texte de la communication de M. Souchon sur l'*Appel de la Terre*, de M. Ricard, et sur la *Terre à la famille paysanne*, de M. Caziot. En terminant, notre éminent collègue a exprimé le vœu que si l'on veut entrer dans la voie du développement de la propriété paysanne, ce doit être par la refonte complète des lois de 1908 et de 1910, lois de mauvaise technicité, et a demandé que l'État ne fasse pas avec trop de réserves la part des associations agricoles.

En 1918, la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire a subventionné l'œuvre des cultures et élevages militaires de la subdivision du Puy.

Les membres du Comité d'organisation étaient pour la Haute-Loire : M. Giraud, lieutenant au dépôt du 21^e d'Infanterie au Puy.

M. Bouche, lieutenant au dépôt du 86^e d'Infanterie au Puy.

M. Hublin, officier d'administration à la Sous-Intendance du Puy.

La Commission de visites fut composée dans la Haute-Loire par MM. les officiers du Comité d'organisation.

M. Météyer, directeur des Services agricoles au Puy.

M. Enjolras, président de la Caisse régionale du Crédit agricole au Puy.

M. Vidal-Galland, président de la Société d'agriculture du Puy.

M. Combes, président du Syndicat agricole du Puy.

M. Perret, sergent, chargé de mission.

Les fonds de la souscription ont été recueillis pour la Haute-Loire par M. Hublin, officier d'administration à la Sous-Intendance du Puy.

Nous avons reçu la liste des récompenses attribuées aux lauréats du Concours organisé sous le haut patronage du général Dantan, commandant la 13^e région, et nous y avons relevé les mentions suivantes :

Dépôt commun des 152^e et 24^e d'infanterie au Puy. — Diplôme de médaille de vermeil au dépôt (commandant Thiriet); diplôme et médaille de vermeil à l'adjudant Thiay, chef de culture; médaille de bronze argenté à M. le lieutenant Benoit; diplôme de mérite au caporal Brunstein et au soldat Devernois. Prime de 40 francs. Ce dépôt reçoit en outre 100 francs pour création d'une pépinière de garnison destinée au ravitaillement des formations en plants de légumes d'hiver.

Dépôt du 86^e d'infanterie au Puy. — Diplôme de médaille d'argent au dépôt (lieutenant-colonel de Rancourt); médaille d'argent à M. le lieutenant Bouche; diplôme et médaille de bronze argenté au soldat Guérin, chef de culture; diplôme de mérite aux soldats Bonnefoy, Giraud, Ouillon. Prime de 45 francs.

Dépôt des P. G. Polonais à Espaly près Le Puy. — Diplôme de médaille d'argent au dépôt (capitaine Chabrat); médaille d'argent au caporal Espèche; diplôme et médaille de bronze argenté à M. Jamont, officier comptable; médaille de bronze argenté au sergent Sarazin. Prime de 40 francs.

Pour jardins isolés : diplôme de mérite au sergent-major Cardot.

Détachement des Alsaciens-Lorrains de Monistrol-sur-Loire. — Diplôme de médaille d'argent au détachement : médaille d'argent à l'adjudant Tardy, commandant le détachement; diplôme et médaille de bronze argenté au sergent Petiot, chef de culture. Prime de 30 francs.

Hôpital mixte du Puy, à l'Hôtel-Dieu. — Diplôme de médaille de bronze à l'hôpital; médaille de bronze argenté à l'hôpital. Prime 15 francs.

Hôpital temporaire n° 12, à l'ancien Evêché. — Diplôme de médaille de bronze à l'hôpital (médecin-chef Hugon); médaille de bronze au gestionnaire Bidet. Prime de 15 francs.

Hôpital temporaire n° 70-74, à Yssingeaux. — Diplôme de médaille de bronze à l'hôpital; médaille de bronze au gestionnaire Guillot. Prime de 10 francs à l'infirmier Riou.

Cantonnement de P. G. Allemands de Monistrol-d'Allier, camp de la Madeleine. — Diplôme de médaille de bronze au cantonnement; médaille de bronze argenté au sergent Niglis; diplôme de mérite au caporal Brugeaud. Prime de 20 francs au poste.

Cantonnement de P. G. Polonais d'Ally. — Diplôme de médaille de bronze au cantonnement; médaille de bronze argenté au caporal Vincent. Prime de 15 francs au poste; diplôme et médaille de bronze à M. Picandet Emile.

Cantonnement de P. G. Allemands de Chapeauroux. — Diplôme de médaille de bronze au cantonnement; médaille de bronze au sergent Fournier; diplôme de mérite au brigadier Rouher. Prime de 15 francs au poste; diplôme et médaille de bronze argenté à M. le sous-ingénieur Parrieu.

Cantonnement de P. G. Polonais de Coubon et de la gare du Puy. — Diplôme et médaille de bronze argenté à M. Blondet.

Cantonnement de P. G. Polonais de la Chazotte, commune de Lapte. — Diplôme et médaille de bronze au cantonnement. Prime de 10 francs au poste; diplôme de mérite à l'employeur.

Cantonnement de P. G. Polonais de Langeac. — Diplôme de mérite au sergent Clouet. Prime de 10 francs au poste.

En plus les récompenses ci-après sont décernées pour impulsion donnée dans les cantonnements à la culture potagère; diplôme de médaille d'argent à M. le commandant Perret; diplôme et médaille de bronze argenté à l'adjudant Bourgeois, chargé de la surveillance des camps de la Madeleine et de Chapeauroux; diplôme et médaille de bronze argenté à M. le lieutenant Wasserzug, officier de surveillance à Langeac.

Brigade de Gendarmerie de Langeac. — Diplôme de médaille d'argent à la brigade; médaille de bronze argenté au chef de brigade 3^e classe Brochet; médaille de bronze au gendarme Cartal; diplôme de mérite aux gendarmes Lefaute, Bruhat, Désorme. Prime de 15 francs.

Brigade de Brioude. — Diplôme et médaille de bronze argenté à la brigade, diplôme de mérite aux gendarmes Cazalé, Monteil, Bédoch et Meynard. Prime de 15 francs.

Brigade de Costaros. — Diplôme de médaille de bronze à la brigade ; médaille de bronze argenté au chef de brigade 4^e classe Guittard ; diplôme de mérite aux gendarmes Besson et Chapel. Prime de 10 francs.

Brigade de Craponne. — Diplôme de médaille de bronze à la brigade ; médaille de bronze argenté au gendarme Robert ; diplôme de mérite aux gendarmes Bury et Lazerme. Prime de 10 francs.

Brigade de La Chaise-Dieu. — Diplôme de médaille de bronze à la brigade ; médaille de bronze argenté au chef de brigade 4^e classe Vialletel ; diplôme de mérite au gendarme Duclercq. Prime de 10 francs.

Brigade de Retournac. — Diplôme de médaille de bronze à la brigade ; médaille de bronze au chef de brigade 3^e classe Piètri et au gendarme Delomenède. Prime de 10 francs.

Brigade de Vorey. — Diplôme de médaille de bronze à la brigade ; médaille de bronze et prime de 10 francs au chef de brigade 4^e classe Larpin.

Brigade de Paulhaguet. — Diplôme de médaille de bronze à la brigade ; médaille de bronze au chef de brigade 3^e classe Midrouillet ; diplôme de mérite au gendarme Faury. Prime de 10 francs.

Brigade de Saugues. — Diplôme de médaille de bronze à la brigade ; médaille de bronze au chef de brigade 4^e classe Charreyre ; diplôme de mérite aux gendarmes Grenet et Chalendar.

Brigade de Monistrol-d'Allier. — Diplôme et médaille de bronze argenté au chef de brigade 3^e classe Chantelot.

Brigade de Rosières. — Diplôme et médaille de bronze au chef de brigade 4^e classe Ducou.

Brigade de Lempdes. — Diplôme de mérite à la brigade (Jacquet, chef de brigade).

Brigade de Blesle. — Diplôme de mérite au gendarme Salecroix.

Brigade du Puy. — Médaille de bronze au gendarme Thivel ; diplôme de mérite au gendarme Rollandez.

Brigade de Bains. — Diplôme et médaille de bronze au chef de brigade 4^e classe Ledur.

Brigade de Sainte-Florine. — Diplôme et médaille de bronze au chef de brigade 3^e classe Lavignon ; diplôme de mérite au gendarme Romagnat.

Brigade de Bas-en-Basset. — Diplôme de mérite à la brigade.

Brigade de Saint-Paulien. — Diplôme de mérite à la brigade.

Brigade d'Yssingeaux. — Diplôme de médaille de bronze à la brigade ; médaille de bronze à l'adjudant Deloire ; diplôme de mérite au chef de brigade 3^e Peligry.

Brigade d'Allègre. — Diplôme de mérite au chef de brigade 3^e classe Reliant.

Brigade de La Voûte-l'Hilhae. — Diplôme de mérite à la brigade.

En plus des récompenses précitées, des ouvrages de culture potagère

ont été remis aux diverses formations. Le reliquat des fonds de la souscription a été employé à l'achat de graines potagères qui ont été distribuées ultérieurement.

La Vierge Noire du Puy. — Le secrétaire général présente un travail de notre collègue, le Dr Paul Olivier, intitulé : *L'Ancienne statue romane de Notre-Dame du Puy, vierge noire et miraculeuse. Essai d'iconographie critique.*

D'où venait la statue ? Combien de siècles trôna-t-elle au maître-autel de la cathédrale ? Voilà les questions qui ont préoccupé d'abord le Dr Olivier. Comment les artistes du Velay surent-ils la représenter ? Sous quelle forme les pèlerins emportèrent-ils son souvenir ? Telles ont été les matières et le but de ses investigations.

Sur le premier point, M. Paul Olivier s'est rangé à la thèse de M. Bréhier et considère que la Vierge noire du Puy est un exemplaire des reliquaires en forme de statues anthropomorphes dites « majestés » qui firent leur apparition dans notre région au XI^e siècle et dont il reste quelques spécimens tels que Notre-Dame des Tours et les vierges de Saugues et de Sainte-Marie des Chazes, dans la Haute-Loire ; Notre-Dame du Port, Orcival, Laurie en Auvergne, etc. A quelle date des reliques de la Vierge furent-elles apportées au Puy ? Quand débuta le pèlerinage ? A quelle époque fut sculptée la Vierge noire ? M. Olivier répond : probablement à une époque peu éloignée de la translation du siège épiscopal de Saint-Paulien au Puy au VII^e siècle au plus tôt et sans doute avant le IX^e siècle, période où le vocable *Sanctae Mariae* apparaît accolé à celui de *Podium* ; sur la seconde et la troisième, il indique le XI^e siècle, date approximative de la confection de la statue-reliquaire et de la fréquentation progressive de l'église par les pèlerins se rendant à Saint-Jacques de Compostelle *via* Le Puy, événement attesté par l'ordonnance de Guy d'Anjou (980 environ).

Les documents authentiques rappelant la dévotion des fidèles envers Notre-Dame du Puy ont été groupés par M. Olivier en neuf chapitres : I. Les sceaux ; II. Les enseignes de pèlerinage ; III. Les médailles ; IV. Les œuvres d'orfèvres et les bijoux ; V. Les œuvres de fondeurs ; VI. Les peintures ; VII. Les gravures ; VIII. Les sculptures ; IX. Les objets divers. Ces notices sont accompagnées de la reproduction de près de quatre cents pièces formant plus de soixante planches d'illustration.

Ce beau travail sera publié cette année sous les auspices de la Société.

Proposition d'exposition en 1921. — A l'occasion du Jubilé qui va s'ouvrir en mars 1921 au Puy, la Société adopte, sur la proposition du secrétaire général, le principe d'une manifestation artistique locale consacrée à une exposition rétrospective de l'iconographie de Notre-Dame du Puy et à une exposition des œuvres modernes (peinture, sculpture, dessin) se rapportant à l'église cathédrale du Puy et à la ville ancienne. Une commission comprenant MM. Jacotin, le chanoine Chapat, Léon Cortial, de Brive, Chaleyé, H. Falcon, Gautheron, le Dr Olivier, Terrasse, est désignée à cet effet, avec faculté de s'adjoindre les personnes au concours desquelles elle croirait

devoir faire appel. Des démarches seront faites pour que cette exposition ait lieu à l'ancien évêché.

Les noms de rues. — M. Hector Falcon indique à l'assemblée l'initiative heureuse prise par la municipalité d'Espaly qui a donné des noms empruntés à son histoire ancienne et moderne aux principales rues de la localité. Notre collègue souligne l'intérêt pratique d'une décision qu'il voudrait voir imiter par les principaux centres du département : Craponne, Saint-Paulien, Loudes, Paulhaguët, Bas, etc. La Société partage cet avis et se met à la disposition des municipalités pour leur faciliter ce travail, le cas échéant.

M. Jacotin rappelle qu'il y a quelques années la municipalité du Puy avait demandé à une commission spéciale de dresser une liste de rectifications et de propositions de noms de rues et qu'il n'a malheureusement été tenu aucun compte des desideratas exprimés.

Candidatures. — MM. Germain, président du Tribunal civil; Eyraud, avocat; Henri Bauwelers, négociant, sont proposés pour le titre de membre résidant.

MM. Bodoy, avocat; Feuillet, professeur en retraite; Lauze, négociant; de Boudemange; Dr de Brye; Girard, instituteur en retraite; Touron, sont élus membres titulaires.

Distribution du tome XVI des Mémoires. — Ce volume est distribué aux membres présents. Nos collègues pourront le faire retirer chez le secrétaire général ou au siège de la Société.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 3 JUIN 1920.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. d'Arbaumont, Baldit, chanoine Badiou, Bergeron, chanoine Chapat, Chaleyé, Eynac, Dussaud, Feuillet, Gautheron, V. Gerbier, Girard, Antoine Jacotin, Lauze, de Malaval, chanoine Mercier, Meyzonmier, Ollier, Georges Paul.

Le procès verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Correspondance. — Bibliographie. — Dans la correspondance figure une lettre par laquelle S. A. S. le duc de Valentinois remercie la Société de l'avoir élu membre d'honneur et adresse une offrande généreuse dont le montant est remis au trésorier. Il a été accusé réception à M. le duc de Valentinois de la marque d'intérêt qu'il a bien voulu donner à notre compagnie.

M. le Président de l'Office agricole départemental de la Haute-Loire indique les points sur lesquels s'est portée l'action de cette assemblée en vue du progrès agricole dans le département. Il regrette que les instructions ministérielles ne comportent pas la possibilité de la mise à l'étude des suggestions développées par M. H. Falcon dans l'une de nos dernières réunions.

La Collection d'Armes du Musée du Puy. — M. Emile Gautheron étudie sommairement la collection d'armes du Musée Crozatier dont il est le conservateur. L'absence totale d'archives au Musée a rendu sa tâche de classement malaisée, surtout en ce qui concerne les attributions des dons. Il serait à désirer que la nouvelle administration réformât des errements préjudiciables à la bonne marche et à l'enrichissement des collections.

M. Gautheron signale successivement les pièces les plus curieuses des armures, des casques, des épées, des hallebardes, des armes à feu et armes de jet, des pistolets, et mentionne les briquets, pulvéris, bombardes, couleuvrines et boulets qu'il a inventoriés et décrits en détail avec un soin qui fait souhaiter la publication du catalogue de cette importante section du Musée Crozatier.

Paul Le Blanc. — Le secrétaire général donne lecture de quelques pages de l'étude biographique et bibliographique qu'il vient d'écrire sur le regretté doyen de nos études locales.

Ce travail suit pas à pas M. Le Blanc dans son existence laborieuse de chercheur et de curieux, depuis son passage au collège de Brioude et à Clermont où Gaspard Desbouis lui inspira le goût des études bibliographiques. Les séjours de notre compatriote à Paris et dans les principales villes de la région lui permirent de satisfaire cette inclination et de revenir à Brioude vers 1832 avec des monceaux de notes, copies, références, amorces des dossiers qui allaient être sans cesse accrus et enrichis en même temps que le bibliophile s'occupait aussi de réunir une collection locale de livres rares et de documents précieux.

Dès ce moment, la maison de l'érudit fut ouverte à tous ses collègues des sociétés savantes et servit désormais de rendez-vous à une pléiade de personnalités éminentes telles que Tamizey de Larroque, Vital de Valous, Léopold Delisle, Albert Babeau, Henri Baudrillart, Baudrier, le P. Sommervogel, Saige, sans parler de concitoyens distingués tels que Camille Blanc, Fournier-Latouraille, Henri Doniol, Ch. C. de la Fayette, Vernière, etc., etc.

Le congrès scientifique du Puy de 1833 marqua pour Paul Le Blanc le début de sa collaboration aux travaux d'histoire et d'archéologie sur le département. Il allait ainsi fournir pendant plus de cinquante ans une série de documents, de notices, de livres du plus vif intérêt qui témoignent d'une lecture considérable, d'un esprit critique très estimable, d'une méthode scrupuleuse et d'une parfaite probité scientifique.

D'après ses souvenirs personnels, le secrétaire général retrace les dernières années du vieillard. Il décrit la maisonnette du boulevard Vercingétorix, il dit l'accueil que l'on y recevait et le vide qu'a laissé la disparition d'un foyer d'où sont sortis tant de renseignements utiles, tant de projets, tant d'ouvrages

qui portent le nom du maître ou le mentionnent et qui perpétueront son souvenir parmi les nouvelles générations.

Joachim de Pompéranc. — M. Georges Paul achève l'exposé du rôle joué par Joachim de Pompéranc dans l'aventure du connétable de Bourbon, en narrant les péripéties de la lutte entre le roi François I^{er} et son cousin, lutte qui devait aboutir au désastre de Pavie (1525). Dans cette affaire qui laissait seulement au souverain l'honneur et la vie, Pompéranc réussit à sauver François I^{er} d'une mort à peu près certaine et à porter de ses nouvelles à Louise de Savoie, ce qui lui valut le pardon de ses fautes, la grâce royale au lendemain de la captivité de Pizzighitone, et en 1526 le commandement d'une compagnie de cinquante lances.

Les années qui suivirent ne furent pas heureuses pour Pompéranc, qui souffrait de « poureté grande », et il alla mourir en Italie avant la capitulation d'Aversa (1529) dans des circonstances pénibles où il évita la honte d'une humiliante reddition.

En juillet 1533, François I^{er}, accomplissant un vœu fait en prison, se rendait en pèlerinage à Notre-Dame du Puy. Tandis qu'il traversait nos montagnes, le monarque se souvint-il encore de Pompéranc? M. G. Paul pense que sa réception au Puy par l'évêque Antoine de Chabannes dut faire l'oubli sur les récents incidents et que la mémoire du fougueux ami du connétable fut légère au roi de France.

La précocité de la végétation en 1920. — Brièvement, M. Albert Baldit définit le caractère météorologique de la saison et du printemps actuel et recherche s'il n'y aurait pas une certaine concordance entre l'avance de la végétation et l'excès de température dont nous avons bénéficié jusqu'ici. En faisant appel à des notions élémentaires et connues de météorologie, il arrive à définir avec une certaine rigueur le terme un peu vague qu'on appelle la précocité de la végétation, et, chiffres à l'appui, montre comment on peut utiliser la température ordinaire pour connaître avec une certaine approximation l'état actuel de la végétation et l'avance qu'elle peut avoir sur les années moyennes.

Cette avance, cette année, est de 19 jours en moyenne, et fait prévoir le commencement de la moisson entre le 10 et le 13 juillet.

Elections. — MM. Germain, président du tribunal civil du Puy; Eyraud, avocat; Henri Bauwelers, négociant, sont élus membres résidents de la société.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 1^{er} JUILLET 1920.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. d'Arbaumont, le chanoine Bonnefoy, Bergeron, Breschet, de Brive, Chauvet, Dussaud, Eynac, Fabre, Grellet de la Deyte, Jacotin, de Malaval, chanoine Mercier, Georges Paul.

Excusés : MM. Feuillet et Girard.

Correspondance. — Bibliographie. — Dans la correspondance figure entre autres une circulaire de l'Union des Intérêts économiques concernant le projet déposé sur le bureau de la Chambre par le Gouvernement au sujet du régime futur des chemins de fer. Une invitation sera faite aux parlementaires du département de voter sans retard et sans modification ce projet qui prévoit la représentation des agriculteurs, commerçants et industriels au Conseil supérieur des chemins de fer.

Parmi les ouvrages reçus, le secrétaire général signale particulièrement le *Bulletin de la Diana*.

Le fascicule Octobre-Décembre 1913 contient (pp. 139-151) sous la signature de M. Albert Boudon des *Notes sur quelques familles foreziennes de l'ancien diocèse du Puy* : la famille Gardon qui occupa pendant deux cents ans les charges de lieutenant d'Apinac, de greffier de Saint-Pal-en-Chalencon et d'officier criminel au bailliage de Forez, qui était originaire de la région de Saint-Bonnet-le-Château et à laquelle se rattachent Truchard du Molin, MM. le conseiller J. Martin, de Brye et Fournier, de Lempdes; la famille Maisonneuve, originaire du Cros de Merle, dans la région de Saint-Bonnet-le-Château, qui a formé un grand nombre de branches ayant habité Bas, Saint-Pal-en-Chalencon, Saint-Bonnet. M. Albert Boudon donne pour chacune des renseignements généalogiques détaillés et publie le livre de raison commencé en 1703 par Hilaire Maisonneuve, lieutenant de Saint-Pal, et continué par son petit fils jusqu'en 1788. Ce livre de raison n'offre aucune indication sortant du cadre domestique et se borne à enregistrer les événements familiaux.

Dans le numéro d'Avril-Décembre 1914 l'on rencontre le texte de l'éloge de M. Félix Thiollier, l'auteur du *Forez pittoresque*, décédé le 12 mai 1914, et auquel nous sommes redevables des belles héliogravures qui illustrent *l'Histoire de l'Architecture romane dans le Velay* de son fils, notre confrère, M. Noël Thiollier.

M. Louis Méhier a signalé brièvement *l'Histoire de l'abbaye de la Chaise-Dieu* par dom Gardon, éditée par M. Antoine Jacotin, et indiqué que cet ouvrage contient des renseignements curieux sur la famille d'Urfé. Après l'assassinat, le 2 juin 1586, de l'abbé Henri d'Angoulême, le chapitre général de la Chaise-Dieu nomma comme abbé Pierre de Frétat; mais le roi Henri III ne voulut

pas approuver cette élection et donna l'abbaye à son neveu Charles d'Orléans. Alors les religieux, élurent pour abbé Antoine d'Urfé, estimant « qu'il avait les reins plus forts ».

La Fayette, d'après Woltmann. — Woltmann a écrit : « Les Germaines sont l'aristocratie de l'Humanité ; les Latins appartiennent à la tourbe des dégénérés. Montaigne avait le teint rose et les cheveux blonds. La Fayette était grand et avait les yeux bleus.... Tout les grands Français sont de crâne, de pigment, de type germaniques ». M. Louis de Romeuf s'inscrit en faux contre cette assertion du savant allemand et, par des faits empruntés à la biographie de notre compatriote, il montre que la générosité, l'abnégation, la bravoure, qualités éminemment françaises, résument son existence et qu'il n'y a pas Français de France qui soit plus Français que La Fayette. « Que chaque nation garde ses grands hommes, conclut notre collègue. En 1777, nous allions nous faire tuer pour que les Américains deviennent un peuple libre. Et en 1918, pour ces mêmes Américains, le « glorieux » peuple allemand fabriqua des gaz asphyxiants. Chacun sert l'humanité comme il peut. Et notre La Fayette lui, ne fabriquait que de l'Idéal! ».

Ajoutons que la Fayette lui-même s'était préoccupé de ses origines. Il écrivait dans un fragment d'autobiographie inédit publié par *La Haute-Loire* en 1883 : « Je ne vous dirai pas si je suis Gaulois ou Franc. J'espère être Gaulois, parce que très peu de Francs s'établirent dans la province d'Auvergne ».

Le Professeur Chantemesse. — Né au Puy rue Pannessac, n° 57, le 13 octobre 1851, André Chantemesse est décédé à Paris le 25 février 1919 d'une syncope cardiaque consécutive à une attaque de grippe. Ce fut un grand laborieux, un chercheur tenace dont les beaux travaux et les découvertes honorent la petite patrie et la France.

Dès ses débuts dans la carrière médicale, Chantemesse, reçu le premier à l'agrégation (1889) et professeur de pathologie expérimentale et comparée à la Faculté de médecine de Paris (1896), s'appliqua de préférence à l'étude du bacille de la fièvre typhoïde, établissant successivement les propriétés différentes du bacille typhique et du *bacterium coli*, révélant la présence de ce bacille dans les eaux impures, trouvant enfin, grâce à son intelligence pénétrante et à la netteté de son esprit, une méthode de vaccination antityphique.

Cette magnifique conquête sur la maladie ne fut pas adoptée sans discussions. Chantemesse soutint les polémiques, y répliqua par des constatations et les événements lui donnèrent raison. En 1912, les résultats de la vaccination suivant son procédé dans l'armée et la marine furent concluants : parmi les vaccinés, la morbidité et la mortalité avaient été nulles. En 1915, le prix Osiris consacrait sa méthode.

Le professeur André Chantemesse était à sa mort membre de l'Académie de médecine, conseiller sanitaire du Ministère de l'Intérieur, commandeur de la Légion d'honneur.

Comme suite à sa communication, le secrétaire propose à l'assemblée de

faire placer sur l'immeuble de la rue Pannessac où il est né, une plaque de marbre commémorant le souvenir du professeur Chantemesse. Cette motion est adoptée à l'unanimité.

Le même hommage à des personnages ayant illustré la ville du Puy ou le Velay sera mis à l'étude à la séance de rentrée d'octobre.

Les mines d'Aurouze. — Les nombreux et riches filons de galène argentifère et de baryte d'Aurouze n'ont jamais été recherchés ni exploités d'une façon régulière et sérieuse. A une époque où il importe que le pays réponde aux préoccupations du gouvernement et à ses encouragements en faveur de la mise en valeur des ressources nationales, M. Jean Bouche estime qu'il y a lieu d'attirer l'attention sur les richesses latentes de sa commune et donne des renseignements de nature à guider les prospecteurs et les sociétés financières.

Ces indications rappellent que lors des recherches sommaires faites de 1876 à 1886, le minerai extrait était abondant et donnait à l'analyse six à sept kilos d'argent à la tonne. Le filon, rencontré entre 40 et 90 mètres avait de 0 m. 40 à 0 m. 60 d'épaisseur ; il consistait en galène mélangée de baryte quartzeuse et la partie la plus riche se trouvait entre deux failles de pendage inverse, de sorte que la partie exploitable était plus développée en longueur au niveau de 40 mètres qu'à celui de 90. M. Bouche est convaincu qu'une reprise méthodique des recherches permettrait une exploitation rémunératrice de nature à contribuer à la prospérité du pays.

Questions diverses. — La fin de la séance est occupée par le rapport du Trésorier sur la situation financière de la Société. Il reçoit pleins pouvoirs pour la modification des polices d'assurances concernant le local social, les collections et la bibliothèque.

La Société vote une subvention à l'ouvrage de notre confrère, le Dr Paul Olivier, sur la Vierge Noire du Puy.

MM. Martial, de Malaguet, et Badiou, libraire au Puy, sont présentés en qualité de membres titulaires de la Société.

La séance est levée à 4 heures. La session 1919-1920 est close.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

CONFÉRENCES DU VENDREDI

Reprenant une tradition d'avant-guerre qui avait donné d'excellents résultats, nous avons organisé la quatrième série des Conférences du Vendredi.

En voici le programme :

24 décembre 1920.	<i>Sur quelques livres de guerre et d'après-guerre.....</i>	MM. PIERRE GRILLET.
7 janvier 1921.	<i>Louise de la Vallière.....</i>	FERDINAND FAÏRE.
14 janvier.	<i>La Musique Contemporaine.....</i>	CHARLES LECOMTE.
21 janvier.	<i>La Science et l'Art dans la vie de demain.....</i>	G. BADANI.
28 janvier.	<i>George Sand, peintre du Berry et du Velay.....</i>	CHARLES TÉTAUD.
4 février.	<i>L'Allemagne et la Révolution du 9 novembre 1918 vues par un prisonnier de guerre.....</i>	CHARLES RADIOU.
11 février.	<i>L'évolution de la médecine pendant la guerre.....</i>	DR DE MOURGUES.
18 février.	<i>Quatre villes italiennes pendant la guerre : Brescia, Vérone, Vicence, Venise.....</i>	ULYSSE ROUCHON.
25 février.	<i>Le Régionalisme vu du Puy....</i>	LOUIS MONJOT.
4 mars.	<i>La Dentelle du Puy. Sa situation présente, son avenir.....</i>	VICTOR THEVENON.
11 mars.	<i>La Maintenance félibréenne du Velay.....</i>	C. FABRE.
18 mars.	<i>Les anciennes images de N.-D. du Puy.....</i>	DR PAUL OLIVIER.

Ces conférences ont lieu salle des Ambassadeurs, le vendredi, à 8 h. 30 du soir.

Plus de trois-cents personnes se sont fait inscrire pour les suivre.

TABLE DES MATIÈRES

Actes de la Société.....	Pages. 1 et 222
--------------------------	--------------------

ETUDES HISTORIQUES ET ARTISTIQUES.

VICTOR BAUBET (1886-1914), mort pour la France.....	1
FRANÇOIS SURREL (1886-1916), mort pour la France.....	13
EMILE GAUTHERON. — Etudes sur l'Histoire de l'Art dans la Haute-Loire. Peintres et Sculpteurs du Velay (<i>Suite</i>).....	20, 193
Dr PAUL OLIVIER. — Quelques épisodes des Querelles Jansénistes au Puy au XVIII ^e siècle.....	49
ULYSSE ROUCHON. — La mission du cardinal Melchior de Polignac à Rome (1724-1732) (<i>Suite</i>).....	77
CHARLES MAURIN (1856-1914).....	113
ALBERT BALDIT. — Sur la précocité de la végétation en 1920 au point de vue météorologique.....	165
C. FABRE. — Adhémar de Monteil, chef suprême de la première croisade.....	176

PROCÈS-VERBAUX.

Société Scientifique et Agricole de la Haute-Loire.

<i>Séance du 8 juin 1919.</i> — Vœu. — Projet de publication. — Adhémar de Monteil, évêque du Puy. — Projet de fusion des Sociétés scientifiques et agricoles du Puy. — Commission météorologique de la Haute-Loire. — Candidatures.....	97
<i>Séance du 4 décembre 1919.</i> — Le Nécrologe de la guerre. Victor Baubet, — François Surrel. — Bibliographie locale de 1914-1919. A. Les Livres. — Le général Emile Fayolle. I. Les origines. — La pêche au saumon de la Bajasse. — L'église de Saint-Voy. — Fusion des Sociétés scientifiques et agricoles du Puy. — Elections.....	100
<i>Séance du 8 janvier 1920.</i> — Un favori du Connétable de Bourbon :	

Joachim de Pompéranc. — Les saumons de la Bajassee. — Le Nécrologe de la Guerre : Charles Maurin ; Léon Giron ; Pierre Fari-goule. — Fusion des trois Sociétés scientifiques et agricoles du Puy. Rapport. — A propos d'une brochure. — Election. — Candidatures	102
<i>Séance du 5 février 1920.</i> — Un favori du Connétable de Bourbon : Joachim de Pompéranc (<i>Suite</i>). — Adrien Lascombe. — La séche-resse pendant l'année 1919. — Assemblée générale et élections. Candidatures	103
 Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy et de la Haute-Loire	
<i>Assemblée générale du 4 mars 1920.</i> — Election du Bureau et du Con-seil d'Administration de la Société.....	108
<i>Séance du 8 avril 1920.</i> — Correspondance. — Bibliographie. — Joachim de Pompéranc (<i>Suite</i>). — Le progrès agricole dans la Haute-Loire. — Le Nécrologe de la Guerre : Barthélemy Brand, — Le Dr P. Boyer. — Nomination de membres d'honneur. — Présen-tation de candidatures.....	109
<i>Séance du 6 mai 1920.</i> — Correspondance. — Bibliographie. — La Vierge Noire du Puy. — Proposition d'exposition en 1921. — Les noms de rues. — Candidatures. — Distribution du tome XVI des Mémoires.....	210
<i>Séance du 3 juin 1920.</i> — Correspondance. — Bibliographie. — La Collection d'armes du Musée du Puy. — Paul Le Blanc. — Joachim de Pompéranc (<i>Suite</i>). — La précocité de la végétation en 1920 — Elections	216
<i>Séance du 1^{er} juillet 1920.</i> — Correspondance. — Bibliographie. — La Fayette, d'après Woltmann. — Le Professeur Chantemesse. — Les Mines d'Aurouze. — Questions diverses	219

Le secrétaire général-gérant, ULYSSE ROUCHON.



